This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

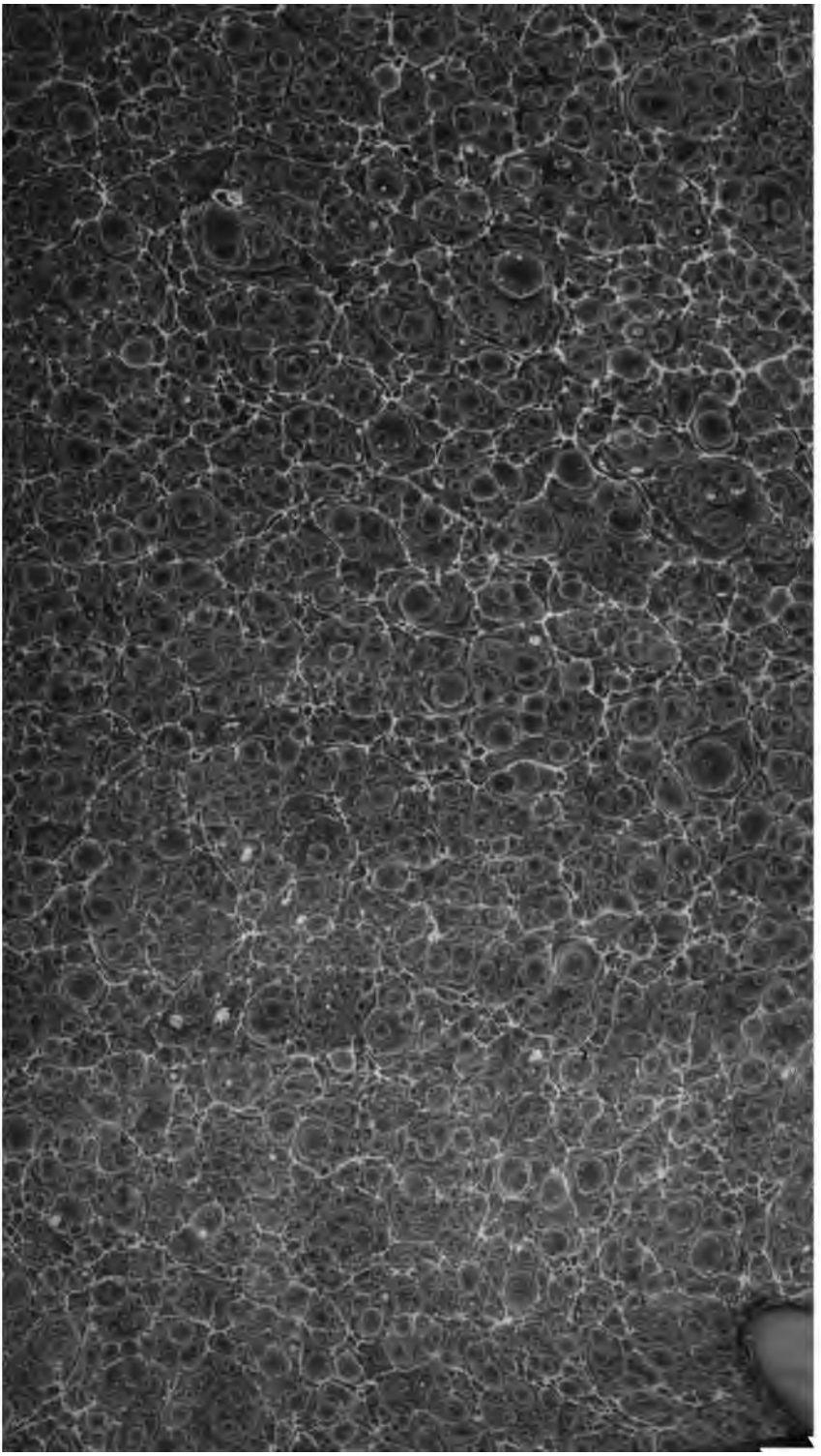
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SE TAIRE
FAIRE



[illegible] - 8 1

JBU
126
.C4

LE CODE

DE

L'HUMANITÉ.

Témoignage de profonde
amitié et d'entière dévouement offert
à Mr. Mandelle, vicaire général de
l'Église française.

+ Pierre Hadel,
primat de l'Église française.

Paris, [illegible] février 1886.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT ET COMP.
14 et 16, rue du Cadran.

LE CODE

DE

L'HUMANITÉ,

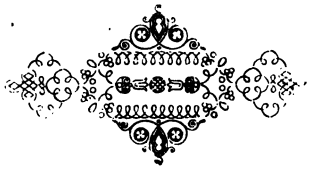
OU

L'HUMANITÉ

ramenée à la connaissance du vrai Dieu et au véritable socialisme;

PAR L'ABBÉ CHATEL,

Primat de l'Église française.



A PARIS,

CHEZ L'AUTEUR, RUE DU FAUBg-St-MARTIN, 55;

à l'Église française primatiale, même rue, 59,

et chez les principaux libraires de Paris, des Départements et de l'Étranger.

1838.

Vignaud Library
6-22-1925

PRÉFACE.

En plaçant quelques lignes à la tête de cet ouvrage, notre intention est de montrer combien il est important de s'occuper de l'éducation pratique du peuple, et que, s'il faut des hommes pour lui indiquer le but social, il en faut aussi qui, joignant le dévouement à l'intelligence, le conduisent pas à pas vers ce but.

Presque tous les esprits ont aujourd'hui la prétention de tendre vers l'amélioration du sort des peuples; mais fort peu, en réalité, suivent la route qui mène à ce but glorieux. Il y a cependant, nous en convenons avec plaisir, de la persévérance et du dévouement chez les hommes à opinions avancées; mais ce dévouement ne saurait porter tous ses fruits, parce qu'il manque de bases assez larges. Il ne suffit pas d'apporter à l'œuvre sociale des vœux et des efforts, il faut que ces efforts soient dirigés par une intelligence capable de saisir les moyens les plus favorables à l'émancipation des sociétés. L'anarchie intellectuelle qui règne parmi les idées, vient de l'absence de cette indispensable condition. Les efforts se croisent, se heurtent, s'affaiblissent, et le mal que l'on voulait détruire n'est pas même ébranlé. Chacun professe une opinion particulière, a un système à soi, qu'il veut imposer aux autres. Aussi rien n'est régu-

lier et ne peut l'être, car on n'a pas de principe certain pour servir de centre et de fondement à l'harmonie. En un mot, on voit les uns, dépositaires fidèles et scrupuleux des traditions antiques, vouloir tout ramener au spiritualisme réactionnaire des premiers temps du christianisme. Les autres, enfants légitimes de leur siècle, nourris de son lait et non moins exclusifs, protestent contre cette manie, qu'ils appellent extravagante, tout en prétendant, à leur tour, qu'il ne faut à l'homme que du pain et un toit pour abriter sa tête. Nous pensons bien aussi, nous, que le premier droit est de vivre; mais nous ne comprenons pas la vie sous un si mince aspect. Elle nous apparaît dans sa plénitude sous la triple face matérielle, intellectuelle et sentimentale. L'homme complet a besoin de l'exercice de toutes ses facultés, et c'est morceler, sans la comprendre, son unité, que de supposer qu'on peut en refouler, en anéantir quelques-unes.

Assurément, cette place de conciliateurs des doctrines les plus opposées, que nous choisissons librement, doit nous mériter la bienveillance générale, puisque nous réunissons dans un même foyer tous les rayons divergents de l'esprit humain, depuis qu'il a commencé à briller sur la terre. On aurait mauvaise grâce à nous appliquer les épithètes injurieuses de perturbateurs et de révolutionnaires, dont on accable tous ceux qui s'élèvent contre les abus. Oui, sans doute, nous voulons opérer une révolution, celle de ramener à la raison et à la justice tous les esprits troublés du vertige de l'iniquité. Qui donc oserait blâmer une pensée aussi noble et aussi généreuse? Qui? Eh! mon Dieu, manque-t-on de juges pour condamner la raison et le dévouement? Est-il si difficile de donner à la vertu l'apparence du crime? N'était-ce pas pour la plus grande gloire de Jéhovah et l'intégrité des lois de Moïse qu'on assassinait Jésus? Aussi, notre

intention n'est-elle pas de nous défendre contre des adversaires aux yeux desquels nous avons tort par cela seul que nous refusons de ramper sous leur puissance. Nous avons trop de confiance dans notre foi et dans l'avenir pour proférer un seul mot de réfutation à leurs attaques. D'ailleurs, si leur cause est bonne et la nôtre mauvaise, pourquoi de leur part tant de violence et d'emportement? Craignent-ils que Dieu manque de justice ou de puissance pour faire triompher le bon droit et la vérité? Sont-ce des sarcasmes, des injures, des persécutions qui pourront nous éclairer et changer nos convictions? De telles armes, ce nous semble, ne sont pas faites pour inspirer beaucoup de confiance en ceux qui en font usage. Et lors même encore que nous n'apporterions au monde qu'un rêve, qu'un fantôme, pourquoi vouloir nous fermer arbitrairement la bouche? Quelles sont les lois qui confèrent le pouvoir de juger ce qui ne coïncide pas avec les croyances ou les intérêts de tels ou tels? Quoi! Dieu nous permettrait de diriger nos pensées selon notre volonté, et des hommes viendraient hautement donner un démenti à sa tolérance divine? Non, non, une semblable tyrannie ne saurait avoir lieu de nos jours. Si nous portons atteinte aux bonnes mœurs, à la morale, à la constitution de la propriété légitime, qu'on nous mette dans l'impuissance d'abuser ainsi de notre libre arbitre; si nous fomentons des troubles et des divisions, que nous propagions des théories subversives de l'ordre, qu'on nous ôte la faculté d'exercer une aussi funeste influence. La société, pour sa conservation, en a le droit; mais qu'on cherche à comprimer, à enchaîner notre âme dans ses élans sublimes vers l'harmonie universelle, qu'on veuille nous arracher la liberté de communiquer à nos semblables nos pressentiments, nos espérances, c'est là ce que nous défendrons jusqu'au dernier soupir. L'homme

est un être libre et non une brute que l'on courbe aux volontés et aux caprices d'un maître. Nous n'avons qu'un seul maître, dont les lois sont douces et pleines de charme, souverainement justes et souverainement intelligentes, et ce maître, c'est Dieu.

Ce qui contribue à donner, aux yeux des ignorants, une apparence de fondement aux reproches qu'on nous fait de vouloir l'affranchissement violent des masses, c'est que nous nous adressons particulièrement à la classe laborieuse. Il semblerait, au jugement de certains, que le peuple est une bête féroce, capable seulement de comprendre les mots de révolte et de guerre, et qu'on ne saurait lui parler sans aussitôt conspirer contre l'ordre établi. Mais, que ne nous donne-t-on les moyens de nous faire entendre des hautes classes ? certes, nous n'ignorons pas qu'elles ont aussi un immense besoin de se moraliser, et qu'il leur importe peut-être plus qu'à toute autre de s'éclairer sur l'avenir qui se prépare. Notre voix n'est pas muette pour elles, et nous sommes très-loin de les excommunier : nous les appelons, au contraire, de toutes nos forces; mais qui pourrait faire détourner la tête à ces magnifiques indifférents, qui s'obstinent à ne rien vouloir apprendre de la marche de l'humanité ? Énervés et amollis, la conscience et l'éducabilité semblent paralysées chez eux. Leurs plaisirs les fatiguent et les épuisent sans les rendre heureux, et cependant ils refusent, en général, de croire à un état meilleur. S'il en est parmi eux qui travaillent avec intelligence pour le bien commun, ce sont de rares exceptions qui font ressortir davantage l'inertie et l'imprévoyance des autres. Force est donc, si l'on veut que le progrès social s'effectue rapidement, de s'adresser à ceux qui ne sont pas en possession de la science et des richesses, mais qui sont riches de bon sens, de puissance, et surtout de leur amour de

la vérité. C'est là, nous le croyons, le seul moyen d'entraîner, sans accidents fâcheux, les insouciants et les timorés, et les savants eux-mêmes, toujours prêts à se prononcer contre ce qui sort du cercle étroit de leurs spéculations et de leurs travaux académiques. Nous avons assez de connaissance du monde pour savoir ce que pensent de l'avenir la plupart des érudits du jour. Presque tous ne peuvent croire à ce qui est grand et beau. Plus une conception est généreuse et féconde, et plus, selon eux, elle s'écarte de la réalité. Ils ne considèrent l'humanité que comme un troupeau qui tourne sans cesse dans un cercle de fonctions uniformes. Nous nous empressons de déclarer que nous ne sommes pas atteints de cette maladie honteuse. Nous avons foi en Dieu et confiance dans les peuples au milieu desquels nous répandons notre parole, et nous répétons dans la joie de nos âmes : « Gloire vous soit rendue, ô Père, de ce que, cachant ces « choses aux sages et aux prudents, vous les avez révélées « aux petits ! »

Viendrait-on dire maintenant que le peuple n'est pas digne encore d'entendre le langage de la vérité ; que, privé d'instruction et enveloppé de préjugés grossiers, il repoussera brutalement la lumière qu'on présentera à ses yeux ? C'est là une erreur très-grande. Toutes les fois que l'enseignement est bon et mis à sa portée, il sait toujours l'accueillir avec reconnaissance ; il a ses maîtres affectionnés, qu'il écoute avidement ; nous croyons pouvoir compter notre chef suprême parmi ces hommes privilégiés ; et le code tout populaire dont il nous gratifie en ce moment lui assure à jamais ce rang glorieux. Le peuple qui aime et comprend sa parole comprendra aussi ses écrits. Le peuple est doué d'un admirable instinct qui vaut presque toujours mieux que toute la science des académies. L'homme isolé peut se tromper souvent,

malgré le secours de la philosophie et l'appui d'une conscience droite; mais il est rare de voir errer la masse. Elle n'est égarée quelquefois que parce qu'elle ne peut entendre le pour et le contre. S'il était possible de réunir tous les habitants d'une cité, et de leur montrer du doigt les mensonges dont ils sont victimes, ils seraient convaincus à l'instant même. Chaque individu pris séparément refusera de se rendre aux raisonnements les mieux basés, tandis que les arguments les plus simples et les plus vulgaires agiront spontanément sur une assemblée nombreuse. Lorsque les hommes sont réunis, la puissance et la délicatesse de leur tact est en raison de leur nombre. C'est ainsi que la goutte d'eau est presque impuissante, mais que l'Océan porte des armées et soulève des montagnes. Il en est de même du peuple; son intelligence et sa force bien dirigées sont incalculables. Il y a chez lui un sentiment de droiture et de justice qu'on ne parvient à corrompre et à égarer momentanément que par la perfidie. Aussi, quels sont les discours de ceux qui veulent retenir les peuples dans leurs chaînes? Les voici : « Gardez » religieusement les habitudes de vos pères, disent-ils; n'é- » coutez pas les hommes nouveaux qui vous parlent de bien- » être, de progrès, d'affranchissement; car ils viennent dé- » truire vos autels, outrager vos dieux, surprendre votre » loyauté, vous ravir l'amour de vos enfants, détruire vos » propriétés, briser tous les liens de la famille et de la so- » ciété. » Le peuple, quelquefois, n'est pas dupe de ces odieux stratagèmes; mais s'il a la faiblesse de s'y laisser prendre par hasard, il s'en venge dans la suite d'une manière éclatante et terrible. Du reste, comme le prouve cet exemple, c'est encore l'enthousiasme du peuple pour la justice qui le fait croire au langage hypocrite de ses propres ennemis.

Pour ceux qui ont quelque peu étudié l'organisme humain, il demeure évident que l'homme a en lui le sentiment religieux, c'est-à-dire une tendance invincible à vénérer l'être suprême. Cette tendance, dont on ne veut pas, en général, se rendre compte, est le principe de la sociabilité, de l'unité qui repose sur la croyance en Dieu. Il ne suffit pas à l'homme d'avoir de l'affection pour ses semblables; il faut encore qu'il adore dans son cœur l'auteur de toutes choses. La vénération, chez quelques animaux qui possèdent une large esquisse des sentiments supérieurs, leur fait choisir et suivre un chef, ou s'attacher à un maître; mais ces instincts sublimes ne sont pas, comme chez l'homme, gouvernés et dirigés par l'intelligence; aussi l'homme est-il le seul être sur notre globe qui jouisse du noble privilége de l'amour de son créateur. Afin que le sentiment religieux, qu'il faut bien se garder de confondre avec la superstition ou une forme quelconque, soit pur, il faut que celui qui le possède soit moral, autrement il n'est plus qu'un instinct inférieur même à celui de l'animal. Le sentiment religieux sans moralité, c'est-à-dire tel qu'il se rencontre aux époques de décadence des religions, chez la plupart des personnes dites dévotes, est une difformité de l'esprit. En pareil cas, on se livre à des pratiques extérieures, parce qu'on y est entraîné par l'éducation et par l'habitude; mais elles ne sont plus en harmonie avec l'intelligence. Aussi voit-on tous les jours des gens qui raisonnent assez juste, et qui font néanmoins des choses qu'ils condamnent lorsque la raison vient, par intervalles, tempérer l'activité désordonnée du merveilleux et de l'imagination. Le sentiment religieux, nous le répétons à dessein, sans l'action régulatrice de l'intelligence, n'est que de l'idolâtrie; mais le vrai sentiment religieux, tel que nous l'entendons, et tel que l'offre cet ouvrage, c'est-à-dire, sage,

éclairé, dégagé d'accessoires puérils, où se rencontre-t-il? chez un très-petit nombre d'hommes consciencieux, que les prédicants traitent d'incrédules, d'impies, d'athées. Toutefois, si quelques vrais philosophes le possèdent, nous devons remarquer qu'ils ne font peut-être pas tout ce qu'on est en droit d'attendre d'eux pour ramener les aveugles à une foi lumineuse et pure. Les livres qu'ils publient ne sont lus que par quelques privilégiés studieux; le langage qu'ils parlent n'est compris que par un petit nombre d'élus; mais le peuple ne commence à en ressentir les heureux effets qu'au bout d'un long terme. Il est obligé d'attendre que des vulgarisateurs viennent lui partager ce trésor, jusque-là le domaine de ceux qui n'en avaient pas le plus pressant besoin. Néanmoins, malgré l'ignorance dans laquelle on le laisse plongé, le peuple, nous ne craignons pas de le dire, est le seul et véritable conservateur du sentiment religieux, parce qu'il espère toujours, sans faiblir, dans la puissance infinie qui répand la vie dans toute la nature. Les grands et les savants, riches de lumières et de jouissances, doutent le plus souvent de la Providence; le peuple, en haillons et sans pain, est inébranlable dans sa confiance; et lorsqu'il se lève soudain des hommes à sympathies larges et profondes, qui viennent proclamer, au nom de Dieu, un progrès nouveau, tandis que les docteurs et les puissants rient et se moquent, ce peuple, lui, peu soucieux de ces ridicules clameurs, s'attache à leurs pas, et les aide à renverser toutes les résistances. Ce mouvement, sans doute, n'est pas d'abord général et instantané : il commence par les plus zélés et gagne insensiblement même les plus égoïstes. C'est une étincelle qui jaillit inaperçue dans l'obscurité, mais qui ne tarde pas à produire un vaste incendie qui rougit et embrase le ciel.

Un principe vrai a tôt ou tard son application. On peut,

il est vrai, la retarder en le combattant par la ruse et la calomnie; mais il finit toujours par triompher des entraves. Ceux, qui dans l'origine, avaient été ses antagonistes les plus acharnés, reconnaissent-ils que leurs attaques ont été vaines? Ils changent de tactique et de rôle, ne tardent pas à se convertir et à devenir propagateurs et apôtres, de persécuteurs qu'ils étaient auparavant. C'est là, en deux mots, l'histoire de toutes les grandes régénérations religieuses et sociales. On peut comprimer pendant quelque temps les besoins du peuple; mais tout a un terme, et lorsque la somme des souffrances a dépassé celle des craintes, et que le jour fatal est arrivé, c'est un torrent qui déborde, renverse et emporte tout ce qu'on lui oppose. Lorsque le peuple se lève, se dresse comme un colosse, tout fléchit, s'agenouille et se prosterne devant lui. Les tyrans de la terre pâlissent et frissonnent, les prêtres des faux dieux se cachent honteusement, parce qu'ils sentent que l'heure des représailles a sonné. Les chants de la liberté succèdent alors aux gémissements de l'esclavage. Ces événements, que la politique des partis rend terribles et sanglants, pourraient cependant s'opérer sans violence et sans déchirements par la philosophie qui sait transformer doucement par les armes de la raison persuasive. Enseignant que Dieu est toute bonté et tout amour, elle ménage avec tendresse ceux-là mêmes qui se montrent les plus opposés au règne de la justice et de la vérité. La religion enfin oublie le crime, moralise le coupable, mais ne le détruit jamais, car son amour est inépuisable.

Ainsi, comme on le voit, l'ordre n'a rien à redouter de ceux qui viennent parler aux hommes le langage de la raison; et les priver de leurs droits serait à la fois dangereux et inique. On n'opprime jamais sans un jour expier son crime. L'inviolabilité de la conscience est le seul droit divin dont

il soit permis à l'homme de s'énorgueillir. Aujourd'hui d'ailleurs le temps d'égarer la multitude par le fanatisme est passé. Il faut parler raison sous peine de n'être pas écouté. Il faut surtout pousser la société dans la voie où elle entre à grands pas, seconder l'essor, le développement de la passion industrielle, qui domine tous les penchants du siècle. Il n'existe pas une seule doctrine religieuse ou morale, en vigueur, qui ne condamne impitoyablement le bien-être matériel. De Paris à Pékin on n'entend prôner que le mépris des richesses, et s'il faut en croire nos moralistes, la vertu ne peut consister que dans une longue suite de privations et de souffrances. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir ceux-mêmes qui enseignent de si austères préceptes, être les premiers à les transgresser. On s'efforce bien de vouloir redonner quelque lustre à ce qu'on appelle la bonne morale; mais, hélas! il est fort à craindre que cette sur-excitation ne tourne encore à son préjudice, car ce qui est vieux et usé tombe en ruine à la moindre agitation. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que l'inintelligente obstination des hommes du passé, est beaucoup plus à craindre que les principes d'organisation nouvelle et d'émancipation industrielle. Le progrès, qui n'est que l'acheminement de toutes choses vers l'ordre, est avantageux à tous, sans aucune exception. Les perturbations et les désordres ne viennent jamais du progrès, mais bien des obstacles qu'on lui oppose imprudemment. Les véritables ennemis de la paix et de l'ordre sont donc ceux qui, par une crainte imaginaire, ou un aveuglement coupable, prétendent arrêter le mouvement humanitaire; mais, qu'ils ne l'oublient pas, sans ralentir les rouages, ils s'exposent à être écrasés.

On affecte trop souvent de confondre notre état présent avec l'ordre, qui lui est essentiellement opposé; et c'est là

ce qui autorise les esprits rétrogrades à repousser les théories nouvelles d'amélioration. L'ordre n'existe pas dans une société où toutes les relations sont fausses, où tout est contraire aux lois immuables de la nature, où l'homme ignore le lien qui unit toutes les manifestations divines, qui tient en rapport tous les êtres. Sans doute, parce que l'organisation actuelle est vicieuse, il ne faut pas briser avec violence les assemblages défectueux du corps social. Ce serait augmenter le mal au lieu de le diminuer. Tout doit s'effectuer progressivement et sans secousse. Quiconque renverse sa maison sans avoir le moyen d'en bâtir une autre plus commode est un insensé. Mieux vaut encore reposer dans une chaumière mal close, que d'être absolument privé d'asile. Notre but, en poussant l'humanité vers le perfectionnement, ne peut donc être de l'y conduire par le trouble et par la force des armes, mais par l'enseignement d'une doctrine religieuse conciliatrice de tous les intérêts en discord. Le progrès moral et intellectuel régularisant l'activité matérielle, le sort de notre espèce s'améliorera sans commotions fâcheuses. Si les hommes étaient assez instruits, ou même s'il n'y avait pas de trompeurs parmi eux, les choses marcheraient d'une vitesse immense, sans qu'on s'en aperçût autrement que par l'augmentation du bien-être, tandis que le poison de l'erreur entretenant l'ignorance générale, il faut payer chaque pas que l'on fait en avant par des efforts pénibles et souvent répétés. Le dévouement qui, en réalité, n'est qu'une source de délices, devient dans notre époque, un martyre douloureux. En général, les travaux du génie sont toujours flétris par l'humanité qui ne les comprend que longtemps après qu'ils se sont offerts à sa vue.

Tout le monde aujourd'hui dirige ses regards du côté de l'industrie. Cette reine puissante de notre siècle possède un

cortége nombreux de courtisans qui font retentir ses louanges et publient sa gloire d'un pôle à l'autre. Ses largesses subjuguent les plus indolents et tout se plie à sa volonté suprême. Elle commande, et légitimement, car le seul moyen de commander aux hommes est de les rendre heureux. Nous n'avons pas été des derniers à arborer les couleurs de cette noble souveraine, car nos pères étaient ses sujets; mais nous croyons cependant que le premier rang, parmi les choses que doivent vénérer les peuples, ne lui appartient pas exclusivement. A elle, sans partage, le génie et la force de l'homme, mais à la religion, l'hommage de son amour. Nous savons que l'industrie est la mère de l'humanité; mais nous savons aussi que Dieu est son père et son bienfaiteur. A l'une donc l'offrande de sa tête et de ses bras; mais à l'autre l'offrande de son cœur et de ses adorations. L'industrie, comme on l'a remarqué, est la passion de notre époque; aussi voit-on la plupart de ceux qui se sont consacrés à son culte ne vouloir qu'elle seule et rejeter dédaigneusement toute institution religieuse. L'industrie, prétendent-ils, suffit pour rendre les peuples heureux et moraux. Nous répondons hardiment que c'est une erreur, et nous le prouvons par les principes contenus dans ce livre. Elle ne remplira même pas l'âme du plus savant et du plus fécond industriel, qui sera obligé de s'adresser aux beaux-arts pour se délasser de ses profondes conceptions. Or la religion, c'est la partie sentimentale et épurée des beaux-arts. Maintenant, si l'industrie est impuissante pour satisfaire aux besoins moraux de ses disciples les plus élevés, comment pourrait-elle suffire au bonheur de ces esprits poétiques qui ne vivent, pour ainsi dire, que d'émotions douces? L'homme sans religion est une machine, sublime si l'on veut, mais ce n'est toujours qu'une machine. S'il était possible d'interrompre chez l'homme l'empire

du sentiment religieux, on accomplirait, il est vrai, un progrès matériel gigantesque, monstrueux ; mais on retomberait dans un sensualisme peut-être plus brutal encore que celui des sociétés antiques. Alors, pour sortir de cet état, il faudrait un spiritualisme plus exclusif encore que celui des premiers chrétiens. Et l'humanité roulerait de chute en chute, sans pouvoir espérer de sortir jamais de ce cercle fatal, ce qui ne peut s'admettre sans professer l'athéisme le plus désolant.

Nous savons bien que les hommes généreux qui concentrent leur sollicitude sur les intérêts matériels sont très-loin de se proposer un tel but; mais il n'en est pas moins certain qu'ils y seraient entraînés par la force même des choses. Pour qu'une société ne tombe pas dans des excès dangereux, il faut qu'elle soit assise sur une base complète et solide; autrement pas d'équilibre. Le peuple, qui a l'instinct du bien et de la justice, s'inquiète, s'agite aussi longtemps que ces deux fondements de l'ordre social ne sont pas trouvés. Nous avons pensé qu'il serait utile, tout en secondant les intentions pures et bienveillantes des apôtres de l'industrie, de leur faire comprendre que la religion ne peut jamais être écartée sans que la face la plus importante de la vie en ressente de douloureuses atteintes. Aussi cet ouvrage tend-il particulièrement à faire ressortir la loi de l'équilibre, qui doit harmoniser l'esprit et la chair. Mais en même temps, comme un principe général n'est appliqué qu'autant qu'il est compris par tous, on a dû donner à cet évangile la forme populaire la plus propre à son intelligence.

O peuple toujours juste et désintéressé, ne comprendras-tu pas encore la volonté divine? Écoute : Il y a des signes certains pour distinguer les hommes qui te parlent vrai de ceux qui te trompent et t'égarent. Suis sans hésitation ceux

qui te disent de faire usage de ta raison et te tiennent un langage que tu comprends ; mais fuis et dédaigne ceux qui prétendent te faire croire à des choses que tu ne peux pénétrer. La vérité, sois-en sûr, est à la portée de tous indistinctement, car elle est la parole de Dieu. Ce qui est utile au bonheur des hommes peut être compris par tous, quel que soit le degré de leur instruction ou de leur intelligence. La vérité a des caractères frappants qui agissent même sur les plus simples, et les hommes ne la repoussent que lorsqu'ils sont corrompus par la perfidie ; mais cet aveuglement a un terme ; car si Dieu a fait la vérité immortelle, il a voulu en même temps que l'erreur tombât sous la faux de la mort. O peuple ! voudrais-tu fouler aux pieds ce flambeau qui t'a été donné par Dieu pour te conduire au bien et te faire éviter le mal ? Où donc serait alors cette supériorité que l'homme s'arroge sur la brute ? La vois-tu dévier un seul instant de la ligne de ses instincts ? Vois-tu le soleil désobéir à la loi éternelle qui lui a ordonné de répandre sur nous la lumière et la vie ? Que fais-tu donc, ô peuple ! tu détournes tes yeux des trésors précieux dont la munificence de ton Dieu t'a doté ? tu méconnais les lois de ta propre nature et marches à l'opposé du but que tu dois atteindre ? Ah ! reviens de cet égarement fatal, qui te conduirait à l'esclavage et à l'avilissement le plus affreux ! ne réponds pas par des outrages à la voix amie qui t'avertit que tu cours au précipice. Ouvre les yeux et vois la lumière ; ouvre tes oreilles et entends la vérité ; c'est ton intérêt, bien plus, c'est ton devoir.

JULIEN LE ROUSSEAU,

Év. vice-primat.

LE

CODE DE L'HUMANITÉ.

l'état de paix et de simplicité, qui fait le bonheur du cultivateur et de l'artisan.

℣. 6. Es-tu pauvre? je te vois envier l'opulence du riche.

℣. 7. Que te faut-il donc? tu ne le sais et ne peux le savoir.

℣. 8. Tu as perdu la vraie science en perdant Dieu.

℣. 9. Tu n'es plus maintenant que tu t'es éloigné de ton père, de ton principe et de ta fin, qu'un enfant sans père, un effet sans cause.

℣. 10. Vois ces mille écueils contre lesquels tu vas te briser. Pauvre insensé! tu prétends marcher dans la vie sans Dieu!

℣. 11. Ne sais-tu pas que l'enfant ne peut marcher seul au sortir du sein de sa mère, qu'il lui faut une nourrice, le maillot et des brassières.

℣. 12. Eh bien! pour Dieu, tu es enfant tout le temps que tu passes sur la terre; et pour toi-même, si tu veux bien te connaître, peut-être trouveras-tu que tu es, de tous les êtres qui ont vie et mouvement, le plus sujet à erreur et à folie.

℣. 13. Écoute : n'as-tu pas offert ton encens aux plus vils animaux? n'as-tu pas adoré, au lieu du vrai Dieu, le crocodile, les légumes du jardin? ne t'es-tu pas incliné devant les idoles mêmes des passions que tu condamnes.

℣. 14. Orgeuilleux et fou tout à la fois, tu es un Châteaubriand, un Bossuet, un Pascal, un Lamennais, et tu es moins éclairé en connaissance du vrai Dieu

que l'animal qui rumine et que la chèvre qui broute!

℣. 15. Les animaux les plus stupides connaissent Dieu et lui rendent hommage à leur manière.

℣. 16. Toi seul, corrompu, aveuglé, abruti par les faux enseignements d'une éducation impie, l'injuries et le blasphèmes.

℣. 17. Parce que tu es colère, tu veux qu'il soit colère; parce que tu es vindicatif et sans miséricorde, tu veux qu'il soit impitoyable! !

℣. 18. Aveugle, insensé ou fripon, tu ne vois pas ou tu feins de ne pas voir que Dieu ne peut être tel que tu le fais dans ton ignorance ou ta mauvaise foi.

℣. 19. Tu ne vois pas que ta religion n'est ainsi qu'un amas d'impiétés; que ta foi vraie ou feinte n'est qu'une foi sacrilége qui insulte à Dieu et à l'humanité.

℣. 20. Comment se fait-il en effet que tu sois fou ou athée au point d'enseigner sans rougir à tes frères que ton père et le leur qui est au ciel, n'est point un père juste qui punit le coupable en le purifiant, puis le rend au bonheur; mais un tyran féroce, implacable qui jette sans pitié les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de ses enfants dans des gouffres de feu et de bitume d'où ils ne devront jamais sortir! ! !

℣. 21. Audacieux imposteur, cesse tes prédications mensongères, ou crains l'anathème de l'humanité qui commence à voir que tu la trompes.

℣. 22. Ne te souvient-il pas, faux prophète, que Dieu t'a déjà livré une fois à la vengeance des nations?

℣. 23. Son bras s'est appesanti sur toi par le bras du peuple.

℣. 24. J'ai vu, dit le Seigneur, que mes ministres n'étaient plus que les ministres de la duplicité et du mensonge.

℣. 25. Ils avaient tout souillé dans mon temple.

℣. 26. Mon nom : ils en avaient fait l'effroi du peuple.

℣. 27. Ma justice : ils en avaient fait le type de l'iniquité.

℣. 28. Ma bonté, ma miséricorde : ils ne les dispensaient plus qu'à prix d'argent.

℣. 29. J'étais, à les entendre, un père terrible, sans pitié, toujours armé de la foudre pour renverser et détruire.

℣. 30. Je suis le Dieu de l'ordre, de la paix et de la justice; et ils m'ont fait le Dieu du désordre, de l'anarchie et de l'iniquité.

℣. 31. Ils m'ont rendu tellement méprisable aux yeux des nations, que les nations ont voulu me chasser d'au milieu d'elles.

℣. 32. A Jérusalem, à Athènes comme à Rome; aux rives de l'Euphrate et du Gange comme à Lutèce, à Albion et sur les bords du Tage, ils se sont autorisés de moi pour commettre le vol, le meurtre et l'assassinat.

℣. 33. Je suis le Dieu de l'humanité; et ils m'ont fait le Dieu d'une caste, d'un peuple, d'une nation, et le bourreau de toutes les autres castes, de tous les autres peuples, de toutes les autres nations.

℣. 34. Ils ont poussé le cynisme de l'impiété, l'audace de l'imposture jusqu'à brûler mes enfants ici-bas, et leur assurer que je les brûlerais, moi, pendant l'éternité !!!

℣. 35. Et mes enfants ne m'ont plus regardé que comme un monstre à fuir.

℣. 36. Et ils m'ont mandit. Et ils se sont insurgés contre moi. Et ils ont rougi de m'avoir dressé des autels et d'y avoir brûlé leur encens.

℣. 37. Et mes temples ont été renversés, et l'abomination de la désolation a été commise dans le lieu saint !!!

℣. 38. Jérusalem souillée avait tué mes prophètes; Jérusalem a été détruite.

℣. 39. Les ministres de son temple avaient porté sur l'arche sainte une main sacrilége; leur main s'est desséchée; l'ennemi a pris l'arche sainte et l'a brûlée!!!

℣. 40. Le temple même, le temple a été rasé, et la charrue a passé sous les dalles de la maison du Seigneur.

℣. 41. Et la nation qui m'avait le moins défiguré dans ses croyances et le culte qu'elle me rendait, a néanmoins été dispersée par toute la terre.

℣. 42. Parce que quiconque s'éloigne de moi, quiconque me fait à sa guise et à son image, quiconque me fait homme et m'abaisse à la terre, est un insensé ou un impie qui s'évanouit dans l'extravagance de ses pensées anti-sociales et athées.

℣. 43. Mes enfants, dit le Seigneur, cessez de me

faire l'instrument de vos passions. Ne dites plus que c'est moi qui ai fait vos codes, vos lois. Ne dites plus que votre justice vient de moi.

℣. 44. Car, ma justice à moi est dans l'intérêt de tous. C'est pour tous que je rends des arrêts. Mon soleil vous éclaire et vous réchauffe tous, parceque vous êtes tous mes enfants, et que je suis un père équitable et bon.

℣. 45. Mais vous, voyez comme vous êtes impartiaux et méchants. Vous vous appelez Romains, Grecs, Juifs, et vous vous jalousez les uns les autres.

℣. 46. Et vous avez une justice à Rome, qui n'est pas celle d'Athènes; à Jérusalem, vous avez des enseignements et des précepteurs qui condamnent, anathématisent vos préceptes et vos précepteurs d'Athènes et de Rome.

℣. 47. Fous, que faites-vous donc? je suis votre père à tous. Pourquoi donc vos lois diffèrent-elles? je suis votre maître à tous; pourquoi donc n'avez-vous pas la même manière de reconnaître mon autorité et de m'obéir?

℣. 48. Oh non! c'est que vous ne voulez plus m'appartenir. C'est que vous avez mis à ma place dans vos temples, sur vos places publiques, dans vos palais et dans le sanctuaire de votre justice, des idoles, des statues d'argile et de boue.

℣. 49. Ces statues, ces idoles ne sont point les interprètes de ma justice; elles parlent selon vos caprices.

℣. 50. Le Romain fait dire à la sybille des oracles qui lui donnent l'empire du monde.

℣. 51. Les enfants de Périclès ont des dieux qui les font rois de la terre.

℣. 52. Tous ont leurs idoles de mensonge et de boue; nul ne songe à moi.

℣. 53. Un seul de mes enfants avait écouté ma voix et suivi mes inspirations; ils lui ont arraché la vie.

℣. 54. Lui seul avait compris la grande famille humaine; lui seul avait enseigné la loi de la nature; et ils ont étouffé sa voix.

℣. 55. Et c'est à peine si ceux qui avaient été ses frères, ses commençaux et ses disciples ont gardé ses doctrines.

℣. 56. Et à peine la tombe a-t-elle été fermée sur sa cendre, que la pensée de ce fils, le bien-aimé de mon cœur, a été jetée au vent.

℣. 57. Un instant les faux dieux avaient pâli devant la pensée de Christ, qui est la mienne, parcequ'elle est la pensée éternelle; mais ces faux dieux n'ont été honnis d'abord, puis renversés après que pour faire place à d'autres divinités plus cruelles, plus barbares et moins compréhensibles que les dieux de l'Olympe.

℣. 58. Et le second état de l'humanité est devenu pire que le premier. Et pour n'avoir écouté que la convoitise et l'iniquité, vous êtes tombés dans l'abîme.

℣. 59. Et vous vous êtes rués les uns contre les

autres, parce que ayant dévié une fois des voies de la nature et de la raison, vous avez erré sans guide et sans père.

℣. 60. Vous cherchiez le bonheur; je n'étais plus votre père, et vous ne pouviez le trouver sans moi; la paix, le repos, et il n'y a de paix et de repos qu'en moi.

℣. 61. Ne vous obstinez donc plus à me méconnaître. Sans moi, vous ne pouvez rien; avec moi, vous pouvez tout.

℣. 62. Sous les prêtres de Memphis, de Jérusalem, de Delphes et d'Éleusis comme sous les prêtres de Rome catholique, vous avez été et êtes encore en captivité parce que ces prêtres ne sont point mes ministres, mais bien les prêtres des idoles de leurs passions et des vôtres.

℣. 63. Ne voyez-vous pas et ne verrez-vous donc jamais qu'ils trafiquent de mon nom et de mes attributs?

℣. 64. Ne voyez-vous pas qu'ils me font colère et vindicatif comme eux, implacable comme eux, capricieux comme eux, injuste comme eux?

℣. 65. Or, mes enfants, en me croyant ainsi, vous me blasphémez et ne m'honorez pas.

℣. 66. Vous arrachez la foi à ceux qui l'ont et qui raisonnent.

℣. 67. Un jour vient que nul ne croit ni n'ose croire.

℣. 68. Je suis l'être dont on rougit. C'est une honte de me connaître, un ridicule de m'aimer,

une folie de m'offrir de l'encens et de m'adorer!!!

℣. 69. Tel est l'effroyable résultat des fausses croyances, de l'ignorance, de la superstition.

℣. 70. Voyez comme tout cela creuse un abîme entre vous et moi! voyez comme, par là, toute harmonie, tout rapport disparaît entre la cause et l'effet, entre le chef et les subordonnés, entre le père et les enfants!

℣. 71. Et quand vous en êtes là, que prétendez-vous faire? vous émanciper, dites-vous, marcher dans la vie, plus libres et plus heureux.

℣ 72. Oh! mes chers enfants, que vous êtes insensés!

℣ 73. Vous ignorez donc ce que vous êtes sans moi.

℣ 74. Est-ce que ce n'est pas moi qui vous donne tout? est-ce que vous pouvez disposer de quelque chose sans moi?

℣ 75. Ingrats que vous êtes, qui donc a marqué les saisons? qui donc a parsemé le firmament de ces millions d'astres que vous admirez durant la nuit?

℣ 76. Qui donc a fait ce soleil qui vous réchauffe et vous éclaire? Qui donc commande aux éléments de manière à ce que l'ordre se fasse du désordre, l'harmonie de la désharmonie, la vie de la mort?

℣ 77. Est-ce donc toi, ô homme, qui sépares les continents, divises les eaux, éteins les volcans, donnes la végétation aux plantes de la terre, la fécondité à ses animaux?

℣ 78. Est-ce toi qui as jeté dans les vastes mers leurs innombrables habitants?

℣ 79. Est-ce toi qui as réglé les saisons? établi pour tous les êtres cet équilibre de chaud et de froid, qui maintient la vie à tout?

℣ 80. Est-ce toi qui as donné l'instinct aux animaux, l'intelligence à l'homme?

℣ 81. Est-ce toi qui fais que la nuit succède au jour, et le jour à la nuit?

℣ 82. Puisque tu n'es rien sans moi, pourquoi donc rougis-tu de moi?

℣ 83. On m'a rendu ridicule, j'en conviens. Mes prêtres, ou plutôt les tiens à toi, les prêtres tels que les ont faits tes passions, t'ont fait peur de moi.

℣ 84. Mais qu'importe? si tu as de la droiture dans le cœur, faut-il donc écouter ces prêtres quand ils mentent; ou bien faut-il me répudier parce qu'ils m'ont défiguré?

℣ 85. Grand enfant, grand insensé! quand donc cesseras-tu d'être le jouet des intrigants et des faux prophètes?

℣ 86. Ah! tu dois le voir, si tu es de bonne foi, quand tu n'as recours qu'à l'homme ton semblable, et que tu ne veux plus de moi, tu tombes d'abîmes en abîmes jusqu'à ce que tu périsses misérablement.

℣ 87. Si c'est le fanatisme et la superstition qui te dirigent, tu es en guerre avec la moitié du genre humain. Le Dieu que tu t'es fait est un Dieu terrible qui dévore ses enfants et te torture sans cesse toi-même.

℣ 88. Si tu renies Dieu, si tu ne crois plus à rien, tu restes bientôt seul avec toi-même; tes pas chancellent dans la vie; tu tombes de créature en créature, et après avoir parcouru ainsi le néant de ce monde, tu t'évanouis dans le désespoir.

℣ 89. Tu le vois, ni toi ni rien de ce qui existe ne pouvez exister sans moi.

℣ 90. S'il était possible que mon bras cessât un instant de soutenir la machine du monde, le monde s'anéantirait.

℣ 91. Ne dis plus que je ne suis bon que pour le peuple et les ignorants; car toi tu es encore plus ignorant, plus pauvre, plus misérable en véritable science que le peuple.

℣ 92. L'iniquité vient moins du peuple que de toi. Le peuple aime la justice, et toi tu la foules aux pieds. Le peuple a de l'humanité; il partage souvent avec l'humanité souffrante ce qu'il possède, c'est à peine si tu donnes à tes frères le superflu et les miettes de pain qui tombent de ta table.

℣ 93. Le peuple qui croit à moi a encore des entrailles; le riche, le philosophe qui y croient en ont aussi; ceux-là seuls sont barbares et sans pitié qui ne croient point en moi.

℣ 94. Je le dis en vérité : point de société sans moi, si ce n'est une société de cannibales, parce que sans ma justice point de justice.

℣ 95. Sans moi, nulle fraternité parmi les hommes, parce que sans moi point de père commun à l'humanité.

℣ 96. Sans moi, nul frein à l'ambition, à la haine, à la vengeance, parce que sans moi nul châtiment équitable du crime.

℣ 97. Sans moi, nul pouvoir, nul gouvernement qui soit stable, parce que sans moi nulle sanction à l'autorité.

℣ 98. Sans moi, enfin, rien ici-bas qu'il ne soit permis de détruire et de renverser, quand on le peut et qu'on est le plus fort; car, l'homme seul commande à l'homme. Il n'y a rien au delà, rien en deçà ; tout se borne à la vie présente; l'homme est l'alpha et l'oméga de l'homme.

CHAPITRE II.

DE LA LOI NATURELLE.

ỳ 1. Croire à l'auteur de la nature, l'aimer, aimer le prochain comme soi-même, c'était là toute la loi; et ils y ont ajouté mille lois, mille préceptes qui l'ont défigurée, anéantie, et qui ont fait de la loi de Dieu la loi de l'homme.

ỳ 2. Et ils ont poussé le cynisme de l'imposture et de la mauvaise foi, de l'audace et de l'impiété jusqu'à proscrire cette loi sainte!

ỳ 3. Et quiconque a osé être assez honnête homme pour n'enseigner et ne pratiquer que la loi naturelle, s'est vu arrêté, livré à leur justice, et par elle, condamné aux plus affreux supplices!

ỳ 4. Et ceux-là seuls ont eu raison, qui ont étouffé dans leur cœur tout sentiment naturel!

ỳ 5. Et au milieu de la société des hommes devenus ainsi, par le reniement de la loi de Dieu, apostats et enfants dénaturés, les plus menteurs ont été les plus honnêtes, les plus hypocrites les plus vertueux!

ỳ 6. La loi naturelle réglait les passions et ne les étouffait pas; la loi naturelle les développait *hygié-*

niquement; la sagesse humaine, ou leur a donné un développement effréné, ou les a écrasées sous le poids de mortifications insensées.

℣ 7. Et les plus religieux en apparence sont devenus en réalité les plus impies.

℣ 8. Et ceux qui me prient sans cesse, dit le Seigneur, sont précisément ceux qui m'outragent le plus.

℣ 9. Et la vierge qui s'enferme dans une cellule oublie que ce n'est point pour l'oisiveté du cloître que je l'ai créée.

℣ 10. Et le prêtre qui veut que le célibat soit plus parfait que l'union de l'homme et de la femme, m'accuse d'ignorance, d'impéritie ou de maladresse.

℣ 11. Et il ose dire que l'arbre qui produit ne doit point être préféré à l'arbre qui ne produit rien.

℣ 12. Que dis-je? il exalte la stérilité et condamne la fécondité!

℣ 13. Et moi qui donne la fécondité et la faculté de se reproduire à tous les êtres, je ne suis plus, à l'entendre, qu'un père insensé dont il faut dédaigner les enseignements et la puissance.

℣ 14. Mais ce n'est pas moi qui souffre de ce renversement de la nature et de la raison.

℣ 15. Vos folies, mes enfants, ne peuvent rien changer à mon bonheur.

℣ 16. Vous dépendez de moi, et je ne dépends nullement de vous.

℣ 17. Sachez-le bien, quand vous avez étouffé la loi de nature que je vous avais donnée, vous avez

établi partout le désordre, la violence et l'anarchie.

℣ 18. Jusque-là il n'y avait eu qu'un pasteur et qu'un troupeau, parce que jusque-là vous m'aviez regardé comme votre père à tous.

℣ 19. Jusque-là, je n'avais point été pour aucun de vous un Dieu méchant et colère; nul n'avait encore, parmi vous, osé me dire cruel et barbare.

℣. 20. Tous encore enfants de la nature et de la raison, vous suiviez tous les lumières naturelles que vous teniez de la nature et de la raison.

℣ 21. Vous voyiez un bel ouvrage; vous disiez, celui qui l'a fait est beau, puissant.

℣ 22. Et maintenant, que ma loi n'est plus votre loi, c'est à peine si vous vous élevez jusqu'à moi en voyant la terre, les lieux et tout ce qu'ils renferment.

℣ 23. Si vous parlez de moi, c'est comme des enfants qui ne connaissent pas leur père.

℣ 24. Car vous me donnez des attributs que je n'ai pas, et ne me donnez pas ceux que j'ai.

℣ 25. Tous vous me faites le Dieu de vos passions, de votre iniquité, de vos convoitises.

℣ 26. Vous n'êtes sincères ni les uns ni les autres.

℣ 27. Ceux qui me prêchent et affectent de m'adorer, sont ceux qui me déshonorent le plus.

℣ 28. Car ils ne me donnent point comme le Dieu de l'ordre, de l'impartialité, de la justice.

℣ 29. Comme ils veulent dominer les imaginations et faire trembler leurs adeptes, ils leur font peur de moi.

ỳ 53. Vos mille lois sont faites pour mille personnes différentes.

ỳ 54. Elles ôtent aux uns ce qu'elles donnent aux autres.

ỳ 55. Elles dépouillent le plus faible en faveur du plus fort.

ỳ 56. Vous connaissez si peu la justice, que vous avez peine à comprendre que la loi puisse être faite pour celui qui a besoin de justice et de protection.

ỳ 57. Tous vos efforts tendent à protéger le fort contre le faible; et vous avez tellement avalé l'iniquité comme l'eau, que vous dites qu'on blasphème quand on vous affirme que vous n'avez encore rien fait pour la justice.

ỳ 58. Aussi, voyez quelle vie d'agitation, de peine, de douleur et de contrainte est la vôtre!

ỳ 59. Dites-moi, mon fils, si vous êtes vrai et si vous pouvez l'être avec votre société telle que l'ont faite vos lois mensongères?

ỳ 60. Vous voyez bien que vous avez étouffé en vous toute vérité, toute justice.

ỳ 61. Vous en convenez vous-même. On vous entend dire que la justice humaine est bien peu juste; qu'il est difficile d'avoir raison lorsqu'on n'est ni riche ni puissant.

ỳ 62. Vous dites aussi qu'il est imprudent de dire toute la vérité; qu'il faut garder quelque ménagement et ne pas dire toujours tout ce qu'on pense.

ỳ 63. Ainsi, dans votre société telle que l'ont

établie le mensonge et la corruption, mentir est nécessaire!

℣ 64. Voilà donc votre œuvre! voilà donc ce qu'ont enfanté les millions de lois humaines avec lesquelles vous avez anéanti la loi naturelle!!

℣ 65. Vous avez tout déplacé dans le monde moral. Rien n'est à sa place. Pas un homme qui soit content de son sort.

℣ 66. Point de répartition équitable dans la société. Tout marche, non selon la loi de Dieu, c'est-à-dire la loi de la nature, qui est l'ordre, mais bien selon la loi de l'homme, qui est l'iniquité et le désordre.

℣ 67. Vous criez comme l'impie, la paix, la paix, et il n'y a pas de paix!

℣ 68. Pour que cela fût, il faudrait que chaque chose fût à sa place; et rien n'est à sa place.

℣ 69. Car partout la nature est forcée, étouffée.

℣ 70. L'enfant, pour être respectueux du respect tel que l'entendent vos lois, vos mœurs, doit mentir à ses parents.

℣ 71. Je vous dis qu'en tout, c'est à qui sera le plus adroitement menteur.

℣ 72. Le négociant n'arrive à la fortune qu'en prenant les airs de l'honnête homme, tout en se conduisant le plus possible en fripon.

℣ 73. La jeune fille n'est honorée qu'autant qu'elle trompe, sur les passions que la nature développe en elle, son père, sa mère, ses compagnes, ses voisins et enfin tout le monde, sans s'excepter elle-même.

℣ 74. Avec vos mœurs, l'homme doit mentir quel-

quefois en fait de sentiments du cœur, et la femme toujours.

℣ 75. Ce que la nature et Dieu commande, vous le blâmez, ce que la nature et Dieu blâment, vous le prescrivez.

℣ 76. Vous et vos lois dites à Dieu : *nous nous élèverons et serons au-dessus de toi.*

℣ 77. Dieu et la nature exaltent, élèvent la chair à l'égal de l'esprit et l'esprit à l'égal de la chair.

℣ 78. Et vous toujous hypocrites, toujours hors du vrai, et jamais dans la vérité, ou vous tuez la chair en élevant trop l'esprit, ou vous tuez l'esprit en élevant trop la chair.

℣ 79. Vos vestales et vos vierges de couvent, vos prêtres et vos bonzes ne furent jamais que d'illustres menteurs ou d'orgueilleux imbéciles.

℣ 80. Ils vous dirent de tout temps : *étouffez vos passions, vous serez parfaits;* et Dieu et la nature vous disaient : *dirigez vos passions, et ne les étouffez pas.*

℣ 81. Car quiconque veut détruire ce que Dieu lui a donné est un ingrat et un impie qui s'insurge contre son bienfaiteur et son père suprême.

℣ 82. Depuis que vous avez mis ma loi au banc des nations, où en êtes-vous, mes enfants?

℣ 83. Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui sache bien la loi telle que vous l'avez faite?

℣ 84. Et quelle vie d'homme pourrait suffire à apprendre ces milliards de lois, de coutumes, de règles, d'usages qui se détruisent souvent les uns les autres?

ỳ 85. Vos plus habiles ne les comprennent pas mieux que les plus ignares.

ỳ 86. Ce ne sont pas seulement les langues que vous parlez qui établissent entre vous des impossibilités de communications.

ỳ 87. Vous avez tout divisé, tout rapetissé, et vous ne savez plus qui vous êtes ni où vous en êtes.

ỳ 88. Vous êtes tellement frappés de vertige depuis que vous avez violé la loi que je vous avais donnée, que vous traitez de rêveur et d'insensé l'homme sage qui vous montre vos folies.

ỳ 89. Le grand nombre d'entre vous a cessé de croire à quoi que ce soit. Vous n'avez plus pour la plupart ni passé, ni présent, ni avenir.

ỳ 90. Chacun de vous a sa folie. Les uns croient trop ou feignent de trop croire; les autres ne croient pas du tout.

ỳ 91. Et tous sont également acharnés contre la raison et la vérité.

ỳ 92. Le croyant qui a donné sa raison au prêtre et aux idoles, tremble devant une madone de bois, et n'a ni crainte, ni amour de Dieu. Il ne le connaît pas et n'en parle jamais.

ỳ 93. Le prétendu sage, le philosophe, l'homme du jour se rit de la superstition du croyant, de l'homme vulgaire, et néanmoins, dans certaines occasions, ne rougit pas de se prosterner devant les faux dieux du peuple.

ỳ 94. Si vous aviez tous la loi de nature, vous auriez tous le Dieu de la nature, et partant, les

mêmes lois, les mêmes usages, les mêmes coutumes.

℣ 95. Si vous aviez tous la même loi, le même Dieu, vous auriez tous la même langue.

℣ 96. Vous seriez tous de la même famille; vous auriez tous le même père.

℣ 97. Étant tous de la même famille, ayant tous le même langage, la même loi, le même Dieu, l'humanité marcherait comme un seul homme.

℣ 98. Car, la grande famille humaine ayant un même langage, une même loi, un même Dieu, comprendrait bientôt qu'il doit y avoir entre tous ses membres communauté d'intérêts.

℣ 99. Et l'humanité deviendrait bientôt une grande famille patriarchale dont les chefs seraient les pères et les subalternes les enfants.

℣ 100. Et ainsi cesseraient ces hurlements, ces déchirements, résultant de l'antagonisme et des intérêts froissés, méconnus, foulés aux pieds.

℣ 101. Et la loi serait respectée et respectable, parce que l'homme pourrait dire à l'homme : *la loi qui nous régit, ni toi ni moi ne l'avons faite : Dieu seul en est l'auteur.*

℣ 102. Et l'homme n'accuserait plus l'homme de mensonge.

℣ 103. Et les gouvernants ne seraient plus soupçonnés de ne gouverner que pour eux ou pour les leurs.

℣ 104. Et vous ne verriez plus ce jeu de bascule des trônes, des gouvernements et des nations.

℣ 105. Et le monde intellectuel serait équilibré comme le monde matériel.

ỳ 106. Et si le volcan social faisait explosion quelquefois, ses explosions du moins ne seraient plus fatales à l'humanité.

ỳ 107. Et il ne serait plus glorieux aux vainqueurs de se parer des dépouilles des vaincus.

ỳ 108. Et même, il n'y aurait plus ni vainqueurs ni vaincus.

ỳ 109. Et les changements, les transformations dans la société ne seraient plus des calamités, mais bien des améliorations.

ỳ 110. Et le mariage ne serait plus un honteux trafic, une horrible profanation des sentiments de la nature, un étouffement sacrilége et impie des affections les plus légitimes; ce serait l'union des cœurs, ce serait la conformité d'humeur et de caractère, fondée sur la vertu.

ỳ 111. Et l'homme, par une audace inqualifiable, insultant à Dieu et à son semblable, volant le droit de Dieu et de la nature, ne dirait plus : *ce que j'ai fait est invariable; nul ne peut le changer; Dieu même n'y peut rien.*

ỳ 112. *Ce que j'ai uni, est uni pour le temps et pour l'éternité. Malédiction à quiconque toucherait à mon œuvre!*

ỳ 113. *Et le meurtre, et l'assassinat et l'empoisonnement, tout cela vous le regarderez comme des peccadilles, quand tout cela sera fait en vue de la conservation de mon infaillibilité touchant l'union de l'homme et de la femme.*

ỳ 114. Si vous suiviez ma loi dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, vous reviendriez bientôt à la justice, à la raison, à la vérité.

℣ 115. Et nul de vous ne m'insulterait plus par le langage impie que je viens de vous dire.

℣ 116. Et l'homme respectant les droits de son Dieu, respecterait aussi les droits de l'homme.

℣ 117. Et ma loi naturelle maintiendrait le monde moral avec la même puissance, la même force, la même harmonie qu'elle règle et dirige le monde matériel.

℣ 118. Et vos révolutions périodiques qui deviennent indispensables pour rétablir l'ordre que vous violez sans cesse, ou cesseraient entièrement, ou, comme je l'ai dit, ne seraient plus des fléaux, mais des bienfaits.

℣ 119. O mes enfants! hâtez-vous, si vous ne voulez périr, de revenir à la loi de la nature.

℣ 120. Ne dites pas que vous êtes civilisés et forts, et que les barbares ne vous peuvent rien.

℣ 121. Car, vous êtes divisés, et tout royaume divisé, périra.

℣ 122. Et êtes-vous donc plus forts que les païens de Rome et d'Athènes.

℣ 123. Et vos sociétés modernes sont-elles donc mieux établies que les sociétés anciennes?

℣ 124. Et vos dieux du moyen âge vous défendront-ils mieux que les dieux des anciens ne les défendirent?

℣ 125. Et n'êtes-vous pas à genoux devant des idoles semblables aux idoles païennes?

℣ 126. Et ces idoles n'ont-elles pas des yeux qui

ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, des mains qui ne palpent pas?

℣ 127. Oui, ce sont ces fausses divinités qui vous ont perverti le sens et l'esprit.

℣ 128. Ce sont elles qui vous ont fractionnés comme vous êtes.

℣ 129. Elles qui vous ont enseigné l'iniquité.

℣ 130. Vos dieux sont des dieux jaloux, et vous l'êtes aussi.

℣ 131. Vos dieux se font la guerre, et vous vous la faites aussi.

℣ 132. Le droit du plus fort, c'est le droit de vos dieux, et c'est aussi le vôtre.

℣ 133. Et avec de telles croyances vous parlez de régénérer le monde et de vous régénérer vous-mêmes!

℣ 134. Et moi je vous dis qu'avec de telles croyances, vous ne pouvez que tromper le monde et vous tromper vous-mêmes.

℣ 135. Et moi je vous dis que votre état n'est pas moins déplorable que l'état de ceux qui ne croient à rien.

℣ 136. Et tous vous marchez également à votre perte.

℣ 137. Les uns en suivant de faux pasteurs qui ne sont que des loups dévorants; les autres en n'ayant ni foi, ni loi, ni guide sur la terre, et se livrant en aveugles aux tempêtes de ce monde.

℣ 138. Vous usez vos gouvernements, vous vous usez vous-mêmes à chercher l'équilibre social.

℣ 139. Vous ne le trouvez jamais, parceque vous ne voulez pas le trouver.

℣ 140. *Cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte et on vous ouvrira.*

℣ 141. Mais ne cherchez plus comme vous faites, avec l'intention hypocrite de ne pas trouver.

℣ 142. Ne manquez plus de courage, de persévérance et de franchise.

℣ 143. Si vous écoutiez la loi naturelle et moi qui suis votre père, vous trouveriez ce que vous cherchez.

℣ 144. Mais vos lois qu'ont faites vos iniquités, me disent anathème à moi et à ma loi.

℣ 145. Vous avez des gibets pour ceux qui prêchent ma loi, et vous glorifiez ceux qui la violent.

℣ 146. Vos amis, vous les empoisonnez ou les attachez à la croix; vos ennemis, vous les élevez jusques aux cieux.

℣ 147. Vous n'avez plus d'intelligence.

℣ 148. Vous ne faites de sacrifices et n'avez de dévouement que pour ce qui est dangereux ou inutile.

℣ 149. Votre frère a-t-il faim; vous ne cherchez point à calmer sa faim; a-t-il soif; vous ne cherchez point à éteindre sa soif.

℣ 150. Votre esprit de vertige ne vous permet pas de voir ce que vous amassez, par votre dureté de cœur, d'orages et de vengeances sur votre tête.

℣ 151. Vous voyez le moment présent, et ne considérez ni le temps à venir ni l'éternité.

℣ 152. Vous ne comprenez pas que ma justice s'exerce et ici-bas et après cette vie.

℣ 153. Vous ne comprenez pas que si ma longanimité vous attend, c'est que le temps est à moi et n'est point à vous.

℣ 154. Vous ne comprenez pas que la justice doit avoir son tour.

℣ 155. Mais c'est en vain que vous affectez de prendre le change sur ce qui est bon et utile, juste et équitable.

℣ 156. En vain que vous dédaignez la vérité pour suivre le mensonge.

℣ 157. Je saurai distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais.

℣ 158. L'iniquité ne sera pas toujours à l'ordre du jour.

℣ 159. Un temps viendra où les loups seront chassés du troupeau.

℣ 160. Où l'arbre qui ne produira point de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

℣ 161. Où la plante parasite sera arrachée.

℣ 162. Où les bons seront séparés des méchants et où il y aura bonheur pour les uns, et désolation, honte et confusion pour les autres.

℣ 163. Tous alors auront des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et des mains pour palper.

℣ 164. Vous comprendrez alors, insensés que vous êtes maintenant, quelle folie est la vôtre de vous conduire comme vous le faites.

℣ 165. Vous ne m'accuserez plus des maux de l'humanité.

℣ 166. Vous verrez que vos maux viennent de vous, et votre bien de moi.

℣ 167. Est-ce ma loi qui a placé un abîme entre le pauvre et le riche?

℣ 168. Est-ce ma loi qui a fait des esclaves?

℣ 169. Est-ce ma loi qui fait que la terre ne suffit plus à ses habitants?

℣ 170. Est-ce ma loi qui a parqué une partie de l'humanité dans les huttes de la misère, et placé l'autre dans des palais de marbre et d'or?

℣ 171. Est-ce ma loi qui règle vos lois somptuaires?

℣ 172. Est-ce ma loi qui fait que les haillons se trouvent à côté des vêtements du luxe et de l'opulence?

℣ 173. Non sans doute. J'ai tout combiné, moi, pour qu'il n'y eût nulle part ni extrême misère ni extrême opulence.

℣ 174. Ce n'est point ma loi qui perd ainsi l'équilibre social.

℣ 175. Ce sont vos lois à vous qui ont tout renversé.

℣ 176. Quelques-uns d'entre vous ont dit : *Égalité absolue pour tous, ou la mort!*

℣ 177. Le grand nombre a répondu à ce cri effrayant : *tout pour quelques-uns, et rien pour les autres, si ce n'est le privilége de la prison, de la faim, de la misère!*

℣ 178. Et moi je dis aux niveleurs et aux partisans du privilége qu'ils sont également insensés.

ỳ 179. Ne faut-il pas des plaines, des vallées et des montagnes?

ỳ 180. Sans montagnes et sans vallées l'atmosphère ne serait-elle pas le poison de la vie?

ỳ 181. Ma loi ne vous dit-elle pas qu'il n'y a rien d'absolu que moi?

ỳ 182. Dans la nature, qui est votre livre, voyez-vous les montagnes couvrir entièrement les plaines et les vallées, ou les vallées et les plaines absorber les montagnes?

ỳ 183. A quoi donc vous sert la science, si elle ne vous a pas encore appris les éléments de la nature?

ỳ 184. Quoi! vous écrivez des milliers de livres, et vous ne savez point encore écrire de tels enseignements!!

ỳ 185. Quoi! vous mesurez les abîmes du vaste océan, les profondeurs de la terre, l'immensité des cieux, et vous vous ignorez entièrement vous-mêmes!

ỳ 186. Et vous ne connaissez rien et ne voulez rien connaître au mécanisme social!

ỳ 187. Et vous ne voulez pas voir que vous êtes en dehors de tout sens, de toute raison.

ỳ 188. Vous ne voyez pas que parce que vous avez violé, méconnu ma loi naturelle, vous êtes devenus des enfants contre nature, semblables à ces embryons qui ne semblent sortir du sein de la femme que pour faire peur à l'humanité en ne suivant point la loi commune!

ỳ 189. Vous avez les ténèbres à toute heure dans votre société telle que vous l'avez faite.

℣ 190. Vous n'avez l'intelligence de rien de ce qui est bon, utile, vrai.

℣ 191. Vous appelez le bien mal, et le mal bien.

℣ 192. Vous tournez sans cesse dans un cercle vicieux.

℣ 193. Vous avez tout pris à rebours.

℣ 194. C'est un crime à vos yeux d'écouter la nature et de la suivre.

℣ 195. Ce n'est point un mal de l'étouffer et de la détruire.

℣ 196. Que dis-je? vous déifiez le fou qui tue ses passions au lieu de les diriger!

℣ 197. Mais, c'est en vain que vous travaillez en impies et en athées à tuer les œuvres de votre Dieu.

℣ 198. Vous vous trahissez vous-mêmes. Comme l'impie, vous vous mentez à vous-mêmes.

℣ 199. Votre Dieu ne laisse rien impuni. Vous vous insurgez contre la nature, votre mère; la nature se rit de vous.

℣ 200. Vous tombez dans l'infamie. Vous n'avez pas voulu suivre les lois de la nature; eh bien! il faut que vous les violiez.

℣ 201. Vous avez dit : Ce que la nature prescrit, ce qu'elle veut n'est pas bon; faisons ce que nos lois à nous veulent et prescrivent.

℣ 202. Ce blasphème, votre Dieu l'a entendu, et il vous a livrés à la folie de votre propre sagesse.

℣ 203. Voilà pourquoi il y a eu parmi vous et pourquoi il y a encore des crimes contre nature.

℣ 204. Ces crimes, il est vrai, vous les punis-

sez. Mais, c'est précisément là qu'est votre folie.

℣ 205. Car, n'est-il pas évident qu'ainsi vous punissez les crimes mêmes auxquels vous provoquez par vos lois et vos mœurs publiques!

℣ 206. Aussi, vos arrêts effraient les coupables, les tuent, mais ne les convertissent point.

℣ 207. Aussi, vos sociétés se succèdent, mais ne s'amendent point.

℣ 208. J'ai vu, mes enfants, ceux qui vous ont précédés : tous ont péri par les mêmes causes.

℣ 209. Chaldéens et Juifs, Grecs et Romains, tous se sont abîmés sous leur tour de Babel de lois, d'usages, de rits, de coutumes, de cérémonies, de croyances, qui venaient d'eux-mêmes et non de moi.

℣ 210. Et croyez-vous donc, mes enfants, que ce soit moi qui provoque ces ébranlements sociaux?

℣ 211. Croyez-vous que ce soit moi qui inspire à l'humanité ces idées à rebours qui la font si souvent reculer, et perdre en quelques années, en quelques jours, en quelques instants, ce qu'elle avait conquis si péniblement de liberté, d'émancipation et de bonheur?

℣ 212. Non, non; je ne saurais faire de telles folies. Non, ce n'est point moi qui vous pousse ainsi à votre malheur.

℣ 213. Quand une société brise ses chaînes, quand elle s'élève jusqu'à des idées d'émancipation, c'est moi qui l'inspire.

℣ 214. Au contraire, voyez-vous, une agglomération d'hommes bien misérables, bien bâillonnés, courbés jusqu'à terre, par l'habitude qu'ils ont de

se mettre à genoux, dites : Ces hommes-là ont renié le vrai Dieu ; ils ont étouffé dans leurs cœurs les cris de la nature et de la raison.

℣ 215. Dieu et la nature outragés les ont livrés à leurs propres sens ; leurs propres sens en ont fait les esclaves de leurs passions.

℣ 216. Et eux qui devaient diriger leurs passions sont dirigés par elles !

℣ 217. Et pour avoir voulu tout matérialiser, ils ont fait de leur Dieu même un Dieu de bois !

℣ 218. Et ce Dieu ils l'ont fait multiple !

℣ 219. Et les uns ont fait des Dieux de tout ; des choses mêmes les plus abjectes et les plus ridicules !

℣ 220. Et un jour est venu où le grand nombre a rougi d'avoir prostitué ses hommages au crocodile, au rhinocéros, et aux poireaux du jardin.

℣ 221. Et ce grand nombre a dit : Il n'y a ni Dieu, ni religion.

℣ 222. Et tous nous sommes ici-bas par le hasard.

℣ 223. Et il n'y a rien après cette vie que le néant.

℣ 224. Et fais ce que tu voudras, mais ne te laisse pas prendre par la justice des hommes.

℣ 225. Cette justice, c'est tout. Si tu lui échappes, ne crains rien ; car il n'y a rien après la vie.

℣ 226. Et fais banqueroute tant qu'il te plaira : c'est bien, pourvu que tes faillites t'enrichissent.

℣ 227. Et ne crains pas les hommes : tu peux leur échapper. Ce qui pouvait t'effrayer, n'étant plus et n'ayant jamais été qu'une chimère ; marche donc,

marche dans la voie de ce qu'on appelle faussement le crime.

ỳ 229. Marche, Marche, te dis-je, et ne t'arrête point quand on te dira d'arrêter; car, quiconque te crie cela, n'est qu'un peureux qui défend sa bourse.

ỳ 230. D'autres ont vociféré : Il y a un Dieu, mais il ne s'occupe de rien.

ỳ 231. Il s'est amusé à nous jeter ici-bas, c'est tout; il ne songe plus à son œuvre.

ỳ 232. Que veux-tu, vile matière, qu'il fasse de toi? es-tu nécessaire à son bonheur?

ỳ 233. Ne te donne pas plus d'importance que tu ne peux en avoir. Tu es un atome, et rien de plus.

ỳ 234. Et ces négations atroces, impies, ont été plus fatales encore à l'humanité que les imbéciles affirmations de la superstition et du fanatisme.

ỳ 235. Et ces outrages, et ces effroyables apostasies ont fait taire ma bonté, ma miséricorde, pour n'en appeler qu'à ma justice.

ỳ 236. Mes enfants n'étaient plus dignes de moi; j'avais supporté leurs imbéciles superstitions; jusque-là, ils ne m'avaient paru que des insensés que j'avais pu prendre en pitié.

ỳ 237. Mais quand je les ai vus sans foi et sans croyance; quand enfin, ils n'ont plus été que des athées, et par conséquent des fripons, ma longanimité a dû céder à ma justice; j'ai dit : Qu'ils tombent d'abîmes en abîmes, et qu'ils se purifient dans les convulsions de la douleur, de l'iniquité qu'ils ont avalée comme l'eau.

ỳ 238. Et ils sont devenus eux-mêmes, tous tant qu'ils sont, les exécuteurs de l'arrêt de ma justice.

ỳ 239. Car le temps approche, et déjà même il est arrivé, où la terre va dévorer ses habitants.

ỳ 240. Voyez ces populations toujours croissantes : quiles nourrira?

ỳ 241. Le Seigneur? non, ils ne disent point cela; car ils ne croient plus en moi.

ỳ 242. Et cependant, qui donne la nourriture aux oiseaux du ciel, aux poissons de la mer? qui vivifie toute la nature?

ỳ 243. Oh! mais leur aveuglement est tel, qu'ils ne sont pas même capables de se faire une pareille question.

ỳ 244. Et que fait à l'aveugle la lumière, le son à celui qui n'a pas d'oreille.

ỳ 245. Ils ne voient pas qu'ils tournent depuis des siècles dans un cercle vicieux.

ỳ 246. Ils ne voient pas que le bien-être matériel qu'ils ont acquis par ce qu'ils appellent leur civilisation, n'ayant point été adapté au tempérament de l'humanité, ne peut se tenir longtemps.

ỳ 247. Que la faculté de produire en tous genres dans la vie et de toute manière, et cela sans frein, sans règle, sans équilibration, sans sagesse, doit aboutir à la destruction.

ỳ 248. Moi qui suis le sage des sages, le puissant des puissants, si vous pouviez comprendre mes œuvres, je vous dirais : jetez les yeux sur mes ouvrages et instruisez-vous.

ỳ 249. Mais votre endurcissement vous a fermé les yeux à la lumière.

ỳ 250. Que vous font ces millions d'astres qui marchent avec tant d'harmonie?

ỳ 251. Vous savez mieux aujourd'hui que vous ne l'avez jamais su comment se combinent les éléments.

ỳ 252. Vous connaissez l'économie de la nature; vous savez comment le fleuve se vide dans le vaste Océan, comment le vaste Océan n'engloutit pas, ne dévore pas tout à coup la terre.

ỳ 253. Vous avez mesuré la quantité d'eau qui s'échappe de la mer, de la terre, des lacs, des rivières et des fleuves; vous savez comment cette eau, après s'être condensée, revient aux fleuves, à la mer et aux continents.

ỳ 254. Enfin vous voyez comment est établi l'équilibre entre les saisons, les années.

ỳ 255. Ne faut-il pas des années d'abondance? ne faut-il pas aussi des années de médiocrité?

ỳ 256. L'écoulement qui résulterait du trop plein ne briserait-il pas les digues?

ỳ 257. Voyez ce fleuve qui quitte son lit : il prend du terrain d'un côté, mais il en laisse de l'autre.

ỳ 258. Voyez les immenses mers : elles ont dévoré deux mille lieues aux deux continents; mais chaque jour ne vous rendent-elles pas d'une autre part ce qu'elles vous ont pris?

ỳ 259. Et vous seuls, mes enfants, de tous les êtres, les seuls capables de comprendre le mouve-

ment de la grande machine, êtes les seuls qui vous arrêtiez quand tout marche; qui n'ayez point l'intelligence de ce qui est quand tout semble l'avoir!!

ỳ 260. Et cependant le dénoûment approche. Après cette épreuve, il ne vous en reste plus à faire.

ỳ 261. Vous avez tout épuisé, et vous ne pourriez que revenir à vos premiers vomissements.

ỳ 262. Mais mes œuvres ne peuvent rétrograder ainsi. Il faut marcher ou périr.

ỳ 263. Quiconque s'arrête ou recule, sera noyé par le fleuve du progrès.

ỳ 264. Les traînards doivent périr, vous dis-je. Quiconque ne suit pas la vocation que je lui ai donnée, n'est point digne de la vie; et moi, qui la lui ai donnée, la lui ôterai.

ỳ 265. Voulez-vous donc ne point craindre ce qui arrivera; voulez-vous être tranquilles pour le présent et pour l'avenir? comprenez bien tout l'homme.

ỳ 266. Il n'est ni tout chair, ni tout esprit; il est l'un comme l'autre.

ỳ 267. Fanatiques, vous tuez la chair, et vous ne faites que des hypocrites; réhabilitez-la, vous n'aurez plus d'hypocrites ni d'hommes fous ou inutiles.

ỳ 268. Matérialistes, vous tuez l'esprit, réhabilitez-le; vous verrez que l'homme ne doit pas vivre seulement de pain; qu'il est pour lui, outre les jouissances du corps, d'autres jouissances non moins inhérentes à sa nature, et que vouloir que l'homme ne soit que matière, c'est vouloir que l'homme n'ait que la moitié de soi-même.

ỳ 269. En un mot, revenez à la loi naturelle que vous portez tous dans votre cœur, et vous trouverez la joie et ici-bas et après cette vie.

CHAPITRE III.

RÉHABILITATION DE LA MATIÈRE.

℣ 1. Ils ont dit : La chair, il faut la détruire. L'homme, c'est ce qu'on ne voit pas, c'est ce qu'on ne comprend pas, ce qu'on ne touche pas. Ce qu'il y a de matériel en lui, c'est une vile boue; périsse donc cette boue! périsse la chair!

℣ 2. Et les insensés qui les écoutaient ont répété en chœur : Périsse la boue! périsse la chair!

℣ 3. Mais la voix divine a dit mille fois plus haut que les criailleries des insensés et des hypocrites : *Il n'est rien de mauvais dans mes œuvres. J'ai fait l'homme chair et esprit : malédiction à tous ceux qui proscriraient ou l'esprit ou la chair!*

℣ 4. La voix de Jéhovah a percé la nue : tout dans la nature a compris.

℣ 5. La brute a conservé son instinct; le castor n'a rien perdu de sa science d'architecte habile; le roi des animaux a baisé la main de son bienfaiteur; l'éléphant a suivi son conducteur; les oiseaux du ciel ont chanté les louanges du Seigneur et n'ont point dévié de leur nature.

℣ 6. L'homme seul, l'homme a voulu être ce qu'il n'était pas, et n'a pas voulu être ce qu'il était.

℣ 7. Un jour dans son orgeuil et sa folie, il a osé dire : *J'ai honte que Dieu m'ait fait chair : je renie donc ma chair, et je ne glorifierai désormais que l'esprit.*

℣ 8. *Et misère et malédiction à quiconque ne détruit pas sa chair, ne macère pas sa chair, n'assassine pas sa chair!*

℣ 9. *Et je maudis le Dieu même qui m'a fait des mains, des pieds, un corps; car, tout cela c'est de la matière, et je ne veux être qu'esprit.*

℣ 10. *Et c'est la chair qui conspire contre l'esprit; et c'est la chair qui a chassé d'Éden le premier homme et la première femme : malédiction, malédiction sur la chair!!*

℣ 11. Cependant une voix du ciel a crié plus fort : *Mais la chair et l'esprit sont le complément de l'homme; mais si la chair a péché, l'esprit a péché de même.*

℣ 12. *Et l'homme n'agit pas seulement par l'esprit; il agit aussi par la chair.*

℣ 13. Et cette voix répète depuis la détérioration de l'homme : *Si l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui vient de Dieu, l'homme non plus ne vit pas seulement de la parole qui vient de Dieu, mais aussi de pain.*

℣ 14. L'homme ne peut comprendre. Les temps ne sont point encore accomplis. L'ancien des mondes n'est point encore connu.

℣ 15. Le temps vient, il approche, où ce qui rend l'homme menteur disparaîtra;

℣ 16. Où l'homme osera s'avouer tout entier ce qu'il est;

℣ 17. Où l'homme ne rougira plus de lui-même; où la chair, détrônée jusqu'ici par la chair, sera réhabilitée par l'esprit;

℣ 18. Où le développement hygiénique des passions, où la satisfaction normale des appétits physiques seront appelés œuvres de Dieu, œuvres saintes;

℣ 19. Où, par conséquent, l'homme ne mettra plus sa gloire à renier la moitié de lui-même.

℣ 20. Alors les intérêts de Dieu, de la religion, ne paraîtront plus en opposition avec les jouissances, les intérêts matériels de l'homme.

℣ 21. En ce temps-là les appétits du corps ne seront point combattus par les désirs de l'âme.

℣ 22. L'esprit ne foulera plus avec dédain la chair, et la chair n'aura plus à se révolter contre l'esprit.

℣ 23. L'esprit et le corps, dans une paix profonde, concourront au bonheur de l'être qu'ils constituent.

℣ 24. De là la paix individuelle, l'harmonie dans chaque homme, et de là aussi la paix et l'harmonie générales.

℣ 25. Maintenant, où trouver la tranquillité de l'âme, quand la chair est constamment en révolte?

℣ 26. De l'hypocrisie, des subterfuges, de la duplicité, voilà tout l'homme et toute l'humanité!

℣ 27. Le monde, l'humanité, renversés comme ils sont dans l'état actuel, nous sont figurés par le premier homme et la première femme.

℣ 28. Ils ont bouleversé la nature comme Adam et Ève, et ils ont eu honte de ce qu'ils étaient.

℣ 29. Ce qu'ils appellent mal, ils le font en secret, et ce qui est bien, et ce qu'ils croient tel en conscience, ils ne le font ni n'osent le faire.

℣ 30. Mais comme le mensonge est réprouvé par Dieu, quiconque le commet est réprouvé de même.

℣ 31. Et ils portent sur le front, quoi qu'ils fassent, la marque ineffaçable de leur hypocrisie basse et stupide.

℣ 32. Et parce qu'ils ont exalté l'esprit en voulant étouffer la chair, l'esprit a marqué la folie de leur ascétisme sur leur visage.

℣ 33. Et ceux qui n'ont point porté le type de la folie, qui n'ont point été marqués du signe de la démence, comme les Antoine et les Hilarion, on les a nommés fourbes et menteurs.

℣ 34. Et les violences apparentes ou réelles faites à la chair ont produit la stupidité, le fanatisme et l'hypocrisie du monastère.

℣ 35. Et cette virginité, cette pureté qu'ils préconisaient tant, et qu'ils imposaient sous des peines si terribles, ils s'en sont ri eux-mêmes comme de toutes leurs autres hypocrisies !

℣ 36. Et on les a vus, furieux comme des tigres, se ruer sur des cellules de moines et de vierges, et les livrer aux flammes dévorantes.

℣ 37. Et ce qu'ils avaient adoré, ils l'ont brûlé; et ce qu'ils avaient brûlé, ils l'ont adoré.

℣ 38. Et qui le croirait? ceux qui ont fait tout cela

sont encore, en certains cas, les prôneurs du monachisme!

℣ 39. Et ils continuent d'insulter le Dieu de la nature et de la raison, en faisant donner à leurs jeunes familles une éducation de cloître.

℣ 40. Tantôt on les a vus danser sur les ruines fumantes des vieux temples, des vieilles idoles, et tantôt relever à grands frais les vieux temples et les vieilles idoles.

℣ 41. Du matin au soir ils sont passés de l'athéisme au bigotisme, et du bigotisme à l'athéisme.

℣ 42. Ils avaient blasphémé la nature, la nature les a livrés à toute l'extravagance de leur imagination délirante, et en a fait de révoltants anachronismes au milieu de l'humanité.

℣ 43. L'humanité d'abord a souffert en silence ces horribles profanations de la chair; les bûchers lui ont fermé la bouche.

℣ 44. Mais les profanateurs du temple de l'esprit, les bourreaux de la chair ont été maudits par Dieu.

℣ 45. Le règne du mensonge touche à sa fin. Dieu le veut; la nature va triompher.

℣ 46. Les appétits du corps ne seront plus maudits : car Dieu qui les a donnés a donné le corps; et il ne maudit ni le corps ni ses appétits.

℣ 47. Dieu n'étant plus défiguré par de fausses croyances, l'homme comprendra Dieu et se comprendra lui-même.

℣ 48. Les œuvres de la chair ne seront plus des

œuvres de péché, parce qu'elles seront sanctifiées par l'esprit.

℣ 49. Une alliance éternelle, scellée du sceau de Dieu, sera faite entre la chair et l'esprit.

℣ 50. La chair ne sera plus un sujet d'achoppement et de scandale.

℣ 51. L'homme n'aura plus honte de son corps. Il se glorifiera de sa chair et de son esprit comme étant également l'œuvre de son créateur et de son Dieu.

℣ 52. L'homme ne mentira plus à la femme, sa compagne, et la femme ne mentira plus à l'homme.

℣ 53. L'homme et la femme seront vraiment un seul cœur et une seule chair.

℣ 54. L'égoïsme, l'orgueil, la vanité, la jalousie, seront bannis de l'union des enfants de Dieu.

℣ 55. L'assassinat et l'empoisonnement ne seront plus, comme ils l'ont été jusqu'ici, par un horrible renversement, légitimés par l'atroce jalousie et la sanguinaire vengeance.

℣ 56. Ce qui est crime sera nommé crime; ce qui est vertu sera appelé vertu.

℣ 57. La chair mortifiée avait donné des visions à l'esprit, que l'esprit avait prises pour des visions de Dieu.

℣ 58. Les visions avaient gouverné le monde durant des siècles.

℣ 59. Les temps visionnaires ne sont plus; la chair rentre peu à peu dans son état normal.

℣ 60. L'esprit est déjà moins trompé par la chair, et la chair reçoit mieux les lumières de l'esprit.

℣ 61. Les prisons monastiques, la honte et l'opprobre de l'humanité, le dernier degré d'abaissement de la raison humaine, ne laissent guère voir que des ruines qui cachent encore quelques malades incurables, que doit entraîner dans sa course rapide le fleuve de la civilisation.

℣ 62. Laissez les morts ensevelir les morts. Vous qui avez la vie nouvelle, marchez dans la vie nouvelle.

℣ 63. Ne vous effrayez pas des clameurs du préjugé. Ceux qui veulent vous arrêter hésitent; ils n'ont pas la foi.

℣ 64. Au fond, ils ont votre pensée; seulement ils l'ont vague, point arrêtée, parce qu'ils sont paresseux à réfléchir, et partant indolents et apathiques.

℣ 65. Courez, vous dis-je; ils vous suivront quand ils vous verront avancés dans l'arène.

℣ 66. Ne dites pas que c'est une chose délicate que d'attaquer de front le préjugé social le plus enraciné.

℣ 67. Eh! voudriez-vous donc ne faire la guerre qu'aux vaincus!

℣ 68. Si vous aimez l'humanité, voudriez-vous donc ne la servir que dans les choses faciles?

℣ 69. Et c'est parce que la mission de détruire l'hypocrisie de tous les hommes concernant la chair est la plus difficile de toutes les missions, qu'il faut se l'imposer et l'accomplir.

℣ 70. Vous avez peur, dites-vous; mais les grands

hommes, les hommes sublimes que vous admirez, et que vous faites gloire de prendre en tout pour modèles, avaient-ils peur?

℣ 71. Vous avez peur! et qui êtes-vous donc?

℣ 72. A vous entendre, vous n'avez aucun préjugé; vous n'êtes point homme à vous laisser dominer par de fausses croyances.

℣ 73. Vous ne savez point vous prêter aux circonstances quand votre conscience et votre honneur sont engagés.

℣ 74. Mais qu'est-ce donc que votre honneur et votre conscience?

℣ 75. De vains mots sans doute que vous ne comprenez pas, ou des masques que vous faites servir à couvrir votre ambition, votre hypocrisie.

℣ 76. Vous avez peur! de quoi? de perdre les faveurs de vos maîtres, sans doute, et de ne point arriver à cette fortune colossale et scandaleuse que doivent vous procurer vos mensonges et vos rapines!

℣ 77. Si c'est là ce qui vous arrête, ne parlez donc plus de vertu, de probité, comme vous le faites sans cesse; vous n'êtes qu'un malhonnête homme et un fourbe.

℣ 78. S'il en est ainsi, ne dites plus que vous êtes courageux et brave: vous n'êtes qu'un trembleur et un poltron.

℣ 79. Ne dites plus que vous êtes loyal et sincère: tout est bassesse et mensonge dans votre conduite.

℣ 80. S'il en est ainsi, ne vous dites plus disciple et admirateur de Socrate, de Christ et des grands

hommes qui honorent l'humanité; car vous déshonorez les hommes et vous vous déshonorez vous-même.

℣ 81. Vous avez peur! Socrate tremblait-il en avalant la ciguë?

℣ 82. Vous avez peur! Christ tremblait-il en disant avec une dignité écrasante pour les hypocrites, à ceux qui voulaient qu'on lapidât la femme adultère : *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre!*

℣ 83. Vous avez peur! ayez la foi de Christ, et quand les hommes vous honniront, quand ils vous traîneront devant les synagogues, vous direz comme le fils de Marie : *Mon Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!*

℣ 84. Parlez donc ainsi à l'humanité tout entière: vous lui ferez comprendre de la sorte qu'elle n'est pas dans le vrai, qu'elle ne suit pas la voie droite, que sa vie n'est et ne peut être ainsi qu'une vie de commotion et de désordre, qui repousse le bien-être et ne permet jamais que le malaise social.

℣ 85. O homme! Dieu t'aurait-il fait chair à moitié, s'il eût condamné la chair?

℣ 86. O homme! Dieu aurait-il fait l'homme et la femme, si l'homme, séparé de la femme, devait être plus parfait à ses yeux que lorsqu'il lui est uni par l'amour des sens et du cœur?

℣ 87. Mais ce n'est point assez à ta folie de maudire la partie de la matière qui est ta chair : tu ne veux non plus du reste de la matière.

℣ 88. Ton esprit visionnaire s'est fait dieu : que dis-je? il a cru se faire quelque chose de plus! il a voulu escalader les cieux et en chasser Jéhovah!

℣ 89. Car Jéhovah ne repousse point la matière qui est son œuvre comme l'esprit.

℣ 90. Car Jéhovah se complaît dans la matière comme dans l'esprit, parce que Jéhovah a regardé ses œuvres, et il a vu que tout ce qu'il a fait était bon.

℣ 91. Est-ce que le froment qui fait ton pain n'est pas de la matière, ô homme!

℣ 92. Est-ce que les fleurs qui ornent tes jardins, les plantes qui font la fertilité de tes champs, les fruits savoureux qui pendent à tes arbres, ne sont pas de la matière?

℣ 93. Et tout cela, tu le maudis donc!

℣ 94. Tu maudis donc la main de la nature qui te comble de biens!

℣ 95. Et pourquoi tant de désintéressement en apparence, et en réalité tant de convoitise?

℣ 96. Pourquoi ce cilice et ces cendres qui te couvrent la tête, quand ton insatiable cupidité ne peut être assouvie par l'empire du monde entier?

℣ 97. C'est que, vois-tu, tu as été fait pour Dieu, et que tu ne peux être rassasié que quand tu es en lui.

℣ 98. Tu ne dois donc, pour être sage, ni trop t'attacher à la terre, ni trop t'en détacher.

℣ 99. Tout ce que Dieu a fait doit te rattacher à Dieu.

℣ 100. Tu ne dois donc rien dédaigner de ce qu'il a créé; car tout cela est fait pour toi.

ỳ 101. Il te faut des biens matériels comme il te faut des jouissances de l'esprit.

ỳ 102. Quand tu veux être tout entier dans le ciel, tu tombes lourdement sur la terre.

ỳ 103. Quand tu veux être tout entier à la terre, tu te brises sur la terre.

ỳ 104. Quand tu es trop à la matière, tu perds l'intelligence.

ỳ 105. Quand tu es trop à l'esprit, ton corps s'épuise, la vie animale se perd en toi.

ỳ 106. Et les organes qui servaient à manifester ta pensée, qui étaient les serviteurs de ton intelligence, une fois altérés ou détruits, ta pensée de même et ton intelligence s'altèrent ou périssent.

ỳ 107. Fouler dédaigneusement la matière, c'est donc repousser la mère nourricière de tous les hommes, la terre ;

ỳ 108. C'est dédaigner ce qui soutient la vie que Dieu nous donne ; c'est se faire une existence de fictions et de chimères au lieu de la véritable vie dont Dieu nous fait vivre.

ỳ 109. Dites à l'humanité que la vie contemplative est la mort de la vie physique et de la véritable vie morale et intellectuelle de l'homme.

ỳ 110. Si la vie matérielle n'est rien, les habitants de la Phénicie, de Carthage et de Tyr, dont l'histoire nous vante les nombreux vaisseaux et la merveilleuse industrie, ne furent que de grands impies et d'illustres insensés qu'il faut ou maudire ou prendre en pitié.

ỳ 111. Si la vie matérielle n'est rien, malheur. mille fois malheur à Lutèce, à Albion, dont l'industrie fait la grande puissance, la grande force. et même une partie de la gloire.

ỳ 112. Ne laissez à l'homme que la vie spirituelle. et vous l'annihilez si bien, qu'il n'est rien plus pour ce monde.

ỳ 113. Sa vie n'a rien plus que vous puissiez comprendre et qu'il puisse comprendre lui-même.

ỳ 114. Il n'y a rien plus en lui pour la terre.

ỳ 115. Vous ôtez à l'artiste ses pinceaux, et vous n'avez plus ni Michel-Ange, ni Raphaël.

ỳ 116. Vous dites anathème à Phidias, et vous brisez ses statues.

ỳ 117. Le Parthénon n'est point à vos yeux une merveille, c'est un chef-d'œuvre d'iniquité.

ỳ 118. Vous ne voulez ni de Saint-Pierre de Rome ni des merveilles gothiques de Rome catholique ; car tout cela sent trop la matière.

ỳ 119. Vous ne confiez aucune semence à la terre et ne lui demandez aucun fruit.

ỳ 120. Comme les Antoine, les Hilarion et les Siméon Stylite, vous prenez avec dédain ce que la terre produit sans la culture et les bras de l'homme.

ỳ 121. Ainsi, plus de société, plus de vie commune.

ỳ 122. Je vois l'homme cherchant des racines et des herbes dans la forêt, sautant d'arbre en arbre, et venant dans la vallée se désaltérer à l'eau du torrent.

℣ 123. Silence au ciel, silence à la terre! silence à l'astre brillant du jour, silence à l'astre des nuits!

℣ 124. Silence aux milliers de mondes qui sont dans l'espace! silence même au Dieu qui les créa!

℣ 125. L'homme a détourné ses regards pour ne point voir ces merveilles.

℣ 126. Le Dieu qu'il adore, c'est le Dieu inconnu et que rien ne peut lui faire connaître; celui que tout proclame, il lui refuse ses adorations!

℣ 127. Ces prodiges qui sont sur sa tête, il s'efforce de ne pas les voir.

℣ 128. Il cherche dans sa folle imagination, dans sa raison malade, un Dieu qui n'existe pas, pour l'adorer.

℣ 129. Il se forge un ciel à sa guise, s'y marque une place, et il ne songe nullement au Dieu qui l'a fait tout ce qu'il est, ni aux cieux qui roulent avec tant d'harmonie sur sa tête.

℣ 130. Laissez-moi le Dieu qui m'est apparu dans mes rêves de la nuit, s'écrie-t-il!

℣ 131. Ce n'est point celui que vous m'enseignez; le vôtre ne me parle pas ainsi.

℣ 132. Je ne vois juste que lorsque je ne vois pas; je ne fais bien que lorsque mes facultés sont assoupies.

℣ 133. Je ne puis me conduire que pendant mon sommeil.

℣ 134. Pour moi, point de lucidité dans l'état de veille; mais clarté parfaite, lucidité entière quand

je ne veille pas, et que le monde matériel n'est plus pour moi qu'un songe.

℣ 135. Se peut-il que l'homme descende à cet état de renversement?

℣ 136. Voilà pourtant où en est la science de l'homme! et voilà des maux que tous vos philosophes réunis ne peuvent guérir.

℣ 137. Et non-seulement ils sont impuissants à les guérir, mais c'est à peine s'ils savent s'en guérir eux-mêmes !

℣ 138. Et on les voit chanter le monastère et les merveilles de la cellule, qui étouffe la jeune fille sous les sombres verroux du cloître!

℣ 139. Et le capuchon leur semble encore avoir quelque chose de poétique et de surhumain !

℣ 140. Et ils jettent encore leurs femmes et leurs filles à des moines et à des prêtres du moyen âge!

℣ 141. Et le prestige est tel, qu'ils se ruent sans cesse dans leurs chaînes et qu'ils n'osent les briser!

℣ 142. Et ils ont des idées nouvelles, et ils se livrent à des pratiques barbares !

℣ 143. Ils préconisent une abstinence contre nature, et ils se livrent en secret à toute la brutalité des appétits de la chair!

℣ 144. Ils ont des vierges qu'ils honorent comme des dieux, et ils sont impudiques, incontinents de l'impudicité même et de l'incontinence qu'ils proscrivent.

℣ 145. Hommes qui avez oublié le vrai Dieu et

sa véritable loi, quand donc reviendrez-vous à la raison?

℣ 146. Hommes qui voulez follement effacer la chair, quand donc ne vous obstinerez-vous plus à nier les exigences et les besoins de la chair?

℣ 147. Quand n'y aura-t-il plus en vous deux hommes qui se détruisent; l'homme de la chair et l'homme de l'esprit?

℣ 148. Quand donc l'homme de chair ne sera-t-il plus continent à l'excès ni incontinent outre mesure.

℣ 149. Quaud donc l'homme du secret, l'homme privé, ne sera-t-il plus un homme entièrement différent de l'homme social, de l'homme public?

℣ 150. Cessez donc, si vous voulez être honnêtes et vrais, cessez de repousser la chair, de dédaigner la matière, car on sait que vous mentez impudemment.

℣ 151. Car on sait que vous aimez la chair, on sait que vous êtes, comme tout autre, attachés à la matière, et que vous ne vous faites tout spirituels que pour en imposer aux faibles d'esprit et de sens.

℣ 152. Ne comprendrez-vous jamais que les impies qui veulent que vous anéantissiez votre chair, que vous renonciez à la matière, ne vous parlent ainsi que parce qu'ils veulent s'emparer de votre propre substance?

℣ 153. Ah! quelle expérience vous faudra-t-il donc pour que vous compreniez?

℣ 154. Interrogez l'Ibérie, interrogez Lutèce, in-

terrogez Albion; démandez aux enfants du Gange, de l'Ohio; tous vous diront qu'ils ont été dépouillés au profit de ceux-là mêmes qui leur ont prêché la destruction de la chair et le renoncement absolu à la matière.

℣ 155. Et puis la moitié de vous-mêmes peut-elle exister sans l'autre?

℣ 156. Pouvez-vous être esprit seulement sur la terre? n'est-il pas de votre essence que vous ayez une double vie?

℣ 157. Dépouillez, dépouillez donc ce qu'il y a du vieil homme en vous.

℣ 158. Il faut tout vous refaire. Il n'y a rien en vous de vrai. Vous avez perverti l'œuvre du Créateur.

℣ 159. Vous étiez parfaits en sortant de ses mains; mais vous avez critiqué son œuvre d'abord, et avez voulu la refaire ensuite.

℣ 160. Et le Tout-Puissant vous a frappés de vertige.

℣ 161. Et vous n'êtes plus dans votre état naturel, Dieu ne le veut pas: vous avez voulu renverser sa loi, sa loi vous a brisés.

℣ 162. Pour trouver l'équilibre que vous avez perdu, le bonheur qui vous fuit, il faut rentrer dans la nature.

℣ 163. Tant que vous serez dans le mensonge, Dieu se retirera de vous; vous serez errants et vagabonds sur la terre.

℣ 164. L'esprit de Dieu ne sera point en vous. Vous suivrez les enseignements de l'erreur.

ỳ 165 Je ne vous dis pas des choses que vous ne puissiez pas faire; je ne vous impose point des préceptes que vous ne puissiez pas accomplir.

ỳ 166. Ce que je vous enseigne, la nature vous le dit; ce que je vous prescris, la conscience et la raison vous le prescrivent de même.

ỳ 167. Pourquoi donc cette obstination à ne pas suivre la voie de la vérité qui brille pour vous de toutes parts?

ỳ 168. Pourquoi donc cette obstination à étouffer la chair dont il faut au contraire satisfaire hygiéniquement les goûts et les appétits

ỳ 169. Ah! si vous persistiez dans votre incroyable et stupide entêtement, je ne verrais plus pour vous dans l'avenir qu'opposition, qu'antagonisme, que luttes, que guerres interminables.

ỳ 170. Si vous ne revenez à des idées plus saines et plus saintes, ne parlez plus d'hypocrisie, car l'hypocrisie est sainte.

ỳ 171. Ne parlez plus de désordre, car le désordre c'est vous qui le voulez, qui le protégez, qui le maintenez, qui le sanctifiez!

ỳ 172. Ne parlez plus de violence, de meurtre, car vous êtes vous-mêmes des hommes de violence et de meurtre,

ỳ 173. Car les infanticides viennent de vous; car cette jeune victime ne s'arrache à la vie matérielle que parce qu'elle sait que vous voulez lui arracher la vie morale.

ỳ 174. Car le poison ne coule dans les veines de

ce jeune homme que parce que vous placez entre son cœur et le cœur de celle que Dieu et la nature lui donnaient pour moitié une barrière infranchissable.

℣ 175. Car c'est vous qui peuplez les bagnes de victimes marquées du sceau de l'infamie.

℣ 176. Car c'est vous dont la volonté de fer a voulu broyer la nature dans cet infortuné, que vous avez ainsi poussé à outrager les saintes lois de la nature, et que maintenant vous attachez au gibet.

℣ 177. Car c'est la honte que vous avez attachée aux satisfactions légitimes de la chair, qui enfante chaque jour ces mille suicides qui viennent effrayer la terre.

℣ 178. Vous avez voulu être plus sages que votre Dieu, et votre Dieu vous a rendus le jouet de vos passions, de vos goûts dépravés.

℣ 179. Vous n'avez pas voulu suivre les lois de la nature, vous vous êtes accoutumés à les violer.

℣ 180. Il s'est opéré en vous un renversement d'idées, qui vous a jetés dans le chaos où vous êtes maintenant. Qui vous en tirera ? la chair et l'esprit replacés dans leur état naturel.

℣ 181. Que la chair s'incarne à l'esprit, et que l'esprit soit avec la chair, et les temps seront accomplis.

℣ 182. Et le règne du désordre sera fini; et la violence ne sera plus sur la terre, et la justice et la paix s'embrasseront pour toujours.

℣ 183. Et l'homme, comprenant mieux la fin et la

valeur de l'homme son semblable, et se comprenant mieux lui-même, sera moins insouciant de la vie présente et de la vie future.

℣ 184. Sa chair et la matière ayant repris à ses yeux leur véritable importance, il s'estimera mieux ce qu'il vaut lui-même et ce que valent ses frères.

℣ 185. Il vivra du bonheur de tous et tous vivront de son bonheur ; sa joie sera la joie commune; les jouissances sociales, ses jouissances; les intérêts de tous, ses intérêts à lui, et ses propres intérêts, les intérêts de tous.

℣ 186. Tout se tiendra dans le monde physique comme dans le monde moral.

℣ 187. Il ne sera pas vrai que le pauvre ne soit pas pétri du même limon que le riche.

℣ 188. Il ne sera pas vrai que le faible n'ait pas la même valeur que le puissant et le fort.

℣ 189. Il y aura toujours, sans doute, différence de dons, de vocation, de richesses, de puissance; mais il n'y aura nulle différence de nature.

℣ 190. L'homme ne cessera jamais d'être l'homme, ayant Dieu pour père et les hommes pour frères.

℣ 191. Et ce pouvoir despotique que l'esprit, séparé de la chair, a fait usurper à quelques hommes sur leurs frères, tombera.

℣ 192. Et l'homme, ne regardant plus l'homme comme son domaine, ne sera plus en guerre perpétuelle avec l'homme.

℣ 193. Et cela sera ainsi, parce que la chair et la matière seront respectées comme l'esprit et par l'es-

prit, et que l'esprit ne sera point opprimé par la chair.

℣ 194. Et la ruse ne dira plus à la candeur et à la simplicité : *Laisse ce que tu possèdes, donne-le-moi, et tu iras au ciel.*

℣ 195. Nul ne sera dépouillé; nul ne dépouillera. Tous prendront à la terre que Dieu a donnée à tous.

℣ 196. Et comme la chair et la matière auront été glorifiées, tous tiendront à honneur de cultiver la chair et la matière.

℣ 197. Et il ne sera plus déshonorant pour personne de fouiller la terre, de chercher dans ses entrailles les trésors que Dieu y a cachés, et de s'en servir.

℣ 198. Et le travail, et les arts, et la culture, et les sciences seront du devoir et du domaine de tous.

℣ 199. Et il sera beau de remuer la terre et de lui confier la semence qui produit la substance qui nourrit l'homme.

℣ 200. Et il sera beau de parcourir les vastes mers et d'apporter à des continents inconnus ou connus ce que Dieu ne leur a pas donné, et d'en rapporter ce que ne possèdent pas ceux qu'on habite.

℣ 201. Et il sera beau d'explorer les cieux, de découvrir de nouveaux soleils, des milliers de mondes, et de donner ainsi de Dieu des idées toujours de plus en plus sublimes par l'immensité de ses œuvres.

℣ 202. Et le Dieu de l'humanité ne sera plus le Dieu rapetissé, ridicule, mesquin, colère, capri-

cieux du juif, du paien, du vieux catholicisme.

℣ 203. Et Dieu étant ce qu'il est, la justice, la bonté, la sagesse, la puissance, la miséricorde, l'homme qui le connaîtra participera de sa justice, de sa bonté, de sa sagesse, de sa puissance, de sa miséricorde.

℣ 204. Dieu étant la vérité, l'homme ne sera plus hypocrite et faux comme il l'est.

℣ 205. Car il ne sera plus de son intérêt d'être fourbe et menteur.

℣ 206. La chair étant glorifiée en Dieu, la matière rehabilitée en Dieu, l'homme ne se fera plus une gloriole de fouler aux pieds la chair et la matière.

℣ 207. Partout ce qui est bon sera bon; ce qui est utile, utile; ce qui est vrai, vrai; ce qui est grand sera grand.

℣ 208. Partout ce qui est mauvais sera mauvais; ce qui est inutile sera inutile; ce qui est petit sera petit; ce qui est pernicieux sera réputé pernicieux.

℣ 209. L'or et le préjugé ne pourront donner de la valeur à ce qui n'en aura pas, du crédit et de l'honneur à quiconque n'aura ni honneur ni crédit.

℣ 210. Sectateurs de Brama, de Rome, du prophète de la Mecque, ou du moine du Wurtemberg, voilà votre loi, quant à la chair et à la matière.

℣ 211. Cette loi, vous la glorifiez tous en secret; cessez donc de rougir de cette loi, sinon vous périrez tous; car l'hypocrisie et le mensonge vont finir.

CHAPITRE IV.

RÉHABILITATION DE L'ESPRIT.

℣ 1. Ceux mêmes qui affectent le plus de rougir de la chair et de ses œuvres sacrifient en secret à la chair plus que ne le permet la loi hygiénique que Dieu leur a donnée pour maintenir la chair.

℣ 2. Voyez ces modernes pharisiens qui proscrivent d'une manière si impitoyable les appétits charnels, ces moines et ces vierges folles qui mettent toute leur vertu, toute leur sainteté à étouffer leurs passions de la chair, ne font-ils pas frémir la nature en violant chaque jour ses lois les plus saintes?

℣ 3. Ah! je les vois renfermés dans leurs cellules, luttant nuit et jour contre ce corps qui vient pourtant de Dieu comme tout le reste.

℣ 4. Je les vois s'insurgeant contre Dieu et contre son œuvre; rougissant de servir la nature, et polluant par des usages impies l'ouvrage saint du Créateur.

℣ 5. Ils croient ainsi rehausser leur dignité d'hommes; ils se figurent qu'ainsi ils seront plus aimés de Dieu et plus considérés des hommes.

℣ 6. Mais Dieu maudirait-il donc la moitié de ce qu'il m'a donné?

℣ 7. Mais Dieu se repentirait-il donc de m'avoir fait chair?

℣ 8. Ah! ceux d'entre vos frères que peuvent éblouir vos privations de cloître ne connaissent pas le vrai Dieu et ne se connaissent point eux-mêmes.

℣ 9. Ceux qui chantent vos vertus parce que vous exténuez votre corps ne savent peut-être pas que vous vous trompez vous-mêmes en déchirant votre corps, et que votre chair, que vous déchirez ainsi, se venge horriblement de vous en vous portant à des crimes qui vous déshonorent et vous avilissent aux yeux de Dieu comme aux yeux des hommes.

℣ 10. L'esprit que Dieu vous avait donné, vous l'avez méconnu.

℣ 11. Il devait vous diriger dans la vie. Il était une étincelle de l'esprit de Dieu, un rayon de cette divine lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

℣ 12. Vous l'avez repoussé. L'orgueil vous a fait vous élever contre cette divine lumière.

℣ 13. Vous avez dit : Je suis assez sage pour me diriger sans guide. Arrière donc les brassières et les entraves du maître!

℣ 14. Courons seul dans la vie. Si je fais quelques chutes, eh bien! elles ne seront pas mortelles peut-être; je me relèverai.

℣ 15. Et, profitant de l'expérience, je serai plus circonspect après.

℣ 16. Oh! il ne devait pas en être ainsi; on ne se rit pas impunément de Dieu!

℣ 17. Vos chutes devaient être lourdes, fréquentes et mortelles.

℣ 18. On ne rentre pas dans la nature lorsqu'on en est sorti. Dieu ne peut pardonner un tel crime sans une expiation de toute la vie présente.

℣ 19. Et qui sait les jugements de Dieu? qui sait si là seulement doit se borner la peine de votre sacrilége audace?

℣ 20. Il faut bien que Dieu ait permis que votre aveuglement devînt inguérissable.

℣ 21. Car vous avez la lumière sous les yeux, et vous ne pouvez la recevoir.

℣ 22. Votre esprit même, quelque dérangé qu'il soit, rend hommage à la vérité quelquefois.

℣ 23. Vous avez des moments lucides; mais il ne vous est pas permis de sortir entièrement de votre état déplorable; vous revenez sans cesse à vos premiers vomissements.

℣ 24. Vous êtes dans un dédale inextricable. Toute votre vie est une énigme que vous êtes loin de pouvoir comprendre.

℣ 25. Vous êtes tout à la fois le contempteur de la chair et l'apologiste de l'esprit, et l'apologiste de la chair et le contempteur de l'esprit.

℣ 26. Que voulez-vous que le monde apprenne à votre école? n'êtes-vous pas sans cesse dans le faux, dans le ridicule, dans l'absurde?

ỳ 27. Mystique et spiritualiste, vous voulez n'être que mystique et spiritualiste.

ỳ 28. Dans vos écoles publiques, au forum, dans vos temples, dans la famille, vous condamnez, avec une incroyable folie, si vous êtes fanatique, et avec tout le cynisme d'une insolente hypocrisie, si vous êtes éclairé, des actes que vous commettez vous-même comme le reste des hommes, et que nul ne peut ne pas commettre sous peine de souiller la nature en s'exposant à violer ses saintes lois.

ỳ 29. Serait-ce ainsi que vous prétendriez réhabiliter l'esprit en vous.

ỳ 30. Mais, encore une fois, Dieu ne vous a point donné la moitié de vous-même pour détruire l'autre.

ỳ 31. Sans doute, la partie immatérielle de nous-même est la plus noble.

ỳ 32. Sans doute, l'esprit doit diriger le corps comme la boussole le navire sur les vastes mers.

ỳ 33. Mais si vous détruisez le navire, à quoi vous servira la boussole?

ỳ 34. Apprenez donc à glorifier l'esprit comme il convient.

ỳ 35. Ne tombez point dans les excès qui tuent; suivez la voie modérée qui conduit à la vie.

ỳ 36. Prenez garde toutefois de vous tromper encore en cherchant la voie modérée.

ỳ 37. Car cette voie n'est pas une voie de faiblesse et d'indécision, telle que la voie mondaine.

ỳ 38. Ce n'est pas cette voie entre le bien et le

mal, entre la vérité et l'erreur, que suivent vos prétendus sages.

℣ 39. Vous prenez les rêves de votre imagination pour des réalités, et les réalités des choses, vous vous y arrêtez à peine.

℣ 40. Voilà ce en quoi votre esprit ne vous sert de rien. Vous ne voulez pas que la paix règne en votre être.

℣ 41. Vous tenez à gloire qu'il y ait toujours opposition en vous-même.

℣ 42. Vous prétendez qu'on vous prenne pour un homme élevé bien au-dessus des besoins matériels; vous voudriez presque qu'on crût que vous êtes pétri d'un autre limon que vos frères.

℣ 43. C'est à peine si, au dix-neuvième siècle, vous ne vous extasiez plus en entendant les histoires édifiantes de ces saints qui vivaient des vingt années sans prendre de nourriture.

℣ 44. Et si vous n'osez plus croire à ces saints mensonges, vous ne rougissez pas qu'on les apprenne à vos enfants et qu'on les leur fasse croire.

℣ 45. L'esprit par lequel vous vous dirigez est tellement l'esprit de ténèbres et de contradiction, que vous voulez que ce qui, en matière de foi ou de conduite, est indifférent ou même mauvais pour vous, soit bon et indispensable pour vos enfants.

℣ 46. Il faut pourtant, pour suivre l'esprit de Dieu, le véritable esprit, sortir de cet état de désorganisation qui fait la confusion sociale que vous déplorez depuis si longtemps.

℣ 47. Écoutez l'esprit de Dieu quand il vous inspire les plaintes que vous exprimez avec tant d'amertume sur la théorie et la pratique sociale.

℣ 48. Vous critiquez sans cesse ce qui est; est-ce assez? non. Dieu et son esprit vous disent de mettre la main à l'œuvre.

℣ 49. Ce n'est point par des paroles seulement et quelques théories obscures que vous parviendrez à faire connaître à l'homme sa dignité.

℣ 50. Si vous voulez qu'on se corrige, corrigez-vous vous-même.

℣ 51. Avant de travailler à réhabiliter l'esprit d'autrui, voyez si le vôtre n'est pas malade, et quand vous vous serez bien redressé, permis à vous de redresser les autres.

℣ 52. Vous pourrez dire : Les préjugés que j'attaque, je ne les ai pas; les ridiculités dont je me ris ne sont pas des ridiculités dont je sois atteint.

℣ 53. Je fais la guerre aux superstitions, et je ne suis point superstitieux; je poursuis les faux dieux, et je n'adore point les madones.

℣ 54. Et parce que vous n'avez pas su prendre un parti; parce que vous avez négligé votre esprit; parce que vous n'avez point su vous élever aux sublimes inspirations que votre Dieu vous a données maintes et maintes fois, vous êtes devenu l'instrument déplorable des passions de vos ennemis et le jouet de votre convoitise.

℣ 55. Vous êtes tous dans l'agitation; à vous voir, il semble que de grands événements se préparent qui

vont changer le vieux monde et produire un monde nouveau.

℣ 56. Vous semblez croire vous-mêmes à ce miracle de transformation; vous semblez être dans l'attente d'un tel enfantement.

℣ 57. Et cependant rien n'apparaît que quelques étincelles qui brillent comme ces feux follets de la nuit sans laisser de traces.

℣ 58. Vous vous usez en vaines paroles, en tentatives inutiles. Vous vous essoufflez en entrant dans la lice, si toutefois on peut dire que vous y entriez vraiment, et vous vous arrêtez comme des soldats qui manquent ou de courage ou d'intelligence.

℣ 59. Et si le grand nombre d'entre vous se redresse bruyamment parfois, si on les voit s'avancer quelque temps avec audace, que veulent-ils?

℣ 60. Est-ce pour rendre à l'homme sa dignité qu'ils s'élancent avec ardeur dans la carrière?

℣ 61. Est-ce même pour reprendre leur propre dignité? qui pourrait le dire?

℣ 62. Ne les a-t-on pas vus mille fois courir à la rapine, et ne chercher la victoire que pour dépouiller les vaincus ?

℣ 63. Qui pourrait le dire, quand on voit ces ennemis de Dieu et des hommes brûler ce qu'ils ont adoré, et adorer ce qu'ils avaient brûlé?

℣ 64. Je vous entends dire que vos mouvements sociaux, vos révolutions, ne produisent jamais ce que vous en attendez.

℣ 65. Eh! vous récoltez ce que vous avez semé.

℣ 66. Que peut produire de bon, je vous prie, l'esprit qui vous anime?

℣ 67. Est-ce l'émancipation sociale? mais des esclaves peuvent-ils arriver à autre chose qu'à l'esclavage?

℣ 68. Avez-vous donc dans l'esprit quelque dignité, quelque grandeur, pour prétendre à briser vos chaînes?

℣ 69. Avez-vous bien l'esprit de l'état auquel vous aspirez?

℣ 70. L'esprit qui vous anime est-il autre chose qu'un esprit confus, incertain, flottant?

℣ 71. Avez-vous une foi, une doctrine?

℣ 72. Si vous avez une foi, une doctrine, que sont-elles autre chose que la foi de vos propres intérêts, que le désir que vous avez d'arriver à la fortune sur les ruines d'autrui?

℣ 73. Vous n'avez point l'esprit d'ordre social; votre esprit rampe à terre. Il ne peut s'élever à une idée d'avenir humanitaire.

℣ 74. Vous êtes tout entiers de boue et de matière; il n'y a rien en vous de celui qui vous a faits. Vous vous levez un peu de terre; mais c'est pour retomber bientôt. Vous ne restez debout qu'un instant.

℣ 75. Vos édifices s'écroulent les uns sur les autres avec d'horribles fracas.

℣ 76. Dieu a bien dit que l'ordre se fasse; mais l'ordre ne s'est point encore fait.

℣ 77. Vous avez méconnu sa voix, et il a permis,

pour vous punir, que vous vous dévorassiez les uns les autres.

℣ 78. Et cet état subsistera tant que vous ne serez point revenus à résipiscence.

℣ 79. Quoi que vous fassiez pour résister à sa volonté, vous devez subir l'ordre providentiel; Dieu ne doit pas avoir parlé en vain.

℣ 80. Sa parole porte toujours; sa voix doit toujours être entendue, et il faut que l'humanité marche et se perfectionne sans cesse; car Dieu la pousse sans cesse à la perfection et au bonheur.

℣ 81. L'esprit vous dit que vous avez tout sous la main pour être heureux. Usez donc de ce que Dieu vous a donné.

℣ 82. Mais sachez en user avec discernement. Ne prenez ni trop, ni pas assez.

℣ 83. N'imitez point ces animaux féroces et stupides qui s'arrachent en se dévorant la nourriture qui pouvait suffire à tous.

℣ 84. Or, jugez-vous, je vous prie, et dites-moi si, avec des mœurs telles que les vôtres, avec un matérialisme tel que le vôtre, on est autre chose qu'un être de boue.

℣ 85. Je sais quels progrès vous avez faits dans les sciences, quels secrets de la nature vous avez trouvés, quelles régions vous avez découvertes; mais prenez garde : tout cela, vous pouvez le perdre si vous sacrifiez trop l'esprit à la matière.

℣ 86. Je suis, dit le Seigneur, le Dieu qui donne la victoire et le Dieu qui l'ôte.

℣ 87. Celui que je garde ne peut périr; celui que j'éclaire ne peut marcher dans les ténèbres.

℣ 88. Mais celui que je n'éclaire pas ne peut avoir la véritable lumière; celui que je ne garde pas ne peut manquer de périr.

℣ 89. Moi seul dispose et ordonne toutes choses, et rien ne se soutient sans moi.

℣ 90. Il n'est pas de prospérité sans Dieu. La vie de l'homme n'est qu'un chaos indébrouillable sans moi.

℣ 91. Moi seul donne des enseignements utiles à l'humanité. Quiconque n'enseigne pas par mon esprit, ne mérite point créance.

℣ 92. L'homme qui n'a pas mon esprit n'a qu'un esprit d'égoïsme et de vanité.

℣ 93. On ne travaille pour tous, dans l'intérêt de tous, qu'autant qu'on travaille en moi et par moi.

℣ 94. Comment seriez-vous bons sans moi, honnêtes et probes sans moi, puisque je suis la bonté, la justice par excellence?

℣ 95. Vous êtes bien tombés, bien avilis, bien déchus, dit le Seigneur. Qui vous a déprimés à ce point? Vous-mêmes, mes enfants.

℣ 96. Vous avez voulu marcher seuls, et bientôt votre route s'est trouvée remplie de ronces et d'épines. Le cœur vous a manqué. Vous avez rétrogradé au point de départ.

℣ 97. Mais, comme vous étiez sortis de votre premier état, comme il vous était venu de nouvelles idées, de nouveaux besoins, et avant et pendant la

route, revenus au point de départ, vous vous êtes trouvés dans un état de souffrance et de gêne insupportable.

℣ 98. La vie vous est devenue presque impossible; vous vous êtes dit : Brisons nos chaînes.

℣ 99. Mais pour sortir de la servitude, il vous fallait du courage, de la force, de la persévérance.

℣ 100. Pour briser vos chaînes, il vous fallait le bras de Dieu, et ce bras devait vous manquer, car vous l'aviez dédaigné une fois en vous donnant à de faux dieux, ou même en chassant loin de vous toute idée d'une puissance divine quelconque.

℣ 101. Or, il est arrivé que vous vous êtes confiés au bras de l'homme. Vous avez dit à l'un ou à quelques-uns de vos frères : Prenez la puissance et sauvez-nous, car nous allons périr.

℣ 102. Et ceux à qui vous vous êtes ainsi livrés, sans discernement comme vous, n'ont pas compris ce qu'il y avait à faire pour vous sauver.

℣ 103. Ils ont manœuvré sans but bien arrêté au milieu des vents et des tempêtes, et n'ont pu vous conduire au port.

℣ 104. Je vous vois sans cesse ballottés au milieu des vagues, n'arrivant jamais au calme, quoi que vous fassiez, si ce n'est pourtant à un calme plus effrayant que la tempête même.

℣ 105. C'est que nul d'entre vous n'a l'esprit qui conduit à la vie. Si vous l'aviez, cet esprit, vous ne craindriez plus les orages.

ỳ 106. Vous ne savez pas vous élever au-dessus de l'homme, au-dessus de vous-mêmes.

ỳ 107. Vous avez bien quelque velléité de sortir de l'ornière, de quitter la plaine, la vallée; mais c'est à peine si vous arrivez jusqu'à la colline.

ỳ 108. Votre esprit ne s'élevant point jusqu'à votre Dieu, de qui pourtant vient tout esprit, se confie au génie de l'homme qu'il prend pour son unique sauveur.

ỳ 109. Et de là ces mille et mille déceptions qui vous découragent et vous font prendre en haine l'humanité.

ỳ 110. Si vous aviez confiance en Dieu, vous ne tomberiez point dans le découragement et le désespoir.

ỳ 111. Croyez-le, votre état ne saurait s'améliorer tant que l'esprit de Dieu ne vous sera pas revenu.

ỳ 112. Qu'importe que vous conquériez le monde matériel, si vous ne vous domptez vous-mêmes?

ỳ 113. Qu'importe que vous connaissiez la terre, les cieux et les mille mondes qui gravitent sur vos têtes et dans l'immensité?

ỳ 114. Il vous faut arriver à la connaissance de celui par qui se meuvent tous ces mondes, et par qui vous avez vous-mêmes le mouvement.

ỳ 115. Sinon, je vous le dis en vérité, toutes vos richesses matérielles ne feront que multiplier, pour vous, les tracasseries de la vie présente, et vous rendre plus effrayant le passage à la vie future.

ỳ 116. Puis, si vous avez l'esprit de Dieu, si vous

ne repoussez point les inspirations qui vous viennent d'en haut, tout s'organisera dans votre société.

℣ 117. Il régnera sur la terre une paix profonde, car tous vous aurez l'esprit d'ordre.

℣ 118. Cet esprit, vous croyez l'avoir, je le sais; mais l'avez-vous vraiment?

℣ 119. Cet esprit, vous ne le soupçonnez même pas. Vous qui commandez et vous qui obéissez, tout cela, dites-vous, vous le faites par amour de l'ordre.

℣ 120. Et vous faites bien, les uns de commander, et les autres d'obéir. C'est là en effet toute la vie sociale.

℣ 121. Mais en êtes-vous bien organisés pour cela? à quoi aboutissent ce que vous appelez le commandement et l'obéissance?

℣ 122. N'est-ce pas parce qu'il en est parmi vous qui commandent et d'autres qui obéissent, que le commandement et l'obéissance vous sont devenus insupportables à tous?

℣ 123. N'est-ce pas là le motif ou le prétexte de toutes vos révolutions?

℣ 124. N'est-ce pas pour cela que vous vous égorgez les uns les autres?

℣ 125. N'est-ce pas pour cela que je vois vos cités, vos bourgades incendiées, vos campagnes ravagées?

℣ 126. N'est-ce pas pour cela que je vous vois armés nations contre nations, peuples contre peuples?

℣ 127. N'est-ce pas pour cela que vous vous décimez sans cesse; que vous enviez ce que possède

votre voisin, que le frère tue le frère, le fils le père, que l'épouse arrache la vie à son époux ?

℣ 128. Cependant vous sentez qu'il ne peut pas ne point y avoir de hiérarchie sociale. Vous sentez que tous ne sont pas propres aux mêmes offices.

℣ 129. Vous savez qu'il y a diversité de dons, qu'il ne doit y avoir parmi les hommes qu'une égalité de justice, et que cette égalité ne peut exister ni quant à la force et à la puissance physique, ni quant à la puissance intellectuelle et morale.

℣ 130. D'où vient donc que vous êtes tout à la fois si impatients de tout frein et si esclaves?

℣ 131. Comment se fait-il que vous soyez si fiers, si hautains parfois, et si humbles, si misérables, si courbés, si serviles et si lâches?

℣ 132. Ah! c'est que vous dépensez vos forces à des riens; c'est parce que vous vous usez à des chimères, et que vous êtes épuisés quand il faudrait combattre pour de grandes choses.

℣ 133. Ou bien encore, c'est que vous combattez sans conscience, parce que vous n'êtes que des intrigants et des hommes de mauvaise foi, qui voulez renverser d'autres intrigants dont la fortune vous gêne et vous fait envie.

℣ 134. Et quand vous avez le champ de bataille, vous prenez ce que vous convoitiez, et tout est fini.

℣ 135. Mais c'est là votre immense erreur; c'est là votre folie.

℣ 136. Non, tout n'est pas fini; car la fraude amène la fraude, l'iniquité produit l'iniquité.

℣ 137. Le scandale que vous avez donné retombe sur vous. Vous entendez d'effrayants murmures autour de vous. Vous tremblez pour ce que vous possédez et ce que vous a livré la victoire.

℣ 138. Déjà on parle de vous dépouiller à votre tour; on conspire de toutes parts et contre vos biens et contre vos personnes.

℣ 139. Or, comme vous ne vivez que de matière, comme vous êtes au jour le jour, comme la vie n'a rien pour vous au-delà de la vie, vous frémissez, et êtes presque vaincus avant de combattre.

℣ 140. C'est en vain, hommes de boue, que vous vous réfugiez dans ce que vous appelez le destin; vous mourrez de peur et de lâcheté.

℣ 141. Et vous êtes disposés d'avance à faire tout ce qu'exigera de vous votre ennemi, si vous êtes battus.

℣ 142. Si c'était l'esprit qui vous dirigeât, et non la matière; si vous étiez quelque chose de plus que la brute, vous feriez bonne contenance à l'adversité.

℣ 143. Mais c'est ici que perce votre mauvaise foi.

℣ 144. Vous n'aviez pas voulu renverser l'iniquité; ou, si vous aviez voulu la détruire, vous n'aviez prétendu l'immoler que dans un homme ou dans quelques hommes.

℣ 145. Vous vous étiez proposé de suivre les mêmes errements que vous attaquiez dans vos frères.

℣ 146. Ces sentiments de grandeur, de désintéres-

sement que vous affichiez partout n'étaient qu'une fausse monnaie dont vous payiez les simples qui combattaient sous vous.

℣ 147. Bientôt votre hypocrisie s'est démasquée. Bientôt vous vous êtes joués de tous vos engagements avec un cynisme qui a fait connaître à tous la profondeur de votre corruption.

℣ 148. Et, jugeant tous les hommes que vous aviez ainsi joués aussi cupides que vous, aussi amants de la matière que vous, et aussi peu capables que vous de vaincre la matière par l'esprit;

℣ 149. Vous vous êtes dit : Nous méprisérons les vaines clameurs de tous ceux qui vont nous honnir; car nous savons qu'ils ne méritent pas qu'on les écoute.

℣ 150. Ils sont trompés, et ont mérité de l'être; car ils sont trompeurs comme nous le sommes nous-mêmes.

℣ 151. Car, comme nous, ils affectent des vertus qu'ils n'ont pas;

℣ 152. Car leur probité n'est pas plus sévère que la nôtre; car nous savons comment on les ébranle.

℣ 153. Oui, on le sait : votre Dieu, c'est la terre; votre dernière espérance, c'est la terre, vous qui n'avez pas l'esprit.

℣ 154. Et que faut-il donc pour vous vaincre? de la force, du courage, des armées? Non, rien de tout cela : de la terre, encore de la terre, toujours de la terre.

℣ 155. Qu'on vous en donne donc, et vous serez à celui qui vous en donnera le plus.

℣ 156. Voilà donc votre vertu, hommes de la matière.

℣ 157. Puis vous vous étonnez que tout chancelle autour de vous, qu'il n'y ait rien de stable dans votre vie de boue.

℣ 158. Puis vous criez au désordre, à l'anarchie: mais qui a fait tout cela? vous-mêmes.

℣ 159. Vous n'attaquez le désordre que pour rétablir le désordre; l'iniquité, que pour maintenir l'iniquité.

℣ 160. Vous n'êtes si acharnés les uns contre les autres que parce que vous vous jalousez les uns les autres.

℣ 161. Tout se réduit pour vous à vous dépouiller mutuellement. Aujourd'hui c'est vous qui êtes victimes; demain vous aurez la fortune de celui qui vient de prendre la vôtre.

℣ 162. Vous n'avez aucune intelligence de la vie sociale. Vous n'avez que l'écorce de l'esprit; la matière domine en vous; vous êtes entièrement sous sa fatale influence, et vous ne connaissez encore que le règne du glaive.

℣ 163. Il est cependant écrit que *quiconque frappe par l'épée périra par l'épée.*

℣ 164. Et il y a des siècles que vous périssez ainsi. Il y a des siècles que le plus fort tue le plus faible et dévore sa substance.

℣ 165. Il y a des siècles que tous, sur cette terre, sont dans les angoisses et la terreur.

℣ 166. Il y a des siècles que les rois, les puissants et les riches sont en suspicion toujours, et en horreur souvent au reste de la société.

℣ 167. Il y a des siècles que cela dure; vous le savez, et vous n'avez pas l'esprit d'en connaître la cause.

℣ 168. Écoutez donc ce que vous dit l'esprit : vos maîtres ne sont injustes que parce que vous pratiquez vous-mêmes l'iniquité.

℣ 169. Faibles, vous souffrez parce que vous n'avez pas l'intelligence de la vie, parce que vous ne comprenez pas l'ordre tel que Dieu l'a fait pour tous.

℣ 170. Au lieu de ces violences auxquelles vous vous livrez quelquefois et par lesquelles vous voulez obtenir de force ce qui vous manque, et ce que, comme enfants de Dieu, vous avez droit d'obtenir en portant le poids du jour, montrez une force d'inertie digne des enfants de Dieu.

℣ 171. Et vos frères qui sont puissants et qui possèdent, n'auront plus de défiance et ne craindront plus de venir apaiser vos cris de douleur.

℣ 172. Vous êtes des hommes nouveaux par la science; soyez des hommes nouveaux par l'esprit.

℣ 173. Vous condamnez le glaive et la force brutale par vos idées; ayez donc le courage de les proscrire par le fait.

℣ 174. Cessez d'allier vos habitudes, vos mœurs anciennes, à vos nouvelles doctrines.

℣ 175. Qu'il y ait franchement divorce entre l'ancien monde et le nouveau, entre l'esprit de lumières et Béelzébut.

℣ 176. Ceux-là seuls montent sur le Thabor qui sont montés sur le Golgotha, et s'y sont purifiés en dépouillant le vieil homme.

℣ 177. Vous hésitez sans cesse entre le vieux et le nouveau monde.

℣ 178. Que signifient ces hésitations? prenez garde; vous vous perdrez avec ces tâtonnements.

℣ 179. Pour avoir trop attendu, vous arriverez au bout de la carrière sans avoir rien résolu.

℣ 180. Si vous ne mourez dans l'impénitence finale, comme la plupart de ceux qui persistent franchement jusqu'à la fin dans l'esprit de mensonge, vous n'en périrez pas moins, victimes de vos tâtonnements insensés.

℣ 181. Et vous verrez la génération se rire de vous au bord de la tombe;

℣ 182. Et lorsque la mort vous enveloppera déjà de son crêpe funèbre, vous entendrez vos neveux murmurer des paroles irrévérencieuses contre vous.

℣ 183. Et votre fin ne sera pas la mort du juste; parce que vous n'aurez rien fait pour l'avenir, rien pour la vertu.

℣ 184. Vous aviez été indifférents durant votre vie; on vous verra froidement entrer dans la tombe.

℣ 185. Quels regrets pourriez-vous laisser au monde, vous qui n'avez jamais rien fait pour personne?

ỳ 186. Où sont vos titres à la reconnaissance publique?

ỳ 187. Quel aveugle avez-vous éclairé? quel boiteux avez-vous fait marcher? quel indigent avez-vous secouru? quel malade avez-vous guéri?

ỳ 188. Avez-vous considéré la vie comme vous ayant été donnée pour en partager l'usage avec vos frères?

ỳ 189. N'avez-vous pas vécu uniquement pour vous? La matière, le temps présent, les jouissances matérielles et égoïstes de la chair, ne vous ont-elles pas constamment obscurci l'esprit et dépravé le cœur?

ỳ 190. Que pouvez-vous donc offrir à Dieu et à la société qui puisse montrer que vous n'avez pas été dans ce monde un membre parasite de la grande famille humaine?

ỳ 191. Vous n'avez pas su connaître le véritable bonheur, les vraies jouissances de la vie.

ỳ 192. Vous avez négligé la plus belle partie de vous-même, l'esprit; et Dieu qui vous l'avait donné, vous a punis du mépris que vous en avez fait.

ỳ 193. Votre vie, toute matérielle, comme celle de la brute, ne vous a pas même procuré les jouissances de la brute.

ỳ 194. L'animal le plus immonde mange, dort et n'a pas ces inquiétudes de l'avenir, ces remords du passé, qui ont empoisonné toute votre existence.

ỳ 195. Si vous aviez rempli la double condition de votre existence, si vous n'aviez donné tout à la ma-

tière au détriment de l'esprit, ah! maintenant que vous êtes arrivés au déclin de la vie, votre existence ne serait pas pour vous un fardeau insupportable.

ỳ 196. Il vous resterait encore les jouissances de l'esprit.

ỳ 197. Dieu vous récompenserait dès ici-bas de vos vertus en vous établissant en quelque sorte les dispensateurs de sa justice.

ỳ 198. Mais vous avez complétement négligé de cultiver votre esprit; vous ne vous êtes occupés que de la matière, et aujourd'hui cette terre, c'est en vain que vous vous y cramponnez; elle vous échappe.

ỳ 199. Vos bras débiles ne peuvent plus la tenir, vous allez passer à l'éternité.

ỳ 200. Et cette immensité qui se présente à vous, cette nuit des temps, ce chaos, qui vont vous engloutir, vous font frémir d'horreur.

ỳ 201. Usés par les excès de la chair, vous cherchez vainement à rallumer ces passions grossières qui ont été si longtemps vos uniques dieux.

ỳ 202. Vous n'êtes plus que des cadavres qui tombent en dissolution.

ỳ 203. Vous êtes impuissants à trouver un allégement à votre état de désespoir.

ỳ 204. Le seul moyen qui vous reste, les consolations du cœur, les jouissances de l'âme, vous n'êtes pas même capables de le soupçonner.

ỳ 205. Vous aviez la parole puissante d'un Mirabeau, et, comme lui, l'orgie ne vous suffit pas p vous étourdir à vos derniers moments, il faut c

poison vous délivre d'une vie que votre lâcheté vous rend désormais insupportable.

ỳ 206. Ce devrait donc être là toute la science humaine : réhabiliter la chair, la matière et l'esprit.

ỳ 207. Jamais la machine sociale ne marchera tant qu'on s'obstinera à lui faire tenir une route qui n'est pas celle de la nature.

ỳ 208. Qu'on multiplie tant qu'on voudra les relations sociales; qu'on trace partout des routes de communication entre les peuples; si la chair, la matière, demeurent inconciliables avec l'esprit, on n'en aura pas moins la misère, le désespoir pour le grand nombre, et l'abondance et la fortune pour le très-petit nombre.

ỳ 209. Le désordre enfantera toujours le désordre; la violence, la violence, la confusion la confusion.

ỳ 210. Ne croyez pas que vous arriverez au règne de la justice parce que vous serez arrivé à l'apogée de la science humaine. La science de l'homme, quand elle n'a pas la science divine pour compagne, ne peut conduire qu'à la mort.

ỳ 211. Car la science humaine n'a point fait la vie et ne connaît point les routes qui conduisent à la vie.

ỳ 212. Car la science humaine n'est qu'une dérivation de la science divine, et cesse d'être vraiment la science quand elle perd la source d'où elle vient.

ỳ 213. Si vous pouvez vous suffire par la matière, hommes qui négligez l'esprit, d'où vient donc que

vous ne trouvez pas dans votre chair et dans la matière de quoi vous satisfaire?

ỳ 214. Et si vous qui foulez la matière, pouvez-vous suffire par l'esprit, pourquoi donc êtes-vous toujours si matériels et si charnels?

ỳ 215. Il faut pourtant résoudre cette double et importante question, hommes du jour, sous peine de devenir bientôt la proie de la sauvagerie.

ỳ 216. Oui, il faut que cette lutte que votre hypocrisie entretient entre l'esprit et la matière, et que l'intrigue, la bassesse et la cupidité exploitent si bien à leur profit, cesse à tout jamais, sinon votre société vile et corrompue, comme celle d'Auguste, sera dévorée comme elle par la barbarie.

ỳ 217. Choisissez donc entre le chaos du moyen âge et l'avenir de bonheur que vous donnera le règne de Dieu et de la vérité.

CHAPITRE V.

DE LA RELIGION.

ỳ 1. L'homme ne la connaît point encore ; ou s'il la connaît, il ne la suit point.

ỳ 2. Je parle de la véritable religion; car pour les fausses religions, il en est partout.

ỳ 3. Mais, quel homme sensé, quel homme vrai, quel homme juste, quel honnête homme, en un mot, s'il n'est point aveuglé par le prestige, retenu par le préjugé et l'empire d'une fausse éducation, voudra être religieux à la manière des sectes religieuses, soit anciennes soit modernes?

ỳ 4. Quel homme qui ne repousse, s'il a du sens, le Dieu féroce et brutal d'Israël, le Dieu furieux et implacable de Rome, le Dieu imbécile du bramine, les milliers de dieux de l'idolâtre et le Dieu indifférent et momie des philosophes anti-chrétiens?

ỳ 5. La religion telle qu'il faut l'entendre et telle que Dieu la manifeste à tous est la collection des devoirs de la créature envers le Créateur, de l'homme envers Dieu, de l'homme envers la société et de l'homme envers lui-même.

℣ 6. Or, des devoirs ne peuvent se comprendre si on n'est obligé de les rendre exactement, consciencieusement, à qui de droit.

℣ 7. Ce ne serait donc pas assez d'admettre Dieu, de croire en lui; il faut encore apprendre à connaître ce qu'il est pour nous, ce qu'il a fait et ce qu'il ne cesse de faire en notre faveur, et par conséquent ce que nous lui devons d'amour, d'hommages, d'adoration et de reconnaissance.

℣ 8. Il ne faut pas dire que Dieu n'a pas besoin de nous, de nos hommages, de nos adorations.

℣ 9. Il ne faut pas dire : Dieu est infiniment heureux; nos adorations ne peuvent rien ajouter à sa souveraine félicité.

℣ 10. Car, si Dieu peut se passer de nous, nous ne pouvons exister sans lui, être heureux sans lui, forts sans lui, puissants sans lui, justes sans lui, vertueux enfin sans lui.

℣ 11. L'effet peut-il être quelque chose sans la cause, exister sans la cause?

℣ 12. Comment aurions-nous le mouvement et la vie, si Dieu ne nous les donnait?

℣ 13 Comment serions-nous justes, si nous ne participions de la justice divine; bons, si notre bonté ne venait de la bonté de Dieu?

℣ 14. Nous n'avons donc rien que ne nous ait donné notre père céleste, et nous ne voudrions pas le reconnaître!

℣ 15. Mais cela est impossible, parce que ce n'est point dans l'ordre des choses.

ỳ 16. Et puisque l'ordre, c'est Dieu; puisque la justice, c'est Dieu; la bonté, c'est Dieu; la puissance, c'est Dieu; la vérité, c'est Dieu; la miséricorde, c'est Dieu; la lumière, c'est Dieu; nous ne pouvons donc être quelque chose de tout cela qu'en Dieu et par Dieu.

ỳ 17. Et sans la religion, que devient l'avenir de l'humanité? que devient l'avenir de l'homme?

ỳ 18. Si vous n'avez pas de religion, il est évident que vous ne croyez qu'à la vie présente.

ỳ 19. Et encore, comment y croyez-vous? comme on y croit quand on n'estime ici-bas que la vie matérielle.

ỳ 20. Vous ne croyez point à une vie future. Vous n'estimez pas que la vie ait quelque valeur au delà de la vie présente.

ỳ 21. Vous dites : Si je meurs demain, aujourd'hui, tout s'engloutira avec moi dans la tombe.

ỳ 22. Que doit donc vous faire, en conséquence de ce, une bonne ou une mauvaise action?

ỳ 23. Le bien et le mal ne sont à vos yeux qu'une chose de pure convention entre les hommes.

ỳ 24. Vous croyez et devez croire que c'est le riche qui a appelé vol, iniquité, injustice, acte punissable par les lois humaines, la soustraction du bien d'autrui.

ỳ 25. Ainsi, le riche et vous avez deux manières d'envisager le vol, la rapine : l'un veut le punir, l'autre l'absoudre.

ỳ 26. Vous qui ne possédez pas, trouvez que c'est

bien ou que c'est une chose indifférente de prendre à celui qui possède.

℣ 27. Vous qui êtes riche, ne trouvez pas qu'on sévisse assez contre les preneurs ou les détenteurs du bien d'autrui.

℣ 28. Ni l'un ni l'autre n'êtes peut-être bien dans la justice.

℣ 29. Car, si nul ne doit dérober, nul aussi n'est obligé de périr de misère et de besoin.

℣ 30. C'est là ce que vous dirait la religion si vous en aviez.

℣ 31. Dieu a fait la terre pour tous. Tous doivent donc pouvoir exister sur la terre.

℣ 32. Mais qui peut comprendre sa véritable fin et la véritable fin de tout ce qui est, s'il n'a une religion?

℣ 33. Qui peut connaître les véritables rapports de l'homme à Dieu et de l'homme à l'homme, sans le secours de la religion?

℣ 34. C'est en vain que vos lois humaines vous disent : Ce champ est à toi, tu peux en disposer; ce champ n'est pas à toi, garde-toi d'y toucher.

℣ 35. Ces lois, si elles n'ont d'autre sanction que celle de l'homme, ne peuvent avoir d'autre autorité qu'une autorité humaine, et cela ne peut suffire pour les faire respecter.

℣ 36. Persuadez à l'homme que tout vient de la créature, vos lois, vos mœurs, vos usages, vos coutumes, la vertu même, et vous pouvez être sûr

rien dans ce monde n'inspirera le respect, pas même la vertu.

ỳ 37. Les hommes se jugent entre eux par ce qu'ils se voient faire; et comme la pente qui les mène à la convoitise est plus rapide que celle qui les mène à la vertu, ils suivent plus facilement la première, parce que le plus grand nombre la suit.

ỳ 38. Voulez-vous donc que rien dans le monde ne soit sacré pour personne, détruisez tout principe religieux; vous aurez bientôt partout le brigandage et l'assassinat.

ỳ 39. On n'a pu encore édifier une société sans religion. Je ne sais même si les impies, quelque impies qu'ils aient été, y ont songé bien sérieusement, tant ils ont compris que cela était impossible.

ỳ 40. Vous me dites que vous n'avez aucune religion, que vous ne croyez ni à Dieu ni à Satan : je vous réponds en mettant la main sur ma bourse. Je ne me crois plus en sûreté avec vous.

ỳ 41. Si vous aviez une religion de bonne foi, lors même que vous seriez nu et affamé, je ne vous craindrais pas.

ỳ 42. Car je sais que la vie présente n'est qu'un passage à une vie meilleure pour quiconque est vraiment religieux.

ỳ 43. Je sais que l'adorateur de Dieu en esprit et en vérité ne s'attache pas si exclusivement à la vie de la terre que la douleur dans cette vie, ou même la perte de cette vie, lui fasse oublier les devoirs de l'équité et de l'honneur.

ỳ 44. Mais vous, je vous redoute, parce que vous ne m'offrez aucune garantie; je vous redoute précisément parce que vous ne redoutez rien et n'espérez rien au delà de la vie.

ỳ 45. Hélas! vous entends-je dire bien souvent, que sont les biens et les plaisirs de ce monde? tout cela ne passe-t-il pas comme un songe ?

ỳ 46. Si vraiment ces biens sont si peu de chose pour vous, comment se fait-il que vous mettiez pourtant en eux toute votre existence?

ỳ 47. S'ils ne sont rien, pourquoi donc voulez-vous qu'ils soient tout, qu'il n'y ait rien au-dessus d'eux, qu'ils soient en un mot le commencement et la fin de la vie?

ỳ 48. Sans religion, vous ne pouvez dire deux mots qui aient du sens; tout se brise dans vos mains, se confond dans votre esprit.

ỳ 49. Vous ne pouvez savoir qui vous êtes, à qui vous êtes, ni où vous tendez.

ỳ 50. Vous ne savez plus pourquoi vous avez un père, une mère, des parents.

ỳ 51. Vous ignorez ce qu'est le monde intellectuel; vous ne savez si la matière n'est que la matière; vous vous demandez vainement d'où viennent le mouvement et la vie.

ỳ 52. Aucune question, quelque simple qu'elle soit, ne peut être résolue par vous; car la cause première de tout, le principe générateur de tout vous est inconnu.

℣ 53. Ayez la vraie pensée religieuse, et vous aurez la véritable pensée sociale.

℣ 54. Alors tout sera compris par vous. Vous cesserez de croire que votre bonheur ne peut exister qu'au détriment du bonheur des autres.

℣ 55. Vous ne blasphémerez pas, comme vous le faites, Dieu et l'humanité, en fractionnant la société en partis qui se déchirent au lieu de faire de tous une grande famille, conformément à la loi éminemment harmonique que Dieu vous a donnée.

℣ 56. La religion vous marquant bien vos devoirs envers Dieu, vous ne craindrez plus de puiser votre force, votre puissance, votre justice, à la source divine qui vivifie toute la nature.

℣ 57. Quand vous aurez puisé à cette source de toute force, de toute justice, vous brûlerez du désir de communiquer à vos frères ce que vous aurez reçu;

℣ 58. Car, vous aurez bien connu votre père, vous connaîtrez bien vos frères.

℣ 59. Vous aurez bien connu vos frères, vous aurez aussi bien appris vos devoirs envers eux.

℣ 60. Et ce sera pour vous une bien grande joie de pouvoir chaque jour adresser des hommages à l'Éternel en société de ceux qui sont ses enfants comme vous.

℣ 61. Vous n'avez pas d'autre moyen pour faire cesser cet état de fraction qui divise l'humanité.

℣ 62. Ce n'est ni au nom de l'homme seul, ni par la puissance humaine seule que vous pourrez donner

à l'humanité la foi et la confiance nécessaires, indispensables pour qu'il y ait jamais stabilité dans la loi et l'organisation sociales.

ỳ 63. Ce qui ne remonte pas au delà de l'homme ne peut avoir plus de consistance que l'homme.

ỳ 64. Vous savez bien que jusqu'ici les sociétés n'ont fait que se dévorer les unes les autres.

ỳ 65. Pourquoi? parce que jusqu'ici l'édifice social n'a jamais reposé que sur des fondements de boue.

ỳ 66. Toujours la main de l'homme a employé des matériaux sans valeur.

ỳ 67. Toujours elle a construit en l'air, et sans s'assurer si la base de son édifice pouvait résister aux tempêtes.

ỳ 68. Lorsque les législateurs ont fait les lois, qui a été consulté, je vous prie?

ỳ 69. Législateurs religieux, d'où venait votre religion?

ỳ 70. Était-ce Dieu qui vous dirigeait dans la confection de vos codes?

ỳ 71. Si c'était Dieu, pourquoi donc lui avez-vous donné toutes les passions humaines?

ỳ 72. Puis-je croire à vos religions, quand toutes me font Dieu plus cruel, plus injuste que le plus méchant des hommes?

ỳ 73. Dois-je obéir à vos lois religieuses, quand toutes sont des lois de sang et d'iniquité?

ỳ 74. Dois-je croire que c'est Dieu qui me parle

quand je ne puis comprendre un seul mot de ce que vous lui faites me dire par votre bouche?

ỳ 75. Qui donc a révélé à l'enfant d'Israël son Dieu furibond et usurier?

ỳ 76. Qui a appris au Chaldéen son dieu Bel?

ỳ 77. Qui a enseigné à Athènes et à Rome le colère Jupiter?

ỳ 78. Qui a jeté au monde le Dieu des Védas ou celui des brachmanes?

ỳ 79. Qui enfin a enfanté le Dieu latin, qui brûle toujours ses enfants au plus profond des abîmes et qui ne peut se lasser de les brûler?

ỳ 80. Qui, dites-moi? votre folie, ô homme! votre démence! ou bien encore vos misérables passions, votre iniquité, vos convoitises!!!

ỳ 81. En un mot, l'extravagance ou le mensonge, l'hypocrisie, la bassesse, la lâcheté, l'infamie!

ỳ 82. Quelques-uns d'entre vous ont osé mentir à l'humanité; l'humanité a été assez simple pour les croire, ou assez lâche pour ne pas les chasser de son sein, et l'erreur a triomphé de la vérité, le crime de la vertu, la bêtise de la raison, le mal du bien.

ỳ 83. Et c'est ainsi qu'on vous mène comme des animaux sans raison et sans force depuis des milliers d'années.

ỳ 84. Ainsi que vous êtes tellement imprégnés de folie, que vous ne soupçonnez pas même ce qu'il vous conviendrait de faire pour sortir de cet état d'abaissement qui vous dégrade.

ỳ 85. Je vous entends vous plaindre sans cesse,

et me dire que vous ne vous trouvez pas dans une position normale.

℣ 86. Si vous aviez du sens, vous ne vous borneriez pas à des plaintes sur votre état, vous chercheriez un état meilleur.

℣ 87. Mais, sans le flambeau de la vraie religion qui éclaire tout homme venant en ce monde, que pouvez-vous faire?

℣ 88. Quelle lumière peut vous venir de l'homme, quand vous ne cherchez que la lumière de l'homme?

℣ 89. Apprenez donc que l'homme a perdu la lumière que Dieu lui avait donnée, et que, par conséquent, la vraie lumière ne peut vous venir de lui.

℣ 90. A l'entrée de la vie, Dieu, il est vrai, vous donne encore cette lumière qu'il ne refuse à personne.

℣ 91. Mais l'ennemi de Dieu et des hommes est là qui souffle sur cette lumière et vous jette dans les ténèbres.

℣ 92. Au berceau de la vie, je vois à vos côtés, sur vos pas, une multitude d'impies qui pourtant croient être religieux, et qui s'acharnent à vous faire avaler l'iniquité comme l'eau.

℣ 93. Rien dans leurs discours, dans leurs enseignements, qui vous donne de la religion la connaissance que vous devez en avoir.

℣ 94. Rien qui soit social dans ce qu'ils vous disent.

℣ 95. Ceux-ci vous font peur de Dieu.

℣ 96. Ceux-là vous assurent que vous devez, pour

être sauvés, servir leur Dieu préférablement à tout autre Dieu.

ỳ 97. Car lui seul, ajoutent-ils, a parlé aux hommes, s'est manifesté à l'humanité, et a prouvé sa puissance par des prodiges qu'aucun autre Dieu n'a pu faire.

ỳ 98. Insolents menteurs ou illustres insensés! ils veulent que vous aimiez le Dieu qu'ils vous ont fait de leurs propres mains, et que vous détestiez tous les autres.

ỳ 99. Et vous, hypocrites ou insensés comme eux, vous offrez votre encens à la même idole, vous vous inclinez devant les mêmes statues d'argile et de boue!

ỳ 100. La corruption de vos prêtres devient votre propre corruption, leur bêtise votre propre bêtise.

ỳ 101. Comme eux, vous dites : Ce que nous croyons en matière religieuse, ce que nous disons n'est pas vrai.

ỳ 102. Mais qu'importe? le prêtre a empoisonné nos enfants par les fausses idées qu'il leur a données de Dieu et de la religion.

ỳ 103. Eh bien! que nos enfants restent empoisonnés; car notre père et notre mère nous avaient aussi empoisonnés nous-mêmes!

ỳ 104. Disons donc à nos enfants : *Chers enfants, on nous avait menti au nom de Dieu; nous vous mentons de même en son nom : mentez aussi à vos enfants.*

ỳ 105. *Mais ne changez pas de religion. Il vaut mieux être fourbe, hypocrite, tartufe, fripon même qu'être apostat de la religion de son père.*

℣ 106. Quelle incroyable déraison! comprenez-vous bien tout ce qu'il y a de folie, d'impiété, d'aveuglement dans vos paroles et dans votre conduite?

℣ 107. Quelle société que celle au milieu de laquelle se tiennent impunément de tels discours!

℣ 108. Quelle garantie de moralité, d'honneur, peuvent vous offrir les hommes qui la composent?

℣ 109. Quelle vertu pourraient donc pratiquer ceux qui se rient ainsi des choses saintes, qui mentent à leurs enfants, à leur famille, à l'humanité, avec un tel cynisme?

℣ 110. Puisque vous riez ainsi de Dieu, puisque vous le défigurez ainsi sciemment et volontairement, quel jeu donc ne devez-vous pas vous faire de l'homme?

℣ 111. Qu'y aura-t-il de sacré pour vous dans le commerce de la vie, puisque vous vous moquez ainsi de l'être des êtres?

℣ 112. Et lors même que vous seriez de bonne foi, lors même que vous seriez la triste victime du préjugé et de l'habitude, en seriez-vous moins dangereux pour la société?

℣ 113. Vos croyances, ou, si vous voulez, votre religion contre nature, pourraient-elles jamais avoir d'autres résultats sociaux que la religion et les croyances anti-naturelles des enfants de l'Indus et du grand empire, des descendants de la maison d'Israël, des adorateurs de Jupiter et de Bel, ou d'Isis, et de Rome la catholique?

℣ 114. Apprenez donc, une fois pour toutes, tout

ce qu'ont eu de fatal pour l'humanité ces religions imaginées par la cupidité ou par la folie pour écraser la loi de Dieu, la véritable religion.

ỳ 115. Apprenez-le bien, vous dis-je, et ne permettez plus désormais à de faux prophètes d'insulter à Dieu et à l'humanité en colportant partout encore les doctrines impies qui empoisonnent le monde depuis des milliers d'années.

ỳ 116. Et pour arrêter ces faux docteurs, pour empêcher leurs audacieux mensonges, ne vous faites plus illusion désormais; n'ayez plus de faiblesse, de pusillanimité.

ỳ 117. Ayez au moins autant de courage, de persévérance à poursuivre l'erreur, à pourchasser les faux prophètes, que l'erreur et les faux prophètes en ont à répandre les ténèbres qui dérobent la lumière, l'iniquité qui tue la justice.

ỳ 118. Prenez garde maintenant surtout que le mal et l'iniquité, pourchassés par l'intelligence du bien, qui commence à poindre, grâce à la science, se revêtent de mille et mille formes et se cramponnent à tout pour conserver le terrain que leur a si longtemps laissé exploiter l'ignorance.

ỳ 119. Ne croyez pas plus à ceux qui attaquent qu'à ceux qui se défendent; à ceux qui prêchent les vieilles religions, que le temps emporte, qu'à ceux qui les poussent dans l'abîme.

ỳ 120. Les uns et les autres manquent de conscience et de bonne foi.

℣ 121. Je vois le fond des cœurs, dit le Seigneur, et je ne vois partout que convoitise.

℣ 122. Vous êtes tous corrompus, abâtardis, mes enfants, a dit notre père commun.

℣ 123. Vous ne voulez plus de moi que comme d'un instrument qui vous serve à dominer vos frères.

℣ 124. Voyez, examinez-vous bien : ne vous est-il pas indifférent que je sois juif, protestant ou catholique; que je vienne de Constantinople ou de Pékin, de Jérusalem ou de Rome?

℣ 125. Vous le dites vous-mêmes chaque jour. Vos philosophes écrivent que toutes les religions sont bonnes.

℣ 126. Comment vos maîtres et vos prédicateurs peuvent-ils vous assurer que toutes les religions sont bonnes, puisque toutes les religions, telles qu'elles existent aujourd'hui et telles que les ont faites les hommes depuis plus de trois mille ans, sont et ont toujours été enveloppées de ténèbres que nul n'a pu pénétrer?

℣ 127. Peut-on affirmer que ce qu'on ne connaît pas est bon ou mauvais?

℣ 128. Un aveugle peut-il vous parler des couleurs, un mort des sensations?

℣ 129. En vérité, vous êtes fous, mes enfants, de dire et de faire ce que vous dites et ce que vous faites.

℣ 130. Ou, bien, si vous voulez, vous êtes d'une insigne mauvaise foi d'enseigner aux autres et de

feindre de croire vous-mêmes des doctrines que vous reniez au fond du cœur.

℣ 131. Ou bien encore, si vous n'êtes rien en fait de religion, si vous ne condamnez ni n'approuvez, qui êtes-vous donc?

℣ 132. Dites-moi de quel nom je dois vous appeler? vous n'êtes ni les enfants du ciel, ni les enfants de la terre.

℣ 133. Car ceux qui sont mes enfants aiment la vérité, et la cherchent; la justice, et la pratiquent.

℣ 134. Vous n'êtes point les enfants de la terre; car ceux qui sont de la terre y cherchent le plaisir et la jouissance, et votre indifférence est telle que c'est à peine si vous avez ici-bas les sensations de la brute.

℣ 135. Vous êtes malheureux et bien malheureux, faibles et bien faibles, décrépits et bien décrépits.

℣ 136. Et votre malheur, votre inanition, votre faiblesse, votre décrépitude, vous les devez à vos folles croyances d'autrefois et à votre indifférence d'aujourd'hui.

℣ 137. Semblables à ces malades ignorants qui se tuent au lieu de se guérir, parce qu'ils ont eu l'imprudence de prendre des remèdes de charlatans, vous avez usé votre âme dans les poisons mortifères de l'erreur, dans les accès violents du fanatisme, et vous vous éteignez tristement aujourd'hui dans le marasme de l'uniformité.

℣ 138. Si je n'étais celui qui donne la vie et qui l'ôte; celui qui mesure l'immensité des cieux et qui

fait tout mouvoir, je n'aurais garde de vouloir vous rappeler à la vie.

℣ 139. Car, pour le monde, vous êtes morts et bien morts, mes enfants ; et cette génération ne vous verra point revivre.

℣ 140. Mais je voudrais remuer, sinon raviver cette boue dans laquelle vous dormez.

℣ 141. Je voudrais qu'avant d'exhaler votre dernier soupir, un remords du mal, un soupir pour le bien, vînt agiter une dernière fois votre machine, qui se dissout.

℣ 142. Si donc vous êtes trop chargés d'iniquités et d'erreurs pour revenir ici-bas à la justice et à la vérité, écoutez du moins ce qu'ont été vos ancêtres, et ce que vous étiez vous-mêmes en adorant les veaux d'or, que tous vous adoriez sur la terre.

℣ 143. Et cessez, quand vous aurez entendu, de me blasphémer comme vous l'avez toujours fait.

℣ 144. Écoutez bien, vous dis-je, qui que vous soyez, Chaldéens ou Juifs, Indiens ou Chinois, Grecs ou Romains, disciples du Pape ou de Luther, écoutez : Car, tous vous avez anéanti ma loi, défiguré mes attributs, outragé mon nom.

℣ 145. Écoutez, et osez dire encore : *Toutes les religions sont bonnes. Il est indifférent d'être Juif ou Païen, Protestant ou Papiste, disciple de Confucius ou de Mahomet.*

℣ 146. Pour raisonner comme vous le faites, il faut que vous ne compreniez pas la portée de ce que vous dites.

℣ 147. Il faut n'avoir rien vu, rien appris, rien

oublié, ou il faut n'avoir profité de rien, n'avoir rien compris de ce qu'on a vu, lu et appris, pour dire comme vous dites et faire comme vous faites.

ỳ 148. Vous en êtes donc à savoir que c'est toujours en mon nom, ou plutôt au nom des faux dieux que vous vous êtes faits, que vous vous êtes tués les uns les autres?

ỳ 149. Vous ignorez donc encore, bien que vous l'ayez vu toujours, qu'il est peu de crimes que n'aient sanctionnés les religions que pourtant vous voyez avec indifférence; peu d'injustices qui ne viennent d'elles; peu de préjugés, de coutumes bizarres ou dangereuses qu'elles n'aient établis?

ỳ 150. Qui a étouffé la loi de nature que votre Dieu avait gravée dans le cœur de l'homme? les religions que vous professez encore ou que vous regardez avec indifférence.

ỳ 151. Qui a emprisonné la pensée de l'homme par toute la terre? vos religions.

ỳ 152. Qui a livré l'homme à l'homme et fait de l'humanité entière un troupeau de vil bétail à l'exploitation des intrigants et des fripons? vos religions.

ỳ 153. Qui en Chine, en Afrique et en Asie a fait de la femme une marchandise de l'homme? les religions impies des peuples stupides de ces contrées imbéciles.

ỳ 154. Qui, dans votre vieux monde, fait que la moitié des populations dévore l'autre moitié? le Dieu partial et jaloux que vous adorez.

ỳ 155. Oui, c'est en son nom et pour lui que vous établissez des castes et des partis qui, divisant l'hu-

manité, détruisent ses forces et la livrent sans défense à la voracité de ses vils exploiteurs.

℣ 156. C'est en son nom et pour lui que vous avez tenu, durant les siècles du moyen âge, la lumière sous le boisseau dans vos cloîtres et vos couvents.

℣ 157. C'est vous qui avez hébété l'homme, au point de lui persuader que, pour arriver au ciel, il fallait ne rien posséder sur la terre, afin d'être plus léger pour le voyage.

℣ 158. C'est vous qui avez tenu le monde dans le chaos affreux, dans le labyrinthe inextricable dont il n'est point encore sorti.

℣ 159. C'est encore vous et votre Dieu qui, par les efforts impies que vous faites sans cesse pour arrêter la lumière et détourner l'homme de la voie qu'il doit suivre, jetez de toutes parts dans la société les brandons de la discorde.

℣ 160. Car, qui traque les hommes, qui leur dit de se fuire, de s'anathématiser, de se détruire?

℣ 161. Ceux sans doute qui poursuivent les morts jusqu'au delà de la tombe, qui ont un Dieu différent pour chaque peuple, chaque nation, chaque bourgade.

℣ 162. Or, c'est bien vous, hommes du jour, peuples du vieux monde, qui avez, au milieu de vous, dans vos pagodes, ici un Dieu catholique, là un Dieu protestant, ailleurs un Dieu juif.

℣ 163. De bonne foi, est-il possible d'être plus insensé que vous?

℣ 164. Croyez-vous que je puisse être multiple et à toute doctrine comme vous me faites?

℣ 165. N'est-ce pas le comble de l'impiété de me faire changer de langage, de dessein, de justice, selon les religions que vous ont forgées vos caprices?

℣ 166. Rentrez donc dans la nature que vous avez quittée, et vous aurez la véritable religion.

℣ 167. Ne sacrifiez plus votre intelligence à votre imagination désordonnée; ne donnez plus à un fol enthousiasme ce que vous ne devez donner qu'à ce qui est le fruit de longues et mûres réflexions.

℣ 168. La religion est le véritable édifice social à l'abri duquel doivent vivre toutes les nations.

℣ 166. Je suis le Dieu de tous; tous doivent s'incliner en ma présence; tous me doivent des hommages, des adorations, un culte.

℣ 170. Nul ne peut être sans moi; ce serait donc une extravagance impie que de vouloir briser les rapports qui doivent nécessairement exister entre la créature et moi qui l'ai faite.

℣ 171. Mais ces rapports qui sont nécessaires entre vous et moi, mes enfants, peuvent-ils donc être des rapports d'un tyran avec ses esclaves?

℣ 172. Est-ce que je suis capricieux, fantasque, jaloux, cruel, implacable?

℣ 173. Est-ce que je suis le père de tel peuple et le bourreau de tel autre ou de tous les autres?

℣ 174. Est-ce que j'ai pu dormir durant des siècles, puis me réveiller tout à coup pour créer votre planète?

ỳ 175. Est-ce que je suis oisif quelquefois, et actif dans quelques circonstances seulement?

ỳ 176. A vous entendre, vous et vos prêtres, il semblerait que j'ai dormi longtemps, et que je ne me suis réveillé que pour tirer du néant, dites-vous, l'homme et la femme que vous appelez Adam et Ève.

ỳ 177. Sachez donc, ignorants, qu'il n'est point de temps pour moi ni pour mes œuvres.

ỳ 178. Sachez que j'ai été avant, que je suis après et que je serai toujours.

ỳ 179. Il n'est pas un instant où j'aie été sans produire.

ỳ 180. Je suis le mouvement sans commencement, sans milieu et sans fin.

ỳ 181. Je suis la vie qui fut, qui est et qui sera.

ỳ 182. Votre vie à vous n'est qu'une parcelle, un atome, un *iota* de la vie générale, universelle.

ỳ 183. Et néanmoins cette parcelle, cet atome, cet *iota* ne peuvent se perdre et ne se sont jamais perdus.

ỳ 184. Je fais tout, je donne tout, je règle tout, je conserve tout.

ỳ 185. La vie c'est moi, la nature c'est moi, le mouvement c'est moi.

ỳ 186. Je suis tout ce qui est, et tout ce qui est n'est pas moi.

ỳ 187. On ne peut me connaître que par la religion naturelle, car c'est la seule qui vienne de moi, toutes les autres n'étant que l'expression de la corruption ou de la sottise humaine.

ỳ 188. Ne vous blessez pas de la sévérité dont je vous traite.

ỳ 189. Considérez plutôt la profondeur de votre abaissement et de votre ignorance, de votre hypocrisie et de votre dépravation, et vous serez plus sévères encore envers vous-mêmes que je ne le suis moi qui suis votre Dieu.

ỳ 190. Oui, descendez dans les profondeurs de vos égarements, voyez dans quelle abjection vous êtes, et vous frémirez d'indignation contre ceux qui vous mènent ainsi dans les ténèbres, et vous vous regarderez vous-mêmes avec pitié, en songeant que vous avez pu suivre de tels maîtres et tomber dans de tels désordres.

ỳ 191. Jusques à quand ne vous connaîtrez-vous pas tels que vous êtes? jusques à quand vous obstinerez-vous à me faire tel que vous?

ỳ 192. Puisque je suis l'immensité, ne verrez-vous donc jamais que je suis incommensurable?

ỳ 193. Pourquoi donc vouloir borner ma puissance, ma grandeur, mes attributs?

ỳ 194. Pourquoi me faire agir comme vous, me faire naître et mourir comme vous?

ỳ 195. En me dénaturant ainsi, vos religions ont détruit toute vérité.

ỳ 196. Est-il étonnant que vous en soyez à ne plus aimer que l'erreur et le mensonge, quand tout est erreur et mensonge dans votre foi religieuse?

ỳ 197. Le sentiment du vrai est entièrement éteint en vous.

℣ 198. L'amour du bien, de la vertu, vous ne l'avez plus et ne pouvez l'avoir.

℣ 199. Si vous m'adoriez en esprit et en vérité, il s'opérerait en vous une transformation telle, que vous comprendriez à peine comment il a pu se faire que vous ayez été si longtemps ce que vous êtes.

℣ 200. Vous vous demanderiez, en rougissant de votre premier état, qui avait pu vous aveugler de la sorte.

℣ 201. Quoi ! vous écrieriez-vous, c'est moi qu'on a vu outrager, en croyant l'adorer, le Dieu qui m'a fait ce que je suis maintenant, ce que j'étais en sortant de ses mains, et ce que, par ma folie, je n'étais plus depuis longtemps !

℣ 202. Quoi ! c'est bien moi qui ai pu, même à l'âge mûr et lorsque ma raison était le plus développée, mettre la religion là où elle n'était pas, et jamais la trouver là où elle était réellement !

℣ 203. Oui, tels seraient votre honte, votre humiliation, vos tristes, mais bien justes réflexions, si vous étiez capables de réfléchir, si vous aviez de la raison ou de la conscience.

℣ 204. Et c'est l'humanité tout entière qui devrait ainsi rougir.

℣ 205. Non, ce n'est pas seulement le Hottentot, le sauvage dans sa hutte, qui auraient à déplorer leur triste sort, leur aveuglement, leur misère, leur foi d'insensés et leur conduite de fous.

℣ 206. Peuples qui vous dites civilisés, n'êtes-vous

pas aussi misérables que ceux que vous appelez barbares ?

℣ 207. Dites donc si vous êtes moins malades que ces sauvages que vous regardez en pitié ?

℣ 208. Et quand vous envoyez à ces peuples des missionnaires pour les convertir, si vous riez de ce que vous appelez l'idolâtrie de ces païens, êtes-vous moins idolâtres vous-mêmes que ceux que vous accusez d'idolâtrie ?

℣ 209. Ils ne connaissent pas le vrai Dieu, dites-vous ; mais le connaissez-vous bien, vous qui êtes si orgueilleux de votre science religieuse ?

℣ 210. De bonne foi, dites-nous ce qu'est votre Dieu; le savez-vous ?

℣ 211. N'est-ce pas un Dieu qui naît, qui souffre et qui meurt ?

℣ 212. Un Dieu qui s'emprisonne, ou plutôt que vous emprisonnez dans une particule de matière, puis que vous mangez ?

℣ 213. Que dis-je? n'est-ce pas un Dieu qui se transforme lui-même en chair, en pain, puis qui se reçoit lui-même et se mange ?

℣ 214. Puis, votre Dieu, quelle est son essence, ou du moins quelle essence lui supposez-vous ?

℣ 215. Est-ce avec la raison qu'il vous a donnée que vous cherchez à le connaître ?

℣ 216. Non, il y a longtemps que vous avez étouffé cette raison qui venait de Dieu, pour n'écouter et ne suivre que votre raison délirante ou celle de vos prêtres, qui se jouent de vous.

℣ 217. Pour quelques-uns d'entre vous, Dieu, c'est un être au moyen duquel vous effrayez les petits enfants et les femmes, vous faites trembler le vieillard au bord de la tombe, vous dépouillez l'ignorant qui a de la fortune, et entretenez dans sa hideuse misère celui qui ne possède rien.

℣ 218. La religion, pour ceux-là, ne tend donc qu'à l'exploitation de la pauvre humanité.

℣ 219. Pour d'autres, c'est une habitude, une routine, un effet de l'éducation, qu'on ne s'explique pas, qu'on ne veut pas s'expliquer, et qu'on suit sans savoir pourquoi.

℣ 220. Pour la plupart des savants, des hommes du siècle et des indifférents, c'est aussi un moyen de déception qu'ils ne croient pas devoir détruire, bien déterminés qu'ils sont à s'en servir, s'ils arrivent jamais à diriger les peuples.

℣ 221. Vous le voyez, vous ne valez pas plus les uns que les autres.

℣ 222. Vous n'avez ni intelligence, ni raison, ni justice, ni bonne foi.

℣ 223. Vous manquez d'intelligence; car ce qui fait que vous trompez ainsi tout le monde, que vous n'avez ni justice ni probité, c'est le désir qui vous dévore de posséder les biens matériels de ce monde.

℣ 224. Eh bien! ces biens, vous les posséderiez également, et avec plus de sécurité et de bonheur, si vous suiviez la religion qui vient de Dieu et non celle que vous ont faite vos mauvaises passions.

℣ 225. En effet, la religion qui vient de Dieu est

une religion qui dispose, qui organise, qui harmonise tout dans l'intérêt de tous.

ỳ 226. La vôtre, au contraire, dissolvante, étroite et mesquine, est une religion de lutte, de contrainte, de désorganisation.

ỳ 227. La religion que vous professez ne vous donne que l'esprit du mal, et ne peut vous donner l'intelligence du bien.

ỳ 228. Je sais que vous croyez bien savoir discerner ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais; mais je sais aussi que vous êtes dans une erreur complète sous ce rapport.

ỳ 229. Car, qu'est-ce que le bien, qu'est-ce que le mal? définissons les choses comme il convient, puis voyons si vous comprenez.

ỳ 230. Le bien est sans doute ce qui convient à tous, ce qui est dans l'intérêt général, ce qui contribue au bonheur de tous : qu'en pensez-vous?

ỳ 231. Le mal est certainement ce qui ne convient à personne, ce qui n'est dans l'intérêt de personne, ce qui empêche le bonheur de tous, ce qui fait le malheur de tous : pouvez-vous ne pas admettre cette définition du bien et du mal?

ỳ 232. Eh bien! voici ce que vous ne comprenez nullement, du moins dans la pratique.

ỳ 233. Vous ne voulez pas vous persuader que votre véritable bonheur ne peut résulter que du bonheur général.

ỳ 234. Vous le croyez si peu, que, dans le commerce de la vie, vous faites tout pour détruire le

bonheur, la tranquillité, la fortune de vos frères, persuadés que vous êtes qu'il faut les renverser pour être heureux vous-mêmes.

ỳ 235. Il est vrai, et j'en conviens, que, si vous êtes honnêtes et vertueux, c'est moins à vous qu'il faut attribuer la culpabilité de tels actes qu'aux mauvaises lois et aux mœurs dépravées de ceux au milieu desquels vous vivez.

ỳ 236. Pour être bon, vertueux, juste, dites-vous, au temps où nous vivons et sous l'atmosphère empestée d'iniquités, telle que nous l'ont faite les lois religieuses qui dépècent la pauvre humanité depuis des siècles, il faudrait avoir un courage surhumain comme Jésus-Christ et Socrate.

ỳ 237. Non, non, vous dis-je; mais, si vous ne vous sentez pas la force de donner les mêmes exemples de dévouement et de courage que ces illustres martyrs de la vérité, ne pouvez-vous pas du moins payer de quelque manière votre tribut à la cause humanitaire?

ỳ 238. On ne vous demande pas de monter à la croix avec Jésus-Christ, d'avaler la ciguë avec Socrate; on exige seulement de vous que vous ne suiviez pas le torrent de l'iniquité.

ỳ 239. On vous demande de réaliser dans la vie ce que vous portez dans votre cœur, ce que vous avez dans vos convictions.

ỳ 240. C'est la religion de l'humanité qui vous demande ces choses.

ỳ 241. C'est cette religion qu'en votre qualité

de gens de bien vous portez gravée dans votre cœur, mais que par pusillanimité vous n'osez opposer aux préjugés religieux que vous avez sucés avec le lait, ni aux vaines considérations que vous croyez devoir à votre famille, à vos amis ou à quelques personnages puissants à qui vous craignez de déplaire.

ỳ 242. Quant à vous qui vivez sans religion et qui craindriez d'en adopter une; vous qui n'estimez pas qu'il soit utile, pour être honnête, d'avoir une foi invariable qui vienne de Dieu et non de l'homme, laquelle foi doive se manifester par des actes religieux, vous ne pouvez me comprendre.

ỳ 243. Car, pour me comprendre, il serait nécessaire que vous voulussiez m'entendre, et vous êtes tellement ancrés dans votre incrédulité, qu'en vérité je désespérerais de vous ébranler, si je n'avais pour vous convaincre que la vérité et la justice de la cause que je défends.

ỳ 244. Mais je connais votre faible; le Dieu que je sers et que vous dédaignez m'a montré ce que vous êtes.

ỳ 245. Je sais comment on vous tente, hommes irréligieux; je connais ce que vous aimez, ce que vous adorez; votre Dieu enfin (car vous en avez un), m'a été manifesté par mon Dieu.

ỳ 246. C'est donc au nom de ce Dieu que je vais vous convaincre.

ỳ 247. Hommes des sens et de la chair, vous craignez l'esprit, parce que vous ne voulez renoncer ni aux sens ni à la chair.

ỳ 248. Eh bien! la religion qu'il faudrait croire

et pratiquer, ne vient pas proscrire vos jouissances matérielles : elle vient les régler.

ỳ 249. Ces jouissances dont vous faites votre unique Dieu, elle vient vous dire, non pas de les aimer outre mesure, comme vous le faites, mais de les rendre durables en vous y livrant avec modération et ne les prenant jamais au détriment du bonheur de vos frères, qui y ont le même droit que vous.

ỳ 250. La religion que vous repoussez parce que vous êtes aveugles, vous procurerait à tous, si vous la connaissiez tous, des joies qui ne passeraient point.

ỳ 251. Avec elle, vous auriez des biens que vous ne craindriez pas de perdre.

ỳ 252. Ce qui produit les révolutions, les vols, les injustices; ce qui fait que la loi du plus fort est la meilleure, n'existant plus sous l'influence salutaire de cette sainte religion, chacun posséderait en paix ce qu'il aurait légitimement acquis.

ỳ 253. Car, la faim ne dévorant plus aucun des enfants de Dieu, nul ne se ferait plus voleur pour manger.

ỳ 254. Car, les lois devenues éminemment religieuses de par le Dieu de l'humanité, tout, dans la société des hommes, aurait été réglé par elles pour la vie et le bonheur de tous.

ỳ 255. Nul, encore une fois, ne voudrait être spoliateur ni tyran, parce qu'il ne serait dans l'intérêt de personne d'être spoliateur ou tyran.

ỳ 256. Avec vos religions, ou, en l'absence de

toute religion, cet ordre de choses n'est pas possible.

ỳ 257. Vos religions organisent le désordre; vos prêtres enseignent l'anarchie.

ỳ 258. Vos philosophes, qui ne croient pas, n'établissent rien, n'affirment rien, n'organisent rien.

ỳ 259. Or, avec une société d'hommes tels que vous, que peut-on faire? quel édifice social prétendez-vous établir avec vos vieilles religions dont les vieux temples vermoulus s'écroulent, à la risée générale des nations, quelque effort que vous fassiez pour les restaurer.

ỳ 260. Que voulez-vous faire aussi avec vos lazzis philosophiques qui n'ont servi jusque-là qu'à produire du protestantisme, qu'à renverser et à détruire?

ỳ 261. Vous voyez bien que ces vieilleries déguenillées, dont vous vous arrachez les lambeaux pour les traîner ignominieusement dans la rue, ne sont bonnes à rien maintenant.

ỳ 262. Pourquoi donc vous obstiner ainsi à poursuivre des inutilités, des riens?

ỳ 263. Ne pouvez-vous donc vivre qu'au milieu des ruines fumantes des siècles d'ignorance et de fanatisme?

ỳ 264. Semblables aux oiseaux de proie, vous acharnerez-vous donc toujours à dépecer des cadavres?

ỳ 265. Revenez donc à la véritable religion, et Dieu vous redonnant l'intelligence que vous avez perdue, vous aurez retrouvé la véritable vie.

ỳ 266. Et la véritable vie vous étant rendue par

le vrai Dieu que vous adorerez et la véritable religion que vous suivrez, vous aurez l'ordre partout au lieu du désordre que vous avez maintenant de toutes parts.

℣ 267. Il n'y aura plus dans vos sociétés d'indigents que dévorera la misère; car il sera dans l'intérêt de tous qu'il n'y ait point de misère dévorante ni de fortune absorbante.

℣ 268. Vos rivalités commerciales, qui font de la ruse et de la fraude les seuls moyens de salut du négoce, n'existeront plus.

℣ 269. Chacun sera ce qu'il doit être, et nul ne sera obligé d'être menteur et fripon pour vivre.

℣ 270. Je dis plus : nul ne voudra l'être; car le moyen d'arriver à la prospérité et à l'aisance sera la justice, et ceux-là seuls végéteront dans la vie, qui n'auront point été vertueux.

℣ 271. La société, mieux avisée, ne permettra plus que la justice soit mise à l'encan, et qu'elle ait deux poids et deux mesures.

℣ 272. Les arrêts de la justice, venant de la religion comme la justice, et la justice de l'homme ne dérivant plus que de la justice de Dieu comme la religion, tout jugement sera plein d'équité et d'utilité publique.

℣ 273. La punition des coupables ne sera plus un remède qui les empoisonnera au lieu de les guérir, qui les tuera au lieu de leur laisser la vie matérielle, pour leur donner ainsi le temps de revenir à la vie morale après une purification convenable.

℣ 274. Ne dites pas que ce sont là de belles utopies, mais qu'on ne saurait les réaliser.

℣ 275. Car je vous répondrais que votre corps social est, de votre propre aveu, rempli d'humeurs, de plaies invétérées, dont quelques-unes ont disparu depuis un demi-siècle, et dont celles qui restent encore doivent disparaître tôt ou tard.

℣ 276. Comme nous donc, vous ne désespérez pas de l'avenir; il y a donc en vous quelque chose de la religion que nous vous prêchons.

℣ 277. Encore quelques pas de plus, et vous serez à nous comme nous à vous.

℣ 278. Encore un peu de temps, et la véritable religion aura fait justice de toutes ces dénominations impies qui nous séparent les uns des autres.

℣ 279. Encore un peu de temps, et il n'y aura plus ni Grecs, ni Romains, ni Samaritains, ni Juifs, ni Protestants, ni Catholiques, ni Chrétiens, ni Païens; il y aura des enfants de Dieu et une grande famille humaine.

CHAPITRE VI.

DU CULTE.

ỳ 1. Nous avons dit : *la religion est la collection des devoirs de la créature envers le Créateur, de l'homme envers Dieu, de l'homme envers la société et de l'homme envers lui-même.*

ỳ 2. Le culte étant et devant être la manifestation de la religion, nous le définissons *l'expression des actes extérieurs, publics et particuliers, des devoirs de la créature envers le créateur, de l'homme envers Dieu, envers la société et envers lui-même.*

ỳ 3. Si l'homme a des devoirs à remplir, il faut qu'il les remplisse, et l'acte matériel, extérieur, qu'il produit en les accomplissant, nous l'appelons culte.

ỳ 4. Comme cet acte peut avoir pour objet Dieu ou la créature, selon que l'homme adresse son adoration à Dieu ou qu'il honore la mémoire de son semblable, nous nommons culte de *latrie* celui qui s'adresse à Dieu, et culte de *dulie* celui qui a pour objet d'honorer la mémoire des hommes.

ỳ 5. Le culte de *latrie* est un culte d'adoration,

de soumission entière, absolue, au seul être à qui il soit dû adoration, soumission absolue.

℣ 6. Le culte de *dulie* est un honneur, un hommage, un souvenir accordé au mérite, à la vertu, au talent, au génie, à la science de l'homme.

℣ 7. Quand j'adore Dieu, je *m'annihile* en sa présence; je confesse que ma force n'est rien sans sa force, ma puissance rien sans sa puissance, ma justice rien sans sa justice, ma raison rien sans sa raison.

℣ 8. Quand j'adore Dieu, je reconnais que tout ce qui est vient de lui, que moi-même ai en lui, par lui et pour lui, l'existence, le mouvement et la vie.

℣ 9. Quand jadore Dieu, je dis à l'homme mon frère, je me dis à moi-même : Ce n'est ni toi ni moi qui avons jeté dans l'immensité ces millions d'astres qui brillent dans le firmament, ce soleil qui nous éclaire, cette terre que nous foulons et qui nous nourrit : inclinons-nous donc de respect, d'admiration et de reconnaissance devant le grand être qui a fait toutes ces merveilles.

℣ 10. Quand je prie Dieu, je ne lui demande pas qu'il change ses desseins, ses décrets, qu'il bouleverse pour moi les lois de la nature; ce serait là une prière d'ignorant, d'insensé, un prière impie : car elle outragerait Dieu en le supposant capricieux, changeant et variable comme moi.

℣ 11. Les lois de la nature, qui sont les lois de Dieu, sont invariables comme ce grand être, et ne changent point aux exigences, aux caprices, à la demande de la créature.

℣ 12. Il n'y a qu'une religion de malade et d'in-

sensé qui puisse demander à Dieu la suspension ou le changement de ses lois.

℣ 13. Non, ma prière ne fait point cet outrage à Dieu, de le supposer inconstant et mobile.

℣ 14. Si je m'adresse à lui, ce n'est point pour lui demander de changer ce qu'il a fait, ce qui est, ce qui a été, et ce qui sera dans ses lois éternelles : tout cela est bien, car c'est l'œuvre sublime de l'être infiniment parfait.

℣ 15. Mais si Dieu n'a besoin ni de mes conseils, ni de mes avis, ni de mes prières, ni de mon culte pour bien faire, pour être heureux, s'ensuit-il que je n'aie pas besoin, moi être faible, être fini et borné, de remonter à ma véritable cause?

℣ 16. S'ensuit-il que je ne doive pas adorer ce qui est adorable, aimer ce qui est parfaitement aimable?

℣ 17. S'ensuit-il que je ne doive pas puiser ma force dans celui qui est toute force, ma justice dans celui qui est toute justice, mon bonheur enfin dans celui qui est la source de toute félicité?

℣ 18. Et si la créature dépend du créateur comme l'effet de sa cause; si la créature est attachée au créateur comme le fruit à l'arbre, la conséquence au principe, l'enfant à son père, vous ne voudriez pas que tout cela la créature le reconnût par des actes d'adoration, de dévouement, d'amour, d'attachement sans bornes!

℣ 19. Oh! ici et la raison et le sentiment ne vous disent-ils pas que vous mentez à la nature, à votre cœur, à un penchant invincible qu'ont tous les êtres

et que vous avez vous-mêmes, quoi que vous fassiez pour l'étouffer et le détruire en vous?

℣ 20. Si ce culte que nous vous commandons au nom de Dieu et pour Dieu, n'est qu'un délire de notre imagination, s'il n'est qu'un vice de notre éducation, un effet de l'habitude, pourquoi donc, vous qui n'avez pas ce que vous appelez nos préjugés, vous laissez-vous si souvent éblouir, que dis-je? toucher, émouvoir aux pompes de ce culte que vous blâmez?

℣ 21. Que signifient donc ces riches décors au moyen desquels vous prétendez honorer la mémoire de ceux qui ont défendu la patrie et rendu d'éclatants services à l'humanité?

℣ 22. Le culte est chose superflue, dites-vous! Eh bien, que ne brûlez-vous les plus belles pages bibliques, que ne jetez-vous au vent les plus beaux chants homériques?

℣ 23. Le culte est superflu! mais sans culte, nulle inspiration, nul génie, nulle grandeur.

℣ 24. Le culte est superflu! mais vous oubliez donc que c'est le culte qui a produit tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, de nos temps modernes et même du moyen âge!

℣ 25. Temple de Delphes, Parthénon d'Athènes, Panthéon de Rome, vieilles basiliques catholiques, moderne Panthéon de la moderne Lutèce, qui donc a *sublimé* les mains qui vous ont faits!

℣ 26. Le culte est superflu! que ne brûlez-vous donc, dans vos musées et vos cathédrales, Raphaël et Michel-Ange?

℣ 27. Sans doute le culte qui donnerait tout au prêtre, sous prétexte de tout donner à Dieu, serait non-seulement un culte superflu, mais un culte impie qu'il faudrait détruire sans pitié.

℣ 28. Sans doute le culte qui dépouillerait le peuple pour enrichir le temple serait un culte impie.

℣ 29. Sans doute le culte qui multiplierait de toutes parts les madones d'or, et absorberait ainsi la fortune publique, serait un culte qu'il faudrait maudire; car il serait un crime de lèse-majesté divine et humaine.

℣ 30. Dieu a horreur du culte de ceux qui l'honorent du bout des lèvres, et dont le cœur n'est point à lui; qui font consister la religion dans un luxe effréné que condamne la religion, et qui dépouillent au nom de Dieu et pour Dieu ceux-là mêmes que Dieu leur ordonnait de consoler et de vêtir.

℣ 31. Mais est-ce bien le culte que vous avez pris pour le culte? les marchands du temple en sont-ils les véritables ministres?

℣ 32. Et parce que vos prêtres des idoles dévorent la substance du peuple au nom d'un Dieu qu'ils vous font implacable, terrible, avide, insatiable, faut-il condamner tout rapport de la créature au créateur?

℣ 33. Ne faut-il donc pas distinguer l'abus de la chose même dont on abuse?

℣ 34. Dieu est-il méchant parce que ses ministres sont méchants, injuste parce que ses ministres pratiquent l'injustice?

ỳ 35. Dieu est-il menteur parce que ses ministres enseignent le mensonge et l'imposture?

ỳ 36. Vous ne voulez pas du culte, parce que vous n'en connaissez que les abus.

ỳ 37. Vous ne voulez pas du culte, parce que le culte, dites-vous, ruine les peuples, appauvrit les nations.

ỳ 38. Vous ne voulez pas du culte, parce que le culte est le protecteur, le père et le soutien des préjugés.

ỳ 39. Vous ne voulez pas du culte, parce que le culte a toujours entretenu la superstition, l'ignorance des peuples, abruti l'humanité.

ỳ 40. Eh! qui vous conteste que le culte jusqu'ici n'ait été le père et le fauteur de la superstition, du fanatisme et de la plupart des maux qui ont affligé le monde?

ỳ 41. C'est pour guérir ces maux que Dieu seul peut guérir, que je viens vous dire de renverser de fond en comble ce qui a fait jusque-là votre malheur et celui de toutes les générations qui ont précédé la vôtre.

ỳ 42. Mais cette œuvre humanitaire que je vous demande, vous ne pouvez la faire sans vous unir, sans le secours de celui qui vous a montré que les dieux de vos ancêtres étaient de faux dieux qui n'existaient pas, vos prêtres des fourbes qui vous décimaient, votre culte un culte absurde qui vous abrutissait.

ỳ 43. Maintenant que vous savez la cause de vos

maux, faites-la connaître à vos frères, dites-leur bien la plaie sociale.

ỳ 44. Le faux culte ne peut être détruit que par un culte véritable. La fausse prière qui avilit l'homme et le ravale en prosternant son encens à l'homme, ne doit être remplacée que par la prière, l'adoration, qui élève et rattache l'humanité à Dieu comme à son véritable père.

ỳ 45. Cessez donc vos fausses adorations, vous qui ne connaissez pas le culte en esprit et en vérité.

ỳ 46. Adorez, vous qui n'adorez pas : priez, vous qui ne priez pas: aimez Dieu, vous qui ne l'aimez pas.

47. Réunissez-vous dans son temple, vous qui ne vous réunissez nulle part : Dieu le veut, il a le droit de le vouloir : car il est votre maître, votre père, et vous êtes ses enfants et ses sujets.

ỳ 48. Ou plutôt, vous n'êtes rien et il est tout, vous êtes faibles et il est fort; petits, et il est infiniment grand.

ỳ 49. Venez au pied des autels vous édifier les uns les autres.

ỳ 50. Venez-y soutenir votre faiblesse en chantant et exaltant sa puissance; apprendre à être justes en proclamant sa justice; bons, en préconisant sa bonté; miséricordieux, en méditant sur sa miséricorde.

ỳ 51. Venez-y chanter ses louanges; qui que vous soyez, puissants ou faibles, riches ou pauvres, grands ou petits, savants ou illétrés, vous ne pouvez vous suffire sans votre père.

℣ 52. Vous ne pouvez être vertueux, si vous ne puisez à la source de toute vertu.

℣ 53. Ne croyez pas qu'il vous soit aussi utile de prier le Seigneur, de chanter ses louanges seuls à seuls et sans témoins.

℣ 54. Ne croyez pas que vous soyez dispensés de tout culte, parce que vous êtes plus éclairés que vos frères.

℣ 55. La science ne donne pas toujours la force dans l'adversité et la douleur.

℣ 56. Le savant n'est pas toujours l'homme sans préjugés, sans superstitions, sans faiblesse.

℣ 57. Qu'importe que vous ayez la science, si vous n'avez pas la force; de vastes connaissances, si vous ne savez pas vous conduire?

℣ 58. Qu'importe même que vous soyez réputés sages par le monde, si vous n'avez pas la sagesse?

℣ 59. La vertu de Caton, pour avoir été trop peu confiante en la protection des dieux et trop farouche dans le commerce de la vie, le fit désespérer des dieux et de l'humanité.

℣ 60. Le culte, osez-vous dire, est bon pour le peuple. Est-ce donc que le peuple ne fait pas partie de l'humanité? Est-ce que je ne suis pas votre Dieu comme le Dieu du peuple? dit le Seigneur.

℣ 61. Que dites-vous donc, quand vous voulez pour les uns ce que vous répudiez pour d'autres et pour vous-mêmes?

℣ 62. Voulez-vous donc encore, avec votre indiffé-

rence religieuse, nous ramener les castes des temps barbares?

℣ 63. Voulez-vous donc encore inspirer à l'homme du dédain, du mépris pour l'homme?

℣ 64. Voulez-vous que les uns soient destinés à l'ignominie et à l'abjection, et les autres à la gloire?

℣ 65. Les uns à la vérité, les autres à l'erreur? blasphème! blasphème que tout cela!

℣ 66. Et voilà où vient aboutir votre indifférence pour le culte!

℣ 67. Voilà comment vous n'êtes plus des enfants de Dieu, comment aussi vous n'êtes plus des frères entre vous!

℣ 68. Vous ne vous réunissez plus au nom de votre père commun, et partant il n'est plus entre vous de liens de famille.

℣ 69. Si je vous voyais à mes autels, dit le Seigneur, faisant brûler en mon honneur le même encens, me sacrifiant les mêmes victimes, je vous dirais tous mes enfants, et vous seriez tous de la même famille.

℣ 70. Mais ce n'est pas moi que vous adorez, c'est la mammone.

℣ 71. Je ne suis le Dieu d'aucun de vous. Vous avez tous des dieux étrangers.

℣ 72. Vous me serviriez sans doute si j'étais le Dieu de vos mauvaises passions.

℣ 73. Mais vos vils intérêts du temps étant les seuls que vous serviez, vous ne pouvez comprendre qu'il faille aussi songer à vos intérêts de l'avenir.

℣ 74. Vous courez donc tous, et sans vous arrêter, après le temps présent; tout ce que vous faites, c'est pour le jour présent : vous songez peu au lendemain.

℣ 75. Arrêtez, vous dis-je souvent; chaque jour a sa tâche.

℣ 76. Tous vos jours sont sacrifiés à l'exploitation de la terre, et vous ne donnez rien à celui qui vous a donné la terre.

℣ 77. Aussi, voyez comme vous vous dépossédez sans cesse les uns les autres; comme vous n'avez plus de frein, de justice.

℣ 78. Voyez comme le plus fort dépouille le plus faible, sans que le plus faible puisse se faire rendre justice.

℣ 79. Je ne suis plus au milieu de vous, parce que vous n'êtes point réunis en mon nom.

℣ 80. Vos assemblées sont des assemblées de méchants où ne règnent que l'hypocrisie et le mensonge.

℣ 81. Mon esprit n'y préside point; c'est le vôtre qui l'en a chassé, et on n'y entend que des discours méchants, des paroles d'iniquité.

℣ 82. On n'y honore plus que l'intrigue, on n'y forme plus que des desseins fratricides.

℣ 83. Vos intérêts sont divisés à l'infini, et pour les défendre, chacun de vous est obligé de se créneler dans sa maison.

℣ 84. Le pauvre souffre dans sa cabane, et meurt de faim, parce que le pauvre déteste le riche, et que le riche a des entrailles de bronze pour le pauvre.

℣ 85. Ce sont là vos mœurs sociales. Vous savez bien tout cela; vous le voyez bien; vous savez même que tôt ou tard la tempête qui gronde sourdement éclatera d'une manière terrible.

℣ 86. Vous dites même, vous qui êtes riches et puissants : *cette tempête qui gronde dévorera peut-être nos fortunes et nos personnes.*

℣ 87. Et vous qui souffrez dans la vie, dites aussi sans doute : *Cette révolution qu'il nous faudra faire sous peine de périr de misère, ne fera peut-être que hâter notre perte : qu'importe! ni paix ni trève entre nous : courons jusqu'à ce que nous mourions, les uns par trop de santé, les autres par trop de misère.*

℣ 88. Vous qui blasphêmez ainsi, vos vœux impies seront exaucés; vous périrez en vous déchirant de vos propres mains.

℣ 89. Vous errerez dans la vie seuls et sans famille; vous mourrez dans le désespoir, n'ayant à votre chevet que des héritiers avides qui ne me prieront que pour me demander votre mort, vous dit le Seigneur votre Dieu.

℣ 90. Notre culte, disent ceux qui n'ont ni religion ni culte, est tout intérieur; nous ne montrons point notre dévotion; nous offrons notre cœur et ne disons rien.

℣ 91. Et pourquoi ne voulez-vous point édifier vos frères en donnant au Tout-Puissant des marques de votre adoration et de votre reconnaissance?

℣ 92. Ne voyez-vous pas qu'en dérobant à vos frères les hommages que vous rendez à l'Éternel,

vous n'édifiez pas ceux que vous deviez édifier!

℣ 93. Vous êtes donc des enfants qui rougissez de votre père, qui n'osez le confesser publiquement, et qui vous cachez pour lui dire, *nous t'aimons*, comme vous feriez si vous commettiez un crime.

℣ 94. Et vous osez vous vanter du secret de vos adorations, et vous osez vous faire un mérite de ce qui n'est qu'une faiblesse, qu'une *lâcheté!*

℣ 95. Vous devez à Dieu le tribut de votre corps, comme vous lui devez le tribut de votre âme.

℣ 96. C'est Dieu qui vous a fait esprit et matière; votre culte ne doit donc pas être tout intérieur.

℣ 97. Nous nous réunissons, disent les enfants des hommes, et nous savons bien que l'homme n'est pat fait pour vivre seul.

℣ 98. Nous nous réunissons pour traiter des affaires publiques, des affaires de la patrie.

℣ 99. Nous nous réunissons aussi en famille pour nos affaires domestiques; mais qu'est-il besoin que nous nous réunissions dans le temple?

℣ 100. Nous n'avons rien à demander à Dieu, et Dieu ne peut rien nous offrir qu'il ne nous ait déjà donné.

℣ 101. Lui demander quelque chose serait lui faire injure; ce serait l'accuser d'imprévoyance. Nous nous suffisons à nous-mêmes en travaillant; Dieu n'a pas besoin de nous, et nous pouvons nous passer de lui puisqu'il n'a rien à nous donner.

℣ 102. Voilà les impies : Le devoir de la reconnaissance est, à leurs yeux, un fardeau insupportable.

℣ 103. Ils n'ont rien de plus, disent-ils, à espérer de l'être des êtres, et ils se croient dispensés de toute reconnaissance.

℣ 104. Ceci est rassurant, en vérité, pour ceux de leurs frères qui auraient la bonhomie de leur être utiles. Ils diraient aussi sans doute, quand ils en auraient tout reçu : Vous nous avez, par vos libéralités, faits riches et puissants; laissez-nous oublier en paix ce que vous avez fait pour nous.

℣ 105. C'est bien là, sinon votre langage, du moins votre conduite, à vous qui ne voulez pas de culte, qui feignez de ne pas comprendre que la créature puisse devoir quelques hommages au Créateur.

℣ 106. Qu'importe que Dieu n'ait pas besoin de vos hommages? qu'importe qu'il vous ait tout donné? en êtes-vous moins dépendants de lui?

℣ 107. Est-ce vous ou lui qui donnez la vie à toute la nature, qui faites succéder les saisons aux saisons, les années aux années, les générations aux générations?

℣ 108. Et si Dieu n'a pas besoin de vos hommages pour être heureux, faut-il en conclure que vous ne lui devez rien, et que vous n'avez pas besoin de votre père suprême.

℣ 109. Écoutez, impies qui blasphêmez en répudiant tout culte à Dieu, et vous dispensant de toute reconnaissance envers votre père et votre maître.

℣ 110. Vous renversez tout ordre établi, toute subordination, tout devoir parmi les hommes, quand

vous ne voulez pas qu'il y ait de relation entre le Créateur et la créature.

ỳ 111. Dès lors il ne peut y en avoir non plus entre les hommes. La grande chaîne des êtres est brisée par vous. Il n'y a plus que des individus dont les intérêts sont divers; la grande famille humaine n'est plus.

ỳ 112. Si vous ne devez rien à Dieu qui vous a tout donné, que vous doivent à vous vos enfants, à qui vous n'avez donné que quelques biens qu'ils possèdent aujourd'hui, et que demain peut-être ils ne posséderont plus?

ỳ 113. Si les hommes ne doivent rien à Dieu, que peuvent-ils se devoir entre eux?

ỳ 114. Il n'est donc point de serment qui les lie, point de service qu'ils soient obligés de reconnaître, point de rétribution selon les œuvres, partant, point de justice.

ỳ 115. Les relations sociales ne doivent donc être que des relations d'êtres qui ne se fréquentent et ne se communiquent entre eux que pour se dépecer en quelque sorte, et se détruire.

ỳ 116. La fausseté, la ruse, l'hypocrisie ou la force sont les seules vertus qu'il soit bon de pratiquer.

ỳ 117. Car, si la pratique de la justice, de la reconnaissance envers Dieu est inutile, à quoi pourrait servir cette pratique envers l'humanité?

ỳ 118. Tout s'enchaîne cependant, vous disent votre raison et votre expérience, hommes qui ne voulez pas de culte, qui dédaignez le recours à Dieu,

qui n'en appelez point à ce grand être dans vos peines et vos malheurs, et qui croyez follement ou tenir tout de vous-mêmes ou ne rien devoir à celui qui vous a tout donné.

℣ 119. Et si le culte à Dieu n'est point une obligation naturelle pour tous, un devoir le plus sacré, le plus saint des devoirs, que signifient, je vous le demande, ce souvenir de la Divinité que vous invoquez dans vos jugements, dans vos transactions, cette justice humaine que vous étayez de la justice divine pour donner plus de poids à vos paroles et faire respecter vos jugements?

℣ 120. Si le culte est inutile, pourquoi donc pleurez-vous un frère, un père, une épouse, un fils?

℣ 121. Pourquoi ces riches monuments funèbres, ces tombes ornées de cyprès, ces temples expiatoires si somptueux de sculptures, si pompeusement lugubres de magnifiques draperies et de chants religieux sublimes ?

℣ 122. Vous ne voulez pas de culte; vous voulez donc qu'il n'y ait aucune manifestation d'amour, de rapport, d'admiration de l'homme à Dieu!

℣ 123. Il faudra donc que j'étouffe dans un silence absolu ce que je ressens en contemplant la majesté des cieux et leur immensité!

℣ 124. Il ne me sera donc plus permis de chanter dans mes cantiques les louanges du Seigneur!

℣ 125. Artistes, brûlez vos pinceaux; les images sublimes sorties de vos mains, Dieu les a en horreur; la société doit les détruire.

℣ 126. L'homme ne voit plus ou ne doit plus voir par les yeux du corps, toucher avec les mains; ses sens, il n'en a plus; il est tout esprit, tout intelligence, et toute manifestation de ce qu'il éprouve est devenue pour lui ou impossible ou criminelle.

℣ 127. Ne croyez pas que ces conséquences soient forcées. Si vous détruisez tout culte extérieur, vous empêchez toute manifestation d'amour, de dévouement, de vertu, et la société n'est plus qu'une grande momie.

℣ 128. Ne condamnez point ce qui est naturel à l'homme commé à tous les êtres.

℣ 129. Ne cherchez point à détacher l'effet de sa cause; c'est impossible.

℣ 130. Contentez-vous de régler les rapports du fini à l'infini; ou plutôt faites, par votre zèle, par votre science, que l'ignorance ou la mauvaise foi ne vienne point altérer ces rapports.

℣ 131. Faites, par votre zèle pour la maison de Dieu, et par votre inaltérable dévouement au salut de vos frères, que les ambitieux et les hommes à convoitise n'abusent pas de la crédulité publique.

℣ 132. Ne souffrez pas que le culte des idoles vienne profaner le temple du Seigneur votre Dieu.

℣ 133. Ne faites point de Dieu des images de pierre et de bois pour les adorer.

℣ 134. Ne dites point : Cette statue a parlé, cette pierre s'est relevée, ce marbre s'est animé : le Ciel m'est favorable.

℣ 135. Car, tout cela, les impies le disent, et le Seigneur n'exauce point les impies.

℣ 136. Si vous faites des images de Dieu, ne les adorez pas, ne leur attribuez pas ce qu'il ne faut attribuer qu'à Dieu.

℣ 137. Si vous vous représentez Dieu, représentez-vous sa puissance, sa bonté, sa justice, sa miséricorde.

℣ 138. Si vous vous représentez Dieu, représentez-vous le grand être, le père de tous les hommes, le maître de la nature entière.

℣. 139. Ne dites pas : c'est le dieu des Indiens, des Chinois, des Juifs; dites : c'est le dieu de l'humanité.

℣ 140. Quand vous lui adressez vos hommages, ne dites pas : je te salue, je t'adore, Dieu des armées, Dieu puissant, Dieu terrible; vous blasphémeriez.

℣ 141. Dieu n'a ni armée ni combattants ; il n'est donc point le diéu des combats; il est le dieu de la paix et de l'humanité; il n'est point le dieu terrible, mais le dieu de toute bonté.

℣ 142. Quand vous adresserez des vœux au Seigneur, vous le prierez ainsi : *Dieu de la nature, fais que je sois fort par ta force, grand par ta grandeur, juste par ta justice, bon par ta bonté, miséricordieux par ta miséricorde.*

℣ 143. Vous ne pouvez donc refuser à Dieu un culte extérieur; vous lui devez donc le tribut de votre corps comme celui de votre intelligence.

℣ 144. Dieu vous ayant fait esprit et matière, vos bras doivent le louer aussi bien que votre esprit.

ỳ 145. Vous ne devez point rougir de rendre à l'auteur de toutes choses un culte raisonnable.

ỳ 146. Quelque philosophes que vous soyez, vous ne pouvez avoir de répugnance pour le culte que je vous enseigne; votre raison et la nature vous l'indiquent comme moi, et la reconnaissance vous en fait un devoir.

ỳ 147. Ce qui vous rend difficiles, cauteleux sur ce point, vous ne pouvez me l'opposer ici; car je ne vous dis point de vous agenouiller devant des madones ou devant des dieux inconstants et farouches.

ỳ 148. Je vous dis de porter vos hommages aux pieds de celui qui vous donne, à vous et à toute la nature, le mouvement et la vie.

ỳ 149. Les images que vous vous ferez de ce Dieu, vous n'en aurez point honte.

ỳ 150. Ces images vous montreront sa justice, afin que vous soyez justes vous-mêmes; sa bonté, afin que vous puissiez être bons; sa miséricorde, afin que vous soyez miséricordieux.

ỳ 151. Maintenant que vous savez le culte que vous devez à Dieu, apprenez bien ce que vous devez à la mémoire des bienfaiteurs de l'humanité.

ỳ 152. La grandeur de Dieu, sa justice, ses perfections, sont absorbantes pour la faible créature.

ỳ 153. L'imitation de ces perfections n'est possible que d'une manière infiniment imparfaite; il faut à l'homme des modèles qu'il puisse atteindre; autrement il pourrait se désespérer dans la pratique du bien.

ỳ 154. Qu'il s'excite donc à la vertu par les exemples de ceux qui l'ont pratiquée, et qu'après avoir payé à son Dieu le tribut de son adoration et de ses hommages, il honore la mémoire des hommes qui ont servi l'humanité.

ỳ 155. Qu'il prenne garde toutefois d'assimiler dans ses hommages la créature au créateur; que son souvenir de la créature ne soit point un outrage au créateur.

ỳ 156. Le culte de dulie le grandira, l'élèvera, l'ennoblira.

ỳ 157. En honorant la mémoire des grands personnages, il s'excitera lui-même à devenir grand.

ỳ 158. Il se croira capable de faire et de pratiquer ce que d'autres ont fait et pratiqué.

ỳ 159. La vertu lui semblera plus facile et plus aimable quand il la considérera dans autrui.

ỳ 160. Il ne dira pas : je ne puis être vertueux, juste, bon ; l'observance de ces vertus n'est pas possible.

ỳ 161. Il dira : je veux être honnête, bienfaisant, charitable, en un mot pratiquer la vertu, parceque c'est en cela que consiste le vrai bonheur.

ỳ 162. Je veux que ma mémoire soit sainte et révérée comme celle de Jésus-Christ, de Socrate.

ỳ 163. Ils ont suivi la vérité, pratiqué la justice; je suivrai la vérité et pratiquerai la justice.

ỳ 164. Un fils croit du devoir et de l'honneur de soutenir la réputation de sa famille, de ses ancêtres, en suivant la ligne de conduite qu'ils ont suivie.

ỳ 165. C'est là ce que j'appelle rendre à ses parents un culte de *dulie*.

ỳ 166. Le soldat qui veut briller dans les combats, étudie la vie militaire des braves qui l'ont précédé dans la carrière qu'il parcourt, et cherche à les imiter.

ỳ 167. Son courage s'excite par leur courage; sa valeur, son enthousiasme se réchauffent de leur valeur, de leur enthousiasme; c'est encore là un culte de *dulie*.

ỳ 168. Et, bien que la guerre ne vienne point d'une véritable civilisation, bien que la société, qui en est encore à exalter la science, la force qui consistent à savoir bien tuer les hommes selon les règles de la stratégie, soit une société plus près de la barbarie que de la civilisation, les Bayard, les Turenne, les Napoléon dans nos temps modernes, les Alexandre et les César des temps anciens, n'en sont pas moins des modèles à suivre dans l'état d'imperfection sociale.

ỳ 169. Et puis, où trouver des modèles accomplis? quoi que vous fassiez, vous ne trouverez jamais que des imperfections dans la pauvre humanité.

ỳ 170. Mais, voyez comme l'indifférence et l'apathie qui détruiraient tout bien, toute vertu dans l'homme, se réveillent aux pompes du culte!

ỳ 171. Voyez ces populations efféminées qu'un long calme avait assoupies, que l'exès des plaisirs avait énervées, une prière fervente à Dieu les ranime.

ỳ 172. Vous faites vibrer à leurs oreilles le nom d'un héros ou d'un bienfaiteur de l'humanité; elles

vous comprennent et se réveillent de leur sommeil de mort!

℣ 173. Votre voix est couverte d'applaudissements; on répète mille fois le nom ou les noms que vous avez fait entendre sur la place publique, dans le temple.

℣ 174. Tout ce peuple qui dormait, vous l'avez magiquement réveillé; que dis-je? vous en avez fait, avec le culte d'un nom, un peuple nouveau.

℣ 175. Ce n'est déjà plus cette population indolente, paresseuse, stupide, qui ne savait pas même se donner la peine d'être heureuse.

℣ 176. Ce n'est plus ce peuple apathique qui craignait tellement le travail et l'activité, qu'il aimait mieux se voir dévoré par la misère, que d'arriver à l'aisance par le plus mince travail.

℣ 177. Non, les exemples de grandeur, de vertu, de courage, de dévouement que vous avez montrés à ces hommes amollis par l'inaction et la volupté, ont redonné l'existence à ces cadavres; la vie leur est venue de la mort, et vous avez sauvé une société qui périssait faute d'aliments de l'âme.

℣ 178. Vous voulez de la science dans la société, honorez la science par le culte, panthéonisez vos savans.

℣ 179. Vous voulez du dévouement, honorez le dévouement; ayez des statues pour les Cincinnatus, les Vincent de Paule.

℣ 180. Vous voulez du courage civique, ayez un respect religieux pour ceux dont la foi et les con-

victions ont été invariables, qui n'ont cédé dans les circonstances difficiles, ni aux mauvais exemples, ni à la corruption.

℣ 181. Avec le culte, tout grandit autour de l'homme, tout s'anime, prend un corps, de l'expression, parle aux sens et à l'âme.

℣ 182. La mort vit dans la vie, ou plutôt il n'y a pas de mort; l'œuvre de l'homme se rapproche de l'œuvre de Dieu, et devient immortelle.

℣ 183. L'homme se donne à lui-même ici-bas, sur la planète qu'il habite, un avant-goût, une idée anticipée de son immortalité et de celle de la nature entière.

℣ 184. Tout devient utile à tous. L'homme intellectuel étend, développe son intelligence; l'homme matériel règle ses sens et les satisfait.

℣ 185. L'homme se comprend lui-même tout entier. Une partie de son être n'est plus en guerre avec l'autre.

℣ 186. Il connaît l'œuvre de Dieu en soi et dans la nature, et il ne s'attache plus follement à en exalter une partie au détriment de l'autre. La matière et l'esprit sont en parfaite harmonie, et il n'y a plus de guerre dans l'humanité.

℣ 187. Comme le culte est fondé sur la loi de Dieu, le culte n'est point un culte dangereux ou inutile.

℣ 188. On n'honore que ce qui est honorable, et on sait qu'il n'y a d'honorable que ce qui est utile.

℣ 189. Les mortifications du corps sont rangées

parmi les folies des cerveaux malades; on plaint ceux qui se macèrent; on ne les honore pas.

℣ 190. Les vertus stériles ne sont plus des vertus; chacun paie son tribut à la société, et ceux-là seuls laissent des souvenirs honorables à l'humanité, qui ont rempli les devoirs sociaux avec zèle et dévouement.

℣ 191. Les Antoine et les Hylarion ne sont plus de grands personnages, dignes des hommes de la postérité; ce sont d'illustres insensés.

℣ 192. Le culte qu'on rendait à ces illustres fous qui croyaient servir dieu et honorer l'humanité, en détruisant en eux ce qu'il y avait de Dieu et de l'humanité, on le rend maintenant à ceux qui ont su glorifier Dieu dans ses œuvres en laissant à leurs facultés physiques et intellectuelles l'usage que Dieu leur avait marqué.

℣ 193. Ministres et peuples, tous adorent Dieu en esprit et en vérité.

℣ 194. Tous rendent l'honneur à qui est dû l'honneur, la gloire à qui est due la gloire.

℣ 195. Le culte des idoles ne peut désormais prévaloir sur le véritable culte; l'intelligence sociale rend la superstition impossible.

℣ 196. Le culte grandit l'homme, en ce qu'il établit entre Dieu et l'homme, entre l'homme et son semblable, des rapports qui rattachent les anneaux de la grande chaîne des êtres, les fixent les uns aux autres en les faisant remonter à la souche, au principe de tout, qui est Dieu.

ỳ 197. Le culte donne l'essor aux sciences, aux arts, à l'industrie; car tout s'anime par le culte.

ỳ 198. Rien ne meurt, même pour la planète que nous habitons; car l'artiste donne de la couleur et du corps à tout.

ỳ 199. L'art personnifie tout, le crime pour le maudire; les bonnes actions, le bien, la vertu, pour les panthéoniser.

ỳ 200. Quand vous entrez dans les temples de la loi nouvelle, vous n'y voyez plus les statues de vierges déifiées pour avoir violé ou méprisé la loi de Dieu.

ỳ 201. L'hypocrisie et la folie n'ont plus d'autel nulle part; le culte des madones n'est plus.

ỳ 202. Chaque chose maintenant s'appelle du nom qui lui est propre.

ỳ 203. La reproduction ou la fécondité s'appelle quelque chose, et la virginité néant.

ỳ 204. La société n'a non plus ni autels, ni louanges, ni souvenirs pour ces hommes qui ont passé leur vie à faire la guerre à d'autres hommes.

ỳ 205. Si cette guerre a eu pour but unique la destruction d'un parti par un autre parti, les noms de ceux qui l'ont faite sont marqués du sceau de la réprobation.

ỳ 206. Si ç'a été une guerre d'intérêt social, la mémoire de ses auteurs est consacrée par le culte.

ỳ 207. Rien, disais-je, ne se perd, ne s'anéantit, ne meurt pour la société, devenue plus intelligente depuis qu'elle connaît le vrai Dieu, et qu'elle sait l'adorer.

℣ 208. Rien ne se perd, même pour notre planète, pour le temps présent; car tout revit dans la pensée, dans le souvenir, et cela aux yeux du corps comme aux yeux de l'esprit.

℣ 209. L'homme n'a plus de désespoir; il n'est plus seul; ceux qu'il a perdus, il peut encore les voir même ici-bas, et il sait que rien ne meurt pour toujours.

℣ 210. Ses chagrins, sa douleur sont passagers; ils ne sont point mortels.

℣ 211. Il n'honore point le cadavre d'un mort, quand il prie sur une tombe; il sait que cette cendre inanimée qu'il arrose de ses larmes doit le ranimer.

℣ 212. Et c'est cette foi qu'il a en l'avenir, qui grandit son être, qui l'exalte, qui l'élève, et qui en fait un Rubens, un Raphaël, un Michel-Ange!

CHAPITRE VII.

DE L'ÉTERNITÉ DE DIEU, ET DE LA CO-ÉTERNITÉ DES MONDES.

℣ 1. Dieu est éternel et les mondes aussi.

℣ 2. Dieu est éternel, parce que Dieu ne peut ni commencer ni finir.

℣ 3. N'y a-t-il que Dieu d'éternel?

℣ 4. Tout ce qui est est éternel, mais n'est pas éternel comme Dieu.

℣ 5. Tout ce qui est est éternel comme l'effet toujours subsistant d'une cause produisant toujours.

℣ 6. Ainsi les mondes ont toujours existé et existeront toujours, parce que les mondes étant le produit d'une cause toujours créatrice, il n'y a jamais eu un seul instant où cette cause infiniment active ait pu être sans produire.

℣ 7. *Je suis celui qui est*, dit le Seigneur, *qui a été et qui sera.*

℣ 8. Ce qui ne veut pas dire que Dieu ait jamais été, qu'il soit ou qu'il doive jamais être seul.

℣ 9. La solitude, l'inaction ne peuvent se concevoir avec Dieu qui est le mouvement et la vie.

℣ 10. Si Dieu n'a pu exister un seul instant sans produire, sans créer, sans organiser, que voulez-vous dire quand vous parlez du commencement des mondes?

℣ 11. Comprenez-vous bien l'œuvre de Dieu qui commence?

℣ 12. Qu'est-ce qu'un dieu resté seul durant des milliards d'années, qui, un jour s'éveille et dit : *faisons quelque chose de peur que l'ennui s'empare de nous.*

℣ 13. Homme, quand tu parles de Dieu, que ce ne soit pas du moins pour l'outrager en le faisant semblable à toi.

℣ 14. Est-ce qu'il t'appartient de limiter ainsi l'action de Dieu?

℣ 15. Ne vois-tu pas que Dieu n'opère point comme toi, dans le temps?

℣ 16. Ce qui était hier pour lui, est aujourd'hui comme hier.

℣ 17. Impie et méchant, fourbe et menteur, inconstant et capricieux, ignorant et borné que tu es, ne blasphème point en donnant à Dieu ta pensée impie et méchante, ta volonté inconstante et mobile, ton intelligence finie et bornée.

℣ 18. Pour comprendre Dieu, pour comprendre les mondes, remonte jusqu'à Dieu qui t'a fait toi et les mondes, et tu connaîtras Dieu, les mondes, et tu te connaîtras toi-même.

℣ 19. Mais pour mesurer Dieu, les mondes et toi-

même, garde-toi de prendre pour terme des œuvres de Dieu ta petite planète; ce n'est qu'un point dans l'immensité.

℣ 20. Ne dis pas : C'est là toute la puissance de Dieu, toute sa science, c'est tout ce qu'il a su faire.

℣ 21. Sans doute, c'est là ce que t'a appris un pédagogue ignorant ou menteur; mais ce n'est là qu'un iota, qu'une parcelle infiniment petite du grand tout.

℣ 22. Ne dis pas : C'est là la science de tous les âges du monde, de toutes les générations, c'était la science de mon père et de mon confesseur.

℣ 23. C'est l'histoire de l'humanité depuis son berceau; dois-je donc répudier d'un seul mot l'ouvrage de soixante siècles?

℣ 24. Et qu'importent la date et le temps, si l'œuvre des temps n'est point l'œuvre de Dieu?

℣ 25. Le temps sanctifie-t-il donc ce qui est mauvais?

℣ 26. Le temps emporte souvent ce que le temps a fait.

℣ 27. C'était le temps qui avait fait les idoles égyptiennes, et les idoles égyptiennes sont tombées.

℣ 28. C'était le temps qui avait fait le dieu jaloux des Hébreux, et le dieu des Hébreux n'est plus dieu.

℣ 29. C'était le temps qui avait mis la foudre dans les mains de Jupiter, et Jupiter a perdu la foudre.

℣ 30. C'était le temps qui avait jeté les peuples à la gueule dévorante des vils tyrans de Rome catholique, et c'est le temps, aujourd'hui, qui dévore de peur

ces vils tyrans qui ont si longtemps dévoré les peuples.

℣ 31. Le temps n'est pas plus immobile que Dieu qui le donne.

℣ 32. Le temps marche comme tout le reste; l'homme qui veut l'arrêter est entraîné par lui.

℣ 33. Le monde ne saurait être plus immobile que le temps.

℣ 34. Il ne faut pas dire : Les colonnes d'Hercule sont là; on ne peut passer. On passe, vous dis-je, ou on tue la sentinelle.

℣ 35. L'œuvre de Dieu ne connaît d'autre maître que Dieu, et Dieu ne lui dit point : Arrête.

℣ 36. Que faites-vous donc, jouteurs du moyen âge, vieux débris de monastère, vieilles pierres lézardées des vieux temples des enfants de Babel? passez, passez le fleuve, il est encore temps; plus tard, il vous noiera.

℣ 37. Ne vous obstinez pas à ramasser les vieux haillons de vos pères; ils sont usés jusqu'à la corde.

℣ 38. Ne les ramassez pas; la lumière de Dieu qui vous éclaire les a percés à jour.

℣ 39. Ils ne peuvent cacher davantage les turpitudes de vos dieux mensongers.

℣ 40. Déjà, pour vous être trop obstinés à leur conservation, vous avez éprouvé bien des chocs, bien des révolutions.

℣ 41. Le volcan que vous aviez voulu contenir a tué un grand nombre d'entre vous; ceux qui restent

sont encore couverts des nombreuses blessures que leur a faites son explosion.

ỳ 42. Rangez-vous donc, imprudents qui dites : Le volcan n'éclatera plus.

ỳ 43. Qu'avez-vous fait pour empêcher de nouvelles et plus terribles explosions?

ỳ 44. Ne vous tiraillez-vous pas les uns les autres, comme auparavant?

ỳ 45. Que dis-je? mais c'est maintenant que la guerre est plus allumée parmi vous.

ỳ 46. Et cette guerre se fait entre la science et l'ignorance, entre la lumière et les ténèbres, entre ceux qui voient et ceux qui sont aveugles.

ỳ 47. Et cette guerre se fait aussi entre ceux qui ont la lumière, mais qui la cachent, et ceux qui en ont aperçu la lueur, qui veulent la voir telle qu'elle est, et qui ne peuvent l'obtenir.

ỳ 48. Vous qui l'avez, cette divine lumière, ne la cachez plus.

ỳ 49. Vous qui ne l'avez pas, parce que vous vous fixez trop à la terre, contemplez le ciel; Dieu vous la montrera.

ỳ 50. Dès que vous l'aurez entrevue, vous voudrez encore la voir; votre cœur sera inondé de bonheur; votre intelligence sortira du cercle étroit que vous lui aviez tracé.

ỳ 51. Vous verrez d'autres cieux, une autre terre, d'autres planètes, et, peu à peu, vous aurez de Dieu et de tout l'idée que vous devez en avoir.

ỳ 52. Vous direz avec Copernic : *La pesanteur est*

une propriété de la matière ; cette propriété est commune à la terre, à la lune, au soleil et aux planètes. La pesanteur, par son action, fait que les planètes s'agglomèrent et tendent vers un centre commun.

℣ 53. Ce centre, quel est-il? vous le chercherez encore parmi les objets merveilleux qui frappent vos regards dans l'immensité.

℣ 54. Maintenant que vous êtes un enfant docile qui écoutez la voix de la nature que Dieu vous fait parler aux yeux, vous aurez toujours des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

℣ 55. Vous avez fait un pas immense; mais vous êtes encore loin du but.

℣ 56. Ne vous rebutez pas dans le trajet, et vous arriverez. Quelques feuillets du grand livre du monde se sont déjà ouverts pour vous.

℣ 57. D'autres secrets vous seront dévoilés ; reposez votre esprit pour qu'il ne succombe pas sous les flots de lumières ; vous allez connaître d'autres prodiges.

℣ 58. Vous voilà donc sur la voûte des cieux, contemplant ce qui roule sur votre tête avec tant d'harmonie.

℣ 59. Vous avez deviné quelque chose de cette marche sublime des globes célestes.

℣ 60. Mais un vide se fait encore sentir en vous. Vous n'avez point encore le nœud de l'énigme de la nature.

℣ 61. Car, ce n'est pas tout que cette pesanteur de la matière que vous avez trouvée. Qui a fait la

matière, qui lui a donné la propriété que vous venez de découvrir?

ỳ 62. Qui a donné cette même propriété à notre planète, à la lune?

ỳ 63. Qui a fait que ces globes que nous voyons dans l'espace tendissent, par leur pesanteur même, à s'arrondir et à se rapprocher autour d'un centre commun?

ỳ 64. Questions ardues, profondes, presqu'inintelligibles au prime-abord, et dont il faut pourtant trouver la solution, sous peine de n'avoir ici-bas, au lieu de la vie, qu'une existence de brutes.

ỳ 65. Sous peine d'errer dans la vie comme dans un labyrinthe sans issue.

ỳ 66. J'aperçois de nouvelles lueurs; ces lueurs deviennent de plus en plus saillantes; j'approche, et j'ai vu une lumière qui jette plus de clarté.

ỳ 67. Peut-être vais-je résoudre les questions que je me suis faites.

ỳ 68. Si la solution n'est pas satisfaisante, je chercherai encore; car Dieu m'a donné l'éternité et l'infini pour chercher.

ỳ 69. Je sais maintenant ce qui attire ces globes et les repousse.

ỳ 70. Je sais pourquoi il n'y a point de heurtement, de choc, de confusion, de destruction dans leur marche.

ỳ 71. Je ne comprenais pas parce que je ne voyais pas la cause motrice et créatrice de tout ceci; voici venir une nouvelle lumière.

℣ 72. J'ai trouvé le centre vers lequel se meuvent ces globes qui roulent dans l'espace.

℣ 73. L'astre qui fait succéder le jour à la nuit, la lumière aux ténèbres, la vie à la mort dans toute la nature, voilà la cause motrice que j'ignorais.

℣ 74. Cette cause motrice, vivifiante, Dieu me l'a révélée aussi par un homme.

℣ 75. Kepler a vu comment les globes célestes, attirés et repoussés, se meuvent, s'agitent sans cesse autour du Dieu visible de la nature.

℣ 76. Il a vu comment, après avoir suivi une marche qui semble vagabonde et anarchique, ils revenaient de leurs courses séculaires au même point d'où ils étaient partis, sans le moindre heurtement, sans le plus mince désordre.

℣ 77. Ainsi donc, les globes célestes se meuvent, s'agitent autour du soleil.

℣ 78. Ainsi donc, le soleil les attire et les repousse, puisqu'ils s'approchent, puis se retirent pour revenir toujours au point de départ.

℣ 79. Mais encore une fois, comment cela se fait-il?

℣ 80. Je suis loin encore d'avoir le pourquoi et le comment de tout ceci.

℣ 81. Marche, marche, me dit une voix céleste, et tu arriveras au dénoûment.

℣ 82. La voix céleste ne m'a point trompé; encore un coin du voile qui vient de se déchirer.

℣ 83. Je connais maintenant la force qui attire tout vers un centre commun, et la force qui repousse

tout de manière à ce que rien ne se heurte et ne se brise.

℣ 84. Je connais aussi la loi de la chute des corps.

℣ 85. Hooke m'a révélé la première de ces merveilles, la force, que j'appellerai *centri-attractive*.

℣ 86. Huygens m'a montré la deuxième, qui se nomme force *centrifuge*.

℣ 87. Et enfin Galilée m'a appris la loi de la chute des corps.

℣ 88. Que de prodiges le Seigneur m'a fait connaître!

℣ 89. Comment ne marcherais-je pas maintenant avec une nouvelle ardeur dans la carrière que j'ai déjà parcourue avec tant de succès?

℣ 90. La promesse du Très-Haut n'a point été une vaine promesse.

℣ 91. Des flots de lumière m'arrivent de toutes parts.

℣ 92. Un homme plus grand que les autres a, pour ainsi dire, pris la lumière aux cieux.

℣ 93. Dieu l'a illuminé d'un rayon de sa divine clarté; il lui a communiqué quelque chose de sa puissance et de sa science infinie.

℣ 94. Cet enfant de Dieu, cet enfant de prédilection a mérité la protection divine; une pensée de Dieu lui est échue comme à un enfant privilégié.

℣ 95. Cette pensée est une pensée capitale, régénératrice, qui doit renverser de fond en comble toutes les vieilles erreurs à la faveur desquelles on avait si longtemps exploité l'humanité.

ỳ 96. Newton a détrôné à tout jamais les croyances superstitieuses; il ne doit plus y avoir maintenant de foi aveugle.

ỳ 97. Croire, en matière religieuse, ne signifie plus donner son assentiment à des dogmes inintelligibles.

ỳ 98. Le voile impénétrable du sanctuaire est déchiré. La vérité n'a plus de nuages, elle se montre nue à l'homme.

ỳ 99. Les prédicateurs qui n'aiment qu'à prêcher dans les ténèbres et l'obscurité ne sont plus écoutés.

ỳ 100. Dieu s'est montré à la terre. Il a dit aux peuples et aux prêtres qui il était, lui, et ce qu'ils étaient, eux, peuples et prêtres.

ỳ 101. La véritable action de Dieu sur la créature est connue.

ỳ 102. Cette action ne change point, ne se modifie point selon les temps, les circonstances et les pays, comme on le disait.

ỳ 103. Les lois de l'homme l'avaient tronquée, cette action, l'avaient morcelée, dénaturée, anéantie, pour ainsi dire.

ỳ 104. La véritable science vient de tout rétablir.

ỳ 105. L'œuvre de Dieu n'a point commencé comme l'œuvre de l'homme.

ỳ 106. Ni Dieu ni ses œuvres ne commencent; ni Dieu ni ses œuvres ne finissent.

ỳ 107. La fin et le commencement, tout cela, c'est de l'homme, et de l'homme qui n'a pas la vraie lumière, la véritable science.

ỳ 108. Le commencement et la fin, c'est le prêtre

ignorant ou de mauvaise foi, qui les a faits pour effrayer l'homme, lui faire payer son entrée dans la vie et le rançonner jusque dans la tombe!

ỳ 109. Ne crains plus, ô homme, ta destruction. Dieu ne t'a pas fait pour t'anéantir.

ỳ 110. Si tu es coupable, crains seulement le passage de cette vie à une autre vie où il devra y avoir une expiation pour toi, mais ne désespère jamais.

ỳ 111. Cette expiation, quelque sévère qu'elle puisse être, ne doit être que temporaire, et proportionnée à tes délits.

ỳ 112. Dieu, tôt ou tard, doit te rendre au bonheur.

ỳ 113. Ces corps immenses que Dieu a semés dans l'espace, Dieu ne les détruit pas.

ỳ 114. Ces corps ont une marche régulière, et ils viennent toujours aboutir à un point marqué par Dieu.

ỳ 115. Leurs révolutions, ou plutôt leur marche dans l'immensité ne les altère point, ne les use point.

ỳ 116. Ils sont, après des siècles, ce qu'ils étaient il y a des siècles.

ỳ 117. Or, les lois de ton Dieu sont les mêmes pour tous, et dans leur application, et dans leurs effets.

ỳ 118. Si ces lois ne sont pas destructives des grands corps suspendus dans l'espace, elles ne le sont pas davantage des petits corps.

ỳ 119. Si le tout, le grand tout ne périt point, pourquoi donc les parties de ce grand tout périraient-elles?

ỳ 120. Tout se compose de tout; les parcelles doivent rester si les grands corps auxquels elles appartiennent ne doivent point périr.

ỳ 121. Ne venez donc plus nous dire : le monde a péri par l'eau une fois; il doit être détruit par le feu plus tard.

ỳ 122. Ne dites point cela, vous mentiriez. Dieu ne détruit pas ses œuvres, pas plus qu'il ne se détruit lui-même.

ỳ 123. Pour que Dieu détruisît ce qu'il a fait, il faudrait que Dieu eût mal fait ce qu'il a fait, et Dieu ne peut mal faire.

ỳ 124. Écoutez, dit le Seigneur, par son véritable prophète : tout gravite vers son tout.

ỳ 125. Ce tout qui est moi, doit toujours être, est toujours et a toujours été.

ỳ 126. Ce n'est donc ni hier, ni aujourd'hui seulement et demain qu'a été, qu'est et que sera cette gravitation universelle.

ỳ 127. Elle n'a pas eu plus de commencement et n'aura pas plus de fin que moi.

ỳ 128. Mon prophète Newton a pesé votre planète, il a pesé la lune, le soleil; il a pesé les planètes, et mesuré la force qui les maintient dans leurs orbites; il a dit les harmonies qui les balançaient dans les cieux.

ỳ 129. Il a fait tout cela comme je lui avais commandé, et il a trouvé la vérité qu'il cherchait parce qu'il la cherchait pour la trouver.

℣ 130. Par moi, il lui a été donné de connaître mon soleil qui vous réchauffe et vous éclaire.

℣ 131. Je lui en ai fait connaître le poids et la mesure.

℣ 132. Je lui ai dit comment cet astre, par son poids, sa force et sa grandeur, soutenait tous les mondes.

℣ 133. Toutes ces merveilles, je les lui ai dévoilées parce qu'il n'avait point corrompu son cœur.

℣ 134. Parce qu'il était probe de la véritable probité, juste de la véritable justice.

℣ 135. Ces merveilles, je les lui ai dévoilées parce qu'il ne devait pas, je le savais, les cacher au peuple, comme ces philosophes impies et hypocrites que vous avez au milieu de vous, mes enfants.

℣ 136. Ils vous trompent, ces derniers. Méchants comme vos prêtres, menteurs comme eux, ils vous tiennent la lumière sous le boisseau.

℣ 137. Traîtres qu'ils sont à l'humanité, ils ne se servent des lumières qu'ils ont acquises que pour enchaîner les peuples et les abrutir.

℣ 138. Ils connaissent mes lois, ils savent qu'elles ne changent point selon les caprices de l'homme, et ils ne rougissent pas de laisser croire aux ignorants qu'un misérable qui a l'impudeur de se dire inspiré par moi, a le pouvoir de faire des miracles.

℣ 139. Ces, dis-je? ces hommes sans dieu, sans conscience, ont formé au milieu de vous une épouvantable conspiration.

℣ 140. Ils se sont réunis dans des synagogues de

pestilence, et ils ont dit : Nous sommes philosophes et vous êtes prêtres, eh bien ! entendons-nous pour tromper le monde.

℣ 141. Allons, allons, à l'œuvre tous. Nouveaux bénédictins, nouveaux moines du dix-neuvième siècle, nous avons la lumière, gardons-la pour nous.

℣ 142. Que quiconque voudra dire la vérité aux nations soit empoisonné, ou attaché à la croix, ou jeté aux bûchers !

℣ 143. Que son corps soit traîné et livré au peuple avec mépris, afin que le peuple le dépèce dans sa fureur et en jette les parcelles au vent !

℣ 144. Depuis quelques siècles, Dieu semble avoir jeté un regard de compassion sur les peuples.

℣ 145. Ils sortent de l'état d'esclavage où les avait tenus si longtemps la vieille foi religieuse.

℣ 146. Les cieux ont déchiré le voile qui les cachait aux ignorants, grâce à l'indiscrétion philanthropique des Galilée, des Kepler et des Newton.

℣ 147. Le Dieu qu'adoraient nos pères n'est plus regardé maintenant que comme le Dieu des imbéciles et des fripons.

℣ 148. Ses autels sont abandonnés, ses temples détruits, ses ministres conspués.

℣ 149. Nous-mêmes, nous-mêmes, ô maladresse inconcevable ! nous avons contribué, par nos enseignements et nos actes, à toutes ces calamités qui nous désolent maintenant.

℣ 150. Et déjà nous recueillons ce que nous

avons semé. Nous avons perdu ce droit divin qui avait fait la fortune de nos aïeux.

ỳ 151. Ce droit, il faut le reprendre à tout prix. Mentons, puisqu'il faut mentir, et que nos vieilles divinités viennent à notre aide.

ỳ 152. Ressuscitons la vieille astrologie, et lançons au nom de notre Dieu l'anathème contre les modernes Galilées, en attendant qu'il nous soit donné de les attacher au poteau et de les faire brûler.

ỳ 153. Périsse la science astronomique qui a éclairé le monde, et vive la thaumaturgie qui détrône Dieu et gouverne le monde à sa place!

ỳ 154. Nous savons bien que les morts ne ressuscitent point ici-bas à la voix d'un homme; que la planète qu'ils ont quittée n'est point celle où ils doivent jouir immédiatement d'une nouvelle vie.

ỳ 155. Car, nous savons que tout s'enchaîne si bien dans les lois du véritable Dieu, qu'un iota de ces lois ne peut être changé sans que, par là même, la grande machine des mondes soit bouleversée.

ỳ 156. Qu'importe? disons que nous disposons, quelquefois du moins, de la volonté de Dieu; qu'il obéit à notre voix, et que son soleil même, *qui ne marche pas*, s'arrête à notre commandement.

ỳ 157. Et lorsque les enfants du peuple auront cru cela, ils le diront à leurs parents, et leurs parents le croiront.

ỳ 158. Et s'ils ne le croient pas, nous les menacerons; et, si nos menaces n'opèrent rien, nous les priverons de nos enseignements d'abord.

℣ 159. S'ils s'opiniâtrent, nous leur ôterons nos faveurs, les épouvanterons de la colère céleste, et leur ferons craindre dans l'avenir la perte même de leurs biens temporels.

℣ 160. Et lorsque l'ignorance, l'abrutissement du fanatisme des peuples auront succédé à l'indifférence et à la lâcheté des hommes du jour, nous rétablirons les saints tribunaux, les saints bûchers de la sainte inquisition.

℣ 161. C'est alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; c'est alors que nous nous réjouirons avec un père, des temps anciens, *de voir tant de philosophes, de comédiens, d'impies* brûler ici-bas de par nous, en attendant qu'ils brûlent de par notre Dieu, dans l'éternité.

℣ 162. Admirable conspiration que la nôtre, disent les impies du jour, les ennemis de Dieu et des hommes, qui nous livrera le monde pieds et mains liés!

℣ 163. Pensée riche et féconde, qui va nous engraisser de la misère publique!

℣ 164. A nous donc la terre et ses habitants! à nous aussi le Dieu qui commande à la terre, car ce Dieu ne commande que par nous!

℣ 165. Et qui le croirait! ce discours impie n'a point révolté la terre!

℣ 166. Ses habitants étaient si corrompus, et leur corruption les avait tellement avilis, que quelques cris à peine se sont élevés pour flétrir tant d'audace!

℣ 167. Et les impies qui avaient conspiré, voyant

qu'ils n'avaient affaire qu'à une société de cadavres, se sont dit : La victoire est à nous.

℣ 168. Étouffons ces quelques voix qui restent, et puis nous ferons ce qui nous plaira.

℣ 169. Et parce qu'ils n'entendent plus l'anathème gronder sur leurs têtes, ces impies se croient en parfaite sécurité.

℣ 170. Et ils se disent : Nous sommes bien ; tout dort autour de nous.

℣ 171. Nos enseignements nous ont donné la puissance de Dieu même ; le monde est à nous ; nul n'y peut rien ; Dieu, tout puissant qu'il est, n'ose nous en disputer la possession.

℣ 172. Je dois, mes enfants, souffrir ces blasphèmes pour punir vos iniquités à tous, dit le Seigneur.

℣ 173. Car tous vous avez été coupables, à l'exception pourtant de mes prophètes qui vous ont annoncé tant de fois la destruction de Babylone prostituée.

℣ 174. Mais vous n'avez point écouté leur voix. Vous les avez même persécutés.

℣ 175. Vous n'avez aimé et glorifié que ceux qui se riaient de vos malheurs, qui entretenaient votre misère et vous empoisonnaient par de fausses doctrines.

℣ 176. Vous les avez entendus mille fois ces hommes selon mon cœur, crier dans les rues, sur les places publiques : malheur, malheur à Jérusalem !

℣ 177. Et vous avez passé sans détourner la tête.

Et parce que ceux qui criaient n'étaient point vêtus de pourpre, vous les avez dédaignés!

℣ 178. Eh bien! c'est moi qui vous ai aveuglés ainsi pour vous punir de vos rapines.

℣ 179. Et il fallait bien que celui-là seul qui donne la lumière et le sens, vous eût ôté tout sens et toute lumière.

℣ 180. Comment, sans un tel prodige, expliquer l'aveuglement dans lequel vous êtes tombés depuis que ma justice s'est appesantie sur vous?

℣ 181. Voyez quelle logique est la vôtre! Ce sont mes prophètes que vous repoussez d'au milieu de vous, que vous tuez.

℣ 182. Et mes prophètes, que vous ont-ils fait? se sont-ils engraissés de vos sueurs? vous ont-ils dépouillés?

℣ 183. Ont-ils amené en captivité vos femmes et vos filles?

℣ 184. Non, non, mille fois non. Ils sont morts pauvres; vous en convenez!

℣ 185. Pourquoi donc alors les avoir égorgés? Ceux qui ne possèdent rien n'ont rien dérobé, sans doute.

℣ 186. Et ceux qui possèdent, qui ont légitimement acquis et qui soutiennent ceux qui ne possèdent pas, doivent-ils donc être dépouillés?

℣ 187. Voilà cependant les victimes que vous immolez dans votre colère!

℣ 188. Et tout cela, je permets que vous le fassiez, parce que vos crimes sont venus jusqu'à moi.

℣ 189. Et que les justes, s'il en est encore parmi

vous, ne soient point ébranlés; qu'ils ne se scandalisent point de la manière dont j'exerce ma justice.

ỳ 190. Qu'ils n'envient point vos voluptés, vos joies, vos plaisirs, vos débauches.

ỳ 191. Qu'ils ne s'écrient pas dans le découragement et la douleur : Dieu n'est pas juste de permettre le triomphe des impies.

ỳ 192. Tout n'est pas joie pour le méchant, ou plutôt, rien qui soit pour lui la véritable paix du cœur.

ỳ 193. Ma justice est là qui entretient dans son cœur le ver rongeur qui le déchire sans cesse.

ỳ 194. Elle s'attache à ses pas, le poursuit partout, et quand sa bouche dit : Je suis heureux, sa conscience lui dit : Tu mens.

ỳ 195. Il grimace le bonheur, moi je lui défends d'être heureux.

ỳ 196. Et puis, vous qui souffrez de l'iniquité des hommes, consolez-vous.

ỳ 197. N'ai-je pas l'éternité pour rendre à chacun selon ses œuvres?

ỳ 198. Ne murmurez pas, car je saurai vous venger.

ỳ 199. Vous qui savez que rien ne finit; vous qui savez que je n'ai rien fait pour le temps, ne vous désespérez pas.

ỳ 200. Ceux qui vous humilient de leurs dédains, qui vous éclaboussent de leur boue, je les rendrai faibles comme des roseaux.

ỳ 201. Après ce pèlerinage que vous faites sur votre planète, vous arriverez tous à une vie meil-

leure pour les justes et terrible pour les méchants.

℣ 202. Rien ne sera perdu des bonnes et des mauvaises actions. Moi qui ai compté les grains de sable des vastes mers, moi qui connais le nombre de vos cheveux, je connais aussi le nombre de vos pensées, de vos désirs, et ce que vous faites, je ne l'oublie pas.

℣ 203. Ne sentez-vous pas que maintenant même je combats avec vous contre vos ennemis?

℣ 204. N'est-ce pas moi qui vous donne cette assurance que vous avez, ce calme qui étonne les mondains, ce courage qui se rit de leurs sarcasmes?

℣ 205. Voyez les hypocrites qui vous entourent, ont-ils, comme vous, la tête haute et digne?

℣ 206. Vous regardent-ils comme vous les regardez? osent-ils vous fixer comme vous les fixez vous-mêmes?

℣ 207. Votre regard ne tue-t-il pas leur regard? votre œil ne semble-t-il pas asphyxier le leur?

℣ 208. Qui donc vous a donné cette puissance? moi, mes enfants; car ma justice s'exerce par votre justice, même d'ici-bas.

℣ 209. N'enviez donc plus le sort du méchant; il est plus malheureux que vous. C'est à lui d'envier votre bonheur.

℣ 210. S'il peut faire souffrir votre corps; s'il a le pouvoir de vous dépouiller, quand il est le plus fort, vous, vous pouvez toujours, d'un seul de vos regards, lui arracher la paix du cœur.

℣ 211. Son œil est morne et tremblant comme le

crime; le vôtre est calme et assuré comme la vertu.

℣ 212. Le vôtre plonge dans les cieux sans crainte; moi qui suis votre père, je me plais à vous attirer à moi, parce que vous êtes justes et que j'aime la justice.

℣ 213. Mais le méchant, en contemplant les cieux, craint de rencontrer mon regard; je veux qu'il ne fixe que la terre.

℣ 214. Voyez ces faux moralistes du jour, ces scribes, ces pharisiens du siècle, qui empoisonnent vos enfants et vos femmes par leurs détestables doctrines; voyez, vous dis-je, s'ils ont le regard franc et dégagé comme l'honnête homme.

℣ 215. Ils savent bien qu'ils mentent; que Dieu les voit, et que ce qu'il y a d'honnêtes gens dans le monde, d'hommes vertueux, les condamne.

℣ 216. Leur regard est faux comme leur parole; avant de vous parler et de vous débiter leurs mille mensonges, ils semblent s'accuser eux-mêmes et vous dire qu'ils vont vous tromper.

℣ 217. Il est vrai qu'on serait tenté de croire que vous ne valez guère mieux que ces hommes hypocrites; car, bien que vous les connaissiez pour ce qu'ils sont, vous n'en avez pas moins la faiblesse ou la barbarie de leur livrer l'avenir de ce que vous avez de plus cher au monde.

℣ 218. Mais que vous soyez faible ou méchant, c'est ici un hommage que vous rendez à la vertu par la défiance et le dégoût que vous montrez, dans vos paroles du moins, pour ces hommes à double face.

ỳ 219. Et ce témoignage éclatant par lequel vous flétrissez l'hypocrisie, c'est Dieu qui vous pousse à le rendre; c'est sa justice qui poursuit l'iniquité par vous.

ỳ 220. Il veut qu'il n'y ait pas de paix pour l'impie; il veut que le mensonge soit flétri partout, et par ceux même qui ne sont pas entièrement véridiques.

ỳ 221. Or, de bonne foi, croyez-vous maintenant que Dieu soit injuste, partial, qu'il ne donne pas à chacun selon ses œuvres?

ỳ 222. Croyez-vous que cet homme dont le métier est d'enseigner chaque jour ce dont il ne croit pas un seul mot, ne soit pas dans un état de tremblement et de terreur continuels?

ỳ 223. Ne voyez-vous donc pas qu'il n'a le libre usage d'aucun de ses membres; que son hypocrisie le tient comme dans un étau?

ỳ 224. Ne voyez-vous pas que le sol même qu'il foule ne lui présente aucune solidité?

ỳ 225. Il lui paraît que le peuple qu'il a trompé le poursuit et va le détruire en le faisant rentrer dans la terre.

ỳ 226. S'il voit des rassemblements sur les places publiques, dans le bourg, dans la cité, il se dit : C'est de moi qu'on parle sans doute, et on me maudit.

ỳ 227. Vous passez, vous qui êtes honnête, qui n'avez trompé personne; mais ce moraliste qui a trompé tout le monde s'arrête en tremblant, se retourne, et va se cacher en fuyant la lumière comme un voleur.

ỳ 228. Et vous qui avez adoré Dieu comme il veut qu'on l'adore; vous qui n'avez point voulu détruire l'œuvre de Dieu en attaquant ses lois, vous traversez la foule, calme et tranquille.

ỳ 229. Car la foule vous bénit parce que vous êtes vrai dans vos paroles et votre conduite; parce que vous êtes justes de la justice de Dieu, bon de sa bonté, miséricordieux de sa miséricorde.

ỳ 230. Le méchant donc expie bien dès ici-bas ses crimes.

ỳ 231. Mais je sais que cette expiation ne suffirait pas pour la justice de Dieu et la satisfaction du juste.

ỳ 232. Je veux dire seulement que Dieu a établi, même pour cette vie, une juste compensation en tout, tant dans les lois physiques du monde que dans les lois morales.

ỳ 233. Si cette compensation semble ne pas exister entre le juste qui garde toute sa conscience, et l'homme pervers qui finit par l'étouffer à force de crimes, je dis que cet équilibre sera rétabli après cette vie, dans un autre monde.

ỳ 234. L'homme est et doit être éternel comme les mondes. Il y a nécessairement co-éternité de tout à tout, ou, si l'on veut, de tout au grand tout.

ỳ 235. Or, le grand tout, c'est Dieu; Newton, qui a complété la science humaine, en montrant au monde ce que le monde peut avoir de la science divine, nous a fait voir le grand être au milieu et au-dessus des millions de mondes qu'il a découverts.

ỳ 236. Il avait vu d'abord que le soleil qui nous réchauffe nous, habitants de la terre, réchauffait aussi tout ce qui lui sert de satellite.

ỳ 237. Mais, ce soleil, qui lui donne ce qu'il nous donne à nous-mêmes?

ỳ 238. Il fallait résoudre cete question. Cet homme de Dieu qui ne croyait pas, comme nos demi-sages, qu'il fût indigne d'un grand homme de chercher une cause à tout, afin d'arriver ainsi, de chaînon en chaînon, d'anneau en anneau, à la cause qui tient tout, qui produit tout, qui règle tout, cet homme de Dieu a vu d'autres soleils éclairant d'autres mondes.

ỳ 239. Donc, a-t-il dit, le soleil n'est pas le principe et la vie unique de tout; donc il n'est que l'effet d'une cause. Cette cause suprême, éternelle, infinie, le grand homme l'a vue trônant sur les mondes.

ỳ 240. Eh bien! cette cause est ce qui fait que tout marche, tout gravite, tout se tient, tout vit, et que rien ne se perd.

ỳ 241. Mon corps doit revivre comme mon âme; ou plutôt, ni mon corps ni mon âme ne quittent la vie universelle.

ỳ 242. Ils restent au grand tout comme le grand tout reste à chaque chose.

ỳ 243. Quand je meurs, mon état change dans l'immensité que j'habite, mais je ne suis point perdu pour l'immensité.

ỳ 244. Dieu me garde comme il garde toutes choses; seulement, je perds le souvenir de ce que j'ai

été, si je n'ai pas suivi la loi de Dieu. L'ordre et la justice le veulent ainsi.

ỳ 245. Mais, ce que je perds, je ne le perds pas pour toujours, puisque, en somme, rien ne se perd.

ỳ 246. Mais, comme l'incertitude de ce qu'on a été et de ce qu'on doit être est un état cruel, c'est là la peine de quiconque a méconnu l'ordre et la justice de Dieu.

ỳ 247. C'est ainsi que les enfants de la terre, ayant méconnu l'ordre et la loi de nature pour suivre les lois et l'ordre que, dans leur orgueil, ils se sont faits à eux-mêmes, Dieu, pour les punir, a fait qu'ils sont tombés dans l'état extra-normal qui fait leur malheur sur cette terre qu'ils habitent maintenant.

ỳ 248. Cet état doit changer pour ceux qui, ayant été bons ici-bas, ont effacé, par le bien qu'ils ont fait, la tache dont ils avaient été souillés par la violation de la loi de Dieu.

ỳ 249. Ceux-là seront élus après cette vie; ils rentreront dans une terre nouvelle, dans le jardin d'Eden, d'où ils avaient été chassés par leur désobéissance.

ỳ 250. Ceux qui auront continué à être mauvais et à pratiquer l'iniquité sur cette planète, qui avait été une terre d'exil pour tous ceux qui l'habitaient, parce que tous avaient failli, ceux-là continueront leur vie errante, malheureuse et vagabonde sur d'autres terres d'expiation.

℣ 251. Et ceux qui seront purifiés et qui seront redevenus justes, reprendront le souvenir qu'ils avaient perdu, la lumière que Dieu leur avait ôtée.

℣ 252. Et une partie de la terre sera réconciliée avec le ciel.

℣ 253. Et il y aura les élus qui verront la vérité, la justice, l'équité, et qui seront inondés de torrents de joie et de lumières, et les méchants condamnés à errer dans les douleurs et les angoisses, jusqu'à ce qu'ils se soient rendus dignes d'une vie meilleure.

℣ 254. Et cela sera ainsi parce que Dieu le veut.

℣ 255. Et Dieu le veut ainsi, parce que c'est l'ordre, c'est la justice.

℣ 256. Et parce que ce qui est la justice et l'ordre est la vérité, et que le règne de la vérité doit venir tôt ou tard.

℣ 257. Et parce que l'iniquité doit périr, et la justice triompher, et que Dieu, qui est bon, juste, console toujours ceux qui sont dans la peine, et venge, dans l'éternité, les justes des persécutions des méchants.

℣ 258. Voilà, mes enfants, la science que vous devez avoir, dit le Seigneur; et si vous ne l'avez pas, vous périrez tous de la même manière.

℣ 259. Car, vous ne pouvez pas plus vivre sans cette science, qui est éminemment organisatrice, que le monde physique ne pourrait marcher sans se briser, si les éléments, qui sont sa vie, ne suivaient rigoureusement la marche que je leur ai tracée.

℣ 260. Et quiconque ne suit pas ma loi que voici,

ne peut ni gouverner les autres ni se gouverner lui-même.

ỳ 261. Et les chefs des nations, qui ont une autre science, d'autres lois que ma science et mes lois, ne connaissent et ne peuvent connaître l'économie sociale.

ỳ 262. Et les nations qui ignorent tout cela ne sont que des cadavres qui se laissent faire sans mot dire.

ỳ 263. Et ces nations n'ont point le sentiment de la vie.

ỳ 264. Et il ne saurait y avoir de bonheur pour elles.

ỳ 265. Et elles ne sont pas gouvernées, parce qu'elles ne sont pas gouvernables; et elles sont exploitées, parce qu'elles ne sont qu'exploitables.

ỳ 266. Et il n'y a point de pères ni d'enfants parmi ces nations; il y a des misérables qui meurent de faim, et des hommes sans entrailles qui se nourrissent de la détresse publique.

ỳ 267. Et en réalité, il n'y a dans tout ceci que des malheureux qui souffrent; car il n'y a que des hommes qui menacent et des hommes qui sont menacés, des hommes qui font peur et des hommes qui ont peur.

ỳ 268. Allons donc, mes enfants, quittez tout ce qui vous a perdus jusqu'ici; vous ne pouvez arriver jusqu'à moi avec vos coutumes, vos usages, vos mœurs.

ỳ 269. Ne faites donc plus de ridicules efforts

pour conserver les vieilleries que vous avez le malheur d'aimer encore.

ỳ 270. Ne vous efforcez plus, comme vous le faites, de marier l'erreur à la vérité.

ỳ 271. Ne devez-vous pas me suivre, m'imiter dans ce que je fais? eh bien! je suis toute vérité, et je ne suis pas moitié erreur et moitié vérité.

ỳ 272. Vous ne me voyez donc pas, dans le gouvernement des mondes, prendre des voies opposées et diverses, former des plans qui se détruisent, ou agir par des demi-mesures.

ỳ 273. Ma marche est une, parce que mon but est un, le bonheur de tous.

ỳ 274. Et vous, vos plans, vos projets, vos lois, diffèrent, parce que vous ne connaissez point l'unité vers laquelle pourtant il faudra bien que tôt ou tard vous arriviez tous.

ỳ 275. Car l'unité est le point culminant de toutes choses; car l'unité est le principe et la fin de tout, le tenant et l'aboutissant du présent, du passé et de l'avenir.

ỳ 276. Si les astres et la terre cessaient de graviter vers leur centre qui est moi, les astres et la terre périraient.

ỳ 277. Et vous, vous devez périr, si vous ne gravitez bientôt vers moi.

ỳ 278. Si, encore une fois, vous ne dépouillez des pieds à la tête cet habit d'arlequin que vous portez, je vous l'arracherai, moi.

ỳ 279. Mais ce ne sera pas sans déchirement. Vous

périrez, vous, dans l'ébranlement; car je vous aurai condamnés à périr.

℣ 280. Et vous ne renaîtrez que pour une autre vie de misères et d'ignominie.

℣ 281. Et ici-bas, avant de périr, vous verrez vos vieilles idoles renversées, et la charrue passer dans les lieux où vous les adoriez.

℣ 282. Car j'ai condamné Sodome; ceux qui l'habitent doivent être exterminés; leurs iniquités ont comblé la mesure.

℣ 283. Sortez de Sodome, vous qui êtes justes, et hâtez-vous; et ne portez plus vos regards vers cette cité maudite dès que vous en serez sortis; car il doit s'en exhaler une odeur pestilentielle qui vous étoufferait.

CHAPITRE VIII.

LA MORALE.

℣ 1. L'homme, depuis qu'il a perdu la voie de Dieu, n'a pas mieux connu la morale qu'il n'a connu la religion, qu'il n'a connu Dieu.

℣ 2. La morale telle que le monde l'enseigne et la pratique, est la chose la plus ridicule et la plus bizarre.

℣ 3. A quoi bon, je vous prie, la morale que vous appelez la morale publique?

℣ 4. Que signifie-t-elle dans la plupart de ses points? a-t-elle pour but le bien public? guérit-elle une seule plaie de l'humanité?

℣ 5. Donne-t-elle à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, et couvre-t-elle ceux qui sont nus?

℣ 6. Non, non. Votre morale publique a pour but évident de conserver tout ce qui est préjugé, tout ce qui est routine, coutume de nation, de peuple, de cité, de bourg, de famille.

℣ 7. Votre morale publique ne règle rien dans un

intérêt commun, universel; elle consiste à étouffer la volonté du grand nombre, pour ne point gêner les caprices et le mauvais vouloir de quelques-uns.

℣ 8. Votre morale ne s'étayant point de la religion, ou du moins n'ayant point pour base la religion qui vient de Dieu, mais bien les diverses religions que vous avez faites, et qui sont non moins mensongères que vous, a nommé mal le bien et bien le mal.

℣ 9. Ce qui est selon les lois de la nature, vous le proscrivez, de par votre morale; et vous glorifiez tout crime qui viole ces saintes lois.

℣ 10. Cette morale vous fait bien souvent déifier l'homicide, le meurtre, l'assassinat, comme le déifient les barbares.

℣ 11. Ne parlons pas de barbares, car c'est vous qui l'êtes bien plus que ceux que vous gratifiez avec tant de dédain de cette qualification.

℣ 12. Vous parlez de morale et de civilisation, et vous prétendez que vous avez une morale pure et une civilisation parfaite.

℣ 13. Les animaux, en ce cas, ont aussi une morale pure et une civilisation parfaite.

℣ 14. Que dis-je? mais eux seuls sont des êtres moraux et civilisés.

℣ 15. Car entendons-nous. Qu'appelez-vous morale et civilisation? la morale et la civilisation consistent-elles dans l'adresse et la ruse, la duplicité et l'hypocrisie, aussi bien que dans la force et l'agilité du corps, l'habileté à tirer l'épée, à donner un coup

de poignard, selon certaines règles établies par votre morale publique?

ỳ 16. Si ce sont là vos mœurs, évidemment vous êtes au-dessous de la brute.

ỳ 17. Car les animaux ne se font la guerre et ne se dévorent que lorsque la faim les force à se faire la guerre et à se dévorer.

ỳ 18. Et vous, vous avez tout à satiété, et ne laissez pas que de vous faire la guerre.

ỳ 19. Taisez-vous donc, vous dis-je. Ne mentez pas impudemment. Il est des choses qu'on ne peut nier de bonne foi.

ỳ 20. Et voilà votre morale et votre civilisation : elles consistent, n'est-il pas vrai, à mentir sans hésiter? ceux-là seuls sont barbares, selon vous, qui appellent les choses par leur nom.

ỳ 21. Cette jeune personne qui a suivi la nature et ses lois, vous la flétrissez précisément parce qu'elle a suivi la nature et ses lois; et telle autre qui a violé la nature et ses lois, vous n'aurez pas assez de louanges pour elle!

ỳ 22. Il y a dans votre morale publique, ou, si vous voulez, dans vos mœurs, tant de bassesse, d'infamie, qu'on peut dire hardiment en face de votre société d'hypocrites : *Il est permis de faire en secret tout ce qu'il est défendu de faire en public; seulement, il ne faut pas se laisser prendre.*

ỳ 23. Ainsi, les règles de votre morale défendent la polygamie; et il n'est aucun de vous qui, non-

seulement ne soit polygame, mais encore qui ne se glorifie de l'être.

℣ 24. Que dis-je? votre conscience vous dit tellement que vous et vos lois n'êtes que des fous ou des menteurs qui renversez, par vos mœurs, toute notion du bien et du mal que vous marquez pourtant si bien dans vos codes, qu'il est reçu parmi vous de se vanter d'avoir fait à la morale des infractions qu'on ne lui a pas faites!

℣ 25. Voyez cette jeune personne, cette jeune femme que ses parents mêmes, ses amis et ses proches repoussent et méprisent; qu'a-t-elle donc fait?

℣ 26. Ce qu'elle a fait? mais, mon Dieu, ce que vous faites vous-mêmes tous les jours.

℣ 27. Elle n'est ni plus ni moins coupable que vous quant à l'acte que vous lui reprochez.

℣ 28. Mais, cet acte, vous pouvez l'avouer, parce que vous êtes homme, et qu'ayant fait la loi, vous vous êtes bien gardé de la faire contre vous; tandis que l'infortunée qui n'a cédé qu'à une tentation que vous lui avez suscitée, votre société stupide autant qu'infâme sera impitoyable envers elle!!!

℣ 29. Je vous dis que vous n'avez que la science du mal, et que vous ne savez pas faire le bien, ou que vous ne voulez pas le faire.

℣ 30. Osez me dire après cela que vous savez bien discerner le bien du mal.

℣ 31. Osez me dire que vous n'avez que faire d'enseignements religieux, qu'il vous est absolument inutile de prier Dieu et d'avoir une religion.

℣ 32. Si vous tenez encore un tel langage, et si vous osez encore me dire : la morale publique, c'est tout : votre Dieu et votre religion, tout cela est bon au plus pour faire peur aux ignorants et au peuple.

℣ 33. Si vous parlez de la sorte, je vous prierai de me dire sur quel point de votre morale vous n'êtes pas en opposition avec vous-même.

℣ 34. Je vous demanderai quel point de votre morale pourrait soutenir la plus légère discussion.

℣ 35. Il ne faut pas me répondre ici, comme vous le faites, par un torrent d'injures ou de menaces; il ne faut pas non plus me mener en prison.

℣ 36. Car, c'est ainsi que font ceux qui sont chargés d'iniquités, et qui craignent qu'un mot, une parole les fassent connaître pour ce qu'ils sont.

℣ 37. Et n'est-ce pas là votre fait? que pouvez-vous me répondre, si vous me laissez le temps de vous accuser?

℣ 38. Non, non; vous ne pouvez être justes avec moi, sous peine de vous suicider vous-mêmes.

℣ 39. Il faut aussi que vous étouffiez ma voix; car c'est la voix de la vérité, ou il faut que vous la suiviez cette voix, que vous viviez de ma vie, que vous soyez juste de ma justice.

℣ 40. Mais, non; vous ne pouvez me suivre. Car pour cela, il faudrait vous dépouiller, non de vos biens, mais de vos vieux préjugés.

℣ 41. Et vous êtes si peu intelligents, que vous craindriez de perdre les uns en perdant les autres.

℣ 42. Dieu, que vous avez trop longtemps outragé,

n'a pas jugé que le temps d'une entière expiation arrivât encore pour vous.

℣ 43. Il vous laisse encore dans l'aveuglement. Vous ne vous êtes point encore suffisamment purifiés, vous devez boire le calice d'amertume et de contradiction jusqu'à la lie.

℣ 44. Si je vous parle comme je dis, ce n'est pas que j'ignore que plusieurs d'entre vous crieront comme le peuple insensé de Jérusalem : qu'il soit crucifié! que son sang retombe sur nous et sur nos descendants!

℣ 45. Mais si l'anathème de la folie a son accomplissement, les enfants de la folie seuls seront marqués de l'anathème.

℣ 46. Ce n'est pas la mémoire du Christ qui a été souillée de sang, c'est le front de ses bourreaux.

℣ 47. Ce n'ont point été les enfants de la vérité que l'anathème a dispersés par toute la terre, ç'ont été les enfants de l'erreur.

℣ 48. Le temple a été détruit pour toujours, parce que l'erreur qui l'avait élevé ayant été vaincue par la vérité, le temple n'a pu se relever.

℣ 49. Tuez donc, tuez la vérité, vous qui ne voulez que votre morale publique, et qui par conséquent ne voulez pas la vérité.

℣ 50. La vérité ne périra pas; la vérité est éternelle. Mais vous, votre règne finira, et votre mémoire ne restera que pour être maudite.

℣ 51. Écoutez, si vous pouvez comprendre, vous comprendrez. J'aurai rempli ma mission quand je

vous aurai dit ce que Dieu m'a ordonné de vous dire.

℣ 52. Et puis vous, vous direz, si cela vous plaît, comme le peuple juif : qu'il soit crucifié! qu'il soit crucifié!

℣ 53. Et puis vous, pauvres insensés, ou hommes de corruption et de mensonge, quand on vous demandera, comme à la nation juive, lequel vous voulez délivrer de Jésus ou de Barabbas, de l'honnête homme ou du voleur, vous répondrez : Barabbas ou le voleur!

℣ 54. Car, ce sont les voleurs que vous préférez bien souvent.

℣ 55. Je n'ai point, moi qui vous parle, de crainte puérile. Je crains Dieu, et ne crains pas les hommes.

℣ 56. Moi qui n'ai pas votre morale publique, mais qui ai la morale universelle qui vient de Dieu et de la religion, je n'ai point les considérations humaines de Pilate.

℣ 57. Ce que les hommes condamnent n'est pas toujours ce que je condamne, ce qu'ils approuvent n'est pas toujours ce que j'approuve.

℣ 58. Dieu que je sers m'a appris que les jugements des hommes étaient sujets à cassation.

℣ 59. Si je ne puis les casser, je les déclare du moins entachés d'erreur et susceptibles de révision.

℣ 60. Allons, allons, en m'attachant au gibet ou à la croix, vous ne pouvez que tuer mon corps.

℣ 61. Et quoi que vous fassiez, vous ne pourrez m'empêcher de dire et de prouver que votre société,

telle que l'a faite votre morale publique, est une réunion de trompeurs et de trompés.

ỳ 62. Je crierai malgré vous, à qui voudra avoir des oreilles pour m'entendre, que vous avez établi des règles sociales, non pour règler, mais pour dissiper, pour dissoudre, pour renverser.

ỳ 63. Je dirai que vos règles, vos lois ne protégent point, n'organisent point, n'arrangent point, mais qu'elles sont désorganisatrices et dissolvantes.

ỳ 64. Vous avez fait partout la part du lion. Vous avez protégé ceux qui n'avaient que faire de votre protection.

ỳ 65. Ceux qui pouvaient marcher seuls, vous leur avez prêté main-forte; ceux qui boitaient ou qui ne pouvaient se soutenir, vous les avez laissés au milieu de la route sans appui, sans secours.

ỳ 66. Le lion a et : Ceci est à moi, parce que je suis le plus fort; ceci est encore à moi, parce que je suis roi, et cela, je le veux aussi, parce que je suis maître.

ỳ 67. Votre morale publique est élastique pour ceux qui la font, ou pour ceux en faveur de qui elle est faite.

ỳ 68. Si elle est équitable, d'où vient donc qu'elle viole les règles les plus vulgaires de la justice?

ỳ 69. Si ce n'est pas votre vil égoïsme qui l'a faite, d'où vient donc qu'elle n'a pas d'entrailles pour le faible, et qu'elle ne s'occupe que du fort?

ỳ 70. Quoi! vous avez une morale publique, et

le pauvre, parmi vous, peut être traqué, avili, dépecé impunément par le riche!

℣ 71. Vous avez une morale publique, et si moi, qui possède, ai fait affront à celui qui n'a rien; si je l'ai frustré dans son honneur, dans ses biens, j'aurai pu gratuitement lui marcher sur le corps et en faire ma victime!!

℣ 72. Et parce que j'aurai quelques pièces de monnaie pour satisfaire ma convoitise, mon désir impie d'opprimer mon semblable, et que mon semblable, attendu son état de dénuement, ne pourra employer à mon égard les voies légales, l'opprimé devra périr, et l'oppresseur triompher!

℣ 73. Et voilà comment votre morale publique a transformé l'iniquité en justice et la justice en iniquité.

℣ 74. Et cette morale publique est si peu une morale, que nul d'entre vous n'appelle cela mal, tant cette morale prétendue a fait de vous des hommes d'iniquité!

℣ 75. Et vous avez le cœur si dépravé, et vous êtes d'un cynisme si révoltant, que vous raillez sans pitié, quand vous ne les jetez pas en prison, ceux qui sont assez honnêtes et assez courageux pour vous dire que vous n'avez nulle probité, et que vous n'êtes que des hommes de mammone!

℣ 76. C'est donc de la morale publique, hommes vains et insensés, que ces usages barbares qui, parmi vous, établissent arbitrairement des degrés de

dégradation pour les uns et des degrés de glorification pour les autres.

℣ 77. C'est donc de la morale publique, que cet avilissement de la femme que vous vendez plus ou moins chèrement sur vos places publiques, selon qu'elle a plus ou moins de jeunesse et de beauté.

℣ 78. C'est donc de la morale publique, que ces unions matrimoniales entièrement fondées sur la fortune, et jamais ou presque jamais, sur la sympathie et la vertu.

℣ 79. C'est donc de la morale publique, que ces unions que vous déclarez éternelles, vous qui ne savez ni le passé, ni l'avenir, et qui même ignorez le présent.

℣ 80. Non, non, ce n'est pas de la morale, mais bien de la corruption publique.

℣ 81. Vous avez détruit et détruisez, par tant de crimes et d'audace, toute notion du bien et du juste.

℣ 82. Vous ébranlez l'ordre public, au lieu de le consolider.

℣ 83. Et quand les opprimés s'insurgent et se ruent violemment contre vous, ils se vengent et vous rendent les maux que vous leur avez faits.

℣ 84. Et quand vous les punissez, si vous êtes devenus les plus forts, vous hésitez souvent dans l'application de la peine que vous leur infligez.

℣ 85. Et cette hésitation ne vient point d'un sentiment de pitié et de miséricorde, c'est la crainte qui vous l'inspire.

ỳ 86. Vous avez une arrière-pensée. Vous vous dites : Ce qui arrive à cet ennemi que j'ai vaincu peut nous arriver à nous-mêmes; soyons indulgents, et gardons-nous d'être justes selon la loi que nous avons faite; car, si nous tuons aujourd'hui que nous sommes maîtres, demain on peut nous tuer si nous devenions esclaves.

ỳ 87. Votre justice, hommes de rien, n'est donc qu'une justice incertaine, flottante, craintive, partiale.

ỳ 88. Sa balance suit le mouvement que lui donnent votre intérêt personnel, vos viles passions.

ỳ 89. L'intérêt public, vous ne le consultez jamais quand vous prenez des mesures, quand vous rendez des arrêts.

ỳ 90. Si vous êtes bigots, vous consultez l'intérêt et travaillez pour le triomphe de vos doctrines religieuses qui, elles-mêmes, ne sont que des brandons de discorde pour la société.

ỳ 91. Car, ces doctrines déclarent anathème et infâme quiconque ne renonce pas à sa raison, à son père et à sa mère pour vous suivre.

ỳ 92. Si vous êtes impies, c'est pis encore. Car dans ce cas, vous n'avez point de conscience, pas même une conscience erronée, puisque vous n'avez point d'avenir, et que la vie pour vous n'est qu'une vie d'accaparement et de possessions matérielles.

ỳ 93. Vous vous agitez pour le temps, dans ce cas, et dites : *je suis terre, je vais rentrer dans la terre : qu'est-il besoin de travailler pour l'avenir et de rendre ma*

mémoire respectable à la postérité, puisqu'il ne doit rester de moi que de la poussière?

℣ 94. Il faut à la morale une sanction, et cette sanction, ni vous ni vos fausses religions ne pouvez la donner.

℣ 95. Cherchons-la donc ailleurs; et où? en celui qui donne la vie et qui peut l'ôter.

℣ 96. En celui que les passions humaines ne peuvent atteindre, qui n'a pas, comme vous, une justice pour l'homme et une justice pour la femme, une justice pour le faible et une justice pour le puissant; mais qui a une même justice pour tous.

℣ 97. Marchez sous la houlette de ce pasteur suprême, et vous arriverez à la terre promise.

℣ 98. Ne suivez que la morale qui vient de lui, et vous n'aurez plus dans vos mœurs, dans vos coutumes, dans vos usages, ces contradictions qui affligent les gens de bien, ébranlent les faibles et enhardissent au mal les méchants.

℣ 99. Vos lois sont impuissantes, vous le voyez, et cependant vous avez une morale publique.

℣ 100. Vos lois, ce n'est point par conscience qu'on les observe, c'est par crainte.

℣ 101. Vous ne pouvez compter, pour leur observance, que sur la force brutale, et si vous n'êtes toujours là, l'arme au bras, pour les défendre, partout elles sont violées.

℣ 102. Cependant si votre morale publique était une morale consciencieuse; si ce n'était une morale inventée par des hommes pour donner le change à

d'autres hommes, on ne se rirait pas ainsi de cette morale.

℣ 103. Vous ne pouvez sortir de ce cercle vicieux : votre morale est de vous; elle rapporte tout à vous; elle est dans le sens de l'individu, et non dans le sens de la société.

℣ 104. Quoi que vous fassiez pour la faire sortir du cercle étroit que vous lui avez donné, elle y revient sans cesse, et après que vous vous êtes ébranlés mille fois et que vous vous êtes battus cent fois sur la place publique, vous n'avez fait que vous agiter dans la prison que vous vous êtes faite, et êtes revenus au point de départ.

℣ 105. Quelle justice voulez-vous avoir avec une morale partiale et entièrement fondée sur le caprice et la mode?

℣ 106. Comment espérer l'équité dans vos jugements, quand vos mœurs publiques sont remplies d'iniquité?

℣ 107. Pourriez-vous me dire quel cas vos moralistes du jour font de la vérité, quand la vérité est pauvre?

℣ 108. Ils la honnissent et la conspuent comme feraient les honnêtes gens, du crime, de l'erreur.

℣ 109. Vous dites tous, tant vous avez peu d'intelligence et de probité : *Ce législateur n'a pas de fortune, de puissance ; donc il ne mérite pas qu'on le suive.*

℣ 110. Cet autre n'est qu'un charlatan qui a gagné son opulence à faire des dupes : n'importe, il est

couvert de pourpre; il a un brillant équipage, de nombreux valets, nous devons le préférer.

℣ 111. Votre morale publique, c'est donc le cynisme du mal, mis en action.

℣ 112. Vos mœurs sont si impies, si dépravées, que vous ne donnez de la valeur qu'à ce qui n'en a pas, et que vous ne dépréciez que ce qui est bon.

℣ 113. Il faut bien reconnaître dans vos sottises la main de Dieu qui vous frappe.

℣ 114. Car, il y a dans tout ceci un aveuglement qu'on ne peut comprendre; votre conduite est la chose tout à la fois la plus criminelle et la plus inconcevable.

℣ 115. Vous prêchez la morale, et vous êtes d'une profonde immoralité; vous enseignez le bien, et vous faites sans cesse le mal.

℣ 116. Que dis-je? non, non; vous ne prêchez pas même la morale; car ce que vous appelez morale ne mérite pas ce nom.

℣ 117. Il est une morale éternelle qui vient de Dieu, et qui est la seule vraie, la seule bonne, parce qu'elle est la seule utile, et cette morale-là, vous ne la connaissez pas, ou ne la voulez pas.

℣ 118. Si vous aviez de la moralité, votre société serait-elle constituée comme elle l'est?

℣ 119. Y en aurait-il parmi vous les trois quarts condamnés à végéter dans la nudité, la misère, et à mourir de faim tandis que les fainéants et les débauchés sont énervés et presque étouffés par l'excès des jouissances matérielles?

ỳ 120. Si l'immoralité ne constituait pas, en quelque sorte, vos mœurs, le faible qui meurt de besoin serait-il sans cesse obligé, pour ne pas mourir, de mettre le pistolet sur la gorge du mauvais riche?

ỳ 121. Si vous n'étiez des hommes d'une effrayante immoralité, vous qui n'avez pas de religion, seriez-vous hypocrites au point de faire servir la religion à laquelle vous ne croyez pas, seriez-vous hypocrites au point de faire servir cette religion à entretenir la misère publique, tout en la donnant comme un remède qui doit la détruire à tout jamais?

ỳ 122. Ne faut-il pas être sans aucune moralité, comme vous l'êtes, pour oser imposer aux autres des fardeaux qu'on ne veut pas même toucher soi-même du bout des doigts?

ỳ 123. Vous parlez d'hypocrisie, hommes du siècle; dans vos théâtres, sur vos places publiques, dans vos sociétés, vous stigmatisez ceux qui font de religion marchandise.

ỳ 124. En cela vous faites bien; et si vous faisiez toujours de la morale ainsi, je ne viendrais point vous faire rougir de vous-mêmes.

ỳ 125. Mais, arrachez donc la poutre qui est dans votre œil; puis vous extrairez la paille de l'œil de votre prochain.

ỳ 126. Si vous ne voulez pas que votre frère soit hypocrite, ne le soyez pas vous-mêmes.

ỳ 127. Et si vous l'êtes, taisez-vous sur l'hypocrisie de votre frère; vous n'avez pas le droit de censure.

ỳ 128. Or, que faites-vous qui vous autorise à parler? que faites-vous qui vous autorise à arguer vos frères? ou plutôt, que ne faites-vous pas qui ne vous condamne à rougir et à vous taire?

ỳ 129. L'immoralité, c'est le mensonge, c'est la déception, c'est la fraude, c'est la duplicité dans les doctrines et dans les mœurs, c'est le désordre dans la conduite, n'est-il pas vrai? vous en convenez, si on vous interroge sur ce point.

ỳ 130. Eh bien! telles sont cependant vos mœurs, vos doctrines, votre conduite.

ỳ 131. Vous n'êtes que de grands hypocrites, puisque vous ne voulez, dites-vous, de certaines croyances qui sont encore en honneur parmi vous, et que vous soutenez de votre argent et de votre puissance, puisque vous n'en voulez que pour le peuple et les ignorants.

ỳ 132. Or, qu'y a-t-il de plus immoral qu'un homme qui soutient le mensonge parce que le mensonge lui sert à exploiter ses frères?

ỳ 133. Qu'y a-t-il de plus infâme que d'exploiter la crédulité des simples et des pauvres d'esprit?

ỳ 134. Si votre conduite n'est point une infamie, que faudra-t-il donc appeler de ce nom?

ỳ 135. Et comment pourriez-vous avoir parmi vous, dans vos familles, dans vos maisons, parmi vos serviteurs, des hommes de probité, quand vous mettez, pour ainsi dire, la probité à l'index par tout ce que vous faites et ce que vous dites?

ỳ 136. Vos enfants savent que vous les envoyez à

confesse, et que vous n'y allez pas, que vous les faites prier Dieu, et que vous ne le priez pas, que vous les envoyez au temple, et que vous n'y entrez jamais, et vous prétendez qu'ils vous regardent comme des parents vertueux!!

℣ 137. Mais vous les croyez donc bien simples et bien insensés! mais vous les jugez donc moins intelligents que la brute!

℣ 138. Vous voulez que vos prêtres fassent ce qu'ils disent, et qu'ils ne disent que ce qu'ils font.

℣ 139. Et, assurément, vous avez droit d'exiger que ceux qui sont vos pasteurs, que vous payez pour cela, à qui vous confiez ce que vous avez de plus cher au monde, et à qui vous vous confiez vous-mêmes, aient cette sévérité de mœurs, cette sincérité de doctrine que vous réclamez.

℣ 140. Mais vous, n'êtes-vous pas aussi les pasteurs de vos enfants, de vos familles, puisque vous en êtes les chefs naturels, et qu'après Dieu, vous êtes leurs dieux; et vous ne voudriez pas qu'il y eût entre vos paroles, vos enseignements et votre conduite, cette conformité absolue que vous voulez dans leurs précepteurs!

℣ 141. Vous n'êtes donc pères ou maîtres que pour mentir et tromper, et non pour diriger, édifier et sauver!

℣ 142. Vous ne parlez donc si souvent de morale que pour étourdir sur votre compte, et couvrir vos iniquités!

℣ 143. En tout, vous n'avez donc qu'une appa-

rence de moralité, et n'êtes en somme que des sépulcres blanchis.

℣ 144. Je ne sais si vous êtes plus méchants que vous n'êtes inconséquents, ou si vous êtes plus inconséquents que vous n'êtes méchants.

℣ 145. Il importe peu; le mal social n'en est ni moindre ni pire.

℣ 146. Quand le résultat est le même, il n'y a point à s'ingérer du plus ou du moins de méchanceté ou d'inconséquence de celui qui pèche.

℣ 147. Ce qu'il est urgent de faire, c'est d'arrêter le mal en montrant celui qui le commet comme un grand insensé ou comme un grand coupable.

℣ 148. Et puis, les innocents, parmi vous, où sont-ils aujourd'hui que la lumière vous vient de toutes parts?

℣ 149. Sodome n'a dans ses murailles que des types de corruption.

℣ 150. Si le feu du ciel devait tomber sur ceux qui ont corrompu leurs voies, où sont les justes qui ne seraient point frappés?

℣ 151. Qu'on me trouve dix justes, dit le Seigneur, qui n'aient point sacrifié au veau d'or, et je sauve tout le reste.

℣ 152. Mais toute voie a été détournée, toute justice méconnue; l'immoralité a empoisonné la terre: il faut que tout périsse, parce qu'il faut que tout change et se purifie.

℣ 153. Cette génération est perdue; elle a vieilli

dans le mensonge, et la vérité ne saurait la convaincre.

℣ 154. Le vieil arbre social n'a point produit de bons fruits; déjà, j'ai brûlé ses branches parce qu'elles rendaient infecte et stérile la terre autour d'elles; je veux le brûler jusqu'à la racine, pour qu'il cesse d'empoisonner la terre.

℣ 155. Et ne faut-il pas que vous soyez purifiés de vos iniquités?

℣ 156. Ne faut-il pas que toute chair souffre ce qu'elle a fait souffrir, que tout esprit soit abaissé, humilié, dégradé comme il a abaissé, humilié, dégradé.

℣ 157. N'est-il pas juste que cette morale que vous avez si indignement outragée sur cette terre, fasse votre tourment ailleurs?

℣ 158. N'est-ce pas moi, dit le Seigneur, qui redresse toute voie, qui redonne toute justice?

℣ 159. Et n'y eût-il qu'un juste parmi vous, ne lui dois-je pas la justice?

℣ 160. Et si vous, qui n'avez suivi que l'iniquité, ne quittez cette terre que pour une autre terre, où vous serez encore condamnés à souffrir comme sur celle-ci et plus encore que sur celle-ci, en doit-il être de même du juste?

℣ 161. Ah! il est arrivé à la terre promise; il a eu sa révolution; il a parcouru l'espace que je lui avais marqué, sans perdre un instant de vue la marche que je lui avais indiquée; son pèlerinage est accompli; il entre dans la joie éternelle.

ỳ 162. Pour vous, vos douleurs ne sont point finies, parce que vos péchés se sont multipliés comme les sables de la mer.

ỳ 163. Vous ne serez point sauvés, parce que ma justice ne peut sauver le crime.

ỳ 164. Vous qui restez ou qui venez après ces impies, considérez l'avenir qui vous attend, si vous n'avez une autre morale que la leur, d'autres mœurs que leurs mœurs.

ỳ 165. Mes jugements sont équitables mais sévères; je vous jugerai comme je juge vos pères, comme j'ai jugé vos ancêtres.

ỳ 166. Si vous voulez éviter ma justice, ne vivez point de la même vie que vos ancêtres, ni de la vie de vos contemporains.

ỳ 167. Ne soyez ni juifs, ni païens, ni comme ceux d'Albion, ni comme ceux de Lutèce, ni comme ceux du Tibre, ni comme ceux du Tage, ni comme ceux de La Mecque, ni comme ceux de l'Indus ; car, aucun de ceux-là ne pratiqua jamais la morale qui vient de moi.

ỳ 168. Ma morale est la morale de la nature et de la conscience.

ỳ 169. La morale mondaine est celle des mauvaises passions et des vils intérêts.

ỳ 170. Ma morale fait trouver bon ce qui est bon, utile ce qui est utile, vrai ce qui est vrai, juste ce qui est juste.

ỳ 171. La morale mondaine appelle bon ce qui est mauvais, utile ce qui est dangereux, inutile

ou indifférent, juste ce qui est rempli d'iniquité.

℣ 172. Ma morale marque du sceau de la réprobation quiconque attire tout à soi, et ne laisse rien à ses frères.

℣ 173. Et la vôtre n'est faite que pour dépouiller les uns en enrichissant les autres.

℣ 174. Ma morale consiste à respecter les propriétés acquises par des voies légitimes, par un travail et une honnête industrie.

℣ 175. La vôtre ne respecte rien; tous les moyens lui sont bons pour arriver à la fortune.

℣ 176. Comme elle attend tout, comme elle espère tout de cette vie, et que la vie future n'existe pas pour elle, elle prend à la terre tout ce qu'elle peut lui prendre sans conscience ni inquiétude de l'avenir, qui n'est qu'une chimère à ses yeux.

℣ 177. Ma morale fait faire le bien pour le temps et pour l'éternité, en vue de Dieu et en vue de l'homme.

℣ 178. Quiconque suit ma morale ne se décourage jamais dans la pratique du bien, persuadé qu'il est que, si les hommes l'oublient, moi qui suis juste, je ne l'oublierai pas.

℣ 179. La morale mondaine pousse au bien, lorsque le bien qu'on fait peut nous mettre en spectacle et nous attirer les louanges des hommes.

℣ 180. Dans tout autre cas, non-seulement la morale mondaine ne nous pousse point aux bonnes actions, mais encore elle se rit de nous, de notre désintéressement, lorsque nous sommes assez ver-

tueux pour faire le bien pour le bien, sans espoir de récompense.

ỳ 181. Voyez les mondains qui pourtant se prétendent honnêtes gens, voyez-les accabler de leurs sarcasmes les hommes qui se dévouent gratuitement, soit à éclairer ceux de leurs frères qui sont dans l'ignorance, soit à adoucir la misère de ceux qui souffrent.

ỳ 182. Voyez ce que fait votre morale publique pour les véritables amis de l'humanité.

ỳ 183. Elle a, votre morale publique, des titres, des distinctions, des honneurs, des richesses à offrir à ceux qui ont déshonoré l'humanité par une vie de fraudes et de rapines.

ỳ 184. Pour ceux qui ont ramassé dans la rue des enfants abandonnés, qui ont ouvert des asiles aux indigens, qui ont crié partout durant leur vie que c'était un crime à la société d'avoir dans son sein des milliers de malheureux destinés à mourir de faim, pour ces hommes admirables, votre morale publique n'a bien souvent que la calomnie ou la prison.

ỳ 185. Et vous me vantez votre morale publique, et vous voulez que j'en reconnaisse l'efficacité !

ỳ 186. Mais ne sait-on pas que votre morale n'a jamais cicatrisé une seule des plaies de l'humanité?

ỳ 187. Votre morale publique, je la proscris, parce qu'elle n'est que l'iniquité cachée sous les dehors trompeurs de la vertu.

ỳ 188. Votre morale publique, je la proscris par-

ce qu'elle ne sait établir pour l'humanité souffrante que des hôpitaux où elle envoie mourir les malheureux qu'elle a faits.

℣ 189. Je la condamne parce qu'elle est hypocrite comme vous qui l'avez faite.

℣ 190. Je la condamne, parce qu'elle ne s'apitoye sur le sort de ceux qui souffrent que pour mieux entretenir leur douleur.

℣ 191. Je m'explique : si votre morale avait de l'efficacité, elle éteindrait à tout jamais le paupérisme, et ne se bornerait pas à le pallier.

℣ 192. Or, tout ce que vous faites tend à entretenir la misère, et non à la faire disparaître d'au milieu de vous.

℣ 193. Vous dites : c'est impossible. C'est impossible! promettez-moi seulement que vous ne m'attacherez pas au poteau, et je vous montrerai, par des faits, que cela n'est pas impossible.

℣ 194. Voilà donc toute votre science d'hommes honnêtes et de moralistes : empêcher vos frères de mourir de faim, en sauver quelques-uns en leur jetant comme à des animaux domestiques quelques restes de vos tables somptueuses!

℣ 195. O impiété! ô cynisme dégoûtant! ô honte de l'humanité!

℣ 196. Mais les animaux ne font pas ainsi, eux ; ils ne s'arrachent point les uns aux autres ce qui est nécessaire à la subsistance de chacun d'eux!

℣ 197. Eux, ils n'ont point d'hôpitaux pour s'y reléguer et mourir misérablement.

ỳ 198. Non, non, vous dis-je, votre morale qui n'est pas celle de Dieu, vous a rendus de beaucoup inférieurs à la chèvre qui broute.

ỳ 199. Ah! c'est que les animaux, comme les éléments, comme les astres, comme les cieux et la terre, ont respecté et suivi la loi de nature.

ỳ 200. C'est qu'aucun d'eux ne s'est insurgé contre l'auteur de la nature; c'est qu'aucun ne m'a renié pour le suprême modérateur de toutes choses, dit le Seigneur.

ỳ 201. Vous seuls, vous qui cependant aviez plus reçu de moi, avez été impies et dénaturés.

ỳ 202. Vous seuls avez dit : nous ne servirons pas. Aux lois de celui qui nous fait ce que nous sommes, nous opposerons nos lois à nous.

ỳ 203. A ses règles de morale, nous opposerons les règles de la morale que nous nous serons faite.

ỳ 204. Et partant, tout a été renversé par vous; et il n'y a plus eu que désordre parmi vous.

ỳ 205. Et vous avez dit d'abord, sans le croire, puis vous l'avez dit en le croyant, lorsque votre aveuglement a été sans remède, vous avez dit : empêcher la misère, c'est impossible.

ỳ 206. Il en est qui sont sans pain, sans vêtement, et c'est bien qu'il y en ait qui manquent de pain et de vêtement.

ỳ 207. Et de tout temps cela a été ainsi, et cela doit être toujours.

ỳ 208. Et cette opinion, vous y tenez parce qu'elle

flatte votre vanité, vos mauvaises passions, et qu'elle nourrit votre orgueil.

℣ 209. Vous aimez à voir des esclaves à vos pieds; vous aimez à humilier vos frères, à leur marcher sur le corps.

℣ 210. Plus ils sont abaissés, plus vous êtes élevés au-dessus d'eux ; plus ils sont rampants, plus vous vous gonflez de dédain superbe et de mépris.

℣ 211. C'est votre morale qui vous inspire tous ces nobles sentiments.

℣ 212. Je vous dis qu'elle vous ôte tout sentiment de bien; que vous jetez à la vanité ce que vous devriez donner à des choses utiles.

℣ 213. Vous sacrifiez aux arts d'agrément, aux théâtres, à la musique des sommes exorbitantes.

℣ 214. C'est bien sans doute d'encourager les artistes, les arts.

℣ 215. Mais la morale de Dieu, si vous l'aviez, vous dirait que vous commencez par là où il faut finir.

℣ 216. La morale de Dieu vous dirait qu'il faut commencer par l'utile et finir par l'agréable.

℣ 217. La vôtre vous dit au contraire qu'il est mieux de commencer par l'agréable; et quand vous dira-t-elle qu'il faut finir du moins par l'utile?

℣ 218. Pensez-vous que les choses en iraient plus mal si vous employiez à des établissements d'utilité publique, à l'extinction de la mendicité, l'or que vous prodiguez aux temples, je ne dirai pas de votre dieu,

car vous n'en avez pas, mais aux chapelles de vos madones et aux palais de vos mandarins?

ỳ 219. C'est bien sans doute d'élever des temples magnifiques à la divinité; mais il ne faut le faire que lorsque les enfants de Dieu ont de quoi se vêtir et se nourrir.

ỳ 220. Tant qu'il y a des pauvres parmi vous, adorez Dieu dans la chaumière, sur la place publique, dans des temples de bois; vous l'outrageriez en donnant à son culte et à ses ministres ce qu'il veut que vous donniez à ses enfants qui sont dans les gémissements et la misère.

ỳ 221. C'est donc votre morale perverse qui fait que rien n'est établi, dans votre société, selon la justice et l'intérêt général.

ỳ 222. C'est cette morale qui fait que vous regardez souvent comme des hommes de désordre ceux-là mêmes qui voudraient vous ramener à l'ordre.

ỳ 223. Vous avez tellement peur de perdre ce que vous possédez, que vous vous obstinez sans raison à conserver vos vieilles habitudes, tant vous craignez qu'en changeant de conduite vous vous exposiez à vous voir dépouiller de vos biens.

ỳ 224. On vous crie: Le tonnerre gronde; conjurez l'orage, ne vous mettez point, comme l'avait fait votre père, sous cet arbre dont les branches et la cime élevée menacent le ciel et agitent l'air : la foudre peut tomber sur cet arbre et vous tuer.

ỳ 225. Vous dites : Je veux m'abriter là parce que

mon père s'y abritait; je ne crains ni l'orage ni la foudre.

℣ 226. Mais l'orage et la foudre ne vous craignent pas non plus; et l'orage vient, et le tonnerre vous tue là même où vous aviez voulu vous abriter.

℣ 227. Vous voyez bien que vous cherchez la tempête et la mort; votre morale publique ne vous apprend pas même à les éviter.

℣ 228. Au lieu de réduire la morale à quelques pratiques de dévotion, à quelques devoirs de bienséance et de mode, qui ne produisent rien dans l'intérêt social, ayez une morale large et grande, dont les règles soient l'accomplissement des devoirs sociaux.

℣ 229. Regardez comme un homme d'une grande moralité celui dont la fortune est consacrée, non à entretenir dans la paresse une nombreuse domesticité, mais à assurer l'avenir d'un grand nombre de familles en occupant les bras de chacun de ceux qui les composent.

℣ 230. Au contraire, qu'il soit anathème à vos yeux, celui dont les vêtements et les palais sont d'un luxe effrayant, dont la vie est pleine de dissolution et de débauche, et qui n'a point d'entrailles pour l'humanité qui a faim.

℣ 231. Ne me traquez pas, parce que je vous dis cela, sous prétexte que je suis un homme d'anarchie.

℣ 232. Écoutez-moi plutôt, et faites ce que je vous dis; je veux vous sauver de l'anarchie.

℣ 233. Les bonnes mœurs ne peuvent produire le

désordre; les mauvaises mœurs seules sont anarchiques.

℣ 234. Les sociétés se perdent par la corruption des mœurs, car la corruption des mœurs affaiblit les liens sociaux, qui ne sont forts que lorsque les devoirs sociaux sont bien connus et sévèrement observés.

℣ 235. Je vous ai enseigné un nouveau Dieu, une nouvelle loi; je vous ai montré un nouveau monde; je vous ai donné une nouvelle morale, dérivant d'une religion nouvelle qui elle-même établissait un culte nouveau; vous ne devez plus marcher dans les anciennes voies sociales.

℣ 236. Je vais vous dire comment vous devez marcher maintenant pour ne point revenir au point de départ, mais toujours avancer vers la perfection et le bonheur, c'est-à-dire vers Dieu, votre père et votre tout.

CHAPITRE IX.

DU POUVOIR SOCIAL.

ỳ 1. Tout le bonheur ou le malheur de la société dépend de sa bonne ou mauvaise organisation.

ỳ 2. Dieu, la religion, la morale, la science, ne servent de rien à une société qui n'est pas constituée selon les règles éternelles de l'éternelle justice.

ỳ 3. Faites des révolutions tant qu'il vous plaira : si ces révolutions n'ont pour but de ramener à la vérité qu'on méconnaît, à la justice qu'on foule aux pieds depuis des siècles, il vous faudra toujours recommencer.

ỳ 4. Or, vous n'êtes point encore constitués nulle part, enfants des hommes.

ỳ 5. Je vois bien des constitutions partielles, des lois locales dans vos sociétés ; mais ces constitutions, ces lois fractionnent l'humanité et ne la constituent pas.

ỳ 6. Constituer, c'est fixer, c'est établir, c'est coordonner.

ỳ 7. Eh bien! vos constitutions, vos lois, sont des

manifestations d'antagonisme d'un peuple contre un autre peuple, d'une nation contre une autre nation, d'une localité contre une autre localité.

℣ 8. Il y a des factions et des fractions partout, et de l'unité et de la légitimité, nulle part.

℣ 9. Les questions sociales se décident partout par le glaive; la raison et la justice n'y sont pour rien.

℣ 10. J'avoue que la justice et la raison n'ont que faire au milieu de vous.

℣ 11. Pour que la justice et la raison pussent avoir quelque influence dans vos sociétés, il faudrait que celles-ci pussent se diriger d'après les règles de la justice et les enseignements de la raison.

℣ 12. Et quel moyen que cela soit ainsi? ceux qui sont raisonnables et justes parmi nos frères ne peuvent rien à l'immoralité générale.

℣ 13. Cette immoralité résulte des principes mêmes par lesquels se meut votre machine sociale.

℣ 14. Et votre machine sociale n'a que des ressorts d'iniquité.

℣ 15. Et ces ressorts d'iniquité, vous ne voulez pas qu'on les brise.

℣ 16. Et ceux qui veulent les briser, pour établir l'ordre que vous n'avez pas, vous les brisez.

℣ 17. Gouvernants et gouvernés, vous composez des partis, vous protégez, vous défendez des partis, vous n'êtes point les hommes de l'humanité.

℣ 18. Chefs et peuples, vous ne vous aimez pas et ne pouvez pas vous aimer.

℣ 19. Chefs et peuples, vous vous défiez les uns des autres, et devez être effectivement dans une mutuelle défiance les uns des autres.

℣ 20. Le parti vainqueur se tient tant qu'il peut sur les cadavres et les ruines qui échafaudent son pouvoir.

℣ 21. Lorsque tout cela tombe en poussière, ou il s'obstine à périr en se cramponnant stupidement à ces cadavres à ces ruines, ou il cherche à prolonger sa vie en s'établissant sur d'autres cadavres et d'autres ruines.

℣ 22. Le pouvoir tel qu'on le comprend vulgairement est si peu le pouvoir qu'il n'a toujours, quelque part qu'il s'établisse, qu'une existence précaire et chancelante.

℣ 23. C'est que le pouvoir social, tel que l'ont conçu et que le pratiquent les hommes, est vraiment le pouvoir le plus anti-social qu'il soit possible d'imaginer.

℣ 24. Le pouvoir, en effet, défini d'après la justice éternelle et le sens commun, c'est le gouvernement de tous par tous; et le pouvoir, selon le verbiage impie de vos constitutions humaines, c'est le gouvernement de tous par quelques-uns et au profit de quelques-uns.

℣ 25. Et vous estimez tellement que vous êtes arrivés à l'apogée du bien sous le rapport gouvernemental, que vous ne pouvez souffrir qu'on vous blâme.

℣ 26. Cependant, si vous descendiez quelque peu

dans votre conscience, si votre orgueil pouvait cesser un instant de se rebeller contre la justice et la raison, vous verriez que vos doctrines gouvernementales ne sont que des doctrines d'iniquité.

℣ 27. Qui vous a donné le droit de régenter vos frères? Ce ne peut être que celui qui a droit de les régenter.

℣ 28. Or, ce n'est ni vous ni moi qui avons ce droit, ni aucun de nos frères pris en particulier.

℣ 29. Si nul de vos frères n'a pu, pris isolément, vous donner ce droit qu'il n'a pas, d'où vous vient-il donc?

℣ 30. Je le tiens, dites-vous de la société. Est-ce de la société entière ou d'une fraction de la société?

℣ 31. De la société entière, c'est impossible. Vous êtes fractionnés, et ne pouvez jamais être unanimes.

℣ 32. Vous tenez donc votre pouvoir de quelques-uns, au grand mécontentement, et sans nul doute, au grand détriment des autres.

℣ 33. Mais si vous avez ainsi acquis le pouvoir, comment l'exercer dans l'intérêt de tous et dans le vôtre?

℣ 34. Que dis-je? si c'est là l'origine de votre autorité, comment la conserver sans commettre chaque jour de nouvelles injustices?

℣ 35. Vous venez de quelques-uns, vous ne venez pas de tous : vous dépendez donc de quelques-uns, et ne dépendez pas de tous.

℣ 36. Vos intérêts et ceux de vos protecteurs peuvent être les mêmes; il y a alliance entre vous, parce

que votre propre conservation l'exige; voilà tout.

℣ 37. Mais cette alliance, ce pacte entre vous et les vôtres, sont précisément ce qui démontre l'usurpation de votre pouvoir.

℣ 38. C'est aussi ce qui vous rend impuissants à faire le bien de tous.

℣ 39. Car, par-là même que vous vous êtes élevés à l'aide d'une faction, vous n'êtes plus libres dans l'exercice du pouvoir.

℣ 40. Vous devez, sous peine de périr, sacrifier aux exigences de votre parti.

℣ 41. Il vous faut donc fouler les uns pour satisfaire les autres, dépouiller les uns pour engraisser les autres, tuer les uns pour sauver les autres.

℣ 42. Vous aurez donc tour à tour des Pompée, des César, des Sylla et des Marius, peuples qui ne connaissez pas ma loi, dit le Seigneur, et vous n'aurez jamais des chefs selon mon cœur.

℣ 43. Je sais bien, a dit encore le maître des mondes, que vos ennemis et les miens blasphèment contre moi et contre vous, en supposant que ma loi est inexécutable.

℣ 44. Oui, ils ont dit dans leur langage impie : Le monde ne peut être autrement gouverné : il en est, et c'est le grand nombre, qui sont faits pour obéir et se taire, quoi qu'il arrive; et d'autres pour commander, quoi qu'il advienne aussi.

℣ 45. Ce n'est qu'à ce prix que la vie peut être paisible, l'ordre et la tranquillité régner partout.

ỳ 46. Et, mes enfants, s'ils vous disent vrai, d'où vient donc que le désordre est partout?

ỳ 47. D'où vient que la famille est armée contre la famille, que l'airain destructeur gronde sans cesse dans vos villes, dans vos cités, et détruit si souvent le toit qui vous abrite?

ỳ 48. D'où vient que le faible périt sous les coups du fort, que le pauvre meurt de faim, on s'insurge contre le riche pour le dépouiller et le faire mourir à sa place

ỳ 49. Est-il une nation, un coin de votre terre, où il n'en soit pas ainsi?

ỳ 50. Le pouvoir que vous connaissez et que vous exaltez ne vient pas de moi.

ỳ 51. Vous croyez que l'ordre ne peut exister que par lui, et les siècles ont prouvé qu'il n'établissait que le désordre.

ỳ 52. Renoncez donc à vos maximes, qui viennent de vous et de votre ignorance, et suivez ce que je vous enseigne.

ỳ 53. Tout pouvoir mondain s'exerce par la raison du plus fort, et, par conséquent, au milieu des luttes sanglantes de la haine, de la jalousie, de la vengeance et de la colère.

ỳ 54. Tout pouvoir mondain s'exerce ainsi parce qu'il froisse le grand nombre des intérêts.

ỳ 55. Ce n'est pas ce pouvoir qui peut édifier; il ne peut que détruire.

ỳ 56. Car, pour édifier, il ne faut point heurter,

mécontenter, disperser, violenter ; il faut satisfaire, unir, harmonier.

ỳ 57. C'est impossible, dites-vous : les caractères sont trop différents, les goûts trop divers, les intérêts trop en opposition, pour qu'il soit jamais possible d'arriver à cet ensemble de volontés qui serait nécessaire à l'établissement de la loi que vous voulez établir.

ỳ 58. Non, cette unité gouvernementale n'est pas possible; c'est une utopie qui ne peut être réduite à l'acte; laissez le monde se gouverner comme il fait.

ỳ 59. Ce que vous voulez vient de votre imagination exaltée ; Dieu lui-même n'oserait tenter de l'établir parmi des hommes.

ỳ 60. Cette perfection gouvernementale ne peut convenir à la terre ; je ne sais même si elle pourrait convenir aux célestes intelligences.

ỳ 61. Voilà bien le raisonnement de quiconque ne voit pas ou ne veut pas voir le fond des choses.

ỳ 62. Voilà bien les éternelles objections de ceux qui ont pris obstinément le parti de nier tout mouvement de l'esprit humain.

ỳ 63. C'est en vain que vous leur montrez la marche toujours ascendante de l'humanité, en vain que vous leur dites les mille transformations sociales : ils nient tout cela, parce qu'il leur plaît de le nier, et vous assurent qu'il fait nuit à midi, parce qu'il leur convient de vous affirmer qu'il fait nuit au milieu du jour.

ỳ 64. Établis comme ils sont, les hommes voient

les choses à rebours, parce qu'ils ne sont pas dans une position normale.

ỳ 65. Manquant de la science de sociabilité, ils se posent mal et disent : Nous devrions être mieux; mais Dieu ne l'a pas voulu, restons ce que nous sommes.

ỳ 66. Et les impies qui entendent ce langage des simples et des insensés disent aux simples et aux insensés dont ils veulent subjuguer les esprits et les volontés : Non, vous ne pouvez être mieux; restez ce que vous êtes, sous peine de périr.

ỳ 67. Cependant le mal s'accroît, devient insupportable; la tempête s'élève, le tonnerre gronde, la foudre éclate, et les impies sont écrasés.

ỳ 68. Mais la fraude succède à la fraude; les impies succèdent aux impies, et le mal social continue.

ỳ 69. Quand donc finira cette bascule de pouvoir qui détruit le pouvoir sans amélioration pour la société?

ỳ 70. Lorsque le pouvoir social viendra remplacer le pouvoir de parti;

ỳ 71. Lorsque la justice et non l'intérêt privé sera l'origine et la source de tout pouvoir social.

ỳ 72. L'ébranlement social, qui vous fait peur quand on vous parle du pouvoir tel qu'il le faudrait pour le bonheur de tous, n'est à craindre et n'existe qu'avec le pouvoir tel que vous le faites.

ỳ 73. Il vient, ce pouvoir que vous aimez pourtant, parce que vous ne voulez pas comprendre qu'il

puisse y en avoir de meilleur, il vient de vos pernicieuses maximes sur l'organisation sociale.

℣ 74. Tant que ces maximes ne seront point changées, tant que vous n'aurez point renoncé à ce qui vous perd, quelque pouvoir que vous établissiez, ce pouvoir sera toujours mis en question et pourra être renversé par le premier venu.

℣ 75. Il n'y a de légitime, de sacré et de respectable que ce qui vient de Dieu.

℣ 76. Les œuvres de Dieu ne périssent point, parce qu'elles tiennent à l'ordre de la nature, et que l'ordre général de la nature ne peut être détruit.

℣ 77. Tout pouvoir qui s'établirait sur cet ordre viendrait de Dieu et ne périrait point; car ce qui vient de Dieu est impérissable.

℣ 78. Mais le pouvoir qui aurait une source si pure reconnaîtrait les droits de tous les hommes, et ne conserverait entre eux que les différences qu'établit la nature.

℣ 79. Vous avez des craintes chimériques quand vous dites : *Il faut une fixité permanente au pouvoir; autrement le désordre serait en permanence dans les sociétés humaines.*

℣ 80. Quand vous parlez ainsi, c'est comme si vous disiez : *Nous sommes dans un état de renversement complet en fait de raison et de justice; l'anarchie est notre élément, puisque nous ne quittons le champ de bataille et la place publique où notre sang a coulé, et où notre argent a été englouti, que lorsque les forces et l'argent nous manquent.*

ỳ 81. *Mais que faire à cela? C'est la condition de l'humanité d'être toujours aux prises avec elle-même, et de se déchirer les flancs de ses propres mains.*

ỳ 82. *Évitons seulement de nous trouver dans la mêlée, et ne nous présentons sur le champ de bataille que lorsque les partis n'y sont plus aux mains, et qu'il nous est donné d'exploiter la victoire et la défaite.*

ỳ 83. Telle est la morale qui résulte de vos révolutions; comme elles sont faites sans intelligence et sans bonne foi, elles ne produisent rien et sont toujours à refaire?

ỳ 84. Or, comment ne voyez-vous pas que cela vient d'un vice radical dans vos doctrines sur le pouvoir social.

ỳ 85. Les pouvoirs qui sont fondés sur la nature et la raison sont-ils ainsi jetés au vent au gré des moindres ébranlements sociaux?

ỳ 86. L'autorité paternelle, par exemple, n'est-elle pas toujours sainte et sacrée?

ỳ 87. Cependant cette autorité n'a point pour se garder des soldats ni des trésors.

ỳ 88. Et le chef de famille qui n'a que la misère à offrir à ses enfants est-il moins vénéré que le chef opulent et fortuné?

ỳ 89. Comment donc ne voyez-vous pas que vous n'êtes dans le désordre que parce que vous êtes sortis de la nature?

ỳ 90. S'il est bon, s'il est juste, s'il est de droit naturel que les enfants de la même famille particulière participent aux mêmes travaux, aux mêmes

charges, et, en même temps, qu'ils aient les mêmes droits, les mêmes avantages, pourquoi donc cette équitable répartition de biens et de maux, de charges et de droits, n'existe-t-elle pas pour tous les enfants de la grande famille?

℣ 91. Cela ne se peut, dit-on, sous peine de désordre. Mais avez-vous la paix avec ce que vous faites?

℣ 92. Nous venons de vous démontrer que vous avez la guerre; et vous vous ne pouvez avoir que la guerre, car vos lois organisent la guerre.

℣ 93. Vous accusez la justice quand vous blâmez ce qui vient de la justice.

℣ 94. Or, ce que nous vous proposons vient de la justice; vous en convenez: pourquoi donc ajoutez-vous qu'on ne peut l'établir?

℣ 95. Si on ne peut établir ce qui vient de la justice, la justice n'est donc pas juste; elle commande donc des choses injustes, puisqu'elle commande des choses impossibles.

℣ 96. Et puis la voix de la nature, qui vous crie que les droits de tous sont égaux, est donc une voix mensongère?

℣ 97. Mais non : en réalité, vous avez ma conviction sur ce point; seulement vous éludez la solution de la question, parce que vous avez l'esprit de mammone, et non l'esprit de Dieu.

℣ 98. Le pouvoir tel que vous le comprenez ne peut avoir qu'une existence éphémère, parce qu'il

est établi pour le petit nombre contre l'immense majorité.

ỳ 99. Et lors même qu'il n'est pas établi par quelques-uns contre tous les autres, lors même qu'il vient de la majorité, bientôt il oublie son origine.

ỳ 100. Cela ne peut être autrement, faits comme vous l'êtes.

ỳ 101. Nul d'entre vous n'a l'intelligence de la véritable constitution sociale.

ỳ 102. Vous courez tous dans la lice; aucun de vous ne sait bien où il va.

ỳ 103. Le jeune homme, ardent, loyal et bon, y court, lui, avec l'amour du bien public, et croit, candide qu'il est, que tous vont le suivre.

ỳ 104. Bientôt il voit que peu l'ont suivi, et que ceux que son élan généreux a entraînés n'ont eu que des pensées d'égoïsme et d'intérêt privé.

ỳ 105. Découragé par l'immoralité et la lâcheté sociales, il abandonne aussi la sainte cause de l'humanité, comme viennent de l'abandonner ceux qu'il avait regardés d'abord comme ses plus généreux défenseurs.

ỳ 106. Ainsi se grossit sans cesse le parti des ambitieux, des indifférents et des égoïstes.

ỳ 107. Car celui-là aussi va sacrifier tout à son ambition, à son égoïsme, et devenir indifférent pour le bien public.

ỳ 108. Pour n'être pas dévoré, il va dévorer les autres; il a cru voir que tous les éléments lui seraient contraires s'il s'obstinait à suivre les lois de l'hon-

neur et du dévouement, et, pour ne pas périr, il a dit : Sauvons nos bagages ; jetons le reste à l'eau.

℣ 109. Il en est ainsi, mes enfants, dit le Seigneur, parce que ce n'est point mon pouvoir que vous avez établi parmi vous, mais bien le vôtre.

℣ 110. Et comment la famille vivrait-elle en paix, quand l'autorité du père y est méconnue ?

℣ 111. Là où je ne suis pas, il n'y a point d'intérêts communs, pas plus qu'il ne peut y en avoir dans la famille qui n'a pas de père.

℣ 112. Quand l'autorité du père est reconnue, les intérêts se confondent ; chacun des membres de la famille dit : Ce que nous donnons par nos bras à notre chef, à notre souche, doit nous revenir et nous revient déjà à tous.

℣ 113. Tous vivent alors de la vie de chacun, et surtout de la vie du chef, qui se communique à tous.

℣ 114. Séparez ces membres si bien unis, la vie se fractionne, et partant s'affaiblit.

℣ 115. Et ces fractions qui étaient fortes quand elles vivaient de la vie commune, vous-les voyez maintenant user leurs forces et périr en voulant s'arracher les unes aux autres, par la violence, cette vie forte et puissante qu'elles se donnaient mutuellement, sans effort, sans secousse, lorsqu'elles étaient sœurs et qu'elles avaient un père commun.

℣ 116. Eh bien ! mes enfants, c'est là la plaie qui vous dévore ; c'est là le vice social aujourd'hui.

ỳ 117. Vos pouvoirs ont établi des hiérarchies dans vos sociétés; ils consacrent des différences de rangs, de fortune, de pouvoir, d'états, de professions.

ỳ 118. En cela ils font bien; ce n'est pas ce que je blâme; tous ne sont pas propres à tout.

ỳ 119. La force, l'intelligence, ne sont pas les mêmes pour tous.

ỳ 120. Il est des montagnes, des plaines et des vallées dans la nature non intelligente; il ne peut y avoir nivellement dans la nature intelligente.

ỳ 121. Mais la nature n'a rien fait qui soit mauvais et qui se détruise.

ỳ 122. Dans la nature, la vie donne la vie à la mort, et de la mort résulte la vie.

ỳ 123. L'homme seul ne sait détruire que pour détruire, parce que lui seul ne comprend pas les œuvres de Dieu.

ỳ 124. Les différences hiérarchiques établies par lui ne l'ont point été dans un esprit de conservation, mais bien de destruction.

ỳ 125. Les classes sociales n'ont point de fondement naturel; c'est le caprice, c'est l'ambition qui les ont faites.

ỳ 126. Tel est artisan, non parce que c'est là sa vocation, mais il l'est parce qu'il ne lui a pas été possible d'être autre chose.

ỳ 127. Nul n'a selon sa capacité, sa force, son intelligence; chacun possède ce que le hasard, l'intrigue, la fortune, lui ont donné.

ỳ 128. Il résulte de ceci que la rapine, la violence et la mauvaise foi sont les reines du monde.

ỳ 129. Le pouvoir véritablement organisateur et conservateur, on ne le connaît pas encore.

ỳ 130. Et ce pouvoir, ni la puissance de l'homme, ni l'intelligence humaine ne peuvent le donner.

ỳ 131. Celui-là seul de qui viennent le monde physique et le monde moral peut organiser et conserver tout dans l'un et l'autre monde.

ỳ 132. L'homme a usé tous les systèmes humains depuis bientôt soixante siècles, et il nous a appris qu'il ne savait que renverser et détruire.

ỳ 133. Les générations se sont succédé et se sont dévorées les unes les autres, toujours au profit de quelques ambitieux qui les ont poussées à la mort pour s'emparer de leurs dépouilles.

ỳ 134. En somme, les pouvoirs n'ont pas mieux valu les uns que les autres.

ỳ 135. La même pensée les a dominés tous : *exploiter l'humanité et la mener comme un vil troupeau.*

ỳ 136. Le pouvoir social établi sur les principes de la nature et de la raison ramène la société à son état normal.

ỳ 137. Le pouvoir, partant partout du même point de départ et se proposant d'atteindre le même but, ne tiraille point en sens contraire les diverses nations.

ỳ 138. Le timon de ce pouvoir, la racine de ce pouvoir, son origine, se trouvant là où tout a son

origine et son principe, ne peuvent être ni changés, ni dénaturés ni détruits.

ỳ 139. Les hommes ne veulent plus et ne peuvent plus changer, dénaturer ou renverser un tel pouvoir.

ỳ 140. Ils ne le veulent plus parce qu'ils n'ont plus d'intérêt à le vouloir; ils ne le peuvent plus, parce que, pour le pouvoir, il faudrait briser la volonté et la force sociale.

ỳ 141. Mais la volonté et la force sociales sont telles que nul ne peut les briser.

ỳ 142. Maintenant, il n'est pas de pouvoir qui ne puisse être renversé par un autre pouvoir, pas de force que ne puisse vaincre une autre force, pas de nation qui ne puisse être vaincue par une autre nation.

ỳ 143. Et il faut qu'il en soit ainsi dans l'état actuel; car les peuples et les nations ont des intérêts divers.

ỳ 144. La vie des peuples et des nations est une vie d'agitation et de violence, comme leurs intérêts qui se heurtent sans cesse.

ỳ 145. Cette nation qui est puissante et riche veut l'être encore davantage; pour cela, elle opprime, elle dépouille celles qui sont autour d'elle et qui n'ont pas assez de force pour se défendre.

ỳ 146. Un jour vient où les nations voisines, opprimées, fatiguées du joug qu'on leur fait porter, se coalisent et renversent la nation qui les écrasait.

ỳ 147. Mais ne croyez pas qu'il ne doive plus y avoir d'opprimés et d'oppresseurs.

ỳ 148. Le vainqueur n'a pas vaincu pour la justice ; il a vaincu pour l'iniquité.

ỳ 149. Le joug oppresseur ne pèsera plus sur les mêmes peuples ; voilà tout.

ỳ 150. La tyrannie aura succédé à la tyrannie ; il n'y a de changé que les noms des opprimés et des oppresseurs.

ỳ 151. Et peut-être ne faut-il accuser ici ni l'audace de ceux qui oppriment, ni la faiblessse de ceux qui se laissent opprimer.

ỳ 152. Au fond, cela ne peut être autrement. Votre organisation sociale, étant mauvaise en tous points, organise la guerre, et la guerre en permanence.

ỳ 153. Quand vous avez vaincu, vous devez opprimer, sous peine de périr ; car, si vous ne brisez pas les factions, les factions vous brisent.

ỳ 154. Votre conservation veut que vous exerciez la tyrannie, et pour conserver votre position, vous êtes tyran.

ỳ 155. Dieu lui-même, s'il gouvernait d'après vos lois, vos mœurs, vos constitutions, serait obligé d'user de contrainte et de violence comme vous le faites.

ỳ 156. Quand donc, voulant renverser un système par un autre, vous dites : Ce mode de pouvoir seul peut donner la liberté et le bonheur, ou vous mentez sciemment et volontairement, ou vous promettez plus que vous ne pouvez donner.

ỳ 157. Car, le pouvoir que vous voulez établir, ne

conciliant point tous les intérêts, aura pour ennemis acharnés ceux qu'il blessera.

ỳ 158. Vous voilà donc, même après la victoire, sur le champ de bataille contre une partie de ceux que vous gouvernez.

ỳ 159. Et quand vous seriez en paix avec votre peuple, dont toutes les exigences seraient satisfaites, n'auriez-vous pas à craindre les nations vos voisines?

ỳ 160. Quoi que vous fassiez, vous ne pouvez être en parfaite sécurité; tôt ou tard, votre perte peut venir du dedans ou du dehors.

ỳ 161. Si vous n'êtes dévorés par votre peuple, vous pouvez l'être par les peuples étrangers.

ỳ 162. Votre pouvoir marche sans cesse l'arme au bras; semblable à celui qui marche dans la confusion d'une nuit orageuse et obscure, il tremble de tomber entre les mains d'un ennemi qui le renverse et le dépouille.

ỳ 163. Comment se fait-il donc que vous ne compreniez pas votre véritable position?

ỳ 164. Puisque c'est là l'histoire de tous les pouvoirs, pourquoi ne cherchez-vous pas d'autres moyens gouvernementaux?

ỳ 165. Lorsque quelqu'un de vos frères a pris un remède qui l'a tué, vous vous gardez d'employer ce même remède pour la même maladie.

ỳ 166. D'où vient donc que vous vous obstinez à appliquer au corps social, pour le guérir, ce qui déjà lui a donné mille fois la mort?

ỳ 167. Faites que le pouvoir vive désormais de la

vie de tous, et qu'il ne puisse, sans se suicider, toucher à la vie et à la fortune de qui que ce soit.

℣ 168. Effacez donc de vos constitutions ces dénominations de nations, qui changent les intérêts comme les noms des enfants de Dieu.

℣ 169. Qu'il n'y ait plus au delà de la Manche et en deçà des enfants de la Tamise armés pour ruiner les enfants de la Seine, et des enfants de la Seine jaloux de supplanter les enfants de la Tamise.

℣ 170. Que tous les enfants du même père, adorant le même Dieu, et de la même manière, s'aident, se soutiennent, rapportant toujours tout à Dieu, et par conséquent, tout à tous.

℣ 171. Dieu a fait ce qui est à Albion comme il a fait ce qui est à Lutèce; ce qu'il a fait pour Albion, il l'a fait pour Lutèce.

℣ 172. Soyez enfants d'Albion ou de Lutèce, qu'importe ? en êtes-vous moins les enfants de Dieu ?

℣ 173. Soyez Tartares ou de la Chine, de l'Europe ou de l'Afrique, soyez enfin du vieux continent ou du Nouveau-Monde, vous êtes des frères, car vous avez tous le même père, qui est aux cieux.

℣ 174. Ne dites donc pas : il n'y a point de salut pour les enfants d'Ispahan, de Pékin, de Washington ; il n'y a de salut que pour ceux de Rome.

℣ 175. Ne dites point : La société ne peut être constituée à Lutèce comme à Ispahan, à Pékin comme à Rome.

℣ 176. Vous parlez ainsi parce que vous ne connaissez pas le véritable pouvoir social; parce que

vous ne vous croyez pas tous les enfants du même Dieu.

ỳ 177. Quand vos dieux cesseront de se faire la guerre, vous ne vous la ferez plus vous-mêmes les uns aux autres, et vous comprendrez ce que je vous dis.

ỳ 178. Quand la vie sera pour vous quelque chose de plus réel et de plus digne, vous entendrez mieux le pouvoir.

ỳ 179. Car alors, vous ne vous contenterez pas de travailler pour la vie présente, et ne songerez pas uniquement aux jouissances matérielles; vous édifierez pour le temps et pour l'éternité.

ỳ 180. Aujourd'hui, avec les faux enseignements qu'on vous donne, vous manquez d'intelligence gouvernementale.

ỳ 181. Quel pouvoir pourriez-vous établir d'une manière durable? Vous n'avez que vous et vos mauvaises passions pour travailler à la chose publique.

ỳ 182. Si vos dieux ou votre Dieu y sont pour quelque chose, ils viennent tout gâter; car vos dieux se battent entre eux, et votre Dieu unique, tel que vous nous l'enseignez, est un dieu plein de colère, d'injustice et de mauvaises passions.

ỳ 183. Vos dieux ou votre Dieu exercent donc sur vous un pouvoir d'iniquité.

ỳ 184. Si vous gouvernez la société et vous gouvernez vous-même comme ils se gouvernent, évidemment, vous n'avez pas de pouvoir pour l'édification, mais bien pour la destruction.

℣ 185. Vous vous disputez l'empire de la terre comme vos dieux se disputent l'empire de l'Olympe.

℣ 186. Or, est-ce ainsi que doit être constituée la société?

℣ 187. Vos sociétés, hommes des faux dieux, ou hommes sans Dieu, sont des tours de Babel.

℣ 188. Chaque contrée a un langage différent, des lois et des mœurs opposées.

℣ 189. Et que signifie cela? est-ce que ma loi n'est pas la même pour tous?

℣ 190. Est-ce que mon gouvernement, à moi, change et varie comme les vôtres?

℣ 191. Est-ce que vous ne voyez pas aujourd'hui dans mes lois, dans l'exercice de mon pouvoir sur vous, la même unité, la même harmonie qu'y ont remarquées vos ancêtres des époques les plus reculées?

℣ 192. Les lois de la nature se sont-elles multipliées comme les vôtres? vous ai-je révélé des choses que je n'aie dites il y a des milliers d'années à d'autres peuples?

℣ 193. Simplifiez donc vos rouages gouvernementaux, comme j'ai simplifié les rouages gouvernementaux des mondes qui suivent mes lois, et vous aurez l'unité et la force, comme je les ai, moi qui vous parle.

℣ 194. Ne fondez le pouvoir ni sur les lois de Confucius, ni sur les lois de Numa, ni sur les lois de Solon, ni sur celles de Lycurgue, ni sur les enseignements de Moïse, ni sur ceux de Mahomet, ni sur l'autorité de Luther, ni sur celle de Calvin; établis-

sez-vous de par les lois de la nature et de la raison.

ỳ 195. Car ces lois-là, c'est moi qui les donne; le pouvoir qu'elles fondent vient de moi, et je vaux mieux que Confucius et Numa, que Solon et Lycurgue, que Moïse et Mahomet, que Luther et Calvin.

ỳ 196. Tous ces législateurs ne s'entendent pas; comment vous entendriez-vous, vous qui vous gouvernez par leurs lois?

ỳ 197. Comment les pères pourront-ils bien diriger les enfants, si les pères se battent entre eux?

ỳ 198. Que mon pouvoir soit le type du vôtre; que ma volonté soit manifestée par la vôtre, et votre pouvoir social sera stable comme le mien, et votre volonté ferme comme la volonté de votre père céleste.

ỳ 199. Quand vous serez arrivés, mes enfants, dit le Seigneur, à avoir sur la constitution sociale ces idées nettes et justes que je viens de dire, je vous enverrai des prophètes qui seront vos pères sur la terre.

ỳ 200. Vous les choisirez, non pour vos maîtres, mais pour vos tuteurs.

ỳ 201. Vous les choisirez, non parce qu'ils seront riches ou puissants, mais parce qu'ils seront justes.

ỳ 202. La garantie sociale ne reposera plus sur la fortune et la naissance; elle reposera sur la vertu.

ỳ 203. Et vous n'aurez pas à craindre que la pauvreté des gouvernants soit fatale aux gouvernés; la fortune publique ne sera plus à la merci de quelques dilapidateurs, le pouvoir de tous, exercé par tous, protégera les intérêts de tous.

℣ 204. Et d'ailleurs, si mes prophètes que vous aurez choisis pour gouverner vos tribus font servir leur pouvoir à vous despotiser, vous les déposerez.

℣ 205. Le pouvoir exercé de la sorte ne pourra jamais être fatal aux nations.

℣ 206. Maintenant, ce sont les individus qui font la guerre aux peuples pour des motifs de conservation, qui ne sont point la conservation des peuples.

℣ 207. Rarement les peuples profitent de leur propre sang qu'ils répandent.

℣ 208. Ces guerres qui désolent tant de contrées, qui ensanglantent tant de pays, ne rapportent guère plus aux peuples vainqueurs qu'aux peuples vaincus.

℣ 209. Elles font beaucoup de victimes, elles enrichissent quelques combattants victorieux, et enchaînent toujours au char du triomphateur les vainqueurs tout aussi bien que les vaincus.

℣ 210. Quand le pouvoir n'est point à la merci de tous et que tous sont à la merci du pouvoir, le pouvoir attire tout à soi ou aux siens.

℣ 211. Il n'a rien de commun avec l'intérêt public, et il ne s'occupe du bonheur de tous qu'autant qu'il y trouve un accroissement à sa puissance, une facilité de plus à son despotisme.

℣ 212. C'est là le vice capital de tous les pouvoirs qui viennent des hommes, qui ont leur origine à la terre.

℣ 213. Il faut qu'ils tuent, qu'ils brisent, qu'ils détruisent pour se conserver; et ils tuent, ils brisent,

ils détruisent, parce qu'ils ont plus l'amour de la vie que l'amour de la justice.

℣ 214. Les choses étant comme elles sont, nous n'avons pas à les blâmer.

℣ 215. Ils ne peuvent vivre qu'en prenant la vie des autres, et ils la prennent.

℣ 216. Et la voix publique les blâme à peine du reste, de la prendre.

℣ 217. Un pouvoir est détruit par un autre; on s'en scandalise fort peu : on dit : c'est le sort qui en a décidé.

℣ 218. Galba a vaincu Othon, Othon a vaincu Vitellius; on s'est incliné tour à tour devant Galba, Othon et Vitellius, sans se demander où en était la chose publique.

℣ 219. Et cette passivité, cette atrophie, est ce qu'il y a de mieux dans votre état social.

℣ 220. A quoi peuvent aboutir les convulsions dans des sociétés qui manquent d'intelligence?

℣ 221. Vous n'avez sous la main que du poison; que pouvez-vous prendre qui vous conserve la vie?

℣ 222. Si vous cherchiez ailleurs qu'en vous-mêmes et parmi vous; si vous remontiez jusqu'à Dieu, vous vous sauveriez infailliblement.

℣. 223. Mais vous n'avez point encore assez souffert de votre obstination, de votre aveuglement.

℣ 224. Les bras qui vous oppriment ne vous ont point encore assez opprimés.

℣ 225. Il faut que vous passiez encore par de rudes épreuves, que vous soyez dépouillés et enchaînés

comme vous avez dépouillé et enchaîné les libérateurs que je vous ai envoyés.

℣ 226. Le poison que vous avez donné à Socrate, vous le boirez; le fiel et l'absinthe dont vous abreuvâtes Christ, vous en serez abreuvés.

℣ 227. Vous aurez dent pour dent, œil pour œil. Bien et mal, j'ai tout pesé dans ma justice, et ma justice vous tiendra compte d'un iota pour vous récompenser ou vous punir.

℣ 228. Peuples et nations, vous resterez dans l'avilissement où vous êtes jusqu'à ce que l'intelligence vous vienne.

℣ 229. Vous direz niaisement : *Le monde va mal, il est vrai; mais il ne peut aller autrement.*

℣ 230. *Nous sommes esclaves; mais il faut des esclaves. Nous mourons de faim, même en travaillant, mais il faut que cela soit ainsi.*

℣ 231. Peuples et nations, dit le Seigneur, vous serez plus insensés encore, ou plus blasphémateurs; vous mettrez le comble à votre folie et à votre impiété en ajoutant à ce langage athée, les uns, que je ne m'occupe point de tout cela, et que je laisse tout faire; les autres, que c'est moi qui le veux ainsi !

℣ 232. Quand vous en serez venus à cet excès d'audace et de folie, tout sera consommé; les prophéties seront accomplies.

℣ 233. Le pouvoir des méchants aura tout envahi.

℣ 234. Alors, que ceux qui n'auront point blasphémé quittent Sodome; je les sauverai.

ỳ 235. Pour eux, le pouvoir ne sera point la volonté des plus forts opposée à la volonté des plus faibles; ce sera la volonté de tous, manifestée par celui ou par ceux que tous auront élus.

CHAPITRE X.

DU POUVOIR ÉLECTIF OU DU VÉRITABLE POUVOIR.

ỳ 1. Tous les hommes sont hommes; qu'ils soient de la montagne ou de la plaine, des rives de la Seine ou des rives du Mississipi, il importe peu; ils ont les mêmes droits.

ỳ 2. Tous doivent porter le fardeau social; nul n'a le droit d'en décharger entièrement quelques-uns pour en charger exclusivement les autres.

ỳ 3. Le pouvoir, pour être légitime, doit être l'œuvre de tous: car, s'il n'est que l'œuvre de quelques-uns, les droits de tous n'ont pas été exercés, et tous les hommes ne sont pas des hommes.

ỳ 4. Mêmes droits et mêmes devoirs, ou, si l'on veut, somme égale de droits et de devoirs pour tous; tel est le gouvernement social.

ỳ 5. Touchez à cet équilibre de quelque manière que ce soit, la machine sociale va de côté et d'autre, et se brise à force de secousses.

ỳ 6. Il n'est pas de machine, quelque bien établie

qu'elle soit, qui ne se brise quand elle est toujours tirée en sens contraire.

℣ 7. Ceux qui crient aux révolutions et à l'anarchie lorsque vous leur parlez de pouvoir électif, sont des hommes d'iniquité ou des ignorants.

℣ 8. Ils crient, parce qu'ils craignent le règne de la justice, et que la volonté de Dieu se fasse, et non la leur.

℣ 9. Criez au voleur dans la forêt, les voleurs quitteront la forêt, ou se cacheront dans les parties les plus touffues et les plus impénétrables du bois.

℣. 10. Criez justice, justice ! au milieu des hommes d'iniquité; vos cris les terrifient comme si vous eussiez dit : voleur ! Ils se rendent justice quand vous les prenez par surprise.

℣ 11. La conscience publique est, au fond, la même chez tous les hommes; seulement, elle est pervertie partout par vos mœurs, vos usages, vos lois, et surtout par vos constitutions sociales.

℣ 12. Vous êtes constitués en violation flagrante des droits de Dieu et de l'humanité; tout est vicié dans le principe; que peut-il y avoir de bon dans les conséquences?

℣ 13. Il n'en serait pas ainsi si tous les droits eussent été respectés dans l'origine.

℣ 14. Le pouvoir qui n'est pas le résultat de l'élection de tous doit tomber également, après avoir été plus ou moins longtemps attaqué, soit qu'il respecte les droits de tous, soit qu'il les viole.

℣ 15. Il tombera, disons-nous, lors même que,

par impossible, il respecterait les droits de tous.

℣ 16. Car, s'il est juste, il manque à son origine, et, j'ai presque dit, à sa vocation.

℣ 17. En effet, quelle est son origine? la violation du droit commun.

℣ 18. Quelle est sa vocation? il est appelé à exercer son empire en faveur de ceux qui l'ont élu contre ceux dont il n'a point eu l'assentiment.

℣ 19. Voilà la véritable position du pouvoir non électif, ou du pouvoir provenant d'une élection fausse et incomplète.

℣ 20. Et remarquez bien que, dans l'état des choses, ceux qui exercent le pouvoir ne sont point responsables de tout ceci, et que la société qui les tue, a tort, et commet un crime.

℣ 21. Car, ce qui vient de l'injustice et de la fraude ne peut être conservé que par l'injustice et la fraude.

℣ 22. Si donc vous êtes torturés, peuples qui ne comprenez pas la légitimité du pouvoir social, par ceux que vous avez faits vos maîtres sans conditions, ne disposez pas de leur vie pour cela : vous n'en avez pas le droit.

℣ 23. Le crime n'autorise pas le crime, l'usurpation ne sanctifie point l'usurpation.

℣ 24. Je dis plus : Si vous souffrez de l'état dans lequel vous vous êtes mis, gardez-vous de tout briser pour sortir de cet état.

℣ 25. Ce n'est point par la précipitation et la violence que vous arriverez à briser vos fers.

℣ 26. Avancez par l'intelligence et non par la

force; vous progresserez ainsi de manière à n'être jamais obligés de reculer.

℣ 27. Je sais bien que vous ne pourrez avancer toujours que lorsque vous aurez cette intelligence dont je parle.

℣ 28. Eh bien! cette intelligence ne vous viendra que pendant le calme et avec la réflexion.

℣ 29. Or, le calme et la réflexion n'existent guère au milieu des tempêtes violentes des révolutions.

℣ 30. L'emportement et la colère dominent alors et nous poussent aux excès.

℣ 31. Il y a bien longtemps que les hommes se battent, que les sociétés se détruisent, que les pouvoirs se culbutent les uns les autres, et nous ne sommes jusqu'ici arrivés nulle part à la fixité gouvernementale.

℣ 32. Et nous n'avons pu comprendre encore les véritables causes de ces secousses sanglantes qui renversent ce qui avait été édifié, et qui édifient ce qui avait été renversé.

℣ 33. Pour les enfants de Dieu, cette cause est facile à connaître; car les enfants de Dieu connaissent la justice; ils l'aiment et la pratiquent.

℣ 34. Les enfants de Dieu ne veulent point la justice pour eux seuls; ils la veulent pour tous, parce qu'ils se considèrent comme tous égaux devant Dieu.

℣ 35. Quand donc vous voyez les enfants de Dieu au milieu des enfants des hommes, courant avec eux et se mêlant à leurs querelles, ne croyez pas qu'ils

soient animés du même esprit que les enfants de la mammone.

ỳ 36. Les enfants du siècle ont un esprit d'animosité les uns contre les autres; ici, c'est l'esclave qui s'insurge contre son maître; là, c'est ce qu'on appelle le sujet qui se rue contre son souverain.

ỳ 37. Ici, je vois le riche qui dévore le pauvre; là, le pauvre qui déteste le riche, et qui le dépouille quand il le peut.

ỳ 38. Grands et petits, pauvres et riches, maîtres et serviteurs, tous sont dans un état d'agitation et d'irritation.

ỳ 39. Et il est nécessaire qu'ils s'agitent ainsi; car, nul n'est dans sa sphère, et s'il y est, il ne peut y rester en paix.

ỳ 40. Le voisin dresse sans cesse des piéges au voisin, le frère jalouse le frère, le père même est suspect à ses enfants.

ỳ 41. La guerre n'est pas seulement entre les partis, entre les nations; elle est sous le toit de la famille.

ỳ 42. Chacun a ses créatures, ses amis et ses ennemis, quelle que soit sa position sociale, et la paix ne peut régner un seul instant sur la terre.

ỳ 43. Quand tout se tait dans le monde, c'est alors même que votre monde est le plus malade.

ỳ 44. Tout n'est que sécurité apparente, et le calme n'est toujours que le précurseur de la tempête.

ỳ 45. Votre hiérarchie sociale repose sur un fon-

dément d'iniquité; elle n'est point le résultat de la volonté générale, et elle est sans cesse en butte aux attaques de ceux qu'elle blesse.

℣ 46. Vous vous croyez impérissables quand vous avez la force; mais vous n'avez qu'une force humaine, et la force humaine n'est point une force indomptable.

℣ 47. Venez de la justice, vous viendrez de Dieu, et votre pouvoir ne périra pas;

℣ 48. Car Dieu vous illuminera quand vous viendrez de lui. Il vous montrera comment s'exerce le véritable pouvoir et comment il s'établit d'une manière durable.

℣ 49. Vous ne murmurerez point en disant toujours après maintes révolutions: Ce n'est point encore là ce qu'il nous faut; nous sommes encore trompés.

℣ 50. Vous murmurez de la sorte parce que vous voulez ce que vous ne pouvez obtenir, parce que vos intérêts sont lésés, parce que, en un mot, vous n'avez point vos coudées franches et que vous souffrez.

℣ 51. Mais, quoi que vous fassiez, cet état pénible continuera tant que vous serez divisés par la croyance, et que vous n'aurez pas le même père céleste.

℣ 52. Pour obtenir un état meilleur, qui vous sauve à tout jamais de l'anarchie, il faut que le pouvoir vous aime tous également, et que vous tous aimiez aussi ceux à qui vous avez confié le pouvoir.

℣ 53. Or, pour que le pouvoir vous aime et que vous l'aimiez vous-mêmes, il est nécessaire qu'il y ait entre vous et le pouvoir communauté d'intérêts.

℣ 54. Faites donc, peuples, par votre sagesse, que la chose publique ne soit jamais à la merci de quelques-uns, mais que toujours le petit nombre des intérêts cède à l'intérêt général.

℣ 55. Les hommes ne se trompent que parce que les mauvaises passions les égarent.

℣ 56. Ne les mettez plus continuellement aux prises avec leurs mauvaises passions, et ils ne se tromperont plus dans le choix du bien.

℣ 57. Laissez à tous les enfants de Dieu l'exercice libre des droits que Dieu leur a donnés.

℣ 58. Ne dites pas, comme disent les impies : *Nous seuls avons des droits à exercer ; le reste de l'humanité doit nous être asservi, et si nous lui permettons une fois de participer à notre puissance, c'est une concession que nous faisons, et que nul ne peut exiger une seconde fois de nous.*

℣ 59. Un droit naturel est un droit divin, qui ne se perd jamais.

℣ 60. Le principe de tout pouvoir est dans tous ; et lorsque le pouvoir a été donné à quelqu'un ou à quelques-uns par tous, ce pouvoir doit être repris par ceux qui l'ont donné s'il est mal exercé, comme je puis vous reprendre un fidéicommis si vous en abusez.

℣ 61. Le pouvoir est une charge, et n'est jamais une propriété pour celui ou ceux qui l'exercent.

℣ 62. La société le confie; elle ne le donne pas dans le sens absolu de ce mot.

℣ 63. Tout, en droit naturel et divin, appartient à tous; donc, rien en fait de pouvoir ne peut être aliéné en faveur de quelques-uns.

℣ 64. Car, du moment que tout est donné à quelques-uns d'une manière absolue, le droit naturel n'existe plus.

℣ 65. Il n'y a plus de grande propriété ni de grande famille humaine; il y a dès lors nécessairement des gens vêtus et des gens dépouillés, des hommes étouffant de santé et des hommes mourant de faim.

℣ 66. Et dès que le pouvoir, ainsi constitué sans élection ou par l'élection de quelques-uns seulement, a envahi la société, la guerre est allumée partout.

℣ 67. C'est alors que le désordre et l'anarchie règnent en souverains absolus sur les hommes.

℣ 68. La lutte est engagée entre les partis par la loi même qui devrait organiser les partis et les réunir.

℣ 69. Quand donc vous n'êtes pas le pouvoir élu par tous, vous êtes impuissant d'une impuissance absolue à faire le bien.

℣ 70. Et remarquez, je vous prie, qu'il importe peu pour cela que vous soyez honnête ou malhonnête homme; dans l'un ou l'autre cas, même impuissance pour vous d'être juste.

℣ 71. Que voulez-vous faire? tenir une balance impartiale entre tous les partis?

℣ 72. Mais cela est-il possible? si vous êtes juste de

la justice parfaite, les partis n'en seront que plus acharnés contre vous.

℣ 73. Parmi vous, mes enfants, dit le Seigneur, ce n'est point la justice qui peut avoir raison.

℣ 74. La justice tend à tout égaliser en fait de droits, et vous avez des lois et des constitutions qui tendent à tout inégaliser.

℣ 75. La justice qui vient de moi veut que tous soient heureux du bonheur que je donne, moi, c'est-à-dire de ce bonheur qui rend heureux sans nuire à autrui.

℣ 76. Et faits comme vous êtes par vos mœurs et vos lois, vous ne pouvez devenir heureux qu'au détriment du bonheur d'autrui, riches que de la misère d'autrui, puissants que de la faiblesse d'autrui.

℣ 77. Si vous aviez d'autres mœurs et d'autres lois, et surtout plus d'intelligence que vous n'en avez, eussiez-vous un soliveau pour vous gouverner, ce soliveau vous suffirait; il serait l'unité où tout viendrait aboutir, et, en même temps, le lien d'harmonie générale.

℣ 78. Mais l'homme même le plus ferme et le plus juste ne peut vous convenir; sa volonté, ne pouvant être que sa volonté propre ou celle de son parti, doit se briser tôt ou tard contre la volonté du parti qui sera vainqueur.

℣ 79. Et cependant vous prétendez, insensés que vous êtes, que le pouvoir que vous donnez soit absolu; ou, si vous consentez à ce qu'il soit électif, vous voulez qu'il soit élu une fois pour toutes!

℣ 80. Quel aveuglement est le vôtre! ne voyez-vous donc pas que vous voulez des choses contradictoires et impossibles ?

℣ 81. Comment un pouvoir même électif, qui n'est que le résultat de la volonté de quelques-uns ou l'effet d'un revirement politique, d'une victoire gagnée, pourrait-il avoir quelque durée?

℣ 82. Est-ce que le sort des armes et la fortune ne sont pas quelque peu inconstants?

℣ 83. On croirait, en vérité, que le monde et les choses du monde ne vous sont connus que d'hier.

℣ 84. Où étiez-vous donc, vos ancêtres et vous, quand les enfants de la Troade et du Pyrée, du Tibre et de la Germanie se prenaient tour à tour le sceptre et la puissance?

℣ 85. Où étiez-vous donc quand César défaisait Pompée, quand Brutus tuait César, quand Sylla et Marius ensanglantaient la république, et que Germains et Visigoths venaient dévorer plus tard la ville de Romulus et anéantir sa puissance?

℣ 86. Et aujourd'hui que se passe-t-il autour de vous? n'êtes-vous pas vraiment bien établis dans la paix?

℣ 87. Ne vous faites-vous pas encore de petites guerres partielles jusqu'à ce que ce faux équilibre que vous prétendez avoir fixé parmi vous venant tout-à-fait à se rompre, vous vous ruiez les uns contre les autres dans le sang et le carnage?

℣ 88. Les petites nations souffrent des empiéte-

ments des grandes, et les petites nations se liguent un jour contre les grandes.

ỳ 89. Les populations augmentent d'une manière effrayante, et les moyens de subsistance restent les mêmes ou diminuent.

ỳ 90. Les ferments de discorde se multiplient partout; l'état social est un état violent où chacun souffre du bien comme du mal de chacun.

ỳ 91. La richesse enfante la misère; la misère, la dégradation de l'homme, la servitude.

ỳ 92. Ce qui serait bon dans une société constituée selon la raison et la justice devient mauvais au milieu de vous, qui ne suivez que la loi de l'égoïsme et de la caste.

ỳ 93. Vous vous appelez nobles et grands seigneurs, bourgeois et artisans, propriétaires et prolétaires; je ne puis m'expliquer ce que signifient les trois premières qualifications que vous vous donnez et auxquelles pourtant vous semblez le plus tenir.

ỳ 94. Qu'est-ce en effet que des mots qui ne représentent rien?

ỳ 95. Or, un noble, un grand seigneur, un bourgeois, qu'est-ce que cela veut dire, je vous prie?

ỳ 96. Des gens qui vivent dans une complète oisiveté, sans doute, et cela parce qu'ils sont riches.

ỳ 97. Mais la paresse et l'inutilité sont-elles donc des titres sociaux?

ỳ 98. Les hommes dont les bras sont inutiles, dont l'esprit reste entièrement oisif comme le corps, sont-ils des hommes?

ỳ 99. Ce ne sont pas même des brutes; car la brute ne reste point inactive; elle agit selon sa nature et le but pour lequel elle a été créée.

ỳ 100. N'établissez point parmi vous des rangs, des conditions, des titres inutiles.

ỳ 101. Que votre hiérarchie se compose de savants, de lettrés, de cultivateurs, d'artisans; c'est bien : c'est là la hiérarchie de la nature.

ỳ 102. Toute hiérarchie qui n'est pas fondée sur de telles bases vous est pernicieuse; vous devez la repousser.

ỳ 103. Ces distinctions oiseuses que vous admettez aujourd'hui sont nécessaires, j'en conviens, pour défendre votre œuvre sociale telle qu'elle est.

ỳ 104. Avec le pouvoir électif, elles doivent tomber tôt ou tard

ỳ 105. Comprenez bien l'élection, et vous ne la restreindrez plus à des classes que vous appelez élevées, supérieures, et qu'il vaudrait mieux appeler inutiles.

ỳ 106. La supériorité ne peut exister, selon la justice, que par la science, le travail et les services rendus.

ỳ 107. Elle ne peut venir ni de la naissance, ni de la caste, ni de la fortune.

ỳ 108. Voilà ce que vous feignez d'ignorer, et ce que vous vous obstinez follement à contredire.

ỳ 109. Vous craignez de donner trop d'extension, dites-vous, au principe d'élection, qui, bon en lui-

même, peut devenir une source intarissable de révolutions, si on l'étend outre-mesure.

℣ 110. Vous êtes toujours dans la même erreur; vos révolutions ne sont jamais venues de ce qu'on a donné trop d'extension au principe électif, mais de ce qu'on l'a trop restreint.

℣ 111. On ne se révolte pas quand on n'est pas opprimé; on ne réclame pas ses droits quand on peut les exercer librement.

℣ 112. Il n'y a qu'un fou qui puisse crier dans la rue, on m'assassine! on me tue! quand nul ne songe à lui prendre la vie.

℣ 113. Une nation ne peut être folle de la même folie du moins qu'un individu.

℣ 114. Ne vous prenez plus vos droits les uns les autres; rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu : chacun de vous aura ce qu'il doit avoir, et n'aura rien à réclamer;

℣ 115. Et l'abîme des révolutions sera comblé pour toujours.

℣ 116. L'esclave et l'ilote, l'indigent et le prolétaire n'auront plus de paroles menaçantes et accusatrices contre le riche.

℣ 117. Ou plutôt l'esclavage et l'ilotisme, l'indigence et le prolétariat ayant disparu de la société, la plaie qui la ronge sera guérie, et le monde sera revenu à son véritable état normal.

CHAPITRE XI.

DE LA NÉCESSITÉ D'UNE HIÉRARCHIE SOCIALE ÉLECTIVE.

ỳ 1. Il y a hiérarchie partout dans la nature. Il y a dans tous les êtres différence de grandeur, de force, de puissance, de durée, d'intelligence.

ỳ 2. Le soleil a ses satellites qu'il attire, qu'il repousse, et qui reviennent toujours à lui comme à leur centre et à leur chef.

ỳ 3. La terre n'est point égale à l'astre brillant du jour; elle n'a point sa chaleur, sa force motrice, sa puissance, sa grandeur; elle est sa servante.

ỳ 4. Les lois des globes accusent donc une hiérarchie, et cette hiérarchie se répète dans toute la nature.

ỳ 5. Le chêne est plus fort que le roseau, le loup plus fort que la brebis; le lion règne sur la plupart des animaux, l'éléphant les surpasse en grandeur.

ỳ 6. La plaine est moins élevée que la vallée; la vallée est au-dessous de la colline, et la colline au-dessous de la montagne.

ỳ 7. Il doit y avoir une hiérarchie en tout, parce

que la hiérarchie, ou la différence de position, de force, de grandeur des êtres vient de la nature même, et que ce qui vient de la nature existe nécessairement, et ne peut être susceptible de destruction.

℣ 8. Vouloir établir une société sans hiérarchie, ce serait tenter l'impossible.

℣ 9. Ceux-là seuls veulent détruire toute hiérarchie, qui ne comprennent pas le mécanisme social, ou qui, le comprenant, veulent briser tout frein, toute règle, afin d'exploiter le désordre à leur profit.

℣ 10. Si, mes enfants, dit le Seigneur, vous devez craindre ceux qui font de la hiérarchie un moyen de despotisme, vous ne devez pas avoir moins d'éloignement pour ceux qui veulent tout niveler.

℣ 11. Les uns et les autres sont des hommes de désordre et d'hypocrisie.

℣ 12. Ils sont hors de mes véritables lois, et ne veulent que votre malheur.

℣ 13. Vous avez vu tour à tour les effets désastreux du despotisme et de l'anarchie; que les malheurs du passé vous servent de leçon pour l'avenir.

℣ 14. Vous qui rêvez le despotisme pour établir une hiérarchie forte et puissante, sachez que le despotisme brise la machine sociale à force d'en serrer les ressorts, et que le pouvoir du despote étouffe, tue la vie sociale au lieu de l'entretenir et de la réchauffer.

℣ 15. Vous qui ne voulez pas de bornes à la liberté individuelle, et qui vous indignez de voir que

l'homme commande à l'homme, sachez que là où il n'y a point de direction, il n'y a point de mouvement combiné, et que là où il n'y a point de mouvement combiné, il y a choc, heurtement, confusion, chaos et mort.

℣ 16. L'égalité sociale ne peut et ne doit exister que devant la loi.

℣ 17. L'inégalité d'intelligence, de force, de puissance est naturelle à tous les êtres.

℣ 18. L'ordre social ne souffrirait point de cette inégalité, si elle restait toujours ce qu'elle doit être dans les diverses sociétés.

℣ 19. Mais cette inégalité, fondée par la nature, qui l'a jamais bien comprise?

℣ 20. On établit des hiérarchies selon les temps, les lieux, les hommes et les circonstances.

℣ 21. C'est-à-dire que la justice, la raison et la vérité ne sont pour rien dans tout ceci, et les lois de la nature sont toujours indignement violées.

℣ 22. Ce ne sont point les besoins et les intérêts sociaux qu'on consulte; on s'établit maître, parce qu'on est le plus fort, le plus protégé, et on dit à ses frères : *Vous êtes à moi, vous et vos personnes et vos biens, et moi je ne suis point à vous.*

℣ 23. En un mot, la hiérarchie telle qu'on l'a faite dans toutes les sociétés jusqu'à ce jour a été un moyen de pressurer, de briser, de détruire.

℣ 24. La hiérarchie n'étant qu'une organisation des partis les uns contre les autres, ne sert qu'à entretenir la guerre.

ỳ 25. Il est bien vrai que s'il n'y avait pas d'autre organisation possible que cette organisation mondaine, il faudrait renoncer à toute organisation sociale, et laisser le monde marcher au hasard.

ỳ 26. Mais en sommes-nous donc à cet état désespéré, qu'il faille laisser voguer sur la mer orageuse du monde la grande famille humaine sans pilote ni gouvernail ?

ỳ 27. Non, sans doute. Une seule question se présente à résoudre, de la solution de laquelle dépend le salut de l'humanité.

ỳ 28. La hiérarchie, bien qu'elle ait été fatale à l'humanité jusqu'ici, à raison de ce qu'elle a toujours été le résultat de la haine d'une caste contre une autre caste, est néanmoins d'une nécessité absolue dans le gouvernement des sociétés.

ỳ 29. Seulement, cette hiérarchie, comment sera-t-elle établie désormais, afin qu'elle ne soit plus un moyen de despotisme, de désordre, de guerre, d'anarchie?

ỳ 30. Les lois, les mœurs, les usages, les coutumes des nations étant parfaitement à rebours de ce qu'ils devraient être, vous n'avez qu'à prendre l'inverse de ce qui est; vous serez dans la vérité et la bonne foi.

ỳ 31. Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup de talent et de génie pour être bon législateur; il suffit d'être un parfait honnête homme.

ỳ 32. Un paysan, avec du sens commun et beaucoup de probité, ferait des lois mille fois meilleures

que le jurisconsulte le plus érudit, accoutumé à plaider le pour et le contre et à faire de l'éloquence à tant la ligne.

℣ 33. L'honnête homme n'obéit qu'à sa conscience; le malhonnête homme se prête à tout, au mal comme au bien, parce qu'il exploite l'un comme l'autre.

℣ 34. Je ne vous demande donc qu'une bonne conscience pour comprendre ce que je vais dire.

℣ 35. Toute hiérarchie est devenue odieuse; c'est un fait qu'on ne peut nier; et cependant une hiérarchie est indispensable; le monde ne peut marcher sans organisation; ce n'est pas moins indubitable.

℣ 36. Il est donc quelque chose de radicalement vicieux dans l'organisation de toutes les sociétés anciennes et modernes.

℣ 37. Et puisque les mêmes effets résultent des mêmes causes, la hiérarchie des sociétés modernes, organisant par castes, ou, si l'on veut, organisée par castes, tout aussi bien que la hiérarchie des temps passés, doit produire les mêmes ferments d'antagonisme, et par conséquent enfanter les mêmes catastrophes, les mêmes guerres, les mêmes bouleversements qui ont toujours déchiré les nations.

℣ 38. Pour sortir de ce chaos, il faut organiser une hiérarchie sociale, et non nationale.

℣ 39. Les hommes semblent s'amuser à faire et à défaire le pouvoir.

℣ 40. Aucune société humaine n'est bien consti-

tuée, parce que toutes sont constituées au détriment et au préjudice les unes des autres.

ỳ 41. Vous avez une société anglaise et une société française; une nation anglaise et une nation française.

ỳ 42. Vous croyez sans doute, vous, homme de sens et de justice, que cette qualification d'*anglaise* et de *française* ne gît que dans les mots; vous êtes dans l'erreur.

ỳ 43. Cette qualification différente signifie que ce qui est bon à Lutèce ne vaut rien à Albion.

ỳ 44. Ainsi voilà des lignes de démarcation infranchissables sous peine de guerre et de perturbation, établies entre les enfants du même père, qui est Dieu.

ỳ 45. Dieu veut, lui, que ce qui est bon à Londres le soit à Paris, que ce qui convient à Pékin convienne à Constantinople, et ses enfants prétendent le contraire.

ỳ 46. Et dès lors, le Dieu de Londres n'est plus celui de Paris, le Dieu de Pékin ne veut point ce que veut celui de Constantinople, et la guerre est dans le ciel comme sur la terre.

ỳ 47. Si vos lois organiques venaient de l'unité, si toutes partaient du même principe, si toutes étaient l'œuvre de tous pour le bien de tous, vos hiérarchies seraient les mêmes en tous lieux.

ỳ 48. Faites donc que tous concourent, non-seulement à la confection des lois, mais encore à l'organisation hiérarchique, et vous verrez bientôt disparaître cette irritation, cet antagonisme, qui arment et

les citoyens et les nations les uns contre les autres.

℣ 49. Que le principe d'élection soit appliqué indistinctement à tous les degrés de la hiérarchie, et que le droit d'élire soit exercé par tous, pauvres comme riches.

℣ 50. Alors, rien ne se fera dans un esprit de haine, d'inimitié, de répulsion.

℣ 51. Alors, ne se traiteront plus éternellement des questions de partis, mais des questions vraiment sociales.

℣ 52. Autrefois, parce que le principe d'élection n'existait pas, ou parce qu'il était soumis au caprice de quelques-uns, votre société était fractionnée en nobles, en prêtres, en vilains et en manants.

℣ 53. Et cette division, si elle n'eût été du moins qu'une division nominative, n'eût point entretenu, excité l'esprit de parti entre des frères.

℣ 54. Mais elle marquait à chaque parti qu'elle désignait une position, un rang différents, et des obligations, des devoirs différents aussi.

℣ 55. Le privilége existait pour les uns, pour les autres la corvée.

℣ 56. Tel sang était réputé pur, bien qu'il se fût mille fois souillé; tel autre, impur, qui avait été mille fois versé pour la patrie.

℣ 57. Mais que voulez-vous? cette vieille société d'impies avait appris à blasphémer Dieu à l'école de ses dieux et de ses prêtres.

℣ 58. Sa hiérarchie ne pouvait être qu'une hiérarchie fondée sur le caprice et l'iniquité.

ỳ 59. Comment un troupeau d'hommes assez athées pour imaginer le Dieu le plus méchant et le plus atroce qui fût jamais auraient-ils pu avoir assez d'équité et de justice pour établir une hiérarchie vraiment sociale?

ỳ 60. Quand vous êtes assez méchant ou assez borné pour enseigner aux simples que le Dieu qu'il faut adorer fait porter aux innocents la peine des coupables, quelle justice faut-il attendre de vous?

ỳ 61. Quoi! vos doctrines impies sanctifient l'iniquité, et vous voudriez organiser la justice sociale, vous dont le Dieu n'aime que l'iniquité!

ỳ 62. Non, non. On connaît l'arbre à ses fruits; vous avez produit les vôtres; l'humanité n'a plus qu'à vous couper et à vous jeter au feu comme le mauvais arbre de l'Évangile.

ỳ 63. Ce que vous faites est frappé de mort; tout cela ne produit rien d'utile, parce que, n'ayant point été l'élu de Dieu, vos actes ne sont point sanctifiés par lui.

ỳ 64. Vous exercez une autorité sur vos frères; mais vos frères vous ont-ils choisi pour cet office? ne vous êtes-vous pas intronisé vous-même?

ỳ 65. Si vous n'êtes pas là par la volonté de tous, vous êtes maudit, et vos œuvres le sont aussi.

ỳ 66 Car, si vous n'êtes pas ce que vous êtes par la volonté de tous, la volonté de Dieu ne se manifeste point par vous; vous ne manifestez que la volonté de Satan.

ỳ 67. Ce que tous veulent, Dieu le veut, ou plutôt,

tous veulent toujours ce que Dieu veut, et Dieu ne veut jamais ce que veulent quelques-uns seulement.

℣ 68. Or, Dieu est le premier de toute hiérarchie; et vous qui organisez en dehors du droit électif exercé par tous, vous chassez Dieu de l'organisation que vous faites.

℣ 69. Et quand vous faites ainsi, vous vous séparez de l'humanité, qui se compose des enfants de Dieu.

℣ 70. Car les enfants de Dieu ne sont point avec vous, et ne peuvent y être, les enfants ne devant point abandonner leur père pour suivre ses ennemis.

℣ 71. Aussi voyez, c'est en vain que vous établissez des hiérarchies; elles ne peuvent se maintenir.

℣ 72. Si elles se maintiennent quelque temps, est-ce la justice qui les maintient? Non, c'est la force, c'est la corruption, c'est le mensonge.

℣ 73. Et elles ne se soutiennent quelque temps que pour tomber ensuite avec plus de bruit et de fracas.

℣ 74. C'est que Dieu ne veut pas que vous ayez ainsi mille et mille hiérarchies différentes.

℣ 75. Quand il frappe, par la main du peuple, vos rois, vos magistrats, il vient vous avertir que ce que vous avez fait, vous l'avez fait sans lui, et qu'il faut que cela périsse.

℣ 76. Et cela, il vous le dit dans tous les pays, à toutes les révolutions qu'il fait par vous-mêmes, et vous n'avez point encore parfaitement compris.

℣ 77. Cependant quelques-uns de vous commen-

cent à comprendre; ils voient le mal social sous ce rapport, et ont le courage de vous dire en face le remède qu'il faut employer.

ỳ 78. Mais, si vous ne les tuez point comme le faisaient vos ancêtres, ces hommes de Dieu, vous les persécutez encore.

ỳ 79. Allons, allons, ne craignez point les révolutions en établissant la hiérarchie comme je vous le dis.

ỳ 80. Les révolutions n'éclatent que parce qu'on ne rend pas à chacun selon ses droits.

ỳ 81. Vous voulez bien que tous aient des devoirs et des obligations à remplir : pourquoi donc ne voudriez-vous pas que tous aussi eussent des droits à exercer?

ỳ 82. On n'a des obligations et des devoirs que parce qu'on a des droits : le devoir suppose le droit, comme le droit suppose le devoir.

ỳ 83. Ceci est établi de toute éternité par Dieu; et quoi que vous vouliez et que vous fassiez, vous n'y changerez rien.

ỳ 84. Il faut que la parole de Dieu s'accomplisse, que le règne de Dieu arrive, que sa volonté se fasse, et que la vôtre ne se fasse plus en ce qui ne vient point de Dieu.

ỳ 85. La volonté universelle ne se donne jamais à un seul ou à quelques-uns d'une manière irrévocable.

ỳ 86. Car cette volonté universelle n'appartient à

personne qu'à Dieu, et Dieu seul peut la conserver immuable.

℣ 87. Rendez donc toujours à Dieu ce qui est à Dieu, et n'allez pas vous faire d'autres maîtres que lui en abandonnant follement aux caprices de ceux que vous aurez choisis la volonté que Dieu vous donne à tous, mais qu'il vous défend d'aliéner à qui que ce soit.

℣ 88. La hiérarchie doit donc être sociale et non nationale, élective et non arbitraire.

℣ 89. La hiérarchie repose sur le principe d'unité comme la foi universelle.

℣ 90. Partout on croit au même Dieu; partout on a la même foi, les mêmes principes.

℣ 91. Partout on a la même pensée, et pour la vie présente, et pour la vie future; partout aussi on a les mêmes moyens de faire que cette double vie soit bonne et heureuse : la pratique du bien et la fuite de ce qui est mal.

℣. 92. Or, ce qui est bien est ce qui est bon pour tous, on le sait; ce qui est mauvais est ce qui est contre l'intérêt général, on le sait aussi.

℣ 93. Car, maintenant que le monde a la foi nouvelle, et il ne dit plus et ne croit plus, comme le disent et semblent le croire les ignorants et les impies : ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre.

℣ 94. Dans le nouvel état social, ce qui est bon pour quelques-uns est bon pour tous les autres, attendu qu'il y a identité parfaite de biens et de maux entre tous et pour tous.

℣ 95. Si vous me faites souffrir, vous souffrez; si vous travaillez à mon bonheur, vous travaillez au vôtre.

℣ 96. Vous et moi sommes enchaînés l'un à l'autre pour ainsi dire, par la même foi, la même espérance, le même avenir et le même présent.

℣ 97. J'ai dit que les membres de la hiérarchie sociale avaient la même foi, les mêmes biens, les mêmes maux, le même présent, le même avenir tout aussi bien que le reste de l'humanité, d'où il suit que partout la hiérarchie doit être établie pour maintenir l'harmonie sociale par l'unité de principe et l'unité de but.

℣ 98. Vous n'avez qu'un seul maître dans les cieux, qui est Jéhovah : vous n'aurez aussi sur la terre qu'un grand pontife ou pasteur universel, qui vous représentera l'unité divine.

℣ 99. Ce grand pontife, ou pasteur universel, représentant l'unité sociale de par la volonté de Dieu, manifestée par la volonté des peuples qui l'auront élu, vous lui adjoindrez d'autres pontifes que vous nommerez pontifes nationaux.

℣ 100. Ces pontifes nationaux auront la même foi que vous, la même foi que le grand pontife.

℣ 101. Vous aussi, peuples et pontifes, vous aurez la même morale, la même discipline.

℣ 102. Vous aurez aussi des prêtres ou pasteurs ordonnés par vos pontifes et agréés par vous.

℣ 103. Vous aurez pour ces membres de la hiérarchie sociale une profonde vénération.

ỳ 104. Ce respect, toutefois, ne sera point un respect aveugle et fanatique.

ỳ 105. Les hommes ne sont dignes de vénération qu'autant qu'ils sont justes ;

ỳ 106. Et ils ne sont justes qu'autant que, par leurs enseignements et leurs actes, ils sont utiles à l'humanité.

ỳ 107. Du moment où ils altèrent la foi sociale, où ils foulent aux pieds les intérêts sociaux pour les intérêts d'une nation, d'un parti, d'une caste, ils sont traîtres à l'humanité, et l'humanité ne leur doit que le châtiment de leur trahison.

ỳ 108. Autant vous les aviez exaltés en les honorant de vos suffrages et les élevant au divin sacerdoce, autant vous devez les abaisser en les déposant et les livrant au mépris public des nations.

ỳ 109. Vous seuls, mes enfants, a dit le maître des mondes, vous seuls avez le pouvoir d'édifier et de renverser; ce pouvoir, c'est moi qui vous le donne.

ỳ 110. Et je vous le donne pour que nul d'entre vous n'attire tout à soi, et que celui de vos frères qui voudrait usurper ma puissance en s'établissant votre maître absolu soit brisé par vous.

ỳ 111. Moi seul dois être votre maître toujours. Ceux que vous choisirez pour le gouvernement et le pontificat seront soumis à ma volonté et à la vôtre.

ỳ 112. N'écoutez point ceux qui vous diraient que vous troublez l'ordre en déposant les hommes que vous avez choisis.

ỳ 113. L'ordre n'est troublé que par ceux qui commettent l'iniquité :

ỳ 114. Et ceux-là seuls sont iniques qui se servent de la puissance qui leur a été donnée pour satisfaire leur convoitise, et non dans un but d'utilité générale.

ỳ 115. Autrefois, mes enfants, dit le Seigneur, les lois que vous aviez faites sans moi, et qui étaient des lois pleines d'iniquité et de mensonge, avaient tout donné aux uns, et rien aux autres.

ỳ 116. Les impies, les athées, les hommes de crimes et d'abominations qui avaient élaboré ces lois atroces s'étaient partagé la terre, et vous avaient exclus pour la plupart de toute participation à ce partage.

ỳ 117. Pourquoi ces impies avaient-ils osé vous exclure de la sorte? parce qu'ils avaient pu le faire impunément.

ỳ 118. Et pourquoi avaient-ils pu commettre ainsi impunément l'iniquité, et plonger les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité dans l'ilotisme et dans la misère?

ỳ 119. Parce que, mes enfants, continue le Seigneur, vous n'étiez bien établis ni doctrinalement ni hiérarchiquement.

ỳ 120. Vous n'étiez point établis doctrinalement : vous n'aviez eu parmi vous que des prophètes de Satan, qui vous avaient imaginé des dieux plus méchants et plus menteurs encore qu'ils n'étaient eux-mêmes.

ỳ 121. Quelques-uns, il est vrai, vous avaient dit

que j'étais un dieu unique, sans égal et sans pareil; mais ils m'avaient encore défiguré à vos yeux, en me faisant cruel, méchant, implacable, et en vous assurant que j'avais choisi un peuple pour le sauver tout seul, et que je maudissais et abhorrais tous les autres.

℣ 122. Et en se disant mes élus, mes enfants de prédilection, mon peuple choisi, ils s'établissaient vos maîtres absolus, vos tyrans.

℣ 123. De par moi, vous n'étiez plus rien à leurs yeux, et ils étaient des dieux pour vous.

℣ 124. Rien de ce que vous aviez ne vous appartenait, que sous le bon plaisir de ces hommes abominables.

℣ 125. Vous le voyez, vous n'étiez point établis selon la doctrine qui vient de moi; et la doctrine sur laquelle on vous avait fondés, étant une doctrine satanique qui n'avait fondé au milieu de vous que la rapine et le droit du plus fort,

℣ 126. Ce n'était ni par la vertu, ni par la science, ni par le bon droit que vos maîtres avaient acquis le pouvoir qu'ils exerçaient sur vous; c'était par le prestige, la bassesse, l'hypocrisie, la force brutale.

℣ 127. Vous étiez serfs et esclaves, parce que vous aviez été tout à la fois trompés et vaincus.

℣ 128. Chaldéens et Juifs, Babyloniens et Égyptiens, Grecs et Romains, Scythes et Germains, vos prêtres et vos rois vous ont dit qu'ils disposaient de mon tonnerre et de ma foudre, et qu'ils pouvaient vous en frapper.

℣ 129. Ils vous ont dit cela, non pour vous rendre meilleurs et plus heureux, mais pour s'établir sur vous en maîtres.

℣ 130. Vous l'avez cru, et vous avez frémi d'épouvante en entendant de telles menaces.

℣ 131. Les méchants qui vous jouaient en vous effrayant vous ont vus tremblants et imbéciles; ils se sont dit : Ces hommes sont à nous.

℣ 132. Dès ce moment, vos droits se sont évanouis, votre voix a été étouffée; plus de lois, plus de hiérarchie sociales.

℣ 133. L'humanité n'a plus été qu'un immense troupeau de moutons ou de bêtes fauves à la merci de quelques cannibales.

℣ 134. Cette hiérarchie de sang et de meurtre, de désorganisation et d'anarchie, ne s'est établie parmi vous que parce que vous vous êtes laissé donner par vos maîtres des lois de sang et de meurtre, de désorganisation et d'anarchie.

℣ 135. Toutes ces horreurs n'ont eu lieu que parce que vous avez souillé mon nom, pollué mes attributs.

℣ 136. Vos maîtres se sont fait dieux, et vous ne les avez pas déposés, parce que vous étiez lâches et corrompus, et vos maîtres vous ont méprisés.

℣ 137. Ils se sont dit : Ils ne savent point exercer leurs droits ces hommes qui nous avaient élus d'abord; ils méconnaissent leur dignité d'enfants de Dieu : qu'ils soient donc nos esclaves.

ỳ 138. Et dès lors la hiérarchie sociale n'a plus été que le résultat de la violence et de la guerre.

ỳ 139. Les peuples se sont armés pour détruire les peuples; les rois, pour s'arracher leurs couronnes; les enfants, pour briser le joug de l'autorité paternelle.

ỳ 140. La loi et la règle sociales que j'avais données au monde ayant été remplacées par l'arbitraire et le caprice, le monde est allé roulant de révolutions en révolutions, sans jamais pouvoir s'arrêter dans la paix et la stabilité, parce qu'il n'y a de paix et de stabilité qu'en moi.

ỳ 141. Or, la loi et la règle que je donne, je vous les donne à tous, parce que vous êtes tous mes enfants et que je veux tous vous sauver.

ỳ 142. Ayez donc tous une même loi, une même règle : vous serez fondés sur l'unité, et étant fondés sur l'unité, vous serez forts et indomptables; car l'unité, c'est moi.

ỳ 143. Unité donc dans la foi, unité dans la règle sociale, et vous vivrez tranquilles et glorieux.

ỳ 144. Division dans la foi, division dans la règle, et vous vivrez dans le trouble et l'agitation, la misère et l'opprobre.

ỳ 145. Vous venez de l'unité, vous devez retourner à l'unité, tous tant que vous êtes; constituez-vous donc tous par tous : vous aurez fait ma volonté sur la terre comme elle se fait au ciel, et l'ordre régnera sur la terre comme il règne dans les cieux.

CHAPITRE XII.

DE LA PROPRIÉTÉ, DU RESPECT QU'ON LUI DOIT; DES MOYENS LÉGITIMES DE L'ACQUÉRIR, DE LA CONSERVER, ET DE LA MANIÈRE DE LA TRANSMETTRE.

ỳ 1. La propriété est le droit par lequel une chose appartient en propre à quelqu'un.

ỳ 2. La propriété s'acquiert de deux manières: par le travail et par l'hérédité.

ỳ 3. La propriété acquise par le travail peut être illimitée, à condition toutefois que celui qui la possède ne la fasse pas servir à tarir les sources de la prospérité publique, nul n'ayant le droit d'employer la surabondance de vie qu'il s'est acquise à étouffer la vie sociale.

ỳ 4. Le grand propriétaire est obligé d'entretenir par le travail la vie de ses frères, en occupant leurs bras, utilisant leur industrie et leur offrant les moyens d'arriver à un état d'aisance, et même, s'ils en sont capables, à l'état de haute prospérité qu'il a atteint lui-même.

ỳ 5. La propriété qui vient de l'hérédité est celle que donne le droit de succession. Cette propriété, n'étant point le résultat, le produit du travail de celui qui succède, est essentiellement limitée.

ỳ 6. Elle ne doit être concédée à l'héritier que comme moyen d'existence, non comme moyen de luxe, qui ne doit s'acquérir que par le travail.

ỳ 7. L'hérédité, en ce sens, est sainte et sacrée, parce que tous les enfants de Dieu, en venant au monde, ont droit à la vie et à être vêtus.

ỳ 8. Le désordre et la guerre dans toutes les sociétés humaines viennent de ce que la propriété n'est point établie par le droit que nous venons de dire, et de ce que le droit d'hérédité est illimité presque autant que le droit de propriété provenant du travail.

ỳ 9. Dès que la fortune se transmet, non pour établir la vie de l'héritier, mais pour la rendre abondante outre mesure, la fortune arrive à celui qui n'a rien produit, ou du moins qui n'a pas produit ce qu'il va posséder, et dès lors le travail est déprécié et la fainéantise glorifiée.

ỳ 10. Puis, cette fortune qui s'entasse dans des mains paresseuses, inutiles, arrête le mouvement social, et tarit les sources de la prospérité publique sur un point, ce qui est un crime de lèse-humanité.

ỳ 11. Ne donnez donc à l'hérédité que ce qu'il faut lui donner, afin qu'il n'y ait point parmi vous de membres autorisés, encouragés à rester des membres parasites.

ỳ 12. Que tous produisent et soient obligés de

produire pour jouir, et que ceux qui jouissent ne puissent jouir sans faire jouir leurs frères.

℣ 13. Or ce n'est point là ce que vous faites : et la propriété parmi vous, au lieu d'être le prix du travail, de la justice, ne pouvant être que le résultat de la violence et de la fraude, se perd par la violence et la fraude.

℣ 14. Et ceux qui possèdent tremblent de la frayeur qu'ils ont de perdre ce qu'ils possèdent, et ceux qui ne possèdent rien tremblent, parce qu'ils sont nus et qu'ils ont froid, ou parce qu'ils sont effrayés pour l'avenir.

℣ 15. Voilà comment Dieu vous punit, vous qui êtes riches et qui n'avez point d'entrailles, et vous qui mourez de faim, et qui souffrez lâchement qu'on vous arrache le pain que Dieu vous donne.

℣ 16. Tous, vous manquez d'intelligence et ne connaissez pas même les premiers éléments de l'organisation sociale.

℣ 17. Vous, riches, croyez ne pouvoir posséder en paix et jouir de votre fortune qu'autant que vous avez à vous seuls ce qui suffirait à des milliers de vos frères que la misère dévore.

℣ 18. Et vous qui n'avez rien, êtes si bornés aussi et si ignorants en science sociale, que vous en êtes à dire et à croire qu'il est bien qu'il en soit ainsi !

℣ 19. Tous, quand vous parlez de la sorte, vous blasphémez Dieu, l'humanité, et vous insultez à vous-mêmes.

℣ 20. Dieu a-t-il donc fait le riche pour dévorer

la substance du pauvre, et le pauvre pour être le marche-pied du riche?

℣ 21. Sans doute, toutes les fortunes ne peuvent pas plus être égales que les appétits et les capacités.

℣ 22. Il en est qui peuvent plus, et d'autres qui peuvent moins; il en est qui consomment plus, et d'autres qui consomment moins.

℣ 23. Il en est qui sont plus laborieux, d'autres qui le sont moins.

℣ 24. Mais en est-il qui doivent être vêtus et nourris de manière à étouffer de chaleur et de santé, et d'autres dépouillés et privés de tout jusqu'à périr de froid, de soif et de faim?

℣ 25. S'il en est ainsi, Dieu ne sait donc ce qu'il fait! oseriez-vous proférer cet horrible blasphème?

℣ 26. C'est donc vous qui avez fait ce qui se voit dans votre ordre social.

℣ 27. C'est donc toi, homme mille fois insensé, mille fois aussi méchant et pervers, depuis que tu t'es séparé de ton Dieu, c'est donc toi qui as fait ce chef-d'œuvre!

℣ 28. Tes lois et tes codes que tu nous vantes tant, et que cependant tu fais et défais sans cesse, sans jamais rien produire qui ne soit d'un fou et d'un insensé, tes lois et tes codes ne savent donc qu'organiser la misère et la richesse!

℣ 29. O enfants des hommes! que vous êtes bien punis par là où vous avez péché!

℣ 30. Comme les enfants de Noë, vous avez voulu escalader le ciel pour y détrôner Dieu, et Dieu,

pour vous confondre, vous a ôté le sens et la raison.

℣ 31. Votre langage a été confondu, et votre intelligence aussi; vous n'avez plus su d'où vous veniez, qui vous étiez ni où vous alliez.

℣ 32. Ne dirait-on pas, à vous voir vous voler chaque jour les uns aux autres le pain qui vous nourrit, que la terre va vous manquer?

℣ 33. Ne semble-t-il pas qu'il n'y a plus de pâturages pour le troupeau, et qu'il faut que le troupeau périsse?

℣ 34. Vous ne savez pas jouir de ce que vous avez, et cela parce que vous êtes trop avides de ce que vous avez et de ce que vous n'avez pas et que vous voudriez avoir.

℣ 35. Votre avidité fait votre malheur. Vous n'avez point opposé de frein à l'avidité du riche, parce que vos lois ont été faites par le riche pour lui servir de bouclier contre le pauvre, voire même de massue pour le tuer en cas de résistance.

℣ 36. Et dès lors, il a bien fallu que le riche fût sans cesse armé contre le pauvre, et que le pauvre épiât sans cesse le riche pour lui prendre sa fortune.

℣ 37. Que voulez-vous? quand la vie est à ce prix, il faut bien la conquérir ou la conserver à ce prix.

℣ 38. Si vous étiez moins bornés ou moins méchants, au lieu de cette défiance que vous avez les uns des autres, bientôt il n'existerait plus entre vous que des rapports d'une douce fraternité et d'une entière confiance.

℣ 39. Mais des relations de cette nature ne peu-

℣ 56. Dès que le mal est connu, qui pourrait dire que le remède est impossible?

℣ 57. Il est une manière naturelle d'acquérir la propriété, et cette manière, parce qu'elle est naturelle, est la seule juste, la seule équitable.

℣ 58. Tout ce qui est acquis de cette manière est selon l'ordre, et ne froisse les droits de personne.

℣ 59. Le cultivateur qui, à force de remuer la terre durant des années, est arrivé à grossir ses revenus et à se donner des aises qu'il n'avait pas, s'étant enrichi par les voies de la justice et de la nature, n'a causé nul désordre, nul malheur parmi ses frères.

℣ 60. Il n'a point fait couler de larmes; il n'a point arraché à la veuve son denier ni celui de ses orphelins; son infatigable activité a, au contraire, répandu l'abondance autour de lui en fécondant la terre.

℣ 61. Que la propriété ne s'acquière et ne se conserve que par des moyens de cette nature, et jamais il n'y aura parmi vous des riches qui auront tout accaparé, et des pauvres qui seront entièrement dépouillés.

℣ 62. Il est donc bien facile de voir la cause qui ne permet pas à notre société actuelle de jouir d'une paix et d'une tranquillité véritables.

℣ 63. La fortune et la propriété, n'étant acquises et conservées parmi nous que par des moyens factices et pleins d'iniquité, y sont aussi ébranlées et même détruites par les mêmes moyens.

℣ 64. Je m'explique : on donne de la valeur à ce qui n'en a pas, du prix à ce qui n'a qu'un prix

conventionnel, et ainsi on substitue la fiction à la réalité.

℣ 65. On devrait échanger des valeurs réelles contre des valeurs réelles; et on échange des valeurs fictives contre de véritables valeurs.

℣ 66. Et tout ordre est tellement renversé, que ce qui n'est point le résultat d'un travail, d'une industrie utiles, a souvent plus de prix aux yeux des hommes moutonniers que ce qui provient d'une industrie et d'un travail légitimes.

℣ 67. Le cultivateur qui, après Dieu, nous donne notre pain quotidien, après avoir tourmenté la terre durant un demi-siècle, trouve à peine une place à l'hôpital pour lui et ses enfants.

℣ 68. L'artisan, l'ouvrier qui nous couvrent le corps de riches vêtements et nous abritent sous de somptueux palais, souvent aussi voient arriver le terme d'une vie longue et laborieuse au milieu des horreurs de la hideuse misère.

℣ 69. Et l'homme dont les bras et le corps furent oisifs et paresseux tout aussi bien que son esprit et son intelligence, on le voit jeter à des oisifs comme lui les biens dont il surabonde.

℣ 70. Ainsi, faits comme nous sommes, le travail est néfaste au travailleur, bien que pourtant il soit nécessaire aux besoins de la vie, et que, de plus, il soit essentiellement hygiénique.

℣ 71. Les jouissances matérielles n'existent pas pour ceux qui les produisent; elles n'existent que pour ceux qui les paient, et qui les paient fort mal.

℣ 72. Ce qui est utile n'est ni apprécié ni connu; on ne connaît et on n'apprécie que ce qui est superflu ou inutile.

℣ 73. Le saltimbanque, l'usurier, l'agioteur, roulent sur l'or; le laboureur, qui produit la vie, l'ouvrier, l'artisan, qui la conservent, roulent sur la vermine.

℣ 74. La propriété mal acquise est aussi mal employée.

℣ 75. Ceux qui possèdent, pour la plupart, croient être conservateurs, parce qu'ils se cramponnent bien fortement à leur propriété, et ils ne voient pas qu'ils ne sont que de grands imprudents qui s'exposent à se faire dépouiller.

℣ 76. En effet, deux causes permanentes dans la société actuelle mettent sans cesse la propriété et les propriétaires en question.

℣ 77. Les moyens anti-sociaux, les voies fausses, par lesquels on arrive le plus souvent à la propriété, et l'effroyable concentration de la richesse en un très-petit nombre de mains.

℣ 78. Dieu a voulu que chaque être créé prît sa part de la vie commune, à la charge par lui de contribuer pour sa part à la vie de tous.

℣ 79. Tout est établi sur l'échange; c'est une règle de Dieu que nul n'a le droit d'enfreindre.

℣ 80. Mais encore une fois, l'échange ne peut exister qu'entre des valeurs réelles.

℣ 81. Car, dès qu'il existe entre des valeurs fictives, ou bien entre une valeur réelle et une valeur

fictive, le désordre et l'iniquité commencent à s'établir.

℣ 82. Dès lors, il est dans la société des membres parasites qui n'apportent rien à la communauté, qui ne produisent rien, et qui néanmoins absorbent, et absorbent d'autant plus qu'ils produisent moins.

℣ 83. C'est une erreur de croire qu'on paie son tribut à la société quand on est riche, pourvu qu'on jette quelques parcelles de pain à ceux qui ont faim et qu'on donne quelques verres d'eau à ceux qui ont soif.

℣ 84. Les riches qui sont de bons riches et qui ont du sens n'entendent point ainsi la philanthropie.

℣ 85. Donner à manger aujourd'hui seulement à celui qui a faim, c'est faire le bien au jour le jour; ce n'est point guérir à tout jamais la plaie sociale.

℣ 86. Les moines et les prêtres de tous les temps et de tous les pays en ont fait autant, et on sait si les moines et les prêtres ont jamais cherché à exister autrement que par la misère et l'abrutissement des peuples.

℣ 87. Vous me vantez les aumônes que vous répandez soit par vous, soit par ceux que vous appelez les hommes de Dieu.

℣ 88. Mais que voulez-vous par vos aumônes? est-ce bien l'humanité que vous voulez rendre heureuse?

℣ 89. Non, non, mille fois non. Vous voulez la maintenir dans l'état où elle est, parce que votre insatiable cupidité vous fait craindre que la vie ne

soit point assez féconde en plaisirs et en jouissances pour vous si elle vient à être moins pénible pour vos frères.

℣ 90. Vous dites donc à ceux qui meurent de faim : *Ne vous plaignez point de votre état ; souffrez avec résignation : Dieu vous récompensera dans un autre monde.*

℣ 91. Comme si vous disiez : *Laissez-moi tout prendre à moi, tout posséder, et contentez-vous de quelques miettes de pain que je voudrai bien parfois laisser tomber de ma table pour vous empêcher de mourir de défaillance.*

℣ 92. Vous le voyez, vous ne faites le bien que pour entretenir le mal, et vous êtes presque aussi méchant quand vous donnez que quand vous ne donnez pas.

℣ 93. Mais vous finissez par faire votre mal à vous-même ; quand vient une révolution, enfantée par la misère et la faim, vous êtes horriblement persécuté, dépouillé, mis à mort.

℣ 94. La justice de Dieu s'exerce sur vous d'une manière effrayante ; vous êtes traité comme vous aviez traité les autres au temps de votre prospérité.

℣ 95. Le vase était trop plein, il a éclaté, et ces richesses que vous y aviez accumulées aux dépens de vos frères, vos frères les reprennent aujourd'hui, et tout est perdu pour vous.

℣ 96. Si vous aviez la science de la vie et du véritable bonheur, vous ne chercheriez point vos jouissances dans l'égoïsme et l'accaparement.

℣ 97. Vous verriez que *l'exclusivisme* tue la vie au lieu de la conserver ; et non-seulement la vie parti-

culière de chaque membre de la grande famille, mais la vie générale de tous.

℣ 98. Mais non, vous voulez être heureux à part, et par-devers vous seuls.

℣ 99. Eh bien! vous n'êtes que malheureux en faisant ainsi.

℣ 100. En effet, tous tant que vous êtes, vous n'avez point une vie tranquille, mais une vie que vous tâchez de vous arracher les uns aux autres.

℣ 101. Le riche donne le moins possible au pauvre de ce que Dieu lui a donné pourtant pour le pauvre et pour lui.

℣ 102. L'indigent, le prolétaire, voyant qu'ils ont à peine de quoi ne pas mourir de faim, prennent ce qu'on s'obstine à ne pas vouloir leur donner quand ils croient pouvoir le prendre sans danger.

℣ 103. Vous n'avez sanctionné jusqu'ici que le droit du plus fort ou du plus adroit; le droit du plus juste, du plus laborieux, n'existe pas.

℣ 104. Il n'y a vraiment parmi vous que des loups qui dévorent, et des agneaux qui sont dévorés.

℣ 105. Et tous vous êtes si bornés ou si méchants que vous ne comprenez pas ou que vous paraissez ne pas comprendre qu'il puisse en être autrement.

℣ 106. Ne savez-vous donc pas en quoi consiste l'hygiène de la vie?

℣ 107. Jusqu'à quand ignorerez-vous donc qu'il ne vous faut qu'une certaine quantité de nourriture pour vous bien porter?

℣ 108. Ne voyez-vous pas que les enfants du pro-

retraite qui vit dans une honnête aisance sont plus vigoureux et plus forts que les enfants de la richesse et de l'opulence?

§ 109. Vous n'avez donc pas le bonheur que vous cherchez par l'opulence et la richesse.

§ 110. C'est donc à tort que pour être heureux vous accumulez richesses sur richesses, si bien qu'il semble que vous visiez à devenir seul et unique propriétaire de la terre.

§ 111. Vous posséderiez paisiblement si vous ne possédiez que ce que vous devez posséder; mais parce que votre cupidité n'a pas de bornes, vous possédez en tremblant, comme un voleur qui a pris le bien d'autrui.

§ 112. C'est que Dieu ne veut pas que vous preniez trop de place sur la terre qu'il vous a donnée; il veut que vous en laissiez pour votre frère, à qui il l'a donnée comme à vous.

§ 113. Voici donc votre loi d'acquérir et de posséder, mes enfants, a dit le Seigneur votre Dieu et le mien.

§ 114. Acquérez par le travail, et conservez par le travail.

§ 115. Le travail, c'est le mouvement, c'est l'action, c'est la vie produisant la vie et la conservant.

§ 116. Si vous ne travaillez pas, vous ne jouirez pas; ou si vous jouissez, vos jouissances vous seront néfastes.

§ 117. Ce que vous aurez acquis par votre travail, par votre industrie, par votre science, jouissez-en

pendant que vous êtes sur cette terre : vous en avez le droit.

ỳ 118. Cependant, si vous avez de grandes richesses, regardez bien autour de vous, et ne croyez pas que vous deviez laisser sans soulagement la misère de vos frères.

ỳ 119. Ce n'était pas pour vous seuls que Dieu vous avait donné des bras, de l'intelligence, du génie : vous ne devez donc pas tout rapporter à vous.

ỳ 120. Renoncez à cette cupidité impie qui vous fait tout accaparer pour vous et les vôtres.

ỳ 121. C'est cette infernale convoitise pour vous et les vôtres qui produit la guerre entre vous.

ỳ 122. C'est elle qui vous rend, tantôt si bas, si vils, si mercenaires, si esclaves, si hypocrites ; tantôt si tyrans, si despotes, si pleins de fierté et d'insupportable orgueil.

ỳ 123. Jouissez du fruit de votre travail, de votre industrie, de votre science, de vos services rendus à l'humanité ; c'est un droit que nul ne peut vous contester.

ỳ 124. Cependant, que vos jouissances ne soient point des jouissances d'égoïstes ; car, s'il en était ainsi, ces jouissances nuiraient à l'ordre en devenant pleines de luxure pour vous et fécondes en misères et en privations pour vos frères.

ỳ 125. Quand vous êtes riches, vous êtes les providences de ceux qui ne le sont pas, et vos bienfaits doivent se répandre sur vos frères qui souf-

comme la rosée fécondante du ciel se répand sur la plante desséchée par le brûlant Eucaléon.

℣ 126. Si vous avez accaparé pour accaparer seulement, vous n'êtes point des enfants de Dieu; vous avez voulu arrêter la vie commune en attirant tout sur un seul point; vous avez blasphémé Dieu et l'humanité.

℣ 127. Voilà néanmoins ce que vous faites pour la plupart, et c'est ainsi que vous vous arrachez la vie les uns aux autres.

℣ 128. Si du moins votre convoitise ne s'étendait pas au-delà de la vie, si cette immense fortune que vous avez acquise revenait à la grande famille quand vous n'êtes plus, le remède serait à côté du mal, et la société n'arriverait plus à ces horribles convulsions qui viennent périodiquement lui déchirer le sein et la réduire à deux doigts de sa perte.

℣ 129. Mais vous semblez avoir à cœur de prolonger votre convoitise et vos iniquités au delà de la tombe.

℣ 130. Vous avez été égoïstes, vous voulez que vos enfants le soient comme vous.

℣ 131. Vous dites : Il en est par milliers parmi les enfants de Dieu qui ont mené une vie pleine de privations, de douleurs et de misères, bien que cette vie ait été une vie utile et laborieuse.

℣ 132. La pratique de la vertu et de pénibles et immenses travaux n'ont pu les sauver de la misère la plus affreuse.

℣ 133. Il en est d'autres, au contraire, qui n'ont eu

que la peine de naître, et qui, sans avoir payé le moindre tribut à la société, sont affaissés sous le poids de la richesse.

ỳ 134. Cela n'est pas juste sans doute; et cela n'est pas selon la loi de Dieu, qui veut que tous aient de quoi se vêtir et se nourrir.

ỳ 135. N'importe : le monde est ainsi fait à rebours, et il ne faut rien y changer.

ỳ 136. Il serait juste de dire à nos enfants : Vous êtes d'hier; vous n'avez point souffert comme nous qui vous transmettons d'immenses fortunes.

ỳ 137. Mais nous avons une multitude d'infortunés qui ont porté le poids du jour durant de longues années, et qui sont dénués de tout.

ỳ 138. Si vous êtes nos enfants, si notre sang coule dans vos veines, ces infortunés sont nos frères; car ils sont, comme nous, les enfants de Dieu.

ỳ 139. Nous ne vous devons donc, et vous ne pouvez en conscience recevoir de nous, que ce qui est nécessaire à la conservation de la vie que Dieu vous a donnée.

ỳ 140. Si vous voulez arriver à l'état d'opulence que nous avons atteint, que ce soit par de longs et honorables travaux et par d'immenses services rendus à l'humanité.

ỳ 141. La fortune ainsi acquise et ainsi possédée, bien loin de devenir fatale à l'ordre, serait en quelque sorte le grenier d'abondance de l'humanité.

ỳ 142. Nous allons donc assurer votre existence, à vous qui êtes notre sang, la chair de notre chair;

mais sans oublier nos frères de la grande famille qui souffrent.

℣ 143. Et afin que ces frères qui souffrent, poussés par la faim, ne viennent point un jour vous demander compte de la vie que vous et nous leur aurions prise en ne venant point à leur secours, nous allons laisser tomber sur eux comme sur vous quelques parcelles de ces grands biens que nous tenons de la bonté divine.

℣ 144. Hélas! qu'avons-nous dit? c'est bien là sans doute la justice; ce devrait bien être la loi humaine, car c'est la loi de Dieu.

℣ 145. Mais la pauvre humanité est tombée dans l'enfance et la folie; elle ne nous comprendra pas.

℣ 146. Nos dernières volontés ne seront point sacrées pour elle. Qu'y a-t-il de sacré pour l'homme qui a perdu le sens et foulé aux pieds la seule loi qui vienne de Dieu, la loi naturelle?

℣ 147. La justice n'est plus aujourd'hui, aux yeux de l'humanité, qu'une vaine théorie qu'il serait extravagant et impossible de réduire à l'acte.

℣ 148. Nous voyons le bien que nous devrions faire; mais nous faisons le mal, parce que la pratique du bien a trop de chances pour nous et de périls.

℣ 149. Prenez donc ces immenses richesses, vous qui n'avez rien fait pour les posséder, puisque vous n'êtes que d'hier.

℣ 150. Prenez-les et possédez-les au milieu des dangers, des craintes et des tremblements.

℣ 151. Car vous avez autour de vous des frères

qui périssent de besoin, et que l'envie, la jalousie et la colère tiennent dans un état incessant de rébellion contre vous.

℣ 152. Prenez-les et ajoutez-y encore, afin d'augmenter ainsi sans cesse le nombre de ceux que dévore la faim.

℣ 153. Prenez-les, et transmettez-les quand vous les aurez grossies encore, ces richesses, à vos enfants, comme nous vous les avions transmises nous-mêmes.

℣ 154. Un jour viendra, comme il est venu tant de fois depuis six mille ans, que les hommes sont devenus les enfants du désordre et de Satan, d'enfants de Dieu qu'ils étaient; un jour viendra où le loup chassé du bois par la faim vous dévorera vous et ce que vous avez : n'importe, jouez le tout pour le tout, c'est la mode de faire ainsi.

℣ 155. Ce ne sont point là de vaines déclamations; si ce n'est là ce que vous dites, c'est du moins ce que vous faites tous les jours.

℣ 156. Et c'est en vain que l'histoire de l'humanité vous apprend que tous les bouleversements sociaux ont eu les mêmes causes, l'ambition effrénée, le despotisme impie des uns, et l'excessive misère, l'affreux esclavage des autres ; vous ne voulez rien faire pour guérir ces plaies qui gangrènent le monde depuis tant de siècles.

℣ 157. On vous dit : Ce ne sont point les hommes qu'il faut tuer : ce sont les mauvaises doctrines; et

vous tuez les hommes et conservez leurs mauvaises doctrines.

℣ 158. Vous parlez sans cesse du respect dû à la propriété, et vous-mêmes manquez chaque jour à ce respect en cherchant, par tous les moyens, à renverser vos rivaux et à vous emparer de leurs dépouilles.

℣ 159. Propriétaires et prolétaires, vous vantez l'ordre et ne le connaissez pas; la justice, et ne pratiquez que l'iniquité.

℣ 160. Vous savez vous jalouser, vous haïr; vous savez vous arracher par la calomnie, la ruse, la bassesse, la mauvaise foi, et par la force, vos biens, votre fortune, votre honneur, votre tranquillité; c'est la seule science que vous ayez puisée à l'étude de l'histoire des générations passées.

℣ 161. Il est vrai que cette histoire n'est guère qu'une histoire de meurtres et de dilapidations; ne puisez donc plus à cette source empoisonnée.

℣ 162. Il est un livre plus saint et plus sacré; c'est le livre de la nature; lisez dans ce dernier : il est écrit tout entier de la main de Dieu; brûlez le premier, il est écrit de la main de l'homme, et l'homme n'y a écrit que le mensonge.

℣ 163. Vous tremblez toujours pour l'avenir; vous êtes dans des frayeurs continuelles qu'on ne vous dépossède de ce que vous avez acquis par votre travail ou de ce que vous tenez de vos parents.

℣ 164. Savez-vous pourquoi vous êtes ainsi sans cesse dans l'inquiétude et les tremblements, au mi-

lieu même des jouissances de l'opulence et de la richesse?

℣ 165. Ah! c'est que pendant que vous vivez, il en est parmi vos frères qui ne vivent pas! C'est que pendant que votre présent et votre avenir sont assurés, il en est qui n'ont ni le présent ni l'avenir, et qui ne peuvent se les assurer, quoi qu'ils fassent.

℣ 166. Voilà d'où vient que vous ne pouvez jouir tranquillement, quelque honnêtement que vous ayez acquis et que vous possédiez d'ailleurs.

℣ 167. Car c'est une chose remarquable que dans l'état social tel qu'il est fait, les bons riches ne sont guère moins exposés que les mauvais à tout perdre dans les révolutions.

℣ 168. Comment se fait-il que vos économistes, qui ont écrit tant de fois sur la propriété, sur les moyens de l'étendre et de la faire valoir, n'aient pas songé avant tout aux moyens de bien l'établir et de la conserver?

℣ 169. Riches et pauvres, je le sais, dit le Seigneur, j'ai entendu mille et mille fois vos murmures insensés : vous m'accusez, les uns de ne pouvoir jouir en paix, les autres de n'avoir à jouir de rien.

℣ 170. Mais, accusez-vous vous-mêmes, car votre mal vient de vous.

℣ 171. Est-ce ma loi ou la vôtre qui établit la propriété? est-ce ma loi ou la vôtre qui entasse tout sur quelques têtes, et qui ne laisse rien au grand nombre?

℣ 172. Est-ce ma loi qui livre la fortune publique

aux dilapidations éhontées de l'immoralité et de la corruption?

℣ 173. Est-ce ma loi que vous suivez dans la répartition de vos richesses?

℣ 174. Est-ce ma loi qui est pleine d'iniquité et en même temps de folie, au point de vouloir enrichir encore ceux qui déjà sont étouffés de bien-être et de jouissances matérielles?

℣ 175. Mais, mes enfants, il n'y a que vous qui puissiez être assez fous et assez méchants tout à la fois pour croire qu'on n'est heureux du véritable bonheur que lorsqu'on étouffe de joie et de plaisir.

℣ 176. Ma loi, si vous étiez assez honnêtes ou assez éclairés pour la connaître, vous montrerait que vous ne soupçonnez pas même en quoi consiste le bonheur de la vie, que vous poursuivez pourtant avec tant d'ardeur.

℣ 177. Le bonheur de la vie consiste sans doute à jouir paisiblement et librement de la vie.

℣ 178. Le bonheur de la vie doit être, pour le riche, ou si vous voulez, pour celui qui possède, de jouir tranquillement de ce qu'il possède, d'être assuré de ne point être dépouillé et de ne point perdre en quelques instants le fruit de longs et pénibles travaux.

℣ 179. Pour celui qui ne possède pas, ou qui possède à peine de quoi satisfaire aux besoins de la vie, le bonheur doit consister dans l'exercice libre de son industrie et dans l'emploi libre aussi des moyens

qui peuvent lui procurer une existence plus facile.

ỳ 180. Or, qui ne voit que, dans l'état actuel, ce bonheur ne peut exister ni pour le riche ni pour celui qui ne l'est pas?

ỳ 181. Si j'aspire à moi seul l'air qui est nécessaire à la vie de plusieurs, évidemment, moi seul ai la vie, et ceux qui sont autour de moi la perdent.

ỳ 182. Si donc votre loi sociale permet l'accumulation de la richesse d'une manière effrayante entre les mains de quelques-uns, votre loi est meurtrière, car elle veut que le plus fort ou le plus heureux dévore le plus faible.

ỳ 183. Eh bien! votre loi sociale, non-seulement permet l'accumulation des richesses d'une manière effrayante entre les mains de quelques-uns, mais elle veut même, par toute la force qui est en elle, que cette accumulation ait lieu.

ỳ 184. J'en conclus que votre loi établit la lutte, et non l'harmonie sociale.

ỳ 185. Vous ne savez que me dire : Vous voulez donc bouleverser tout ce qui est, et prendre à ceux qui ont quelque chose pour donner à ceux qui n'ont pas? c'est donc une révolution, un renversement que vous provoquez, tout en protestant contre les bouleversements et les révolutions?

ỳ 186. Ceux-là seuls veulent les bouleversements et les révolutions, qui posent les causes desquelles résultent les bouleversements et les révolutions.

℣ 187. Or, les ébranlements sociaux n'ayant lieu que lorsque la vie générale est mal répartie, vous seuls, qui nous accusez, faites les révolutions et les ébranlements, car vous seuls voulez que la vie générale soit mal distribuée.

℣ 188. Et c'est parce que ce que vous faites est une provocation continuelle aux bouleversements et aux révolutions que, riches et pauvres, n'avez ni paix ni bonheur, l'avenir étant presque aussi gros de tempêtes pour les uns que pour les autres.

℣ 189. Si la concentration de la propriété n'est pas la cause des bouleversements et des révolutions, dites pourquoi, depuis six mille ans, l'histoire du monde n'est que l'histoire des peuples qui s'assassinent et se dépouillent?

℣ 190. Dites pourquoi Moïse et les Hébreux s'insurgent contre les Égyptiens, et les écrasent après en avoir été si longtemps les esclaves?

℣ 191. Dites pourquoi le Parthénon est démoli par le Capitole?

℣ 192. Dites pourquoi les enfants du Latium sont dévorés par ceux de la Germanie?

℣ 193. Dites pourquoi, Anglais et Français, peuples de l'Orient et peuples de l'Occident, vous tenez tant à vous égorger les uns les autres?

℣ 194. Dites enfin, peuples qui faites des révolutions à chaque instant, pourquoi vous faites ces révolutions?

℣ 195. N'est-ce pas parce que la rapacité de quelques-uns d'entre vous a tout attiré d'un côté, que

les parties du corps social qui ont été dévalisées cherchent à dévaliser les autres ?

℣ 196. La preuve que vous ne connaissez ni ma loi ni la justice, dit le Seigneur, c'est que, révolutionnaires et révolutionnés ne valez pas plus les uns que les autres.

℣ 197. Vous excitez des commotions, non pour changer en bien ce qui est mal, mais pour dilapider et détruire.

℣ 198. Vous dites : un bouleversement peut me servir; riche, il peut ajouter à ma fortune; pauvre, il peut me faire sortir de la misère, et ce bouleversement, il faut le faire.

℣ 199. Voilà toute votre pensée; et comme c'est une pensée de convoitise et d'infamie, elle produit ce que produit une pensée de convoitise et d'infamie.

℣ 200. Vous triomphez aujourd'hui, et vous dépouillez les vaincus; mais demain les vaincus se *rébellionnent*, vous dépouillent et vous tuent.

℣ 201. Vous perdez par la violence ce que vous aviez acquis par la violence, et ce qui vous était venu par l'iniquité s'en va par l'iniquité.

℣ 202. En fait de science sociale, vous ne savez que des mots que vous avez appris comme de misérables écoliers, et de ces mots vous en faites vos lois.

℣ 203. Vous avez tellement la raison et le sens pervertis, que vous n'avez point encore aperçu, après tous les revirements sociaux par lesquels vous êtes passés depuis six mille ans, un seul côté de la véritable question sociale.

ỳ 204. Vous savez bien que le gouvernement des patriarches, la république, la théocratie, l'aristocratie et la monarchie se sont détrônés tour à tour, sans que pour cela les peuples aient jamais cessé d'être à la merci des plus forts et des plus intrigants.

ỳ 205. Comment alors ne cherchez-vous pas à connaître les motifs de cet état extra-normal de la société?

ỳ 206. Si vous cherchiez dans toute la sincérité de votre cœur, vous trouveriez infailliblement la cause de cet état violent et le remède qu'il convient d'y apporter.

ỳ 207. Je cherche, dites-vous, et ne trouve rien de mieux à faire que ce qui se fait.

ỳ 208. Si la propriété ne se transmet pas intégralement du père aux enfants, quelque considérable qu'elle soit d'ailleurs entre les mains de celui qui la transmet, vous n'aurez plus que des propriétés morcelées à l'infini, et la vie sociale que deviendra-t-elle dans ce nouvel état de choses?

ỳ 209. Qui vous a dit que, pour établir l'ordre, il fallût partir du désordre?

ỳ 210. Je vous parle d'un nouveau monde à créer, et vous voulez que je fasse ce monde avec les matériaux vermoulus de l'ancien?

ỳ 211. Sans doute dans votre monde, à vous, la propriété morcelée à l'infini produirait le désordre tout aussi bien que le produit la propriété trop agglomérée sur un point ou sur quelques points.

ỳ 212. Je vous ai dit mille fois qu'avec votre orga-

nisation on ne pouvait ni avancer ni reculer, qu'on ne pouvait que rester dans la boue et y périr.

℣ 213. Aussi, ne me proposé-je point de construire mon édifice des vieux matériaux du vôtre.

℣ 214. Je ne veux point faire servir, comme vous, à la vie ce qui trouble la vie et finit par la détruire.

℣ 215. Vous avez fait des valeurs secondaires les valeurs premières, et des valeurs premières les valeurs secondaires.

℣ 216. Vous avez mis en première ligne et avez apprécié outre mesure ce qui n'est point nécessité de la vie, et avez ravalé presque au néant ce qui est nécessaire à tous d'une nécessité absolue.

℣ 217. Vous avez ôté aux choses de la nature la valeur qu'elles devaient avoir, et avez transporté cette valeur à des choses qui ne l'ont point et qui ne sauraient l'avoir.

℣ 218. Quel moyen d'obtenir dans vos sociétés une pondération, un équilibre qui maintiennent ce qui est?

℣ 219. Toujours il y a excès, parce que toujours il y a ignorance ou fausse application des principes sociaux.

℣ 220. Vous le savez du reste vous-mêmes; car vous êtes misanthropes jusqu'au cynisme sur les principes et la morale de tous ceux qui nous gouvernent.

℣ 221. Et votre cynisme vient de ce que vous avez vu tous les gouvernements commettre à peu près les mêmes fautes et les mêmes injustices.

℣ 222. Vous êtes *ressassés* de leurs protestations de dévouement à la chose publique, l'expérience vous

ayant appris que ce qu'ils appellent la chose publique n'est en réalité que leur chose propre, et qu'au fond le bien public est toujours la dernière de leurs affaires.

ỳ 223. Cette profonde immoralité que vous stigmatisez avec énergie vient cependant autant des gouvernés que de ceux qui gouvernent.

ỳ 224. Vous qui blâmez du reste, et vous qu'on blâme, n'êtes ni plus sages ni plus moraux les uns que les autres.

ỳ 225. Au lieu de vous borner à faire du criticisme, il serait mieux de dire ce qu'il faut substituer à ce qui est.

ỳ 226. Il ne suffit pas de tenter quelques efforts pour rhabiller le vieil édifice ; il faut le prendre par sa base.

ỳ 227. Voici donc les véritables bases de la propriété : tant que vous ne les aurez point établies, c'est en vain que vous ferez des lois d'économie sociale ; vous échouerez toujours, et la propriété sera mise en question.

ỳ 228. Tout travailleur a le droit de jouir paisiblement de la fortune qu'il s'est acquise par son travail, par sa science, son industrie, quelque élevée que soit cette fortune.

ỳ 229. Il y a un droit naturel ; car il est riche par échange de services.

ỳ 230. Il a donné à la société le fruit de son travail, de ses études, de son industrie : la société lui rend les jouissances qu'il lui a procurées.

ỳ 231. Il y a donc tribut pour tribut, bien pour bien de la part de la grande famille et de la part du membre de la famille.

ỳ 232. L'équilibre ne sera point brisé par la concentration de cette grande fortune sur une seule tête ; car nous supposons que cette concentration n'existera que pour celui qui aura acquis cette richesse aux conditions et par les moyens que nous venons d'indiquer.

ỳ 233. Acquérir ainsi la richesse, c'est produire la vie par et pour la vie, et par conséquent c'est ce que j'appelle faire de l'ordre.

ỳ 234. Mais le désordre commence dès que cette même fortune passe tout entière à celui ou à ceux qui n'ont point contribué à l'établir, et qui n'ont eu que la peine de naître.

ỳ 235. Si vous voulez que mon fils soit millionnaire parce que je le suis, vous donnez à qui n'a rien produit, et vous établissez le désordre, car vous ne voulez plus que la vie soit produite par et pour la vie.

ỳ 236. Dès lors vous faites de la paresse, de l'inutilité, un état normal de l'homme; que dis-je? vous glorifiez la paresse, et dès lors aussi vous avez parmi vous presque autant d'eunuques que vous avez de grands propriétaires.

ỳ 237. Je sais bien que vous ne comprenez pas ceci : car, je vous entends dire qu'il faut de ces richesses absorbantes pour faire aller le commerce et pour réaliser les grandes entreprises.

ỳ 238. D'abord je dois vous faire observer que

vous commencez l'édifice par le sommet, et que cela n'est pas naturel.

ỳ 239. Commençons donc par faire que chacun puisse se nourrir, se vêtir et se loger; puis nous songerons au luxe, qui vous tient tant au cœur.

ỳ 240. Vous voulez toujours du luxe d'abord et du superflu; il me semble qu'il faudrait vouloir le nécessaire et l'utile, puis s'occuper de l'agréable.

ỳ 241. Avant de bâtir de magnifiques palais, d'élever d'immenses édifices religieux, établissez-vous sainement, vous et la société, et n'ayez dans vos maisons et vos temples que des statues de bois jusqu'à ce que le vêtement et la vie de tous vos frères soient assurés.

ỳ 242. Il ne faut pas que le travail produise d'abord le luxe, il faut qu'il produise la vie.

ỳ 243. Vous insistez et vous dites : Ce que vous nous enseignez là est contre la nature et l'ordre.

ỳ 244. Vous allez contre la nature dont vous brisez les liens, en voulant que le père n'ait pas plus d'affection pour ses enfants que s'ils lui étaient entièrement étrangers.

ỳ 245. Vous détruisez l'ordre et jetez le monde dans l'atrophie, en rendant impossibles et la grande culture des terres, et les grands mouvements commerciaux, et la grande vie sociale, qui ne peuvent venir que des grandes fortunes.

ỳ 246. Il n'est point ici question de détruire l'affection des pères pour leurs enfants; il s'agit de savoir seulement si l'on doit tout sacrifier à la famille par-

ticulière, et ne rien faire pour la grande famille.

℣ 247. Qui vous dit qu'un père ne doive pas assurer l'existence de sa famille? Nous savons, aussi bien que vous, qu'après Dieu il est la providence de ses enfants.

℣ 248. Quand vous nous attaquez sur ce point, vous imaginez évidemment des objections pour vous donner le plaisir de les réfuter.

℣ 249. Nous vous demandons seulement si tous les hommes n'ont pas le même père, qui est aux cieux, et si, tous ayant le même père céleste, ils ne sont pas frères.

℣ 250. Nous vous demandons si la fraternité universelle doit être annihilée par la fraternité de la famille particulière; ou, si vous voulez, s'il faut tellement concentrer ses affections sur la famille particulière, qu'il ne reste plus que de la haine ou de l'indifférence pour le reste de l'humanité.

℣ 251. Quoi! vous voulez qu'un enfant au maillot, qui ne sait encore que barboter au sein de sa mère, soit, en naissant, comme étouffé par une surabondance de vie, tandis que des milliers de ses frères tombent de défaillance et de besoin!

℣ 252. Laissez à cet enfant de quoi soutenir la vie que Dieu lui a donnée; Dieu le veut ainsi; puis, qu'il achète, par le travail, le luxe de la vie.

℣ 253. Dieu n'a pas voulu qu'il respirât à lui seul l'air qu'il donne aux autres aussi bien qu'à lui, et le bien public le lui défend.

ỳ 254. L'excédant de l'existence particulière appartient à la vie générale.

ỳ 255. Si vous vous obstinez à toujours ajouter à l'excédant de vie de celui qui a déjà trop de jouissances, évidemment vous épuisez la vie du grand nombre.

ỳ 256. Et quand vous avez pris trop long temps et que vous voulez encore prendre, un jour vient où ceux dont vous avez humé la vie tombent d'inanition, et meurent.

ỳ 257. Il advient aussi que ceux qui restent, ne voulant pas mourir comme leurs frères, se lèvent, et vous prennent la vie comme vous venez de la prendre à ceux qui ne sont plus.

ỳ 258. Il y a six mille ans que vous faites ainsi; c'est là la cause première de toutes vos révolutions.

ỳ 259. Vous me répondez : Mais les révolutions seraient continuelles et bien plus effrayantes si les fortunes ne passaient pas intégralement des parents aux enfants ou aux collatéraux.

ỳ 260. Qui donc, ajoutez-vous, disposera de ce que vous appelez l'excédant de propriété, qui ne doit point revenir à ceux que la loi actuelle désigne comme héritiers du tout?

ỳ 261. N'y aura-t-il pas autant de perturbations sociales qu'il y aura de cas d'hérédité?

ỳ 262. Voilà bien les enfants du siècle : ils sont dans un cercle vicieux, dans une position fausse en tous points, et c'est de cette position contre nature

qu'ils partent pour repousser toute amélioration à l'état déplorable où ils se trouvent.

ỳ 263. Qui vous a dit que l'excédant de fortune, qui ne ferait point partie de l'hérédité, serait jeté à la face sociale comme une pomme de discorde?

ỳ 264. N'avez-vous pas un pouvoir social, chargé d'équilibrer l'intérêt particulier et l'intérêt général?

ỳ 265. Ce pouvoir, que tous vous avez élu, qui est à la merci de Dieu et à la vôtre; qui dépend de Dieu d'abord, puis de vous, et duquel vous ne dépendez qu'en ce qui a trait à l'accomplissement de la mission que Dieu et vous lui avez donnée, ce pouvoir sera le répartiteur de cet excédant de propriété.

ỳ 266. Et ne craignez pas que cette immense concentration de fortune entre les mains de ceux que vous aurez choisis pour vos mandataires devienne jamais absorbante comme dans les familles particulières.

ỳ 267. Le pouvoir n'a que deux manières de disposer de l'excédant de l'hérédité : 1° la répartition du tout ou d'une partie sur les membres de la grande famille qui ne possèdent rien; 2° l'emploi du tout à des travaux d'utilité publique.

ỳ 268. Que le monde soit organisé ainsi, et le monde sera sauvé, et le sang des rédempteurs de l'humanité n'aura point été infécond; il nous aura tirés du chaos, et nous verrons renaître l'âge du monde où l'homme habitait le jardin d'Éden.

ỳ 269. Rêve que tout cela! vont dire les prétendus civilisés du siècle; un tel état social est impossible;

et que deviendront les grandes entreprises si la fortune est ainsi morcelée par l'abolition, ou du moins par la limitation de l'hérédité?

℣ 270. Qui canalisera les fleuves, fera des digues à l'Océan, entretiendra les routes publiques, embellira les cités, encouragera les arts et les sciences?

℣ 271. Qui jettera sur les vastes mers ces immenses navires qui portent les richesses d'un monde à un autre monde?

℣ 272. Qui soutiendra l'agriculture? qui établira des usines, des ateliers faisant mouvoir comme aujourd'hui des milliers de bras?

℣ 273. Remarquons bien d'abord que ce n'est point notre loi sur la propriété qui morcelle, mais bien la vôtre.

℣ 274. Car morceler, c'est diviser, c'est fractionner; c'est donner, comme vous le faites, à quelques-uns plus qu'il ne leur faut, et ne pas donner le suffisant aux autres.

℣ 275. Morceler, c'est distribuer la vie de manière à l'affaiblir et même à la détruire; or, tout cela, c'est votre loi qui le fait.

℣ 276. La propriété, telle que vous l'établissez, finit toujours par se détruire et se perdre pour la généralité des hommes.

℣ 277. Elle est absorbée par la famille particulière de telle sorte qu'elle sert peu ou qu'elle ne sert en rien l'humanité.

℣ 278. C'est donc vous qui acculez la vie publique en la jetant toute sur quelques points.

ỳ 279. Nous, au contraire, nous lui laissons l'essor que Dieu lui donne; tous la prennent; nul ne la vole et n'est obligé de la voler.

ỳ 280. Quand vous voulez être forts sur tous les points contre votre ennemi, vous vous réunissez, vous vous associez en plus grand nombre possible, afin que, tout en vous divisant pour aller chercher votre adversaire nombreux et posté en force sur un grand nombre de points fort éloignés les uns des autres, vous l'attaquiez partout avec une force tellement compacte et tellement supérieure, qu'il succombe sans coup férir.

ỳ 281. Il est bien évident qu'ici vous n'avez la victoire que parce que vos forces ont été réparties de manière à ce qu'aucun des vôtres ne pût agir et se battre autrement qu'en combinant sa force et son action avec la force et l'action de ceux qui combattaient sous la même bannière que lui.

ỳ 282. De cette combinaison, il est résulté que pas un iota de la force de tous n'a été perdu, et voilà, encore une fois, pourquoi vous avez triomphé.

ỳ 283. Si, au lieu de cette unité d'action et de force, vous eussiez trop concentré de forces sur un point en dégarnissant les autres, peut-être fussiez-vous restés maîtres du champ de bataille sur lequel vous étiez venus en grand nombre; mais vraisemblablement vous eussiez été battus sur tous les autres.

ỳ 284. Eh bien! ne voyez-vous point que dans ce dernier cas vous ne seriez ni vainqueurs ni vaincus; que vous auriez gagné d'un côté et perdu de l'au-

tre, et que par conséquent la guerre serait à recommencer?

℣ 285. C'est précisément ce qui arrive avec vos lois sur la propriété.

℣ 286. Comme elles n'organisent rien de juste, de raisonnable, de normal, d'harmonique, la propriété, établie par elles, est une véritable pomme de discorde.

℣ 287. Vos grands propriétaires forment de grandes entreprises, il est vrai; ils font exécuter de grands travaux : mais pour qui s'opère ce mouvement de capitaux?

℣ 288. Que ces travaux soient d'une utilité incontestable, ou qu'ils soient simplement des travaux de luxe, de bonne foi, dites-nous, qui en profite?

℣ 289. Ceux qui les commandent d'abord, et quelquefois ceux qui les exécutent; quant à la société, ils lui sont presque toujours onéreux, et presque jamais ils ne lui sont profitables.

℣ 290. Qu'ont produit, je vous le demande, vos lois d'hérédité absolue chez les différents peuples dont nous connaissons l'histoire? La misère, la misère, rien que l'horrible misère.

℣ 291. Que la loi que je vous donne règne à Jérusalem, et le peuple juif ne sera plus le peuple le plus misérable de la terre; au lieu du chandelier d'or du temple, du luxe effrayant du temple, et de la misère dévorant le peuple, le peuple aura la vie commode d'abord, et plus tard un culte brillant et magnifique.

℣ 292. Et le peuple, ayant la vie commode, ne s'insurgera ni contre Dieu ni contre Moïse.

ϑ 293. Que la loi que je vous donne règne aux rives du Nil, et la stupide histoire de la stupide humanité, au lieu de vous raconter avec emphase le nombre d'esclaves, de poireaux, d'oignons, et les trésors qui furent employés à élever ces énormes monuments, appelés merveilles du monde, et qui ne sont pourtant que des monuments de la folie humaine, vous dira la vie libre, abondante, heureuse, des fils de la vieille Égypte.

ϑ 294. Que Périclès pratique ma loi, et Périclès, au lieu d'épuiser les trésors de la Grèce à élever des monuments de luxe, brisera d'abord les fers de l'esclavage pour ceux de ses frères qui sont esclaves, donnera du pain à ceux qui n'en ont pas, fera que chacun de ses concitoyens puisse être bien vêtu et bien abrité, puis emploiera à un luxe utile ce qu'il ne sait que jeter à un luxe inutile et destructeur.

ϑ 295. Que les pâtres de Rome, sans rester pâtres, ne perdent point leur simplicité première; qu'ils commencent toujours par l'utile, et que jamais l'agréable ne l'emporte pour eux sur le nécessaire; Rome ne cessera point d'être forte en devenant brillante, et le féroce Attila ne viendra point renverser ses murailles.

ϑ 296. Que le Byzantin ait au même degré l'esprit d'ordre qu'il a l'esprit de dissipation, de désordre; et le luxe oriental, sagement dirigé, ne produira plus la dégoûtante misère à côté d'une surabondance im-

pie, et le glaive de Mahomet viendra se briser contre l'unité byzantine.

℣ 297. Grands et prêtres du dix-huitième siècle, n'étouffez point la vie du peuple en lui prenant l'air et le pain ; le peuple respectera et vos propriétés et vos têtes.

℣ 298. Moines d'Ibérie, que le luxe du monastère ne dévore point la substance du peuple; le peuple vous laissera vos madones et vos capuchons.

℣ 299. Ma loi est conservatrice de la propriété; elle la fait respectable, parce qu'elle veut que tous possèdent.

℣ 300. La vôtre l'anéantit autant qu'il est en elle, en dénudant le grand nombre pour vêtir le petit nombre.

℣ 301. Votre loi est faite par quelques-uns et au profit de quelques-uns; la mienne est faite par Dieu au profit de tous les enfants de Dieu.

℣ 302. Avec votre loi, on a forcément des révolutions périodiques; avec ma loi on a la paix.

℣ 303. Avec votre loi, on a un luxe absorbant qui énerve les sociétés humaines et les perd; avec la mienne, on a un luxe qui étend la vie, la rend brillante et la conserve.

℣ 304. Avec votre loi, on a des cités immondes, des bourgs à chaumières, des cahutes où l'air manque à la vie, ou bien où la vie est en lutte avec les intempéries de l'air; avec la mienne, il y a vie hygiénique au village comme à la cité, dans la chaumière comme dans le palais.

℣ 305. Avec votre loi, la fortune publique s'emploie à obstruer la voie publique, à prendre la vue du voisin, son air; avec ma loi, on n'établit point de servitudes; on multiplie la vie et on la rend belle.

℣ 306. Ne dites pas que ma loi rend impossible la grande culture en divisant la propriété à l'infini, qu'elle arrête le développement de l'industrie, en dispersant les capitaux; cela est vrai dans votre état social tel que vous l'avez fait; cela est faux dans l'état social tel que le veut la loi de Dieu.

℣ 307. Dans toutes vos sociétés, depuis six mille ans, c'est-à-dire, dans votre monde de dol et de fraudes, il n'y a jamais que deux partis en face.

℣ 308. Des riches et des pauvres, des puissants et des faibles, qui se disputent toujours et s'arrachent quelquefois le pain et la vie que Dieu leur donne.

℣ 309. Aujourd'hui, c'est César qui défait Pompée; demain, César est poignardé par Brutus.

℣ 310. Et, remarquez bien que dans tout ceci souvent celui qui égorge ne vaut pas mieux que celui qui est égorgé.

℣ 311. Ni l'un ni l'autre ne connaissent la justice; ni l'un ni l'autre ne veulent la loi de Dieu : c'est ici tout simplement un duel à mort pour savoir qui sera dépouillé et qui sera spoliateur.

℣ 312. Quand vous êtes à vous battre sur le champ du meurtre, semblables à deux amants qui veulent

avoir la même amante, vous vous colletez pour avoir la même bourse.

℣ 313. Vous êtes des misérables qui ne voulez vivre que de la vie de rapine, et rien de plus.

℣ 314. Il importe donc peu à qui reste le champ de bataille, puisque le bonheur de l'humanité n'en doit point résulter.

℣ 315. Le parti vainqueur, quel qu'il soit, vous donnera sa loi; et sa loi, vous pouvez en être sûrs, sera faite pour lui et les siens contre tous les autres.

℣ 316. Maintenant, faites fonctionner, si vous pouvez, la fortune publique dans l'intérêt public!

℣ 317. La lutte sociale a cessé pour recommencer sourdement d'abord, puis pour produire une nouvelle explosion plus terrible que la première.

℣ 318. Si vous aviez eu ma loi, vous seriez constitués de manière à ne plus craindre l'explosion.

℣ 319. Car, le résultat de la fortune publique, aussi bien que la fortune publique, étant sous la sauvegarde de tous, nul ne pourrait les détourner au profit de quelques-uns.

℣ 320. Je sais bien que vous allez dire : Ceci est vrai, ceci est juste; mais c'est le rêve d'un honnête homme; on ne peut en faire la loi sociale ni la loi de la propriété.

℣ 321. Vous voyez bien que, quand vous parlez ainsi, vous vous accusez vous-mêmes et tout ce que vous faites d'ineptie et de fraude tout à la fois.

℣ 322. Par-là même que vous avouez que ma loi est vraie, qu'elle est bonne, qu'elle est juste, vous avouez qu'elle peut et qu'elle doit régner sur le monde, à moins que vous ne considériez la vérité, la bonté et la justice comme des chimères.

CHAPITRE XIII.

DU MARIAGE, OU DE L'UNION DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

ỳ 1. Il n'est pas une œuvre de Dieu que l'homme n'ait dénaturée.

ỳ 2. Tout, dans ce vaste univers, a été bouleversé par les impies.

ỳ 3. Depuis la chute de l'homme au jardin d'Éden, l'homme a constamment travaillé à détériorer sa propre nature et à se pervertir la raison.

ỳ 4. Le mariage, ou l'union de l'homme et de la femme, chose sainte et sacrée, n'a pas plus été respecté par lui que tout le reste.

ỳ 5. Par les uns, le mariage a été considéré comme un état d'imperfection, voire même comme un état criminel, et il a été proscrit par eux.

ỳ 6. D'autres, moins visionnaires et moins fous, ont dit : *Se marier c'est bien; mais ne pas se marier, c'est encore mieux.*

ỳ 7. Les méchants, les trompeurs, les exploiteurs

de l'humanité ont fait à Dieu la grâce de trouver que l'union de l'homme et de la femme était bonne; mais seulement à certaines conditions :

ỳ 8. 1° Que la femme ne serait rien, et que l'homme serait tout;

ỳ 9. 2° Que l'homme s'unirait à la femme moyennant une somme de..... qui lui serait versée à l'instant même de la livraison de l'épouse, ou du moins qui lui serait garantie.

ỳ 10. Quant aux convenances fondées sur la moralité, sur la sympathie et du corps et du cœur, on n'y a pas songé.

ỳ 11. L'homme est le complément de la femme, et la femme le complément de l'homme; et l'homme, contrairement à la loi de Dieu, a voulu être tout à lui seul.

ỳ 12. Et, chose étrange! ce sont les vieilles religions qui ont ainsi dénaturé l'œuvre de Dieu!

ỳ 13. C'est l'une d'elles, celle qui a été le plus longtemps en crédit parmi les peuples, celle au char de laquelle, aujourd'hui encore, les plus vils d'entre les hommes voudraient rattacher l'humanité, qui, un jour, a presque osé dire que la femme ne participait point de l'espèce humaine!

ỳ 14. L'homme et la femme, sous la loi de nature, c'est-à-dire sous la loi du sens commun, sous la loi de vérité, de justice, et par conséquent sous la loi de Dieu, sont égaux en droits, en autorité, en puissance.

ỳ 15. L'homme et la femme, sous la loi de l'homme,

c'est-à-dire, sous la loi athée de la force brutale, sont inégaux en droits, en autorité, en puissance.

ỳ 16. J'entends les impies et les insensés s'écrier : Quoi! vous voulez que la femme soit l'égale de l'homme! vous blasphémez!

ỳ 17. Dieu a fait la femme pour servir, l'homme pour commander.

ỳ 18. Et ne voyez-vous pas la faiblesse de la femme, sa légèreté, son inconsistance de caractère, son goût bien décidé pour les choses futiles?

ỳ 19. Il est un abîme de différence entre les deux sexes: ne cherchez point à combler cet abîme; Dieu ne le veut pas; la femme est faite pour servir l'homme, et l'homme pour être son maître!

ỳ 20. C'est le propre de la mauvaise foi de détourner la question pour n'être point obligé d'y répondre.

ỳ 21. Tourner la question, ce n'est pas résoudre la question.

ỳ 22. Ceux qui trouvent bien tout ce qui est, même le meurtre et l'assassinat, quand c'est pour eux qu'on tue et qu'on assassine, trouvent bien aussi que la femme soit la marchandise de l'homme, et rien de plus.

ỳ 23. Ces vils pharisiens dont la morale n'est sévère qu'en paroles, et qui prennent et volent partout où ils trouvent à prendre et à voler, feignent de ne pas comprendre que le mariage puisse être autre chose qu'une affaire d'argent.

ỳ 24. Les misérables! ils masquent leur hypocrisie

de quelques semblants de religion, et quand ils ont trompé les hommes en affichant des vertus qu'ils n'ont pas, ils viennent mentir à Dieu jusque dans son sanctuaire!

℣ 25. Mais ce n'est point Dieu qu'ils trompent; ils se trompent eux-mêmes : hommes d'iniquité qu'ils sont, ils se mentent à eux-mêmes!

℣ 26. Voyez ce vieillard cacochyme qui a convoité cette jeune personne si simple, si naïve et si belle! il s'est dit dans son horrible et folle convoitise : Je suis vieux, podagre, impuissant : qu'importe? j'ai du crédit; je dois être aimé, et il faut qu'on m'aime!

℣ 27. J'ai de la fortune: je dois trouver de l'amour; ainsi a parlé en branlant la tête le vieillard goutteux et podagre, et la famille mercenaire de la jeune fille a permis que la jeune beauté fût déflorée par un cadavre!

℣ 28. Mais Dieu a vengé l'innocence sacrifiée par la cupidité de la famille à la luxure du vieillard.

℣ 29. Le lit nuptial a été fatal à l'homme de la luxure; il a trouvé la mort au sein des plaisirs mêmes qu'il croyait follement devoir lui prolonger la vie; les fers de la jeune esclave ont été brisés, et la cupidité de sa misérable famille entièrement déçue.

℣ 30. La loi de l'homme touchant le mariage est une loi impie, car elle détruit autant qu'il est en elle la loi de Dieu.

℣ 31. Cette loi de l'homme compte évidemment pour rien la femme.

ỳ 32. Elle suppose que la femme n'est point l'enfant de Dieu aussi bien que l'homme.

ỳ 33. Elle établit entre les deux sexes, non les différences d'aptitude, de vocation, que Dieu et la nature ont établies; mais des différences de droits, telles que la femme est jetée par elle à l'homme comme une véritable proie.

ỳ 34. La fourberie de l'homme, je le sais, s'est étayée de la religion; mais de quelles religions, grand Dieu!

ỳ 35. De toutes ces religions païennes ou du moyen âge, qui ont étouffé depuis des siècles, et qui étouffent encore la vérité pour n'enseigner que la superstition et le mensonge.

ỳ 36. La fourberie du méchant a dit : *Dieu, quand il eut créé l'homme, il y a six mille ans, se recueillit quelque temps, et après avoir bien réfléchi, il pensa qu'il n'était pas bon que l'homme fût seul; qu'une compagne lui était nécessaire.*

ỳ 37. Il paraît toutefois que cette compagne se trouvait déjà faire partie de l'homme qui venait d'être créé, puisque la femme, disent les insensés, fut faite d'une côte qui, sans doute, était inutile à l'homme.

ỳ 38. Voyez comme il a fallu dégrader Dieu et ses œuvres; voyez quel insolent mensonge il a fallu faire pour établir la suprématie absolue de l'homme, et faire de la femme sa servante, son esclave!

ỳ 39. Il n'a pas suffi aux enfants du Diable de tromper l'humanité en détruisant les monuments qui pou-

vaient lui faire connaître sa véritable origine; ils ont voulu aussi détruire le véritable Dieu en lui attribuant leurs crimes abominables et leurs exécrables mensonges.

℣ 40. Ces misérables enfants de Bélial ont donc établi une lutte entre l'homme et la femme; car il fallait les diviser pour régner sur eux.

℣ 41. Semblables au voleur qui détrousse les voyageurs qu'il a attirés ou trouvés dans des lieux déserts et inconnus, ils ont détourné leurs frères des voies larges et droites par lesquelles Dieu les conduisait, pour les mener dans des lieux inhabités et pouvoir plus sûrement leur arracher la vie.

℣ 42. Il fallait commencer par séparer l'homme de la femme et la femme de l'homme, en jetant entre eux un brandon de discorde.

℣ 43. Or, comme il n'est pas facile de séparer ce qui est uni par la nature, il a fallu que les méchants intervertissent les lois de la nature même.

℣ 44. Ils ont donc imaginé à la femme un crime dont la femme pourtant ne fut pas plus coupable que l'homme.

℣ 45. L'humanité, ont-ils dit, a péché par la femme; c'est la femme qui nous a précipités tous tant que nous sommes dans l'abîme du mal.

℣ 46. Aussi Dieu l'a-t-il soumise à l'homme, qui n'a péché que par elle et à cause d'elle.

℣ 47. Ce que Dieu a fait, ont-ils ajouté, ne peut être mal fait; laissez donc à la femme l'infériorité

qu'elle tient de Dieu même, et à l'homme la suprématie qu'il tient également de Dieu.

℣ 48. Croyez à ce langage impie, et il n'y a plus de Dieu possible autre que le Dieu de la partialité, de l'injustice.

℣ 49. Croyez à ce langage athée, et les hommes, se modelant sur le dieu qu'on leur prêche, sont méchants, capricieux, et pleins d'iniquité comme lui.

℣ 50. Croyez à ce langage impie, et les hommes ne sont justes que lorsque la justice sert leurs intérêts mondains.

℣ 51. Croyez à ce langage athée, et l'iniquité se commet au nom du Dieu qui est lui-même toute iniquité.

℣ 52. Dès lors ce n'est pas seulement la femme qui est en dehors de l'humanité.

℣ 53. Il y a des races maudites et des races choisies; des enfants admis à la table du père de famille, et des enfants maudits et chassés par le caprice et l'iniquité des pères.

℣ 54. Le législateur humain, copiant les lois du dieu méchant qu'il adore, fait des lois méchantes comme les lois de son dieu d'abomination.

℣ 55. Il est aussi des nations appelées peuples de Dieu, et d'autres nations appelées nations réprouvées de Dieu.

℣ 56. Les mêmes impies, les mêmes athées qui ont imaginé que la femme n'était point la fille de Dieu au même titre que l'homme en était le fils, ont aussi trouvé que, parmi les peuples, il en était que Dieu avait choisis, et d'autres qu'il avait proscrits.

ỳ 57. C'est là ce qui a fait la grande confusion des langues ; et l'humanité, une fois jetée dans ce chaos, n'a plus été qu'une grande folle et une grande prostituée.

ỳ 58. Elle a roulé de César à Pompée, de Néron à Caligula; elle a eu un peu plus ou un peu moins de misère, un peu plus ou un peu moins de honte; elle n'a pu retrouver le bonheur.

ỳ 59. C'est que quand on n'est pas dans la nature, on est dans un état violent, et que quand on est dans un état violent, on souffre et on n'a pas la paix.

ỳ 60. Tant que l'homme a marché sur les pieds, l'homme a été dans le jardin d'Eden, c'est-à-dire dans un état hygiénique, et par conséquent dans un état où il avait la vie sans peine.

ỳ 61. Dès que l'homme a voulu régenter Dieu en refaisant la loi divine, ou plutôt en substituant à la loi divine la loi humaine, l'homme a défait l'œuvre de Dieu, et s'est tellement défait lui-même, qu'il a marché sur la tête au lieu de marcher sur les pieds.

ỳ 62. Il est résulté de ceci pour l'humanité une maladie chronique que j'appelle apoplexie, et qui travaille les individus, les familles et les sociétés depuis le mensonge du premier séducteur des hommes.

ỳ 63. Est-il vrai que cette maladie soit inguérissable? est-il vrai que les hommes qui travaillent à en guérir leurs semblables soient des rêveurs ou des malades plus malades que ceux qu'ils veulent guérir?

ỳ 64. Les fripons et les insensés le disent; et les fripons et les insensés ne peuvent dire autrement.

ỳ 65. Un enfant qui a la teigne, ne veut pas non plus qu'on la lui ôte, parce qu'il craint qu'on le fasse souffrir.

ỳ 66. Un voleur qui a pris le bien d'autrui paraît aussi ne pas comprendre un état social dans lequel il n'y aurait point de voleurs.

ỳ 67. Ceux qui ont fait le mal et qui en profitent, trouvent que le mal est une chose nécessaire.

ỳ 68. Or, le mariage étant, non l'union du corps et du cœur, comme le veut la loi de Dieu, mais la livraison de la femme à l'homme, comme le veut, ou si vous aimez mieux, comme le permet la loi de l'homme, l'homme trouve que ce que fait ou permet sa loi est bon, et qu'on ne peut rien faire de meilleur.

ỳ 69. Cependant, si vous demandez avec quelque dignité aux plus éhontés et aux plus cyniques, si la femme a des droits qu'il faille respecter, par pudeur ils vous répondent affirmativement; ce qui prouve que la loi de Dieu est encore vivace dans leurs cœurs, quelque violence qu'ils se soient faite pour l'y étouffer.

ỳ 70. Mais voici venir la grande objection, l'objection insoluble.

ỳ 71. Vous ne trouvez pas, nous dit-on, que le mariage soit selon la loi de Dieu; vous nous dites que les droits de la femme sont méconnus, que son caractère, sa dignité de fille de Dieu, sont indignement foulés aux pieds; que voulez-vous dire?

ỳ 72. La femme peut-elle être autre chose que ce

qu'elle est? que voulez-vous en faire? elle est contente de son sort; ne vous inquiétez point d'elle, de sa position; elle se trouve bien comme elle est, et ne veut point d'émancipation.

℣ 73. Il se peut en effet que la femme raisonne comme le reste de l'humanité; qu'elle trouve, comme la plupart des hommes, que ce monde est le meilleur des mondes possibles, et qu'il n'y a rien à faire de mieux que ce qui est.

℣ 74. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que la femme, étant dans un état d'aveuglement sur son état actuel, tout aussi bien que l'homme, extravague comme l'homme chaque fois qu'elle raisonne sur la vie sociale?

℣ 75. Ce qu'il faudrait nous répondre, ce n'est pas que la femme ignorante de la loi de Dieu, et façonnée par la loi de l'homme, ne veut pas d'émancipation; c'est qu'elle ne s'émancipe pas violemment mille et mille fois, tout en faisant fi de l'émancipation.

℣ 76. En admettant donc, ce que nous sommes loin d'accorder, que la femme soit contente de son sort, et qu'elle se complaise dans son état d'abaissement, la question ne serait pas résolue, et vous n'auriez pas gain de cause.

℣ 77. Dieu a fait entre l'homme et la femme un partage à égale portion; chacun a obtenu selon sa destination.

℣ 78. Si donc vous suivez la loi de Dieu dans le mariage, vous verrez que dans l'homme et la femme tout se compense.

℣ 79. Il n'y a donc point, en principe, de motif d'exclure la femme du partage de la puissance : la loi qui la fait automate est donc une loi impie.

℣ 80. S'il est vrai que l'homme ait une force physique au-dessus de la force de la femme, oseriez-vous dire que la femme n'ait rien qui compense ce qu'elle n'a pas en force physique?

℣ 81. Et puis, la force matérielle est-elle donc la dernière raison de l'humanité? le monde ne doit-il donc se gouverner que par la matière, et non par l'intelligence?

℣ 82. Hommes insensés qui avez voulu abîmer la femme par votre loi du mariage, vous n'avez fait que vous rendre ridicules, et vous vous êtes abîmés vous-mêmes.

℣ 83. Vous êtes bien fiers de la suprématie que vous vous êtes donnée; mais vous n'en faites que plus pitié à qui connaît la loi de Dieu et vous connaît bien vous-mêmes.

℣ 84. Vous semblez être maîtres seuls dans ce monde que vous avez fait; mais, au fond, vous êtes bien aussi des esclaves, et si vous primez au forum, dans les assemblées publiques, on vous domine ailleurs.

℣ 85. Que dis-je! au forum même vous êtes sous l'influence de la femme; et dans vos maisons, dans vos familles, qui gouverne, si ce n'est la femme?

℣ 86. N'est-ce pas de nos mères que nous tenons nos erreurs, nos superstitions, nos préjugés religieux?

℣ 87. Le pouvoir de la femme est si réel, quoi que vous ayez fait pour l'annihiler, que vous y obéissez en aveugles.

℣ 88. Vous êtes philosophes, messieurs esprits forts, du moins vous le dites; et vos femmes, avec la misérable éducation qu'elles ont reçue, vous mènent comme des enfants.

℣ 89. Vous êtes philosophes, esprits forts, et vos enfants et vos femmes récitent des chapelets et adorent des madones!

℣ 90. Vous êtes philosophes, esprits forts, et celles que vous appelez faibles parce qu'elles sont infectées de préjugés, de superstitions, de fanatisme, vous dominent par leurs préjugés, leurs superstitions, leur fanatisme même!

℣ 91. Vous avez voulu vous faire la part du lion; vous avez voulu que la femme fût ignorante, ou du moins qu'elle n'eût que la science qui trompe.

℣ 92. Il s'est trouvé parmi vous des impies qui se sont emparés de la femme dès le berceau, et qui l'ont trompée sur Dieu, sur l'humanité, sur elle-même.

℣ 93. Ces impies sont stipendiés par vous pour travailler l'imagination ardente de vos filles et de vos épouses.

℣ 94. Évidemment, la femme n'est pas si incapable que vous le dites; évidemment, elle a une puissance au fond égale à la vôtre, une intelligence qui

vaut votre intelligence, une capacité qui n'est pas au-dessous de la vôtre.

ỳ 95. Sa puissance, son intelligence, sa capacité, elle les sent mieux qu'elle ne les comprend, il est vrai, et qu'elle ne sait les exercer; mais qu'importe?

ỳ 96. Vous-mêmes d'ailleurs ne les niez pas; vous les confessez quelquefois, en riant sans doute; mais votre rire est un aveu que vous arrache la vérité; et quand vous dites : *Ce que femme veut, Dieu le veut*, vous faites, sans le vouloir, la critique la plus amère et la plus impitoyable de toutes vos lois sur la femme.

ỳ 97. Ce n'est pas que je veuille placer la femme au-dessus de vous. Je ne veux ni premier ni dernier dans le mariage; je veux des égaux.

ỳ 98. Vous conserverez dans la vie matrimoniale l'égalité que Dieu veut que vous y gardiez.

ỳ 99. Ne me parlez pas de sexe plus noble et de sexe moins noble. Que veut dire ceci? est-ce que la femme est moins nécessaire à la propagation et à la conservation de l'espèce que l'homme?

ỳ 100. Si tous deux ont été faits pour créer et conserver également, l'un n'est pas plus noble, plus méritant que l'autre; puisque l'un ne crée pas davantage, ne conserve pas davantage que l'autre.

ỳ 101. L'homme s'est fait le protecteur de la femme, je le sais; mais est-ce bien pour la défendre, la protéger, qu'il s'est épris d'un sentiment de commisération pour elle?

ỳ 102. Non, sans doute. Il est vrai qu'il s'est pro-

clamé son défenseur; mais il s'est dit à part soi : Je la protégerai en la dépouillant.

℣ 103. Enfant perdu des prêtres des faux dieux, l'homme a fait un pacte avec ces ministres du mensonge.

℣ 104. Ces derniers ont dû, au nom de Dieu et de la religion, tenir la femme en chartre privée; la science d'initiation ne lui a point été donnée; l'homme seul a dû la posséder, comme plus digne.

℣ 105. L'homme a donc dit : Moi seul explorerai les cieux et la terre; moi seul entrerai dans le sanctuaire du Seigneur, connaîtrai sa loi; moi seul l'interpréterai et la ferai connaître à tous.

℣ 106. La femme m'écoutera, m'obéira, me servira; Dieu sera censé le vouloir ainsi.

℣ 107. Cette pensée impie de l'homme n'a point eu pour lui le résultat qu'il en attendait; la femme n'a point été soumise; elle a seulement été vaincue.

℣ 108. La ruse, l'adresse, lui ont servi, si non à reconquérir les droits dont on l'avait dépouillée, du moins à disputer pied à pied la puissance absolue que l'homme avait usurpée.

℣ 109. Dieu ne veut pas qu'aucun de ses enfants soit jamais entièrement spolié; l'iniquité trouve sa peine dans l'iniquité qu'elle commet.

℣ 110. Ils ont voulu réduire la femme à l'ilotisme : Dieu n'a pas permis que la femme perdît entièrement le sentiment de sa propre valeur, et si par le droit humain, elle n'a plus exercé le pouvoir de moitié avec l'homme, elle l'a exercé par le fait.

℣ 111. Mais, si c'est un crime de prendre le droit d'autrui, si c'est insulter à Dieu et à l'humanité que d'attirer tout à soi, c'est une lâcheté bien coupable que de ne point défendre le droit qu'on tient de Dieu.

℣ 112. C'est une impiété contre la majesté divine, une atteinte funeste, irréparable, à la dignité humaine de se laisser avilir au point de ne plus comprendre qu'on n'est pas digne de respirer l'air libre que Dieu donne à tous, quand on ne rougit pas de ne respirer que l'air qu'on semble ne tenir que de la libéralité d'un tyran.

℣ 113. Si donc l'homme a forfait à la justice en prenant le droit de la femme, la femme a failli à sa dignité de fille de Dieu en se laissant prendre son droit par l'homme.

℣ 114. Tous deux sans doute avaient mérité de descendre et de s'avilir, tous deux s'étant éloignés des voies de Dieu.

℣ 115. On ne perd un droit que parce qu'on n'est plus digne d'en jouir.

℣ 116. Voyez un peuple qui a une velléité de droiture : la force lui vient pour s'émanciper; il se lève un jour, et ses oppresseurs rentrent dans le néant.

℣ 117. Mais il n'avait qu'une velléité de droiture et partant il n'a eu qu'une force d'un moment ; on lui a mis de nouvelles chaînes.

℣ 118. La femme a été comme ce peuple : elle avait

participé de l'iniquité de l'homme : comme l'homme, elle a expié l'iniquité.

℣ 119. Tous les enfants de Dieu sont devenus les enfants de la mammone : tous ont été punis comme enfants de mammone.

℣ 120. Mais le temps de la rédemption est arrivé pour l'homme et pour la femme.

℣ 121. La lumière du Dieu vivant a percé les ténèbres que le péché de l'homme et de la femme avait répandues sur le monde.

℣ 122. L'homme et la femme vont comprendre enfin qu'ils s'appartiennent l'un à l'autre pour se compléter, et non pour se subjuguer, s'exploiter, se détruire.

℣ 123. Sous la loi de nature, l'homme et la femme jouiront d'un bonheur inconnu sous la loi mondaine : ils ne formeront plus qu'un seul corps, qu'une seule âme et qu'une seule chair.

℣ 124. On ne verra plus de ces unions contre nature, dont la loi prescrit cependant l'indissolubilité.

℣ 125. L'indissolubilité dans le mariage existera de fait, et non de droit; ou du moins cette indissolubilité n'existera de droit que lorsqu'elle existera de fait.

℣ 126. La loi humaine n'étant autre que la loi de Dieu, l'interprète de la loi de Dieu ne déclarera indissoluble et éternellement lié que ce que Dieu aura fait indissoluble et ce qu'il aura lié éternellement.

℣ 127. Il n'y aura donc de lié que ce qui le sera se-

lon la loi de Dieu, et de délié que ce que cette même loi aura délié.

ỳ 128. L'homme aura cessé d'être hypocrite; il ne jouera plus sur les mots et sur les choses.

ỳ 129. L'indissolubilité sera déclarée par qui elle doit l'être; et la pauvre créature qui ne sait pas le jour d'hier, pas celui de demain, et pas même le jour d'aujourd'hui, n'aura plus la folie de posséder la science du passé, du présent et de l'avenir, et d'enchaîner pour toujours deux êtres qui ne se connnaissent pas plus qu'elle ne les connaît elle-même.

ỳ 130. La nature et ses penchants n'étant plus étouffés dans l'un et l'autre sexe, mais bien développés et dirigés hygiéniquement, l'hypocrisie ne sera plus de mise pour le mariage.

ỳ 131. Mentir et tromper, maintenant, c'est toute la science matrimoniale.

ỳ 132. Dire tout ce qu'on est, faire tout ce qu'on aime, parce que tout ce qu'on aime est bon, telle sera désormais la science conjugale.

ỳ 133. Maintenant il faut mentir, puis mentir, puis encore mentir, puis toujours mentir, parce que maintenant il faut étouffer la nature, puis encore l'étouffer, puis toujours l'étouffer.

ỳ 134. Désormais, il faudra dire la vérité, puis encore la vérité, puis toujours la vérité, parce qu'il faudra développer la nature et ne jamais l'étouffer.

ỳ 135. Les catastrophes, les scandales matrimoniaux aujourd'hui viennent de la loi humaine, sont provoqués par la loi humaine et entretenus par elle.

ỳ 136. I y a dans le mariage des jalousies, des vengeances, des haines, des empoisonnements, des meurtres, des assassinats.

ỳ 137. Toutes ces horreurs, ce n'est point la loi de Dieu qui les a faites; cette divine loi coordonne, harmonise, soutient la vie, la rend belle; elle ne la rend point malheureuse, insupportable, et ne la détruit point.

ỳ 138. La loi de Dieu dont vous vous étayez pour sanctionner le mariage mondain n'est donc pour rien dans vos unions mondaines.

ỳ 139. Or, comme l'indissolubilité ne peut s'établir et ne repose que sur cette sainte loi, vous ne pouvez l'avoir, vous, cette indissolubilité dans les unions que vous faites, puisqu'elles sont faites en dehors de la nature, et par conséquent en dehors de la loi de Dieu.

ỳ 140. Il faut bien, dites-vous, qu'il en soit ainsi, afin que tout, dans le mariage, ne soit point livré aux caprices, à l'inconstance, au libertinage des époux.

ỳ 141. Il le faut pour la garantie de la famille, qui serait abandonnée, sans défense, sans guide, sans protection, si l'époux et l'épouse n'étaient retenus par la sévérité de la loi.

ỳ 142. Il le faut, sous peine d'exposer la société tout entière aux scandales sans cesse renaissants d'époux et d'épouses vivant dans le désordre.

ỳ 143. Mais d'abord, ces scandales en existent-ils

moins parce que vous déclarez par votre loi mondaine toutes les unions indissolubles?

ỳ 144. Évidemment un mari n'empoisonne sa femme que parce qu'il est condamné à vivre avec elle, de par votre loi, bien qu'il y ait pour son épouse comme pour lui impossibilité absolue de communauté de corps et de biens.

ỳ 145. Évidemment aussi une femme ne se porte à des excès contre son époux que parce qu'il faut que, à raison d'incompatibilité de caractère, l'un des deux soit victime de l'autre.

ỳ 146. Dites que le mariage ne sera indissoluble que lorsqu'il le sera de fait, c'est-à-dire, lorsque les époux, après s'être suffisamment éprouvés, seront assurés qu'ils se conviennent, et que par conséquent Dieu veut leur union; vous n'aurez plus les scandales dont vous vous plaignez.

ỳ 147. Vous vous gardez bien, dites-vous, de vous montrer si facile et si accommodant quand il s'agit d'union conjugale; vous ne vous montreriez point suffisamment le gardien de la loi et des mœurs publiques.

ỳ 148. Prenons garde ici de faire de grandes phrases pour ne rien dire, ou peut-être aussi pour dire quelque chose, mais pour mentir.

ỳ 149. Vous savez bien qu'une loi qui pousse aux excès que nous venons de dire, qui produit le meurtre et l'assassinat en s'obstinant à faire cohabiter ceux qui ne peuvent se voir ni se sentir, n'est pas gardienne des bonnes mœurs.

℣ 150. Vous savez bien que votre indissolubilité matrimoniale n'est souvent qu'une fiction, et qu'on trouve le moyen d'éluder l'indissolubilité de droit en se séparant de fait.

℣ 151. Eh bien, expliquons-nous; qu'entendons-nous par scandale? est-ce le meurtre, l'empoisonnement, l'assassinat? tout cela, votre loi d'indissolubilité vous le donne.

℣ 152. Qu'entendons-nous par scandale? est-ce la séparation de corps des conjoints? Cette séparation, votre loi la produit fréquemment.

℣ 153. Enfin que voulez-vous encore en fait de scandale? des enfants illégitimes, des bâtards aux yeux de la loi et de la société; tout cela vous l'avez par votre loi!

℣ 154. Que dis-je? vous avez plus encore; vous avez des enfants appelés légitimes qui ont en horreur et qui méprisent ceux qui ne le sont pas, et des bâtards qui exècrent par jalousie les enfants à qui votre loi reconnaît un père qu'elle ne veut pas leur reconnaître, à eux.

℣ 155. On dirait, à vous entendre, que vous avez grand souci des mœurs publiques : quel moyen de vous croire quand on a vu de près la société que vous avez la prétention de régenter par votre loi du mariage!

℣ 156. Votre loi, ne pouvant faire que ce qui n'est point uni par la nature soit réellement uni, ne fait donc qu'établir un mensonge ou une erreur lorsque les époux ne se conviennent pas.

℣ 157. Tout mal social venant de l'erreur ou du mensonge, votre loi ne peut donc, quand le hasard fait qu'elle ne se trouve point d'accord avec la loi de Dieu, votre loi ne peut donc que faire le mal social.

℣ 158. Et remarquez bien qu'il n'y a pas de remède au mal que vous faites.

℣ 159. En effet, comment empêcher la désorganisation, le désordre, le scandale qui résultent de la séparation violente des deux conjoints?

℣ 160. Vous parlez de mœurs publiques! mais si vous n'aviez pas eu, par votre loi matrimoniale, la prétention de vous faire Dieu en vous attribuant l'infaillibilité, de par laquelle vous prononcez l'indissolubilité d'union entre deux êtres que vous ne connaissez pas, et qui souvent se connaissent à peine, si vous n'aviez pas eu la prétention de vous faire Dieu, il n'y aurait point de séparation violente, et partant point de scandale.

℣ 161. Les époux se diraient sans s'empoisonner ni se tuer : Nous nous sommes trompés; nous ne pouvons nous convenir; il y a impossibilité que nous habitions ensemble; il vaut mieux nous séparer qu'être sans cesse en guerre ouverte.

℣ 162. Le scandale vient donc de votre fait, ou, si vous voulez, du droit que vous avez établi.

℣ 163. Si la parole donnée n'est pas gardée et ne peut l'être, dans le cas de la non-indissolubilité, les conjoints se remettent leur parole, et redeviennent ce qu'ils étaient avant le mariage, habiles à contracter une union plus convenable.

℣ 164. Quel scandale y a-t-il à ceci? le consentement à la séparation existe de part et d'autre; il n'y a point de sévices, de menaces, de violence, de voies de fait.

℣ 165. Non-seulement il n'y a point de scandale, mais il y a édification, car ici on s'avoue franchement ce qu'on est, et on l'avoue au public.

℣ 166. Il y a donc loyauté, franchise, sincérité : l'époux ne trompe point son épouse, et l'épouse ne joue point son époux.

℣ 167. Ce n'est point de la part de l'épouse et de l'époux une étude de chaque jour pour se tromper mutuellement le plus adroitement possible; le mensonge, l'hypocrisie sont inutiles là où se trouve la liberté.

℣ 168. On ne ment dans le mariage que parce que les liens du mariage étreignent les conjoints, les étouffent sans leur permettre de se plaindre.

℣ 169. Et puis vous avez insulté à Dieu, vous l'avez outragé en usurpant son infaillibilité, et Dieu vous punit en vous livrant à tout le dévergondage de vos idées sur le mariage.

℣ 170. Vous voulez, dites-vous, garder la morale et les bonnes mœurs; vous voulez empêcher le désordre dans les familles, et vous tuez toute morale, et vous dépravez les mœurs, et vous détruisez la paix dans les familles!

℣ 171. Je sais bien ce qui vous arrête et ce que vous avez coutume de nous objecter; vous nous dites : La prodigieuse facilité que vous donnez aux époux

de se séparer multipliera les divorces à l'infini, et des enfants sans nombre seront jetés à la face sociale sans asile, sans père, sans nom.

℣ 172. Il est vrai que dans l'état social actuel le divorce peut avoir les inconvénients que vous signalez, parce que tous les matériaux de votre vieille société sont tellement pourris qu'ils ne peuvent plus servir à rien.

℣ 173. On ne greffe point sur un tronc vermoulu; il faut de la sève pour développer de la sève; le bien ne s'ente pas sur le mal.

℣ 174. Cependant, même dans l'état actuel, la facilité du divorce, je le dis en vérité, n'enfanterait pas les crimes qu'enfante l'indissolubilité du mariage.

℣ 175. Sous la loi d'indissolubilité, s'il y a entre les conjoints incompatibilité de caractère, il y a par-là même opposition journalière, violence, animosité, injures, paroles outrageantes, et bien souvent voies de fait.

℣ 176. Si on se sépare de corps pour ne pas être exposé à s'arracher la vie, quel scandale encore pour les enfants, s'il en est resulté du mariage; et, dans tout état de choses, quel scandale pour la société, et quel outrage à la loi matrimoniale, si l'un des époux, ou tous deux, ne gardent point la continence!

℣ 177. L'époux et l'épouse incontinents, qu'ils aient eu des enfants ou qu'ils n'en aient pas eu lorsqu'ils habitaient ensemble, s'ils en ont maintenant, devront les cacher ou les étouffer sous peine de déshonneur. Quelle horrible position!

ỳ 178. Pour de misérables convenances sociales, vous voulez qu'on commette le meurtre ou qu'on renie son sang!

ỳ 179. Vous comprenez si peu la véritable question sociale, que vous faites toujours l'inverse de ce qu'il faudrait faire.

ỳ 180. Vous craignez, dites-vous, que le libertinage vienne du divorce, que le désordre soit dans la famille et dans la société.

ỳ 181. Mais est-il possible d'avoir plus de désordre et de libertinage qu'on en a par votre loi matrimoniale? Votre loi sait bien que la continence absolue qu'elle impose aux époux séparés de corps ne sera pas observée; pourquoi donc l'ordonne-t-elle?

ỳ 182. Quand vous imposez une telle loi, vous voulez donc en rendre la violation infaillible? vous poussez donc au mépris et non au respect de la loi? quelle immoralité! quel cynisme! quelle hypocrisie!

ỳ 183. Vous parlez du désordre qui résulterait du divorce légal, du sort des enfants, qui serait trop souvent mis en question.

ỳ 184. Mais votre loi empêche-t-elle ce désordre? assure-t-elle mieux le sort des enfants?

ỳ 185. Elle n'empêche rien en fait de désordre, ne prévoit rien, n'assure rien pour l'avenir. Que dis-je? elle ruine le passé, le présent et l'avenir de la famille.

ỳ 186. La nature veut que la mère n'ait pas moins d'affection, qu'elle n'aime pas moins tendrement les enfants reconnus par votre loi que les enfants que votre loi ne reconnaît pas.

℣ 187. Vous avez cru organiser en voulant que l'enfant légal fût seul déclaré habile à succéder; et vous n'avez fait qu'une grande folie, et vous n'avez commis qu'un grand désordre.

℣ 188. Puisque la nature parle autant pour l'enfant illégal que pour l'enfant légal, c'est en vain que vous frappez d'interdiction le premier; vous ne serez point écouté; on n'étouffera pas la nature pour observer votre loi; on fraudera votre loi pour suivre la loi de la nature.

℣ 189. On trouvera bien les moyens de faire entrer en partage ceux ou celui que vous avez exclus de tout partage; et si vous prétendez frapper les violateurs de votre loi, on vous dira qu'il vaut mieux obéir à la nature, c'est-à-dire à Dieu qu'aux hommes.

℣ 190. Et quand on observerait votre loi, l'ordre y gagnerait-il quelque chose? la justice éternelle en serait-elle moins foulée aux pieds?

℣ 191. Mais ces enfants qui sont nés hors du mariage légal, pouvez-vous faire que ce ne soient pas des enfants de Dieu, des membres de la grande famille humaine? pourquoi donc en faites-vous des parias?

℣ 192. Voulez-vous donc qu'ils soient responsables d'une faute qui n'est pas la leur? voulez-vous donc qu'ils subissent la peine d'un péché qu'ils n'ont point commis?

℣ 193. Il ne faut pas nous dire que ç'a été la loi de tous les peuples, que partout les bâtards ont été des bâtards, et rien de plus; ce serait nous dire en d'autres termes: Jusqu'ici la pauvre humanité a été folle

et méchante, et c'est bien qu'elle continue à être folle et méchante.

ỳ 194. Sous le règne même de votre loi sociale, la dissolubilité du mariage serait un moindre mal que son indissolubilité.

ỳ 195. Avec le divorce, vous auriez, il est vrai, à raison de votre faux état social, quelque peu de désordre.

ỳ 196. Avec le divorce, vous auriez plus d'inconstance peut-être dans les unions, du moins en apparence, et partant peut-être, plus d'enfants que vous en avez aujourd'hui, ce qui aurait l'inconvénient d'augmenter la population, déjà exubérante dans l'état actuel.

ỳ 197. Sans doute, tout a son inconvénient, ou plutôt son impossibilité, dans votre monde, organisé comme il est.

ỳ 198. Vous faites et défaites sans cesse, et vous ne pouvez arriver à un résultat qui vous satisfasse.

ỳ 199. Que voulez-vous? vous travaillez sur le vieux, le pourri; vous ne pouvez vous asseoir.

ỳ 200. Vous comprimez la nature au lieu de la développer et de la suivre, et la nature déborde et vous tue.

ỳ 201. L'enfant qui fait une digue au ruisseau qui coule, croit aussi arrêter le ruisseau, et le ruisseau monte sur la digue et la détruit.

ỳ 202. Semblables à cet enfant, tantôt vous voulez arrêter le torrent avec de la boue, et le torrent en-

traîne la boue; tantôt c'est de la pierre que vous lui opposez, et le torrent entraîne la pierre.

℣ 203. On dirait, à vous voir, que vous ne voulez construire que des édifices fantastiques, et cependant vous avez la prétention de faire quelque chose de durable.

℣ 204. Vous voyez que vous n'êtes que ridicules, et bien ridicules insensés, et bien insensés.

℣ 205. Si vous vous établissiez sur la loi de Dieu, le mariage serait une chose bonne comme tout ce qui est établi sur cette loi.

℣ 206. Il n'y aurait rien de forcé dans les unions matrimoniales, et les unions matrimoniales ne produiraient point l'empoisonnement et l'assassinat.

℣ 207. Vous vous plaignez maintenant de l'exubérance de population, du nombre toujours croissant d'enfants nés hors du mariage.

℣ 208. Ceci ne serait point à craindre sous le règne de la loi de Dieu, c'est-à-dire sous le règne de la loi vraiment sociale.

℣ 209. Maintenant, disons-nous, l'union indissoluble et le divorce ont leurs inconvénients.

℣ 210. La dissolubilité n'empêche pas ou empêche peu la multiplication d'enfants en dehors du mariage; le divorce, multipliant les relations charnelles des deux sexes, relâcherait les liens de famille en trop les étendant, et établirait une confusion universelle.

℣ 211. Nous savons bien que, quoi que vous fassiez, vous ne pouvez sortir du cercle vicieux dans lequel vous tournez.

ỳ 212. Vous péchez par le fondement : c'est donc par le fondement qu'il faut vous reprendre, sous peine de revenir toujours au point de départ, sans jamais obtenir un véritable résultat social.

ỳ 213. Si donc vous rétablissiez le divorce, avec votre loi de catégorie, avec votre loi de fraction, de partialité, vous auriez, sinon le même malaise social, du moins du malaise encore.

ỳ 214. Vous seriez moins éloignés de la nature, de la loi de Dieu, et dans un état moins violent ; mais vous ne seriez point encore dans un état de santé parfaite.

ỳ 215. Aujourd'hui, vous n'avez pas le divorce de droit ; vous l'avez de fait, et de fait violent.

ỳ 216. Qu'en résulte-t-il? que les époux ainsi violemment séparés s'exècrent, se maudissent ; qu'ils forment des unions extra-matrimoniales, et qu'ils jettent sur la terre des enfants qui n'auront pas où reposer leur tête, puisqu'ils seront maudits par votre loi du mariage comme venant de commerces illégitimes.

ỳ 217. Que reste-t-il aux époux placés sous le coup de votre loi et sous le coup du déshonneur? Le désespoir.

ỳ 218. Que reste-t-il aux enfants issus de tels commerces? La misère, la honte et le désespoir.

ỳ 219. Or, ce qui dans tout cela fait le grand embarras social, c'est qu'il n'a pas été pourvu à l'avenir de ce grand nombre d'enfants qui viennent en dehors du mariage.

ỳ 220. Vous dites : Que deviendront ces infortunés? qui les recueillera? qui pourvoira à leur existence?

ỳ 221. Dans votre société, voilà tout ce qu'on sait faire : grimacer de la sensibilité, de l'intérêt pour ceux qui souffrent; on ne sait pas secourir.

ỳ 222. Si vous veniez de Dieu, vous et votre loi sociale, vous ne vous perdriez point ainsi en de vaines lamentations; du moment où vous connaîtriez la plaie sociale, la plaie sociale serait guérie.

ỳ 223. Mais vous êtes des enfants des hommes, et vous n'avez que des plaintes pour le mal que vous voyez; vous êtes inhabiles à le guérir.

ỳ 224. Sous une loi matrimoniale vraiment organisatrice, tout aurait été prévu.

ỳ 225. Rien ne serait laissé au hasard, aux caprices des hommes et de la fortune.

ỳ 226. Le sort de l'individu ne serait point à la merci de l'individu.

ỳ 227. Le sort de l'enfant ne dépendrait pas uniquement de la position bonne ou mauvaise de son père ou de sa mère.

ỳ 228. Il y aurait un fonds social commun; il y aurait une justice sociale, une loi sociale; rien ne pourrait être dissipé au détriment de la vie générale ni de la vie particulière.

ỳ 229. La vie de chacun serait plus ou moins belle, plus ou moins brillante, selon la valeur de chacun; mais cette vie ne pourrait être étouffée.

ỳ 230. Il y aurait sur la terre un pouvoir conser-

vateur comme il en est un dans le ciel; car le pouvoir terrestre serait modelé sur le pouvoir céleste, la loi de la terre venant de la loi des cieux.

ỳ 231. Maintenant, votre loi, votre pouvoir savent prendre la propriété qui reste, qui n'appartient à personne, et souvent même celle qui appartient à quelqu'un; mais ils ne savent pas la rendre.

ỳ 232. C'est que votre loi, votre pouvoir, savent dépouiller et ne savent pas vêtir; c'est qu'ils savent détruire et ne savent pas conserver.

ỳ 233. Avec la loi sociale que je vous ai donnée, vous n'aurez plus à vous extasier devant la charité d'un Vincent de Paul ramassant dans le ruisseau des enfants abandonnés, leur donnant pour asile l'hôpital, et les revêtant d'un habit d'ignominie.

ỳ 234. L'aumône, cette humiliation de l'humanité, est inconnue aux enfants de Dieu.

ỳ 235. On ne fait point l'aumône là où est arrivé le règne de Dieu; l'enfant qui vient de naître, le vieillard qui touche à la tombe, ont le pain quotidien; le pouvoir conservateur a pourvu à tout.

ỳ 236. L'enfant de la jeune fille, celui de l'ouvrier, de l'artisan, ne sont point condamnés à être délaissés contre une borne et à mourir de faim.

ỳ 237. La prévoyance sociale n'abandonne pas ainsi les enfants de Dieu; et ce n'est pas par charité qu'elle les recueille; elle reconnaît leur droit à la vie commune.

ỳ 238. Elle sait que la terre a été donnée à tous par Dieu comme l'air, et qu'il faut que la terre nour-

risse tous ses habitants comme l'air les fait respirer tous.

ỳ 239. Voilà ce que vous appellerez sans doute un beau rêve, encroûtés que vous êtes des vieilleries du passé; cela n'empêchera pas que ce rêve ne se réalise un jour.

ỳ 240. Qu'importe que vous croyiez ou que vous ne croyiez pas maintenant? bientôt vous serez forcés de croire.

ỳ 241. Bientôt votre excessive misère vous ouvrira les yeux.

ỳ 242. Déjà vous vous riez des liens conjugaux; déjà vous stigmatisez les unions conjugales telles que les ont établies vos vieilles religions.

ỳ 243. Vous en riez! vous n'y croyez donc plus! vous n'avez donc plus assez de respect pour l'indissolubilité du mariage! N'est-ce pas là vous avouer à moitié vaincus?

ỳ 244. Enfants prodigues, vous êtes loin de comprendre l'économie sociale; vous sacrifiez à des folies, à des riens, ce que vous devriez donner aux choses utiles.

ỳ 245. Quand donc reviendrez-vous des voies lointaines où vous ont entraînés vos mauvaises passions?

ỳ 246. Quand donc le père de famille pourra-t-il réunir tous ses enfants dans un immense festin, et là se réjouir avec eux de votre retour des voies de perdition?

ỳ 247. Comme l'enfant prodigue, vous avez honte des unions que vous avez formées jusqu'ici; vous

voyez qu'on n'y trouve point le bonheur; mais comme lui, le respect humain vous retient encore.

℣ 248. Ah! ne craignez pas de venir aux pieds du père de famille, avouer vos nombreux égarements.

℣. 249. Vous riez de votre état social; vous riez surtout de vos lois sur le mariage; ah! prenez garde de ridiculiser ce qui est saint et sacré, tout en ne voulant que déverser le blâme et l'ironie sur ce qu'il y a de mauvais et de ridicule dans votre société.

℣ 250. Assez et trop longtemps vous avez détruit; il est temps d'édifier.

℣ 251. Les pierres du temple sont dispersées; ces pierres, ni le reste des matériaux qui formaient l'édifice, ne peuvent être de nouveau liés ensemble; le temps a tout miné.

℣ 252. Je ne vous dis point de refaire la famille avec ces vieux éléments, puisqu'ils sont usés.

℣ 253. Mais n'est-il pas des éléments toujours anciens et toujours nouveaux? Prenez ces éléments, et construisez avec eux votre nouvelle famille.

℣ 254. Ces éléments sont des éléments de vie sociale; avec eux la famille ne périra pas.

℣ 255. Vous n'aurez que des unions assorties lorsque vous aurez ramené le mariage à son institution primitive.

℣ 256. Les dissolutions d'unions conjugales, qui vous effraient et vous scandalisent aujourd'hui, passeront inaperçues dans le monde, lorsque le monde sera revenu à la véritable loi conjugale.

℣ 257. En effet, nous l'avons dit et nous le répé-

tons : une séparation conjugale est aujourd'hui un événement considérable, qui ébranle et la famille et la société.

ỳ 258. Cette séparation est aussi un grand scandale qui encourage et pousse au désordre; qui met en question, qui fait péricliter votre loi matrimoniale, en la rendant dérisoire et bien souvent ridicule.

ỳ 259. Toute séparation, ou même toute tentative de séparation, est donc une atteinte à ce que vous appelez la morale publique.

ỳ 260. Vous êtes constitués de manière à ce qu'il soit nécessaire que tout acte de cette nature soit prôné et colporté partout.

ỳ 261. C'est un bien, selon votre loi, que la séparation de corps dans certains cas, et ce bien et cette nécessité sont une source intarissable de scandales, de désordres, de maux de toute nature!

ỳ 262. Il ne peut en être autrement : car toute la vie de la famille est arrêtée, pour ainsi dire, par un événement qui serait un bien dans un autre ordre de choses, mais qui est un mal irréparable dans le vôtre.

ỳ 263. En effet, tout est perdu par cette catastrophe. L'époux et l'épouse ne sont ni unis ni à unir par les liens du mariage.

ỳ 264. Votre loi leur dit : Vous garderez la continence perpétuelle; ou plutôt, elle leur dit : Vous ferez semblant d'être continents; les apparences, c'est tout.

ỳ 265. Sauvez les apparences, et vous serez sau-

vés; perdez les apparences, et vous serez perdus.

℣ 266. Vous avez écrit l'hypocrisie dans la loi, et vous parlez de morale, de mœurs!

℣ 267. Ne voyez-vous pas que vous semblez dire: Je ne crois pas à la loi que je vous donne; je ne l'observe pas moi-même; j'ai l'air de l'observer : faites comme moi.

℣ 268. Si ce n'est pas là du désordre, de l'hypocrisie, de l'immoralité, que faudra-t-il donc appeler désordre, hypocrisie, immoralité ?

℣ 269. N'imposez point aux autres des fardeaux que vous ne voudriez pas même toucher du bout du doigt.

℣ 270. Vous déblatérez sans cesse contre ceux qui ont la franchise de vous appeler par votre nom, en vous disant et vous démontrant que vous n'êtes que des hypocrites; il vaudrait mieux ne pas vous fâcher, et prouver par des faits détruisant ceux qui vous accusent que vous n'êtes point des hypocrites.

℣ 271. Mais non; la passion vous aveugle et vous emporte; la lumière vous brûle la paupière, et vous dites : Je ne vois pas la lumière.

℣ 272. Cependant, c'est bien votre loi qui force l'incontinence des époux; c'est bien votre loi qui leur ordonne ce qu'ils ne peuvent observer, ce que certainement vous n'observeriez pas vous-mêmes si vous étiez dans la même position qu'eux, la continence absolue.

℣ 273. Vous voyez bien qu'ils sont fondés à vous dire que vous leur commandez un crime que vous

punissez sévèrement dans d'autres, la violation des lois de la nature.

℣ 274. Vous voulez qu'ils soient eunuques et parias parce qu'ils se sont trompés! depuis quand donc l'erreur involontaire est-elle un crime qui ne puisse être remis ni dans le temps ni dans l'éternité?

℣ 275. Quand vous nous parlez de morale publique, il est bien évident que vous ne vous comprenez pas vous-mêmes.

℣ 276. La morale publique consiste sans doute à respecter ce qui est bon, ce qui est utile, ce qui est saint, ce qui est sacré; or, il n'y a de bon, d'utile, de saint, de sacré, que ce qui maintient la justice, la droiture, la paix, l'harmonie, que ce qui fait le bien particulier et le bien général.

℣ 277. Et par la violence que vous faites à votre semblable, vous le forcez à manquer de droiture, à troubler la paix et l'ordre publics en lui imposant, pour ainsi dire, une vie pleine de déréglements et de scandales.

℣ 278. Vous faites plus : comme je l'ai dit, vous voulez qu'il tue la nature pour suivre votre loi!

℣ 279. La loi de nature, qui est la loi de Dieu, vous la méprisez, vous la foulez aux pieds. Vous dites : Écoutez ma parole; la parole de Dieu n'est rien.

℣ 280. Violateurs audacieux des lois de la nature, cessez donc de vouloir régenter la nature.

℣ 281. Ne craignez pas qu'en laissant la liberté matrimoniale aux enfants de Dieu, les enfants de Dieu tombent dans le désordre.

ỳ 282. Ce que Dieu et la nature ont fait ne saurait produire le désordre, qui ne résulte jamais que de ce que vous faites vous-mêmes contrairement aux lois de Dieu et de la nature.

ỳ 283. La confusion sociale ne viendra jamais des unions volontaires, mais bien des unions forcées.

ỳ 284. La loi de Dieu, qui est infaillible comme Dieu, ne peut former que des unions indissolubles parce qu'elle seule sait les unions sympathiques, laissez-lui donc le soin de lier ou de délier; ce qu'elle aura uni sera parfaitement uni, ce qu'elle aura séparé sera bien séparé.

ỳ 285. Ne vous lamentez pas sur l'avenir des époux séparés; qu'ils aient des enfants ou qu'ils n'en aient pas, Dieu a pourvu à tout.

ỳ 286. Dans le premier cas, chacun d'eux recouvre sa liberté, redevient maître de son corps, et tout rentre dans l'ordre, puisque le désordre qui résultait d'époux mal assortis n'existe plus.

ỳ 287. Dans le second, le sort des enfants est assuré par la loi sociale qui y a pourvu.

ỳ 288. Et ne croyez pas que nous brisions les liens de la nature, qu'il n'y ait plus de paternité, plus de maternité; la séparation des époux n'a attiédi les sentiments de la nature dans aucun des membres de la famille primitive.

ỳ 289. On s'est apprécié sans contrainte, avec toute franchise, toute loyauté, et, père, mère, enfants, n'ont à rougir de rien dans le passé.

CHAPITRE XIV.

DE LA FAMILLE PARTICULIÈRE.

℣ 1. La famille particulière se compose du père, de a mère et de leurs enfants, des aïeux paternels et maternels, des frères et sœurs du père et de la mère, et des neveux.

℣ 2. Il est naturel qu'un père, qu'une mère, aient pour leurs enfants, des enfants pour leurs père et mère, un frère pour sa sœur, une sœur pour son frère, un amour de prédilection. Toutefois, il n'est permis à personne de préférer exclusivement sa famille à la grande famille humaine.

℣ 3. Si vous aimez votre famille d'un amour qui n'exclue point l'amour de l'humanité, vous êtes l'enfant de Dieu; votre père terrestre ne vous a point fait oublier votre père qui est aux cieux.

℣ 4. Je vous le dis en vérité, Dieu vous bénira et pour le temps, et pour l'éternité.

℣ 5. Vous aurez compris vos devoirs envers Dieu,

envers la société; Dieu et la société vous rendront amour pour amour.

ỳ 6. Maintenant que vous ne connaissez pas vos devoirs ou que vous ne les connaissez qu'à demi, vous divisez votre amour, ou le concentrez sur un seul point; et si vous vous êtes trompé, si on ne vous rend pas amour pour amour, vous tombez dans la douleur et la désolation; vous séchez comme une plante qui n'a pas la rosée du matin.

ỳ 7. Lorsque vous vous appuierez sur Dieu et sur la grande famille humaine, vous aurez, et la douce rosée du matin, et la chaleur vivifiante du jour, et le repos bienfaisant de la nuit.

ỳ 8. Vous aurez pris la vie et vous l'aurez donnée comme Dieu veut que vous la preniez et que vous la donniez; et la vie sera heureuse pour vous, parce que vous ne l'aurez ni concentrée ni étouffée.

ỳ 9. Maintenant vous donnez tout à la famille particulière, et la famille générale n'est rien pour vous.

ỳ 10. La vie est mal distribuée par vous; aussi ne vous vient-elle point naturellement. Vous la tiraillez en sens divers, et c'est ce qui fait que vous croyez que l'état de guerre est l'état normal de l'humanité.

ỳ 11. Quand on vous dit que vous êtes fous de vous battre, vous répondez que ceux-là seuls sont fous qui vous accusent de folie.

ỳ 12. Cependant les fous sont ceux qui ne comprennent pas la vie; qui s'imaginent que la vie violente et forcée est la vie la plus naturelle.

ỳ 13. Que faut-il pour que l'humanité soit heu-

nité, de la grande famille, par vos immenses richesses, et vous en êtes le bourreau.

ỳ 31. Vos travaux n'ont eu que de funestes résultats, puisqu'ils n'ont abouti qu'à restreindre et à détruire la vie générale.

ỳ 32. Vous extravaguez tellement dans vos lois d'organisation de la famille, que tout ce que vous faites ne tend qu'à tuer une famille par une autre.

ỳ 33. C'est à qui aura plus de fortune, de puissance, d'argent, d'aristocratie, parmi vous.

ỳ 34. Comme chaque famille rapporte tout à soi, il faut bien que l'une s'élève au détriment de l'autre, qu'une famille en écrase une autre.

ỳ 35. Ne faites donc point comme on fait communément : gardez-vous de préférer toujours votre famille à la grande famille.

ỳ 36. Car votre amour, en ce cas, ne sera plus en harmonie avec l'amour divin, qui s'étend à tous, qui embrasse tout.

ỳ 37. Et si votre amour se resserre, s'il se concentre sur un point, bientôt vous n'aimerez que ceux ou celui sur lesquels vous aurez porté tout votre amour, et le reste de l'humanité vous deviendra entièrement étranger.

ỳ 38. Et Dieu ne sera plus le père de tous; vous voudrez qu'il ne soit que le père de votre famille, votre père à vous et le père de ceux qu'aura choisis votre amour de préférence exclusive.

ỳ 39. Et alors vous direz, comme vous dites main-

tenant, comme vous dites depuis des siècles, à vos enfants : *Enfants, cramponnez-vous à vous-mêmes et aux vôtres, comme nous nous sommes cramponnés à vous : chacun doit vivre pour soi ou pour sa famille; le reste n'est rien.*

℣ 40. Or, comme c'est là le langage de chaque chef de famille, et que c'est votre belle morale à tous, enfants des hommes, il faut bien qu'avec de tels principes vous vous preniez violemment la vie les uns aux autres.

℣ 41. Quand vous parlez d'intérêt public, d'humanité, en vérité, si vous aviez quelque raison ou quelque pudeur, vous devriez mourir de honte.

℣ 42. Il ne peut plus y avoir d'humanité, de bien public, dès que tout doit se rapporter à la famille particulière.

℣ 43. Pères et mères, aimez vos enfants comme Dieu vous aime vous-mêmes ; or, Dieu ne vous aime point exclusivement aux autres membres de la grande famille des hommes ; mais il aime les hommes comme vous, et il vous aime vous-mêmes du même amour que ses autres enfants.

℣ 44. L'amour de la famille ne doit point exclure l'amour de l'humanité, ni l'amour de l'humanité l'amour de la famille; la loi d'unité et d'harmonie est fondée sur ce double amour combiné.

℣ 45. Voici donc toute la loi de la famille particulière : Pères et mères, vous devez à vos enfants toute la vie matérielle et intellectuelle pendant leurs premières années.

ỳ 46. Vous leur devez, de plus, un état, une position de fortune ou d'aisance qui les mette à même de soutenir cette vie que vous leur avez donnée, et qui leur permette même, s'ils savent l'employer, de la rendre plus abondante et plus belle. Vous ne pouvez leur donner davantage sans sacrifier le droit de la grande famille à l'égoïsme et à la cupidité de la famille particulière.

ỳ 47. Si vous leur donnez davantage, il n'y a plus d'intérêts communs entre les enfants des hommes; tout est divisé, morcelé entre eux; la vie ne coule plus à pleins bords; elle vient d'abord péniblement, et goutte à goutte; puis bientôt elle ne vient plus, et pour se la procurer il faut la voler, comme l'ont volée ceux qui la possèdent.

CHAPITRE XV.

DE LA GRANDE FAMILLE.

ỳ 1. La guerre sociale commence par la guerre de famille.

ỳ 2. Les nations ne sont divisées que parce que les familles le sont aussi depuis des siècles.

ỳ 3. Ce qui a divisé les familles comme les nations, qui le croirait? ce sont les religions!

ỳ 4. Chacune d'elles a fait son Dieu à chaque famille, à chaque peuple; et chaque famille, chaque peuple, ayant un dieu différent, fait des mains de l'homme, a eu des intérêts différents, une marche différente, un but différent.

ỳ 5. Le seul vrai Dieu, le Dieu de la nature et de la raison, ayant été exclu de l'organisation sociale, il n'y a eu de toutes parts que désordre, brigandage et folie.

ỳ 6. La chose du monde la plus sainte et la plus sacrée, la religion, qui devait être le lien d'union universelle, est devenue, entre les mains des intrigants

et des faussaires, la cause de toutes les lois impies, sanguinaires, qui ont réduit la pauvre humanité à l'état de déchirement où vous la voyez depuis soixante siècles.

℣ 7. La grande famille n'existe donc plus; pour la rétablir, il faut rétablir la justice, la droiture, c'est-à-dire les plus simples notions du bien et du mal, qui nous semblent presque entièrement perdues.

℣ 8. Il n'y a guère dans le monde que des hommes qui veulent gouverner pour être maîtres, et disposer de la fortune comme de la vie de leurs frères.

℣ 9. L'autorité, jusqu'ici, n'ayant point eu de sanction divine, ou n'ayant eu que la sanction des passions humaines divinisées, n'a guère servi qu'au pillage, au meurtre et à l'assassinat.

℣ 10. La grande famille humaine a été la proie du dol le plus éhonté, de la plus effroyable déception.

℣ 11. Des monstres à figure humaine ont dit à l'humanité : Habitants de la Syrie, égorgez les enfants d'Israël; Baal votre dieu est l'ennemi du Jéhovah des enfants de Jacob, et il n'aura vos prières et votre encens pour agréables qu'autant que vous exterminerez ceux qu'il hait.

℣ 12. Enfants de Jérusalem, exterminez les sectateurs de Baal; car le Dieu de Sinaï les a en abomination. Tuez-les sans pitié; si vous les épargnez, vous serez exterminés vous-mêmes.

℣ 13. Et les peuples se sont rués les uns sur les autres, se sont dévorés les uns les autres, grâces aux

enseignements sanguinaires de ceux qui se sont dits les ministres du Tout-Puissant.

℣ 14. La source de toute justice, de toute vérité, étant devenue, par l'audace sacrilége et les mauvaises passions des hommes, la source empoisonnée du mensonge et de l'iniquité, la grande famille humaine s'est morcelée en fractions sans nombre dont les plus fortes ou les plus adroites ont arraché la vie et la bourse aux plus ignorantes ou aux plus faibles.

℣ 15. Et l'iniquité a tellement triomphé de la justice, le mensonge de la vérité, que les hommes en sont venus à dire et à croire niaisement que l'état de guerre et de déchirement était l'état normal de l'humanité.

℣ 16. Atroce blasphème! pensée satanique! apogée de la folie humaine!

℣ 17. Non, a dit l'auteur de la nature, la guerre et l'égorgement ne sont pas le dernier mot de l'humanité!

℣ 18. Non, la fraude et la violence ne sont point l'état hygiénique de l'homme!

℣ 19. Vos prêtres des idoles l'ont pensé, vos prêtres de Satan l'ont dit; mais vos prêtres ne sont point mes prêtres; je les maudis, comme je maudis tout ce qui est mensonge.

℣ 20. Vous n'êtes point faits pour être divisés; vous êtes faits pour être unis et vivre en frères.

℣ 21. Ne dites pas que cela est impossible; vous dites cela parce que vous ne connaissez pas vos véritables intérêts.

ỳ 22. Ne voyez-vous pas qu'on a détourné votre attention de ce qui vous touchait de près pour la porter sur des objets étrangers ou même contraires à votre bonheur ?

ỳ 23. On savait bien que si vous restiez tous attachés à l'unité qui est moi, vous resteriez tous frères; que restant tous frères, vous ne cesseriez jamais d'unir vos forces pour arriver au même but, qui est le bonheur de tous.

ỳ 24. Or, de même que l'ennemi ne peut désunir les membres de la famille particulière tant que je suis le lien de son union et de sa force, de même on n'aurait pu vous désunir, vous, membres de la grande famille, si vous n'aviez cessé de m'adorer en esprit et en vérité.

ỳ 25. Vos prêtres impies l'ont bien compris. Voilà pourquoi ils m'ont fait, non le dieu de l'unité, de l'union, de la paix; mais le dieu multiple, mais le dieu de la discorde, mais le dieu de la guerre, mais le dieu du désordre.

ỳ 26. Ils vous ont dit que j'avais adopté une nation, un peuple, que j'avais parlé à un homme; mais je vous adopte tous, je vous parle à tous; autrement je ne serais point votre père.

ỳ 27. Est-ce qu'un bon père, un père juste, ne se doit pas à tous ses enfants? est-ce que la nature ne crie pas pour tous également ?

ỳ 28. Que faites-vous donc quand vous écoutez la voix athée de vos prêtres, et que vous dites comme

eux : Ce peuple n'est pas le peuple de Dieu, il faut le proscrire : Anathème à ce peuple!

℣ 29. Ne voyez-vous pas que vous brisez ainsi la grande chaîne des êtres?

℣ 30. Ne voyez-vous pas que vous êtes Caïn, qui tuez votre frère Abel?

℣ 31. La terre est à ce peuple que vous proscrivez tout aussi bien qu'à vous; vous y avez droit également.

℣ 32. Ceux qui vous poussent à la guerre ne vous y poussent que parce qu'ils espèrent qu'il leur restera quelque chose de votre sang et de vos dépouilles.

℣ 33. N'y a-t-il donc pas place pour vous tous ici-bas? Dieu se serait-il trompé en faisant les mondes? est-ce qu'ils ne pourraient vous contenir?

℣ 34. Si la terre suffit à tous, pourquoi donc tous se prennent-ils la terre de force?

℣ 35. Ah! c'est que vos dieux ou votre Dieu font au ciel ce que vous faites sur la terre; c'est que vos prêtres vous ont dit qu'ils se disputaient aussi quelquefois le terrain du ciel comme vous vous disputez le terrain de la terre!

℣ 36. Quelle audace sacrilége et impie que celle de vos précepteurs religieux!

℣ 37. Oh! écoutez donc la voix de la nature et de la raison; c'est la voix de votre intérêt présent et de votre intérêt à venir.

℣ 38. Peuples et nations, vous dit cette voix, quelque part que vous soyez, à quelque partie du globe que vous appartenez, vous n'avez qu'un père, qui

est aux cieux, qui gouverne tout, de qui vous venez et à qui vous devez aboutir.

℣ 39. Vous avez tous le même passé, tous vous devez avoir le même présent et devez viser au même avenir.

℣ 40. C'est en vain que vous prétendez qu'il en est parmi vous que je maudis et d'autres que j'ai choisis; je ne maudis ni ne choisis personne.

℣ 41. C'est vous qui, mille fois plus stupides que les animaux, vous éloignant des voies de la nature et de la raison, prenez des chemins de détour et de perdition, qui ne vous permettent point d'arriver droit à moi.

℣ 42. Voyez les astres au firmament : est-ce qu'ils s'avisent de faire une route autre que celle que je leur ai tracée?

℣ 43. Aussi quelle harmonie dans leur marche! quel admirable accord dans leurs mouvements!

℣ 44. Et vous, vous avez voulu être plus sages que moi. Comme la terre, les vastes mers, le firmament, vous deviez suivre la même loi.

℣ 45. A Pékin, à Constantinople, à Lutèce, il ne devait y avoir que des frères; partout je devais avoir des enfants s'aimant les uns les autres, m'adorant en esprit et en vérité.

℣ 46. Car c'est moi qui ai fait et le Chinois, et le Musulman et le Franc.

℣ 47. Et vous, vous avez dit : On ne peut faire son salut à Pékin ni à Constantinople; on ne peut se sauver qu'à Lutèce.

℣ 48. Sujets de Bajazet, de Tamerlan, vous n'avez point de part à l'autre vie; pour être sauvé, il faut appartenir aux enfants de Clovis, de Charlemagne, de Capet, de saint Louis.

℣ 49. Et ceux que vous aviez maudits pour l'éternité, vous les avez dévorés sur la terre quand vous avez été les plus forts.

℣ 50. Et au lieu d'être des enfants vivant sous la loi du même père, ne voulant que sa gloire et leur bonheur commun, vous avez été des enfants dénaturés, qui avez outragé votre père de la manière la plus sanglante en vous arrachant la vie qu'il vous avait donnée, et dont vous deviez jouir dans une paix et un bonheur parfaits.

℣ 51. La grande famille, où est-elle donc? Qu'en avez-vous fait? Dites-moi ce qu'ont produit ces milliards de lois que vous, avez faites pour remplacer ma loi?

℣ 52. Parce que vous êtes nés, vous, dans une terre fertile, vous avez voulu que vos frères qui habitaient une terre inféconde ne participassent point à votre bonheur.

℣ 53. Insensés! y a-t-il un coin de la terre qui soit entièrement inutile?

℣ 54. Je n'ai rien fait qui n'ait son utilité. J'ai tout combiné pour tous. Les plaines fécondes comme les plaines sans limon, les montagnes verdoyantes comme les montagnes desséchées, les riches vallées comme les vallées rocailleuses, tout cela est utile à la vie générale.

℣. 55. Il ne faut donc pas exclure du banquet du père de famille votre frère qui est né sur la montagne, parce qu'il est montagnard; votre frère qui est né dans la vallée pierreuse, parce que la montagne et la vallée qu'ils habitent sont infertiles.

℣ 56. Votre frère qui a respiré l'air de la montagne ou de la vallée ne sera point un membre parasite de la grande famille; la nature lui a donné tout aussi bien et plus qu'à vous peut-être une somme de vie à dépenser pour l'utilité générale.

℣ 57. Ne dites donc plus : Celui-là est noir, celui-ci est blanc; l'un est fait pour l'esclavage, l'autre pour la domination.

℣ 58. Dans la grande famille, il n'y a point de dominateurs, point d'esclaves, il y a des pères qui commandent parce qu'ils ont été appelés au commandement, et des enfants qui obéissent, parce qu'ils aiment à être commandés par le mérite et la vertu joints à l'expérience.

℣ 59. Ne vous séparez donc plus les uns des autres sous prétexte de diversité de climats, de différence de besoins, de mœurs, d'usages, de capacité.

℣ 60. L'air, l'eau, le feu, la terre que je vous donne, il vous les faut partout également, et partout je vous les donne abondamment; pourquoi donc vous les prendre avec violence les uns aux autres, comme si je n'en donnais pas assez pour tous?

℣ 61. Voyez les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, les animaux qui rampent sur la terre; je ne permets pas que la vie leur manque.

ỳ 62. Vous êtes plus que les oiseaux, que les poissons, que les animaux de la terre, ô mes enfants! pourquoi donc craindre que la terre ne puisse vous nourrir?

ỳ 63. Il y a de la vie pour tous; tous, vous pouvez avoir une vie douce et facile : sachez trouver cette vie, et lorsque vous l'aurez trouvée, sachez la conserver.

ỳ 64. Vous l'aurez en revenant à moi, qui suis votre père; vous la conserverez en ne me quittant plus pour de fausses divinités.

ỳ 65. Tout est désordre et guerre dans la famille quand le père est méconnu.

ỳ 66. Il n'y a plus d'autorité qui soit respectée; chacun veut être maître; les droits, les personnes et les propriétés sont attaqués avec une égale violence, parce que ni les droits, ni les personnes, ni les propriétés ne méritent respect.

ỳ 67. Revenez donc à moi : vous vous établirez de nouveau en grande famille; je serai votre centre et votre point de départ en même temps; vous tiendrez la vie de moi et ne la rapporterez qu'à moi. Il n'y aura plus de barrière entre le père et les enfants, entre celui qui donne la vie et ceux qui la reçoivent.

ỳ 68. Et moi qui ai la vie abondante et féconde, je vous la donnerai abondante et féconde; et loin de croire, comme vous le croyez maintenant, qu'il faut prendre la vie de vos frères pour rendre la vôtre meilleure et plus riche, vous comprendrez que votre

vie sera d'autant plus tranquille et plus heureuse que celle de vos frères sera plus assurée.

℣ 69. Car moi seul, qui suis votre père à tous, sais donner ce qu'il faut à chacun de vous, et vous ne pouvez vivre unis et en frères si vous ne vivez en moi, par moi et pour moi.

CHAPITRE XVI.

DE LA LOI FONDAMENTALE OU SOCIALE, QUI EST LA LOI DE DIEU, ET DES LOIS ANTI-SOCIALES, QUI SONT LES LOIS DE L'HOMME.

℣ 1. L'âge d'or reviendra quand l'unité sera redevenue la loi suprême du monde.

℣ 2. L'unité étant le nombre d'or, le nombre par excellence, le nombre de la nature, il faut tout ramener à ce nombre pour tout rétablir.

℣ 3. Trinitaires et païens, vous êtes les ennemis de Dieu et de la terre ; car c'est vous qui avez substitué l'effet à la cause, la branche au tronc, et qui, par conséquent, avez détruit tout ordre, toute harmonie, en plaçant le monde sur la tête.

℣ 4. Quelle société pouvez-vous constituer? vous procédez toujours par la fin ! ne faut-il pas, en toutes choses, commencer par le commencement?

℣ 5. Vous marchez à rebours ; vos lois n'indiquent à l'homme ni son origine, ni sa fin ; elles ne lui disent ni ce qu'il a été ni ce qu'il sera.

℣ 6. La science de vos législateurs se borne à cri-

tiquer ce qui a été, à renverser ce qui ne lui convient pas dans le passé; elle ne sait que protester, elle ne sait rien affirmer.

ỳ 7. Il n'y a qu'une loi fondamentale en tout; il ne devrait y avoir qu'une loi sociale, la même pour tous les hommes.

ỳ 8. Et vous avez eu et avez encore tant de lois prétendues sociales, qu'il n'en est pas un parmi vous, quelque prodigieuse que soit sa mémoire, qui soit capable de connaître la millième partie de ces lois.

ỳ 9. Et la science de vos lois est une science plus dangereuse qu'utile. Elles sont pour la plupart faites les unes contre les autres; que peuvent-elles apprendre à l'homme?

ỳ 10. Puis, elles n'organisent pas ou organisent mal. Elles ont la prétention de refaire ce qui ne peut être refait, de corriger ce qui n'a pas besoin de l'être.

ỳ 11. Toutes, elles attaquent l'œuvre sainte de la nature, qu'elles compriment, qu'elles étouffent, qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles.

ỳ 12. Toutes, elles établissent plus ou moins le mensonge, l'hypocrisie, en réduisant l'homme à se renoncer soi-même pour paraître vertueux.

ỳ 13. Vos maximes tiraillent en sens divers l'homme et ne le moralisent point, ne le fixent point.

ỳ 14. Vos sociétés modernes ne sont pas mieux assises que ne le furent les sociétés anciennes; comme ces dernières, elles sont pleines de désordres, de révolutions.

ỳ 15. Et vous vous battez aujourd'hui pour les

mêmes causes au fond pour lesquelles on se battit autrefois.

℣ 16. Vous dites toujours : Cet homme prend mon soleil; il faut que je le tue.

℣ 17. Eh oui ! parce que vous avez bâti votre société de manière à ce que la vie de l'un ne pût être libre sans que la vie de l'autre fût gênée ou étouffée.

℣ 18. Oui, parce que les uns se sont établis trop haut et les autres trop bas; les uns trop près, les autres trop loin.

℣ 19. La loi fondamentale, c'est la loi de la nature; c'est la loi des lois, la règle de tout. Et votre société ou vos sociétés, tant anciennes que modernes, disent et ont dit anathème à tout ce qui vient de la nature.

℣ 20. La loi naturelle organise bien parce qu'elle organise comme Dieu dont elle vient.

℣ 21. Si vous organisez en dehors de la loi naturelle, vous défaites ce que Dieu a fait; vous êtes un impie, un athée, un ennemi de Dieu et des hommes.

℣ 22. Or, vous ne faites des lois que pour défaire la loi de la nature.

℣ 23. La nature et sa loi veulent que l'homme soigne également et son corps et son esprit; et vous avez imaginé qu'il était plus noble et meilleur de tuer la chair ou le corps afin de laisser dominer l'esprit, ou bien de tuer l'esprit pour donner tout à la matière.

℣ 24. Vous avez voulu être, les uns tout matière, les autres tout esprit.

ỳ 25. Mais, comme les uns et les autres vous aviez faussé la nature, menti à la nature, la nature vous a montré ce que vous étiez, malgré vous, et vous ne vous êtes plus apparu à vous-mêmes que comme des fourbes ou des insensés.

ỳ 26. Parce que vous n'êtes point revenus à la nature, vous êtes tombés de plus en plus dans l'aveuglement et le désordre.

ỳ 27. Vous n'avez plus su vous caser sur la terre, où cependant vous aviez tous votre place.

ỳ 28. Vous vous êtes jetés à corps perdu les uns sur les autres, pour prendre votre part de terre, de feu, d'air, d'eau, tant vous craigniez que tout cela vous manquât.

ỳ 29. D'où vient que parmi vous ce n'est pas toujours le travail qui produit la vie, et que le travailleur meurt d'inanition et de besoin, tandis que l'oisif, qui ne produit rien, l'intrigant, qui ne se livre qu'à un travail factice ou même dangereux, le fripon, dont tout le travail consiste à faire des dupes; d'où vient que la vie manque au travailleur, tandis qu'elle surabonde pour l'homme oisif ou le faiseur de dupes ?

ỳ 30. Cela vient de ce que vous avez détourné les sources de la vie, ou que vous les avez desséchées.

ỳ 31. La loi de nature ou la loi de Dieu, qui est la loi fondamentale, a parfaitement établi la vie pour tous, en imposant à tous l'obligation de concourir à la vie et au bonheur de tous.

ỳ 32. La loi naturelle ne veut pas qu'il y ait des nations proscrites et des nations sauvées, des hom-

mes qui vivent et d'autres qui n'aient pas la vie.

ỳ 33. Elle veut qu'il y ait entre tous échange de biens, communauté de jouissances et de peines.

ỳ 34. La différence des lieux, des climats, n'est point faite pour diviser les hommes; elle doit leur procurer des biens et des jouissances plus variées.

ỳ 35. Dieu n'a fait des climats chauds et des climats froids que pour varier nos plaisirs, nos jouissances, et en même temps pour entretenir la vie générale.

ỳ 36. Cette variété et cette variation tout à la fois n'ont d'autre but que d'empêcher la monotonie de la vie et de conserver la vie.

ỳ 37. Quel législateur humain a bien compris cette organisation si profonde et si sublime de la nature?

ỳ 38. Où se trouve dans vos codes d'insensés, dans vos lois d'iniquité, cette loi d'harmonie?

ỳ 39. Votre folie vous a ameutés les uns contre les autres; vous avez cru que le climat de Rome et d'Athènes n'avait été fait que pour les Romains et les Athéniens.

ỳ 40. Vous avez cru ou feint de croire (car vous avez eu autant de folie que de mauvaise foi), Romains ou Athéniens, que Jupiter Tonnant vous avait établis sur les sols attique et du Latium les maîtres du monde.

ỳ 41. Vous avez dit: A nous les autres peuples et les autres nations; le dieu Jupiter nous les donne comme de vils troupeaux à dépouiller et à dévorer.

ỳ 42. La loi sociale, si vous l'eussiez suivie, ne vous eût point donné de tels enseignements.

ỳ 43. Elle vous eût dit : Si vous dépouillez, vous serez dépouillés ; si vous dévorez, on vous dévorera ; car il vous sera fait comme vous aurez fait aux autres.

ỳ 44. Mais vos lois ne vous apprenant à vivre qu'au jour le jour, vous vous êtes dit : Dépouillons toujours, dévorons toujours, puisque nous pouvons dépouiller et dévorer.

ỳ 45. Ecrasons, brisons, anéantissons, en attendant qu'on nous écrase et qu'on nous anéantisse.

ỳ 46. Ainsi se conduisent ceux qui ne savent pas se conduire.

ỳ 47. Ainsi raisonne le voleur qui sait bien que tôt ou tard il sera pris et qu'on lui prendra ce qu'il aura volé.

ỳ 48. Il n'y a pas dans votre loi une seule pensée organisatrice, sociale. Tous eussent dû concourir à sa confection, tous aussi eussent dû et devraient concourir à son maintien.

ỳ 49. Et quelques-uns seulement l'ont faite, et quelques-uns seulement la défendent.

ỳ 50. Votre loi est athée, désorganisatrice, car elle arme les puissants contre les faibles, les riches contre les pauvres, et les pousse à s'entr'égorger.

ỳ 51. Votre loi sociale donne au hasard, à la naissance, ce qui n'est dû qu'au mérite, à la vertu ; elle veut que la fortune prime partout, et que la misère

n'ait pas plus la vie morale sur la terre qu'elle n'a la vie matérielle.

℣ 52. Elle ne demande pas à l'homme s'il est juste, elle lui demande s'il possède.

℣ 53. La loi de Dieu voudrait que celui qui ne possède rien possédât, que celui qui est sans vêtements fût vêtu, que celui qui a faim fût rassasié.

℣ 54. Et votre loi sociale ne sait que donner à ceux qui ont trop, qu'étouffer de santé et de jouissance ceux qui jouissent déjà et se portent bien.

℣ 55. Législateurs orgueilleux, qui écrasez les hommes avec vos lois d'iniquité, j'ai vu vos œuvres et votre folie, dit le Seigneur; j'ai maudit vos œuvres; j'ai eu pitié de votre folie.

℣ 56. Le temps n'est pas éloigné où vos œuvres et vos extravagances seront manifestées à tous.

℣ 57. Alors votre loi sociale qui ne tient compte que des faits matériels, qui ne voit que le résultat obtenu en tout, quel qu'il soit, et qui sanctifie le meurtre, le dol, l'assassinat, le vol, lorsque ceux qui ont assassiné, volé ou trompé sont les maîtres; votre loi sociale, la société, redevenue morale et juste de par ma loi qu'elle aura connue, vous jettera avec horreur votre loi à la face, et vous mourrez de honte, de peur et de confusion.

℣ 58. Courage, mes enfants, a ajouté le Seigneur, le règne des fripons touche à son terme; je les ai aveuglés au point qu'ils travaillent avec vous, sans le savoir, à la propagation de ma loi.

℣ 59. Maintenant que les mondes et leur organisa-

tion véritable vous sont connus, maintenant que vos prêtres des idoles, qui vous ont trompés jusqu'à ce jour et se sont trompés eux-mêmes, commencent à se détromper et à vous détromper, vaincus qu'ils sont par leur conscience; marchez la tête haute contre ces hommes de néant, et les hommes de néant qui vous méprisent et méprisent ma loi fuiront à votre approche, comme les ténèbres fuient devant la lumière, comme l'erreur fuit devant la vérité.

ỳ 60. Maintenant ils osent dire que ma loi ou la loi de nature, c'est la loi de barbarie; que cette loi n'est possible qu'au commencement des sociétés.

ỳ 61. Maintenant, à leurs yeux, ce que je veux, ce que je fais, ce que veut ma loi et ce qu'elle enseigne, n'est qu'erreur et folie.

ỳ 62. Ma loi, disent-ils, c'est une utopie, un rêve de fou, qui ne peut avoir de réalisation.

ỳ 63. Ainsi, moi qui ai tout créé et qui dirige tout, la loi qui vient de moi serait une loi barbare et folle !

ỳ 64. Ainsi, la loi humaine qui divise les nations, qui veut qu'un peuple soit à la merci d'un autre peuple, serait la loi vraiment sociale et la seule possible !

ỳ 65. Mais pourquoi donc, ô hommes qui ne voulez pas de ma loi, qui prétendez qu'on ne peut gouverner avec elle, et que la société qu'elle dirigerait ne peut être que la société que rêvent les esprits délirants, pourquoi donc m'attribuez-vous les lois que vous substituez à ma loi?

℣ 66. N'est-ce pas toujours en mon nom que vous prétendez exercer votre justice ? n'est-ce pas sur ma loi que vous prétendez établir les vôtres ?

℣ 67. N'est-ce pas en mon nom et de par ma loi que vous osez donner la mort à vos semblables ou leur accorder la vie?

℣ 68. Vos chefs, vos maîtres, ne m'invoquent-ils pas sans cesse, même lorsqu'ils vous dépouillent et qu'ils prennent votre propre substance?

℣ 69. Et vous, peuples et nations, ne tremblez-vous pas comme des esclaves quand on vous dit que ceux qui vous dépouillent le font en mon nom et par mon commandement?

℣ 70. C'est en cela que vous reconnaissez tous la puissance, la force indestructible de ma loi; c'est en cela que vous avouez, sans le vouloir, que ma loi est tout et que les vôtres ne sont rien quand elles ne viennent point de la mienne.

℣ 71. Il y a bien des siècles que vos législateurs s'efforcent d'anéantir ma loi, et de ne faire servir mon saint nom qu'à couvrir leurs infamies.

℣ 72. Il y a bien des siècles qu'ils ont dit pour la première fois aux peuples imbéciles que j'étais sanguinaire, que je punissais sans pitié les pauvres mortels, et que, le temps ne suffisant point à assouvir ma haine, je torturais dans l'éternité ceux que j'avais déjà torturés sur la terre.

℣ 73. Si telle était ma justice, je serais un monstre et non un Dieu; je ne vous aurais point faits pour le bonheur.

℣ 74. Voilà pourtant ce qu'on vous enseigne; et vous souffrez qu'on vous mente de la sorte, qu'on me blasphème lors même qu'on vous dit de m'adorer!

℣ 75. Ceux qui vous trompent, et vous qui vous trompez sur moi, ne pouvez néanmoins, quoi que vous fassiez, détruire ma loi.

℣ 76. Vous êtes forcés de l'invoquer lors même que vous faites tous vos efforts pour la détruire.

℣ 77. La loi que vous avez substituée à la mienne fait des riches qui possèdent tout, et des pauvres qui meurent de faim; et cette loi que vous avez faite, tous murmurent contre elle, tous la critiquent, la blâment, et le grand nombre veut la détruire.

℣ 78. Vous avez honte de votre œuvre, et vous condamnez vous-mêmes; c'est incontestable.

℣ 79. Non, vous n'avez plus aucun respect pour votre loi sociale; elle n'est plus que l'objet de vos dérisions, de vos moqueries, et le temps approche où cette loi maudite ne sera plus qu'un titre d'ignominie pour les siècles passés.

℣ 80. Quand vous connaîtrez bien les vrais rapports établis de toute éternité entre vous et moi, quand vous aurez bien connu la cause de toutes les causes et de tous les effets, vous ne vous obstinerez plus à repousser la loi universelle qui doit régir tous les enfants de la grande famille.

℣ 81. Vous direz : La cause première est bonne, sainte, infinie, parfaite; les causes secondaires et les

effets doivent participer de sa bonté, de sa sainteté, de son infinité, de ses perfections.

℣ 82. Or, la loi qu'on appelle sociale n'a rien de la bonté, de la sainteté, de l'infinité, de la perfection de la grande cause; donc elle est mauvaise, et il faut la détruire.

℣ 83. Elle n'a point la bonté, la sainteté de la grande cause; car la cause suprême ne tue point l'atome pour élever le géant; elle conserve l'atome aussi bien que le géant, et la loi des hommes tue toujours l'atome et élève toujours le géant.

℣ 84. Elle n'a rien de la perfection de la grande cause; car, la grande cause, agissant toujours avec une infinie justice, une lumière et une sagesse parfaites, ne défait point aujourd'hui ce qu'elle a fait hier, et la loi humaine ne semble édifier aujourd'hui que pour renverser demain.

℣ 85. Vous vous établissez par la fraude, par la violence, en vous établissant par votre loi; il faut bien que la fraude et la violence renversent ce que vous avez établi.

℣ 86. Quelqu'un de vous pourrait-il dire pourquoi et par quelle justice un peuple est tributaire d'un autre peuple, une famille est à la merci d'une autre famille, pourquoi un homme paie le tribut à un autre homme?

℣ 87. Serait-ce parce que l'ordre et l'intérêt publics le voudraient ainsi? Mais l'ordre et l'intérêt publics, c'est donc l'esclavage des uns au profit des autres, la mort des uns pour la vie des autres?

℣ 88. Ma loi ne veut point cela; c'est votre loi qui le commande. Ma loi veut l'échange de biens, de secours, dans le commerce et les relations sociales; la vôtre veut l'exploitation du faible par le fort.

℣ 89. Ma loi veut que tous vivent par les moyens et la vocation que je donne à chacun.

℣ 90. Votre loi établit l'absorption des uns par les autres; la mienne règle la vie de tous selon les moyens, les facultés et la vocation de chacun.

℣ 91. L'artisan, avec ma loi, se substante par le travail de ses mains; le cultivateur trouve sa vie en tourmentant la terre; le savant, en expérimentant les cieux; avec la vôtre, ni l'artisan, ni le cultivateur, ni le savant ne sont sûrs de trouver la vie par leurs travaux, si la fourberie et l'intrigue ne leur viennent en aide.

℣ 92. Avec le dévouement, le courage de Socrate et de Jésus-Christ, on avale la ciguë, on est attaché au poteau; avec la science de Galilée, on va en prison; avec le labeur et les sueurs du cultivateur honnête, de l'artisan qui ne fraude pas, on va à l'hôpital.

℣ 93. Votre loi a donc tout fait contrairement au bien général; je veux l'abolir, dit encore le Seigneur; et vous-mêmes qui l'avez faite et qui êtes les premiers à la blâmer et à en rougir maintenant, vous allez être l'instrument de ma justice pour la renverser.

℣ 94. Que faites-vous avec vos codes de Justinien, de Charlemagne, de Napoléon ?

℣ 95. Ce n'est pas là ma loi; ce n'est pas là la loi

humanitaire ; vous semblez le comprendre du reste; car chaque jour vous arrachez un lambeau de ces vieux parchemins et le jetez au feu.

℣ 96. Ces codes ont été faits par le fort contre le faible, par la victoire contre la défaite; leurs lois sont des lois d'antagonisme, des lois du loup contre l'agneau.

℣ 97. Les observateurs de vos lois sont vos esclaves, ils ne les observent que par crainte; ceux qui suivent ma loi sont mes enfants, ils la suivent par amour.

℣ 98. Aussi ma loi survit à toutes les révolutions ; les vôtres meurent avec les ébranlements sociaux.

CHAPITRE XVII.

L'HOMME ET LA FEMME.

℣ 1. L'homme et la femme ont bien évidemment vocation différente.

℣ 2. L'homme et la femme sont-ils et doivent-ils être égaux devant la loi ?

℣ 3. La loi humaine étant en tous points en opposition avec la loi de Dieu, la loi humaine a décidé que la femme n'avait point et ne devait point avoir des droits égaux aux droits de l'homme.

℣ 4. Si vous demandez à la niaiserie humaine et à la corruption du siècle pourquoi la femme est paria, de par la loi, prenez garde que, pour toute réponse, on vous jette en prison.

℣ 5. Le cachot, la potence ou le bûcher furent de tous temps la dernière raison de ceux qui n'avaient pas raison.

℣ 6. L'hypocrisie humaine a tiré parti de tout contre l'humanité même.

℣ 7. L'homme et la femme n'ont pas la même

vocation. Il est entre eux des différences de force physique, de goûts, d'aptitude : donc l'homme et la femme ne sont pas égaux et ne doivent pas l'être.

℣ 8. Ainsi ont raisonné les Caïns de la grande famille humaine ; ils ont voulu faire de la femme, non une sœur en Dieu, mais une esclave, et ils lui ont dit : Tu es trop faible pour être notre égale, sois notre servante.

℣ 9. A ce titre, nous te protégerons, nous te défendrons ; sinon, tu périras misérablement, trop faible, trop chétive que tu es pour exister sans nous.

℣ 10. L'ambition, la mauvaise foi, d'une part ; le défaut de dignité, la lâcheté, de l'autre, ont confondu ou feint de confondre, dans la femme comme dans l'homme, deux choses très-distinctes pourtant et qu'il est bien facile de distinguer avec un peu de bonnefoi.

℣ 11. Il n'y a pas plus de faiblesse chez l'homme que chez la femme ; ou, pour parler plus clairement, les défauts et les qualités se balancent dans les deux sexes.

℣ 12. La nature n'est point partiale envers aucun de ses enfants ; ce sont les hommes qui ont imaginé qu'elle l'était lorsqu'ils ont voulu établir le règne de la force brutale et substituer l'iniquité à la justice.

℣ 13. Au physique comme au moral, l'homme et la femme sont égaux en force, en puissance.

℣ 14. Seulement, les genres de force, de puissance, ne sont pas les mêmes chez l'un que chez l'autre.

ỳ 15. La femme, oubliant sa dignité de fille de Dieu, a pu abandonner son droit aux caprices de l'homme; la voix de la nature n'a cessé de crier que la femme étant la moitié de l'humanité, tout devait être égal entre elle et l'homme.

ỳ 16. Et la nature a été plus forte que les imposteurs qui ont voulu l'étouffer.

ỳ 17. Déjà se manifeste quelque velléité d'émancipation de la part de la femme; déjà elle commence à comprendre que si la loi humaine n'est point pour elle, c'est qu'elle ne vient point de la loi de Dieu, et qu'elle a été faite seulement par une moitié de l'humanité contre l'autre moitié.

ỳ 18. Pour bien juger l'homme et la femme, pour bien établir ce qui revient à chacun de droits et de devoirs, il ne faut pas, comme on le fait, partir toujours de ce qui est, c'est-à-dire de l'état social actuel; il faut se placer complétement en dehors des folies humaines.

ỳ 19. Il faut se reporter à l'état de l'humanité avant sa chute, nous souvenant que, tout ayant été travesti depuis la violation de la loi naturelle, ce n'est pas avec les lambeaux de ce travestissement universel que la société peut se refaire, et que le monde peut revenir à l'âge d'or.

ỳ 20. Vous n'avez que de fausses lueurs, vous dis-je; ne les suivez pas: elles ne vous conduiraient point à la véritable vie, que vous avez perdue.

ỳ 21. C'est pour n'avoir point marché à la lumière que le Dieu vivant vous avait donnée que, hommes

et femmes, vous vous êtes traités en esclaves et en maîtres.

℣ 22. Il n'y a plus d'équilibre nulle part dans le monde moral, parce que tout y est établi, non d'après les lois *équilibrantes* de Dieu et de la nature, mais d'après les lois dissolvantes de l'homme et de ses caprices.

℣ 23. Pourquoi voulez-vous que la femme soit moins que l'homme? Est-ce à raison de sa faiblesse physique? Mais est-il bien vrai que la femme soit plus faible que l'homme sous tous les rapports physiques?

℣ 24. Pour bien juger cette question, je le répète, il faut sortir, si je puis ainsi parler, de la société actuelle, et considérer la femme, non telle que la font votre éducation sociale, vos mille préjugés, mais telle que la feraient des enseignements et une direction dignes des enfants de Dieu.

℣ 25. Quoi! vous mettez, toute sa vie, la femme dans un sachet, et vous me dites après cela : Voyez comme elle est faible et débile! que voulez-vous en faire autre chose que ce qu'on en a fait jusqu'ici?

℣ 26. Eh bien! oui, même dans l'état de pression, de contrainte, où vous l'avez mise, la femme vous prouve qu'après Dieu, elle est la reine du monde, comme vous en êtes le roi, homme qui ne voulez pas de la royauté de la femme.

℣ 27. Qu'elle ne soit pas reine aux mêmes conditions que vous, que vous ne partagiez pas l'empire

avec elle pour accomplir les mêmes obligations, les mêmes devoirs, qui vous le conteste?

℣ 28. Mais je vous dis que sa force égale la vôtre; son courage, votre courage; son énergie, votre énergie; son intelligence, votre intelligence, son dévouement, votre dévouement, et que, sous tous les rapports, elle est votre moitié comme vous êtes la sienne.

℣ 29. De ce que vous l'avez vaincue, de ce que vous la traînez à votre char, n'en concluez plus que vous êtes son maître, et non son égal.

℣ 30. Ainsi donc, il y a pour la femme et pour l'homme des devoirs différents de sexe, de position dans la nature, des différences aussi de vocation, d'aptitude pour telle ou telle chose; ce qui n'empêche pas qu'il y ait pour les deux sexes une somme égale de droits et de devoirs.

℣ 31. Que l'homme et la femme se comprennent bien; qu'ils apprennent à se connaître, non par les enseignements mondains, mais par les enseignements de Dieu, et le règne de la justice succédera pour la femme au règne de la force.

℣ 32. La loi ne sera plus faite par un sexe et pour un sexe contre l'autre sexe; l'homme et la femme participant à la confection de la loi, celle-ci sera impartiale, parce qu'elle sera faite par et pour les deux moitiés de l'humanité, et nul ne se plaindra plus du législateur ni de son œuvre.

CHAPITRE XVIII.

LE CORPS ET L'AME.

ϑ 1. L'homme est composé de corps et d'âme, et il doit à Dieu des actions de grâces pour l'un aussi bien que pour l'autre; car tous deux viennent de Dieu, existent par Dieu et doivent retourner à Dieu.

ϑ 2. Le corps et l'âme, disons-nous, doivent, l'un, le tribut de ses facultés physiques à Dieu, et l'autre, l'hommage de ses facultés intellectuelles, parce que l'homme qui ne rend pas ce double tribut à la Divinité se trouve hors de sa sphère, comme l'effet hors de sa cause.

ϑ 3. Le corps n'a la vie et le mouvement que par l'âme; le corps tombe en poussière lorsque l'âme cesse de l'animer.

ϑ 4. C'est que l'âme est une émanation, un souffle de la vie de celui qui anime tout, qui est la vie de tout.

ϑ 5. L'âme, c'est la vie qui vient de la vie; voilà pourquoi l'âme ne finit point, ou, si l'on veut, ne s'arrête point comme le corps.

ỳ 6. Je dis que le corps finit; cela ne veut pas dire que le corps perde le mouvement et périsse d'une manière absolue.

ỳ 7. Rien ne périt, rien ne naît, à proprement parler. Le corps, quand l'âme se sépare de lui, retourne à la terre, et reçoit le mouvement d'une autre manière, comme la matière, avec laquelle il se confond.

ỳ 8. L'âme, étant une émanation de l'âme universelle, ou de Dieu, reste ce qu'elle était, ce qui est parfait ne devant ni changer ni se modifier.

ỳ 9. Si l'âme dirigeait le corps, l'esprit et l'imagination de l'homme comme il convient, l'homme serait dans un état de parfait bonheur.

ỳ 10. Mais on se dirige plus par l'esprit et l'imagination que par les inspirations de l'âme; de là, nos erreurs, nos folies, nos malheurs.

ỳ 11. Le corps change, se modifie; l'esprit est faux ou juste, plus ou moins faux ou plus ou moins juste; l'imagination est sèche ou brillante; elle peut suivre une bonne direction comme elle peut divaguer; l'âme ne subit aucune modification, aucune transformation, aucune augmentation, aucune diminution.

ỳ 12. Quand vous dites : Il a une âme bien noire; vous dites un contre-sens : l'âme n'a point les imperfections que vous lui prêtez.

ỳ 13. Si l'homme n'est point dans le vrai, dans le bon, dans le juste, c'est qu'il s'est perdu par les rêves extravagants de son esprit et de son imagination.

ỳ 14. Moi qui vous dis cela, je ne l'ai appris ni par mon esprit, ni par mon imagination : tous deux

avaient été dépravés par les faux enseignements dont votre société avait empoisonné mes jeunes années; je le sais parce que je n'ai point été assez pervers, assez niais ou assez lâche pour sacrifier les sentiments de la nature, les enseignements de Dieu, aux exigences impies non moins que folles de la mauvaise foi et de la superstition.

℣ 15. Chez vous, c'est, ou la chair, ou l'imagination, ou même ces trois choses ensemble, qui dominent sans partage; chez l'enfant de Dieu, c'est l'âme qui l'emporte, parce que l'âme, c'est une portion de Dieu, et que l'enfant de Dieu ne se conduit que par l'esprit de Dieu.

℣ 16. L'enfant du Dieu de la raison règle sa chair, son esprit et son imagination au gré de son âme; l'enfant du mensonge se conduit par les errements de son esprit aveugle, de son imagination délirante, et étouffe les inspirations de son âme.

℣ 17. L'enfant de Dieu ne sacrifie pas plus son corps à son âme qu'il n'asservit son âme à son corps.

℣ 18. Son corps a sa liberté comme son âme; il sait que les organes du corps sont nécessaires à la manifestation des volontés de l'âme, et il se garde bien d'enchaîner la moitié de son être par l'autre moitié.

℣ 19. Non, dit le Seigneur, vous n'avez plus compris mon œuvre, enfants des hommes, dès que vous avez cessé d'être mes enfants.

℣ 20. De ce que vous avez vu dans la nature des êtres grands et beaux et des êtres petits, difformes,

vous en avez conclu que la désharmonie et l'imperfection existaient dans mes ouvrages.

℣ 21. Mais ne voyez-vous pas que ce que vous appelez désharmonie est l'harmonie même? Ne voyez-vous pas que le bien résulte de ce que vous nommez le mal, et que par conséquent tout est bien dans mes ouvrages?

℣ 22. Jugez la nature, jugez-vous vous-mêmes par les lumières, par la science que je vous donne; vos jugements seront remplis d'équité comme les miens.

℣ 23. Connaissant bien votre âme et votre corps, vous n'exalterez plus l'un au détriment de l'autre; vous les aimerez tous deux, réglant toujours l'un par l'autre, ou plutôt laissant à chacun le libre usage des facultés que je lui ai données.

℣ 24. Il ne faut pas dire : Je suis tout matière, je ne connais que mon corps et la vie présente; mon âme est une chimère, je n'ai point à m'occuper de ce qui n'existe pas.

℣ 25. S'il en est ainsi, si la vie et le mouvement sont dans la matière, d'où vient que la matière peut perdre et perd en effet le mouvement et la vie?

℣ 26. Si votre corps a la faculté de penser, comment se fait-il que votre talon, votre pied, votre main ne pensent pas comme votre tête?

℣ 27. Si votre corps a la vie et le mouvement par lui-même, comment se fait-il que cette vie et ce mouvement se perdent à votre mort?

℣ 28. La vie et le mouvement peuvent-ils finir?

S'ils peuvent finir, un jour doit donc venir où tout finira?

℣ 29. Si tout doit finir, qui donc fera que tout finisse? pouvez-vous répondre à cette question?

℣ 30. Vous ne comprenez pas l'âme, dites-vous, et ne la voyez pas; voilà pourquoi vous ne pouvez l'admettre.

℣ 31. Qu'importe que vous ne puissiez voir la cause, quand vous voyez l'effet?

℣ 32. Un effet accuse toujours une cause connue ou inconnue. Rien ne se fait de rien.

℣ 33. S'il est vrai que vous ne connaissiez pas de corps qui produisent des corps comme ceux que vous voyez dans l'immensité des cieux; s'il est vrai que vous ne connaissiez point d'architecte qui sache établir une planète comme la vôtre ni la faire mouvoir comme elle se meut, dites : L'âme de la nature n'est point la matière que je vois; c'est quelque chose d'immatériel, qui a la vie et le mouvement par soi, parce que c'est une émanation de Dieu.

℣ 34. La matière, soit animale, soit végétale, soit minérale, est, en quelque sorte, le triple organe par lequel s'exercent et se produisent les facultés de l'âme.

℣ 35. L'âme universelle ou Dieu est la vie de la vie, l'élément des éléments, dans le grand tout ou l'universalité des êtres; l'âme de l'homme, souffle de l'âme universelle, est l'élément de la vie de l'homme.

℣ 36. Homme, reviens à la science véritable, qui est la science de l'âme et du corps, ou de la matière

et de l'esprit; et, le corps ou la matière reprenant sa destination première, l'action de l'âme ne sera plus détournée, mutilée, étouffée par la chair en révolte contre l'esprit.

ỳ 37. Homme, tu as établi la guerre, et une guerre terrible entre ton âme et ton corps, entre la matière et l'esprit; dans cet état violent, tu ne peux avoir la paix; tu es en guerre contre Dieu, contre la nature, contre toi-même. Laisse à ton corps et à ton âme la direction et les fonctions que ton Dieu leur donne; tu auras une vie de bonheur.

CHAPITRE XIX.

DE L'IMMORTALITÉ DE L'AME ET DU CORPS, OU DE LA VIE PASSÉE, DE LA VIE PRÉSENTE ET DE LA VIE FUTURE.

℣ 1. L'âme et le corps ont existé, ils existent, et ils existeront, parce que Dieu, qui les a faits, a existé, parce qu'il existe, et parce qu'il existera.

℣ 2. Les œuvres de Dieu ne commencent et ne finissent pas plus que Dieu lui-même.

℣ 3. Pour que les œuvres de Dieu eussent une fin, il faudrait que les œuvres de Dieu pussent périr, et les œuvres de Dieu sont impérissables.

℣ 4. Rien ne peut être détaché du grand tout; rien ne peut y être ajouté.

℣ 5. Ce qui était il y a cent mille ans est encore aujourd'hui et sera dans cent mille ans encore.

℣ 6. Dieu ne fait rien de nouveau; Dieu ne fait rien que ce qu'il a fait déjà, parce que Dieu ne se perfectionne pas, comme l'homme, et qu'il n'ajoute rien à ce qui est; car il est lui-même tout ce qui est, et qu'il ne peut rien ajouter à son être.

℣ 7. J'entends que vous parlez de progrès, de lumières, de bonheur, pour l'humanité, et je vous entends aussi nier votre âme et la vie future comme la vie passée, et n'admettre que la vie présente.

℣ 8. Je vous entends dire : Mon corps est aujourd'hui, demain il ne sera plus; je pense aujourd'hui, demain je n'aurai plus la pensée; il ne restera rien de moi; je serai dans le néant.

℣ 9. Vous voulez progresser, vous voulez le bonheur de l'humanité, et vous croyez que tout vient du néant et retourne au néant!

℣ 10. Quelle perfectibilité est donc possible, si tout commence aujourd'hui et peut finir demain?

℣ 11. Quoi! vous avez une soif insatiable d'immortalité, et vous vous obstinez à croire que la vie peut finir!

℣ 12. Sur le bord de la tombe, vous travaillez encore pour un long avenir, pour votre réputation, pour votre gloire, pour la postérité, et vous ne voulez pas être immortel!

℣ 13. S'il n'y a pas d'immortalité pour votre âme comme pour votre corps, que signifient ces peines, ces tourments, ces soucis que vous vous donnez pour cultiver l'un et l'autre?

℣ 14. S'il n'y a pas d'immortalité de l'âme comme du corps, que deviennent votre âme et votre corps après la vie présente?

℣ 15. Ce n'est pas parce que vous ne croyez pas à l'immortalité que vous ne voulez pas d'immortalité; vous avez de mauvaises passions à satisfaire, et vous

vous violentez pour ne pas croire; vous tâchez de vous abasourdir, afin d'étouffer le remords.

℣ 16. Je ne veux d'autre preuve de ceci que votre conduite envers vos enfants et vos subalternes, et les enseignements que vous donnez ou que vous faites donner à ceux dont l'immoralité pourrait être nuisible à vos intérêts.

℣ 17. Il est bon, dites-vous, que les enfants et les domestiques, que le peuple soient retenus par l'idée d'une autre vie où la vertu sera récompensée, et le crime impitoyablement puni.

℣ 18. Vraiment, cela n'est bon que pour le peuple et les subalternes! D'où vient donc que la corruption est mille fois plus grande chez les grands que parmi le peuple?

℣ 19. Vous qui accusez le peuple, est-ce le peuple qui vous corrompt, ou bien vous qui corrompez le peuple? Pourriez-vous nous montrer un pays, un peuple, une nation où la corruption ne soit pas venue d'en haut?

℣ 20. Si la corruption vient d'en haut, la foi en une autre vie où le crime recevra son châtiment, et la vertu sa récompense, n'est donc pas moins nécessaire au riche qu'à l'indigent, au savant qu'à l'ignorant, au grand seigneur qu'au plébéien.

℣ 21. Et puis, ou l'immortalité de l'âme et du corps est un dogme vrai, ou c'est un dogme faux; il n'y a pas de milieu entre la vérité et le mensonge.

℣ 22. Si le dogme de l'immortalité de l'âme et du corps est une vérité, cette vérité est bonne, est

nécessaire pour tout le monde, et tous doivent l'admettre, à moins que la vérité ne soit faite que pour quelques-uns, et que l'erreur doive être le partage du grand nombre.

℣ 23. Si, comme vous semblez l'insinuer, ce dogme n'est pas démontré, ou s'il est faux, pourquoi voulez-vous qu'il soit bon seulement pour ce que vous appelez la plèbe ignorante et indigente?

℣ 24. Dieu a-t-il donc fait la lumière pour ceux qui sont riches et puissants, et a-t-il voulu que la plèbe vécût et mourût dans les ténèbres de l'ignorance?

℣ 25. O enfants des hommes, ne blasphémez pas, parce que vous êtes les heureux du siècle!

℣ 26. Prenez garde, parce que vous êtes dans l'abondance de toutes choses, la prospérité vous aveugle. Vous croyez pouvoir vous suffire à vous-mêmes parce que vous avez la vie matérielle pour aujourd'hui et pour les jours à venir.

℣ 27. Prenez garde, Dieu, qui vous a donné cette vie, vous l'ôtera si vous êtes oublieux de ce qu'il a fait pour vous.

℣ 28. Il permettra encore ce qu'il a déjà permis mille fois, que ce peuple que vous méprisez au point de lui imposer des fardeaux que vous ne voudriez pas même toucher du bout des doigts, il permettra que ce peuple, après avoir connu la perfidie de vos enseignements, s'insurge contre vous, vous renverse, vous dépouille, et se rie de votre misère, de votre ignominie, comme vous vous êtes ri de sa crédulité et de ses malheurs.

℣ 29. Vous voulez bien qu'on ait la foi en un avenir, à une autre vie, mais vous ne voulez pas de cette foi pour vous-mêmes. Qu'est-ce à dire?

℣ 30. Êtes-vous donc d'une autre trempe que vos frères? Si vous venez du néant et que vous deviez retourner au néant, comme vous vous efforcez de le croire, vous êtes donc des jongleurs et des misérables d'enseigner une autre vie où la vertu sera récompensée et le vice puni.

℣ 31. Et voyez quelle est votre folie! en faisant ainsi, vous vous exposez à la malédiction et au poignard de ceux que vous trompez!

℣ 32. Tôt ou tard vos jongleries sont connues; et une fois connus vous-mêmes de vos enfants, de vos serviteurs et du peuple, vous devenez les objets du mépris et de l'animadversion publics.

℣ 33. Il n'y a point de vie après cette vie, dites-vous, et quand nous sommes morts, nous sommes bien morts.

℣ 34. Cependant, ajoutez-vous, ceci n'est pas bon à dire à tous : il est nécessaire que nos subordonnés, que le peuple, que les enfants croient à la vie future.

℣ 35. Quelle abominable hypocrisie, quelle détestable imposture de faire croire aux autres et de feindre de croire soi-même ce qu'on ne croit pas et ce qu'on se glorifie même de ne pas croire!

℣ 36. Misérables qui vous jouez ainsi de Dieu et des hommes, de la vie présente et de la vie future, tremblez que vos jongleries et vos blasphèmes ne

fassent tomber sur vous le double glaive de la justice de Dieu et de la justice des hommes !

℣ 37. Vous rejetez la science que Dieu vous donne en niant l'immortalité de votre corps et de votre âme.

℣ 38. Ne savez-vous pas que rien ne périt? Ignorez-vous que les grains de sable de la mer sont aujourd'hui en même nombre qu'ils furent dans les temps passés et qu'ils doivent être dans les temps à venir?

℣ 39. Les cheveux de votre tête sont comptés, et pas un ne doit se perdre.

℣ 40. Les astres du firmament le sont aussi, et ces millions de mondes qui gravitent sur vos têtes y graviteront dans des milliards de siècles comme ils y gravitent aujourd'hui.

℣ 41. Les oiseaux du ciel, les animaux de la terre, les poissons de la mer, les chênes des forêts, les pins des montagnes, celui qui a fait le ciel, la terre, la mer, le chêne des forêts et le pin des montagnes ne les a pas faits pour les détruire.

℣ 42. La destruction n'est point l'œuvre de Dieu; c'est l'œuvre de l'homme. Dieu donne toujours la vie; l'homme seul, dans son ignorance et sa folie, croit pouvoir donner et veut donner la mort.

℣ 43. Quoi! un atome ne périt pas, tu le sais, ô homme! et tu voudrais que ton corps, que ton âme, que toi-même pussiez périr!

℣ 44. Oh non! La science te dit que tu mens ou que tu es fou quand tu veux que tout finisse pour toi avec la vie.

℣ 45. Oui, tout périrait, tout tomberait dans le

chaos, dans la mort, si ta pensée, par impossible, pouvait devenir la pensée de l'humanité! car ta pensée est une pensée de néant.

℣ 46. Si l'humanité cessait de croire à l'immortalité, la vie pour l'humanité ne serait plus qu'un affreux etat de désordre, de crainte, de désespoir.

℣ 47. S'il n'y a pas d'avenir pour l'homme, que signifient ces distinctions du bien et du mal, au moyen desquelles vos législateurs viennent m'effrayer ?

℣ 48. Si la vie commence aujourd'hui et peut finir demain, que m'importent votre loi et vos menaces ?

℣ 49. Je devais être malheureux sur cette terre, si j'eusse été destiné à y rester longtemps : je me suis dit : Le voisin est riche ; il a des jouissances, je n'en ai pas : je vais le dépouiller ; je jouirai à mon tour.

℣ 50. La loi humaine me menace de la prison si je me laisse prendre ; qu'importe? courons la chance d'aller en prison.

℣ 51. Si je suis pris, peut-être trouverai-je le moyen de ne pas tout rendre ; si j'échappe à la loi humaine, je serai riche et je mènerai une vie pleine de volupté.

℣ 52. Dans l'un et l'autre cas, je ne joue rien, je ne risque rien pour mon compte ; je ne joue que sur la vie et la propriété d'autrui, puisque je ne possède rien au monde.

℣ 53. Ces réflexions sont pleines d'un cynisme qui vous fait frémir et vous révolte tout à la fois ; mais dites qu'elles ne sont pas justes et parfaitement dé-

duites de vos principes impies et destructeurs de tout ordre social.

℣ 54. Écoutez donc les enseignements de votre âme, qui vous dit que tout ce qui est dissolvant et désorganisateur de l'ordre de la nature, doit être rejeté loin de vous, et considéré par vous comme l'effet de l'aberration de votre esprit ou du délire de votre imagination.

℣ 55. Écoutez les enseignements de votre âme, qui vous dit que tout ce qui tend à vous conserver la vie, à la rendre plus belle, plus heureuse, tout en contribuant aussi à ajouter une somme de bonheur, de jouissances à la vie de vos frères, est dans l'ordre de la nature, et qu'il faut le faire, puisque cela faisant votre bien et le bien d'autrui, se trouve selon l'harmonie générale.

℣ 56. Or, la pensée de la mort étant une pensée de désharmonie universelle, puisqu'elle tue toute espérance, et par conséquent toute vie sociale, cette pensée est une pensée extra-normale, violente, qui ne vient point de votre âme, mais de l'aveuglement de votre esprit et de votre folle imagination : il faut la chasser comme une pensée de malheur et de désharmonie.

℣ 57. Il n'y a rien après cette vie, osez-vous dire : eh bien ! pourquoi ce respect que vous avez pour les cendres d'un mort?

℣ 58. Il n'y à rien après cette vie ! et vous êtes tellement forcés par la nature de croire le contraire,

qu'on vous voit sans cesse adresser des supplications aux mânes de ceux qui ne sont plus.

℣ 59. Il n'y a rien après cette vie! c'est donc au néant que sont dédiés la plupart de vos monuments; c'est donc le néant que représentent de mille et mille manières le pinceau, le ciseau de vos artistes!

℣ 60. Si le néant suit la vie, c'est donc folie au père de pleurer sur la tombe de son fils, au fils de vénérer les mânes de son père, à l'épouse d'arroser des larmes de la douleur la tombe de son époux, et à l'époux d'aller répandre des pleurs sur le monument funèbre élevé par son amour à la mémoire de son épouse.

℣ 61. O pensée du néant, que tu es désorganisatrice! comme tu rends l'homme petit, isolé, misérable sur la terre!

℣ 62. Serait-il donc bien vrai qu'avant cette vie il n'y ait rien eu pour moi et qu'il ne doive rien y avoir dans l'avenir?

℣ 63. Voilà pourtant la pensée de quelques hommes : mais qui sont-ils ceux qui prêchent le néant? faut-il bien les croire? méritent-ils qu'on ajoute foi à ce qu'ils disent? valent-ils la peine qu'on les écoute?

℣ 64. Non, mille fois non, mes enfants, dit le Seigneur. Ces hommes-là sont des hommes de boue. Le mensonge est dans leurs paroles, la dépravation est dans leurs cœurs.

℣ 65. Quiconque nie l'immortalité ou ne la prêche pas selon la science, veut vous tromper à son profit, ou bien se trompe lui-même et vous trompe.

un bonheur mensonger; sa paix, une fausse paix.

℣ 83. Cependant, si la vie future n'était pas, et que tout se bornât à cette terre que vous foulez, le méchant aurait raison d'être méchant; la folie serait du côté du juste, puisque la vertu ne serait qu'un vain mot, qui n'aboutirait qu'au néant après cette vie, et qui, pendant la vie, ne servirait souvent qu'à notre malheur.

℣ 84. Mais non, cette soif insatiable d'avenir et de bonheur que vous trouvez dans votre cœur, ô hommes, c'est la nature qui vous l'a donnée, et la nature ne trompe jamais. Cette soif de bonheur, ce désir d'avenir, seront satisfaits.

℣ 85. Il n'y a rien dans votre âme qui ne vienne de Dieu, et qui ne doive se réaliser; et c'est de votre âme comme de l'âme de tous les hommes qu'est venue à l'humanité l'idée d'une autre vie.

℣ 86. Cette idée est vraie, puisqu'elle est conservatrice; elle est vraie, puisque la vie n'a pas commencé en vous et qu'elle ne doit pas finir en vous.

℣ 87. Seulement, vous et moi, nous et nos frères de cette terre, qu'avons-nous été avant cette vie, qu'avons-nous fait et comment sommes-nous tombés?

℣ 88. Qu'importe la solution de ces questions? il suffit à la paix de notre âme de savoir que nous avons été toujours et que nous ne pouvons cesser d'être, parce qu'aucune des parcelles de la vie que nous tenons du souverain maître, qui est la vie par excellence, ne peut se perdre.

CHAPITRE XX.

LES PASSIONS.

ỳ 1. Dieu nous a donné les passions; donc, les passions sont bonnes : Dieu ne donne rien de mauvais.

ỳ 2. Les religions venant toutes des hommes, la religion qui vient de Dieu ayant été bannie de la terre, les religions n'ont pas manqué de condamner les passions.

ỳ 3. Quand je dis que les religions ont condamné les passions, et que je les blâme de les avoir condamnées, je ne veux pas dire qu'il n'y ait rien de condamnable dans les passions.

ỳ 4. Ce qui est excès dans une passion quelconque, je le condamne, parce que Dieu, la nature et l'intérêt social le proscrivent.

ỳ 5. Mais, il ne faut pas proscrire la chose parce qu'on en abuse; il faut condamner l'abus, et conserver la chose.

ỳ 6. Les passions ne sont pas des vices; Dieu

nous a donné nos passions, il ne nous a pas donné nos vices.

℣ 7. Les faux moralistes enseignent qu'il faut étouffer les passions dans l'intérêt des bonnes mœurs.

℣ 8. Et en étouffant les passions, ils provoquent au meurtre, à l'assassinat, au crime.

℣ 9. Fous et hypocrites qu'ils sont, ils disent à l'homme : Tu ne rechercheras pas la femme ; et à la femme : Tu ne rechercheras pas l'homme.

℣ 10. La nature et Dieu disent le contraire : car la nature et Dieu disent que la femme est faite pour l'homme, et l'homme pour la femme.

℣ 11. Mais que sont Dieu et la nature pour les hypocrites du siècle ? de vains mots qu'ils font servir à leur convoitise.

℣ 12. Cependant à quoi aboutit cette sévérité de mœurs qu'ils affectent ? pas même à les rendre continents, eux qui exaltent la continence.

℣ 13. Non ; ils veulent tuer la nature, et c'est la nature qui les tue pour prix des outrages qu'ils lui font.

℣ 14. Qu'importe au père de famille qu'il y ait dans son champ des arbres chargés de feuilles et de belle apparence, s'ils ne produisent point de fruit ?

℣ 15. Est-ce pour la stérilité ou pour la fécondité que sont faits les ouvrages de Dieu ?

℣ 16. Quelle folie donc d'étouffer la vie de ce qui donne la vie et de ce qui est fait pour donner la vie !

℣ 17. Réglez vos passions, ne les étouffez pas. N'en

détournez point la direction qu'elles tiennent de Dieu et de la nature.

ỳ 18. Prêtres et moralistes, ne prêchez plus la continence absolue, mais bien la tempérance. Car l'homme n'a pas reçu des appétits pour ne pas les satisfaire :

ỳ 19. Quand ta chair a soif, donne-lui à boire; quand elle a faim, donne-lui à manger; quand ton cœur a besoin d'amour, laisse-le s'épancher au doux sentiment de l'amour.

ỳ 20. Seulement, ne vis pas uniquement pour la satisfaction de ta chair, ô homme! que ton âme soit ton guide pour la direction de la vie de ton corps.

ỳ 21. Songe que tu ne vis pas seulement de pain, songe que les jouissances de l'âme ne doivent pas plus être comprimées, détruites par les plaisirs et les délectations de la chair, que les délectations de la chair ne doivent anéantir les jouissances de l'âme.

ỳ 22. C'est là toute la science de la vie, de bien combiner la vie de l'âme avec la vie du corps.

ỳ 23. Jusqu'ici, tu n'as pas su vivre, ô homme! et comment aurais-tu pu le savoir, toi qui as toujours été la proie des intrigants et des menteurs?

ỳ 24. Comment le saurais-tu encore aujourd'hui où, dominé par le préjugé, où, aveuglé par cette nuée de philosophes ou de prêtres immondes qui te font de la morale pour te dépouiller; où, effrayé du pouvoir exorbitant qu'ils exercent encore sur la pauvre humanité, tu trembles de suivre les inspirations de

ta conscience, parce que tu crains d'allumer la colère de tes pédagogues et de tes maîtres?

℣ 25. Homme, écoute la voix de ton Dieu; ce n'est point une voix mensongère : tes précepteurs déclament sans cesse contre tes passions, bien qu'ils sachent que les passions c'est tout l'homme, et que l'homme sans passions ne serait qu'une momie.

℣ 26. Ils ont des passions comme ceux dont ils attaquent les passions; ils veulent les satisfaire, et quand ils disent aux autres : Ne satisfaites point vos passions, c'est comme s'ils ajoutaient: Car, si vous les satisfaites, il ne nous restera pas de quoi contenter les nôtres.

℣ 27. A vous la haire et le cilice; à nous les plaisirs, la joie, les festins.

℣ 28. A vous l'abnégation, le désintéressement, le poids du jour; à nous le doux sommeil de la nuit, la fraîcheur du matin, le repos durant la chaleur brûlante du jour...

℣ 29. A vous de remuer péniblement la terre, de tracer de rudes sillons; à nous de récolter ce que vous avez semé, et de dévorer le fruit de vos labeurs.

℣ 30. Vous ne possédez rien, disent ces docteurs de mensonges; ne désirez pas d'acquérir des richesses; car pour entrer au ciel il faut être nu.

℣ 31. Vous possédez; dépouillez-vous, car la richesse perdrait et votre corps et votre âme, pour le temps et pour l'éternité.

℣ 32. L'ambition des honneurs de la terre est

aussi un écueil au salut; ne soyez point ambitieux.

℣ 33. Fuyez les places, les honneurs, les dignités comme les richesses; car tout cela conduit à la perdition.

℣ 34. Vous avez cru que vous étiez sur la terre pour jouir de la terre, qu'il y avait des biens ici-bas pour vous : eh bien! non, tout cela, vous devez le voir, et ne pas y toucher! que dis-je? vous devez le voir comme si vous ne le voyiez pas; et, si vous en jouissez, en jouir comme si vous n'en jouissiez pas!

℣ 35. Tel est le langage de vos philosophes et de vos prêtres; tels sont leurs enseignements.

℣ 36. Ils confondent ou feignent de confondre, dans leur folie ou leur hypocrisie, ce qui est bon avec ce qui est mauvais, l'abus avec la chose dont on abuse.

℣ 37. Quand ils ont établi cette horrible confusion entre le bien et le mal, quand ils vous ont poussés, pauvres mortels, à lutter sans cesse avec vos passions, ils se ruent comme des bêtes fauves sur le champ de bataille arrosé de votre sang, couvert de vos dépouilles, et ils se revêtent de vos dépouilles et boivent votre sang.

℣ 38. Voilà ce que produisent les passions comprimées : chez les uns, elles étouffent tout sentiment de grandeur d'âme, de courage, d'indépendance; chez les autres, elles changent ce sentiment en un désir effréné de domination et de convoitise.

℣ 39. Dieu ne vous demande point que vous

étouffiez vos passions; il veut que vous leur donniez une direction utile à la société et à vous-mêmes.

ỳ 40. Soyez ambitieux, mais ne le soyez pas du bien d'autrui. Soyez ambitieux sans jalousie, sans animosité, sans haine.

ỳ 41. Ayez une noble émulation; courez au danger, quand il s'agit de défendre votre frère, de le protéger contre ses persécuteurs.

ỳ 42. Soyez ambitieux de gloire acquise à éclairer l'humanité, à la moraliser, à la rendre meilleure.

ỳ 43. Vous voyez la société dans un état de conflagration générale, et vous dites : C'est là l'œuvre des passions des hommes.

ỳ 44. Que voulez-vous dire? les passions, vous dis-je, ne sont point faites pour troubler l'humanité; elles sont faites pour l'harmonie et le bonheur.

ỳ 45. Sans amour, il y a atrophie sociale; sans ambition, point d'actes de dévouement, point d'actions d'éclat.

ỳ 46. Ce ne sont pas les passions qui troublent l'ordre; c'est la mauvaise direction que leur donnent vos lois, vos mœurs, vos usages, vos préjugés.

ỳ 47. Quant aux vices, qui sont toujours un dérangement, une désharmonie, c'est aussi votre ordre social qui les produit.

ỳ 48. On n'est vicieux que parce qu'on s'imagine que le vice sera plus profitable que la vertu.

℣ 49. Or, ce sont bien vos lois qui ont fait que souvent le vice est plus profitable que la vertu.

℣ 50. Quand on a vu mille fois l'iniquité triomphante parmi vous et la vertu conspuée; quand on a vu le droit du plus fort, du plus riche et du plus puissant érigé en loi dans vos codes, on s'est dit : Pratiquons l'iniquité; peut-être l'iniquité nous donnera-t-elle le droit d'insolence et d'impunité. C'est par l'iniquité que se sont élevés ceux qui nous oppriment.

℣ 51. Je vous le dis en vérité, vous avez tout bouleversé dans la nature. Les passions vous étaient données comme les jouissances de la vie, et vous en avez fait le tourment de votre existence.

℣ 52. Vous avez repoussé le naturel; vous êtes tombé dans le désordre.

℣ 53. Il fallait que votre âme vînt régler vos désirs; et c'est votre esprit irréfléchi, votre imagination vagabonde qui vous ont dirigé.

℣ 54. Et la vivacité chez vous s'est changée en colère; l'amour de la conservation, de la propriété, en sordide avarice; la louable émulation, en envie criminelle; l'amour-propre, en orgueil, et la satisfaction des appétits de la chair, en débauche.

℣ 55. Ayez de la vivacité, de l'activité; le mouvement, c'est la vie; mais n'ayez pas de colère, car la colère peut mettre en péril la vie de vos frères et votre propre vie.

℣ 56. Aimez à posséder, à conserver: il faut bien que vous aimiez à posséder et à conserver ce que

Dieu vous donne; mais ne possédez pas, ne conservez pas pour vous seul; car ce serait là de l'avarice, et l'avarice est meurtrière pour la société, en ce qu'elle prend toujours et ne donne jamais.

℣ 57. Ne jalousez point vos frères dans leurs biens, dans leurs talents; la jalousie vous pousserait à les supplanter, à les renverser et à profiter de leur malheur; mais tâchez, par votre travail, d'arriver à leur état de prospérité; Dieu ne vous défend pas une noble émulation.

℣ 58. Ne soyez point indifférent de vous-même; cherchez à paraître avec quelque avantage et du corps et de l'esprit; mais ne cherchez point à humilier, à écraser vos frères; car, *quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'abaisse sera élevé.*

℣ 59. N'étouffez point les appétits de la chair; mais ne satisfaites point les appétits de la chair aux dépens de la chair et de l'esprit.

CHAPITRE XXI.

DES ATTRIBUTS DE DIEU.

Premier attribut : la vérité.

℣ 1. Dieu est la vérité par excellence. La vérité est la manifestation, la connaissance de ce qui est bon, de ce qui est beau, de ce qui est utile, et par conséquent de ce qui est en harmonie avec l'ordre général et le bonheur de l'humanité.

℣ 2. En ce sens, et sous ce rapport, aucune des religions existantes, aucune des lois humaines n'est la vérité, parce que toutes établissent la désharmonie, la guerre.

℣ 3. Si vous voulez avoir la vérité, ne la cherchez point dans ce qui est, dans ce qui se fait parmi les hommes; vous n'y trouverez que mensonge : consultez votre âme et remontez à Dieu; la lumière qui vous viendra de cette double source ne sera point obscurcie par les ténèbres de l'erreur.

ỳ 4. Dieu n'a pas fait les hommes pour qu'ils se dévorassent, et les hommes se dévorent.

ỳ 5. Dieu n'a pas fait les hommes pour que les uns fussent vêtus et les autres nus; il a voulu que tous eussent la nourriture et le vêtement.

ỳ 6. Dieu n'a pas fait l'humanité et les mondes pour les détruire; il les a faits pour qu'ils fussent éternels de sa propre éternité.

ỳ 7. Dieu n'a rien fait en un temps donné; il a tout fait et il fait tout dans l'éternité.

ỳ 8. D'où il suit que ce qui était bon hier est bon aujourd'hui, que ce qui était vrai il y a cent mille ans est vrai aujourd'hui.

ỳ 9. Ce sont les hommes, les religions et les lois qu'ils ont faites qui trouvent mauvais aujourd'hui ce qu'ils avaient trouvé bon hier, qui proscrivent dans un temps ce qu'ils avaient approuvé dans un autre.

ỳ 10. Les œuvres de Dieu ne varient pas plus que lui; les modifications qu'elles éprouvent à nos yeux ne les détruisent point de fond en comble, ne les changent point entièrement; ces modifications sont dans l'ordre éternel de l'éternelle harmonie.

ỳ 11. Tous tant que nous sommes, êtres de la matière animale, végétale et minérale, nous sommes repoussés tour à tour de notre centre commun, qui est l'unité, ou Dieu; ou ramenés à ce centre, comme les satellites du soleil matériel des mondes sont repoussés ou ramenés par cet astre brillant à leur centre, qui est lui-même.

ỳ 12. Il est néanmoins cette différence entre les êtres purement matériels et nous, qui sommes des êtres mixtes, participants de la matière et de l'esprit, que les premiers suivent machinalement, et par une impulsion qui leur est étrangère, le mouvement d'attraction et de répulsion ; tandis que nous, qui participons de la divinité par notre âme, pouvons, sinon arrêter ce mouvement, du moins l'attarder et le modifier.

ỳ 13. Les mondes physiques font leurs évolutions et leurs révolutions en des espaces de temps mathématiquement déterminés.

ỳ 14. S'il en était autrement, il y aurait heurtement, froissement entre eux, destruction et chaos.

ỳ 15. Il suit de là que, chaque année, Uranus doit faire autour du soleil quatre milliards, et la terre deux cents millions de lieues;

ỳ 16. Et que s'il était possible qu'ils en fissent un peu plus ou un peu moins, tous les mondes seraient détraqués, et vous auriez la destruction universelle.

ỳ 17. J'ai dit que les mondes matériels suivaient l'impulsion donnée par le maître universel, et que cette impulsion ne pouvait être modifiée en quoi que ce soit par les mondes qui la reçoivent; et c'est pour cela qu'il règne un ordre si parfait dans toute la nature purement matérielle.

ỳ 18. La créature intelligente n'a pas su conserver pour elle-même, pour l'ordre intellectuel, qui est en partie le sien, le même ordre, la même harmonie. De là ses malheurs, ses maux, ses souffrances.

ỳ 19. Le mal cependant, résultant, non pour Dieu et par la faute de Dieu, mais pour la créature et par la faute de la créature intelligente, n'est point un mal absolu, mais un mal relatif, et qui peut, sinon être entièrement extirpé, du moins allégé, diminué à l'infini.

ỳ 20. Il peut être modifié, atténué, ai-je dit, et non complétement extirpé, parce que la perfection absolue n'est possible qu'à Dieu et non à l'homme, et que la créature serait étouffée sous le poids incommensurable de la jouissance, si la félicité de l'homme pouvait jamais être égale à la félicité divine.

ỳ 21. La créature ne peut pas plus jouir comme Dieu et autant que Dieu qu'elle ne peut être grande autant que Dieu est grand, puissante autant que Dieu est puissant.

ỳ 22. Il n'est qu'une voie qui soit la vraie voie, c'est la voie de la nature; car la voie de la nature c'est la voie qui vient de Dieu.

ỳ 23. Dès que vous vous éloignez de cette voie, vous prenez des chemins étroits et tortueux qui vous conduisent à la perdition.

ỳ24. Dès lors vous êtes égarés sur la terre; vous tournez dans un cercle vicieux sans jamais aboutir à rien d'utile, de grand, de bon pour vous ni pour l'humanité.

ỳ 25. Faites, si vous le pouvez, avec vos idées de gouvernement et de sociabilité, une société dont les membres ne se dévorent pas et ne soient pas intéres-

sés à se dévorer, ou du moins à se dépouiller les uns les autres.

℣. 26. Faites qu'au delà de la Tamise et en deçà, les intérêts soient tellement identiques qu'on n'ait plus désormais aucun motif de se faire la guerre.

℣ 27. Non, politiques du jour, vous ne soupçonnez pas même ce qu'il faudrait faire pour cela, parce que vous n'avez pas la vérité, parce que vous n'êtes pas établis sur la vérité.

℣ 28. Ce n'est pas que je prétende que vous puissiez jamais posséder la vérité comme Dieu et autant que Dieu.

℣ 29. Dieu est la vérité par excellence, la vérité infinie; vous ne pouvez être en tout qu'un effet de la cause, et ne pouvez égaler la cause; mais vous pouvez, en vous fondant sur cette vérité, qui est une, vous rattacher à la grande cause, en ramenant tout parmi vous à l'unité, qui est Dieu, et renversant à tout jamais vos mille gouvernements de fractions qui vous tuent en vous divisant.

℣ 30. Voilà ce que vous diraient la nature et votre raison, si vous les écoutiez; mais vous ne suivez que vos préjugés et votre imagination.

℣ 31. Songez donc que vous n'êtes point vous-même la lumière; que la lumière, c'est Dieu; que la vraie lumière, qui est Dieu, se reflète d'abord sur toute la nature, puis fractionnellement sur vous.

℣ 32. Si donc vous n'étudiez que vous-même ou votre semblable, vous ne pouvez avoir qu'une lueur,

qu'une petite partie de la lumière, et par conséquent de la vérité.

ỳ 33. Si vous et votre semblable n'avez qu'une lueur, comment pouvez-vous bien vous conduire?

ỳ 34. Après vous être considéré vous-même, après avoir considéré votre semblable, considérez la nature, étudiez-la; elle est vraie, comme Dieu, qui l'a faite; par elle, vous remonterez à Dieu; vous aurez la vérité, et non une vérité fractionnée, ou fausse, ou incomplète, comme celle que vous avez, mais une vérité une, entière, parfaite.

Deuxième attribut de Dieu, l'unité.

ỳ 35. Dieu ne serait pas la vérité, s'il n'était pas l'unité. L'unité n'est pas moins un attribut nécessaire de Dieu que la vérité.

ỳ 36. La vérité est une comme Dieu est un. L'unité d'action, de manifestation, d'essence, tout cela est en Dieu, et tout se manifeste à l'homme qui suit la lumière divine ou la vérité, qui vient de Dieu.

ỳ 37. Les hommes ont voulu rendre cette unité, qui est l'un des attributs constitutifs de Dieu, multiple, et ils sont devenus ce que vous les voyez aujourd'hui, des effets séparés de leur cause, des branches jetées sur la terre et se desséchant sur le sol.

ỳ 38. Quand vous ne partez pas d'un point d'unité, où prétendez-vous aboutir? quel centre com-

mun pouvez-vous avoir, quand vous n'avez pas même de point de départ?

ỳ 39. Un édifice peut-il ne pas porter sur un point culminant? les parties même de l'édifice n'ont-elles pas toutes un point d'appui particulier?

ỳ 40. Vous ne pouvez ôter une poutre dans un endroit donné sans que la partie de l'édifice qui tenait sur cette poutre ne périclite ou ne tombe.

ỳ 41. Tout se tient, se lie dans tout. Mais tout se tient et se lie, vous le voyez, par l'unité. Dieu ne peut donc pas ne pas être un; l'unité est un de ses attributs constitutifs, car tout se tient à Dieu, se lie à Dieu.

ỳ 42. Vous êtes donc fous, enfants des hommes, quand vous m'enseignez un Dieu multiple en personnes, ou quand vous m'enseignez des milliers de Dieux.

ỳ 43. Vous êtes fous aussi quand vous m'enseignez plusieurs et diverses manifestations de ce Dieu; car il est aussi impossible qu'il se manifeste diversement qu'il est impossible qu'il soit triple et multiple.

ỳ 44. Il est un en manifestation comme il est un en essence; celui que vous faites trine, double, multiple, n'est pas Dieu.

ỳ 45. Il est un aussi en action. Voilà pourquoi aucune de vos religions n'a le vrai Dieu; car toutes attribuent à la divinité des actes contradictoires.

ỳ 46. Vos législateurs se condamnent les uns les autres: pourquoi? parce que tous font agir et penser leur Dieu d'une manière différente et opposée.

ỳ 47. Le Dieu du bramine ne pense point et n'agit point comme le Dieu de La Mecque; le Dieu de Calvin n'a pas absolument la même pensée que le Dieu de Luther, et enfin le Dieu de Rome la catholique ne pense ni ne fait comme le Dieu des autres nations.

ỳ 48. Quand on pense et quand on agit d'une manière opposée, on s'entrave dans la route, on se heurte, on s'embarrasse, on se tue; c'est aussi ce que vous faites, vous tous que j'appelle insensés.

ỳ 49. Or, vous n'êtes point faits pour vous entraver, vous heurter, vous embarrasser et vous tuer les uns les autres; renoncez donc à vos faux dieux, que vous avez faits de vos propres mains, et revenez au Dieu de la nature, que nul n'a fait et qui a tout fait: vous aurez l'unité d'action parmi vous, dans vos gouvernements, vos lois, comme vous l'aurez dans votre foi religieuse.

ỳ 50. Et quand vous aurez l'unité d'action sociale, rien ne sera fait par vous qui ne soit utile à tous; et le bien se communiquera à tous par cela même qu'il sera fait pour tous.

ỳ 51. Et la douleur, et la peine, et l'affliction, et les maux de la vie, ne seront plus écrasants pour personne; car chacun en aura sa quote part.

ỳ 52. Mais pour cela, gardez-vous d'écouter vos prêtres qui maudissent les uns et bénissent les autres, qui étouffent les uns pour faire vivre plus luxueusement les autres; car, le Dieu que vous devez servir n'est pas seulement l'unité par excellence, le nombre d'or, de qui tous les nombres viennent, et qui ne

vient lui-même d'aucun nombre; il est aussi la justice infinie.

Troisième attribut de Dieu, la justice.

℣ 53. Vous vous plaignez qu'il n'y a pas de justice sur la terre; mais cela doit-il vous étonner quand vous en avez banni la justice de Dieu?

℣ 54. L'une ne peut exister sans l'autre. La justice de l'homme n'est qu'iniquité quand elle n'est point fondée sur la justice divine.

℣ 55. Or, vous semblez ne pas comprendre ceci. Les uns ont fait une justice qu'ils attribuent à Dieu, et ils nous disent : Voilà la justice divine; suivez-la; ce qui veut dire : Voilà nos ordres à nous; exécutez-les; sinon, vous n'aurez point de part avec nous aux biens de la terre. Nous sommes plus forts : obéissez-nous, ou mourez.

℣ 56. Les autres ne sont pas si difficiles, ils disent tout simplement : Dieu ne se mêle de rien; il n'existe même pas : c'est le hasard qui nous a fait vos maîtres, vous devez nous obéir dans l'intérêt de la conservation de l'ordre et de la tranquillité.

℣ 57. Avec de si pitoyables idées de la justice, les gouvernements et la société se tiennent tant qu'ils peuvent.

℣ 58. Ils durent ce que dure un château de cartes; ils se tiennent le temps que se tient une maison bâtie sur le sable.

℣ 59. Avec ces idées de justice, tenez bien votre main sur votre bourse; ayez des canons pour défendre votre propriété; car, s'il me prend fantaisie de vous arracher votre bourse, votre propriété, qu'est-ce qui pourrait me retenir?

℣ 60. C'est là pourtant ce que les hommes du siècle appellent la justice. Mais les hommes du siècle ne se méprennent ainsi sur la véritable justice que parce qu'ils sont tout tout à la fois ignorants et vicieux.

℣ 61. Ils sont ignorants, puisqu'ils n'ont point la véritable connaissance de la justice, ou, si vous voulez, puisqu'ils ne connaissent point la vraie justice.

℣ 62. Ils sont vicieux, car ils se complaisent dans l'ignorance de la vraie justice et dans la pratique de l'iniquité, bien qu'une voix intérieure leur crie souvent que ce qu'ils font est mauvais et contraire aux intérêts de leurs frères tout aussi bien qu'à leurs véritables intérêts.

℣ 63. L'homme s'est confié en lui-même; il a dit: Je me suffis bien à moi-même; qu'est-il besoin que je cherche la justice ailleurs qu'en moi?

℣ 64. Et Dieu s'est retiré de l'esprit et du cœur de cet enfant ingrat et orgueilleux; et l'homme s'est édifié à lui-même des autels sur lesquels il a fait adorer sa propre justice.

℣ 65. Il a cru follement qu'il serait plus indépendant et plus heureux quand il ne serait justiciable que de lui-même, et il a dit : Je me jugerai moi-même; Dieu ne sera pas mon juge.

℣ 66. Mais bientôt d'autres ont dit comme cet impie : Nous serons nos juges à nous-mêmes. L'homme alors a reconnu l'énormité de sa faute ; mais son orgueil l'a encore retenu dans le mal.

℣ 67. Ne voulant toujours point pour son propre compte de la justice du vrai Dieu, du Dieu de la nature et de la raison, il s'est fait un Dieu ou des dieux selon ses passions, il a fait à ce Dieu ou à ces dieux une justice, et il a voulu qu'elle devînt la justice sociale.

℣ 68. Et ceux de ses frères qui n'ont pas voulu adorer cette justice qu'il avait faite à sa guise, il les a dévorés quand il a été le plus fort, ou a été dévoré par eux quand il a été le plus faible.

℣ 69. Et la chose la plus sainte, la plus auguste, la plus sacrée, est devenue une monstruosité parmi les hommes.

℣ 70. Et le sanctuaire de la justice n'a plus été que le repaire de l'iniquité ; et le magistrat comme la justice n'ont plus inspiré que le dégoût et le mépris, l'indignation et la haine.

℣ 71. Et la justice a perdu partout son unité, son impartialité, sa justice.

℣ 72. Et il y a eu une justice pour le riche et une justice pour le pauvre, une justice pour le puissant et une justice pour le faible.

℣ 73. Ou plutôt il n'y a plus eu de justice ; car la justice s'est prostituée pour de l'or, comme la courtisane.

℣ 74. La justice de Dieu, c'est la pondération, l'é-

quilibration, la répartition de tout entre tous; et la justice que l'homme a choisie pour la sienne, c'est l'étouffement des uns au profit des autres.

ỳ 75. La justice que l'homme s'est choisie, c'est l'exercice légal de la vengeance, de l'animosité, de la haine d'un homme contre un autre homme.

ỳ 76. La justice que l'homme s'est choisie, c'est la réaction du parti vainqueur contre le parti vaincu; c'est le maintien de la tyrannie, du despotisme contre la liberté.

ỳ 77. La justice que l'homme s'est choisie, c'est la défense, le bouclier de celui qui n'a pas besoin qu'on le défende, et l'entière destruction de celui qui souffre et qui a besoin de protection.

ỳ 78. C'est l'ignorance de l'homme autant que sa corruption qui a fait et qui maintient une telle justice.

ỳ 79. Car cette justice ne fait, à vrai dire, le bonheur de personne; elle dépouille le faible et protége mal le fort.

ỳ 80. Le faible n'est pas toujours le faible. Les faibles deviennent parfois les forts.

ỳ 81. Les positions sociales comme les positions particulières changent par les révolutions, soit partielles soit générales.

ỳ 82. Et la fortune n'étant bien constante pour personne, la justice varie autant que la roue de la fortune.

ỳ 83. Si l'aveuglement de l'homme n'était pas tel qu'il l'empêchât de voir le bonheur social et son propre bonheur là où ils sont réellement, la justice se-

rait aussi commune dans le monde qu'elle y est rare.

℣ 84. Chacun alors aurait selon ses œuvres; la justice de Dieu, qui pèse tout avec une équité parfaite, règnerait de toutes parts.

℣ 85. Alors le riche n'aurait plus à craindre pour la conservation de sa fortune; une justice parfaitement distributive aurait établi partout l'aisance, la vie douce et commode; et nul ne voulant perdre cette vie aisée, douce et commode, nul ne songerait à dépouiller autrui pour s'enrichir.

℣ 86. Voilà ce que ferait la justice de Dieu; car cette justice ne varie pas, ne change pas, ne faillit pas;

℣ 87. Car cette justice sait ce qui est vrai, ce qui est bon, ce qui est utile, et elle a la puissance de l'établir;

℣ 88. Car cette justice n'est pas susceptible de corruption; car elle n'est point flottante, incertaine, capricieuse; ce qu'elle veut aujourd'hui, elle le voudra demain, elle le voulait hier, et elle le voudra toujours; car elle connaît le passé, le présent et l'avenir, et ses jugements sont sans appel, parce qu'ils sont infaillibles.

Quatrième attribut de Dieu : la grandeur.

℣ 89. Dieu est incommensurable. Si Dieu était limité par le temps, l'espace, il ne serait pas Dieu; ou bien je serais Dieu comme lui.

℣ 90. Dieu n'est cependant point grand d'une grandeur matérielle, étendu d'une étendue qui tombe sous mes sens.

℣ 91. L'idée que j'ai de la matière par ce que j'en vois, ne me permet pas de le croire.

℣ 92. Dieu est grand parce que son souffle et sa vie sont partout, parce qu'il a la puissance de faire vivre en lui, par lui et pour lui tout ce qui est.

℣ 93. Dieu est grand parce qu'il contient tout en lui et qu'il n'est contenu par rien.

Cinquième attribut de Dieu : la puissance.

℣ 94. Dieu est tout-puissant. La toute-puissance de Dieu ne consiste pas à faire l'impossible; ce qui est impossible est mauvais ou inutile, et Dieu ne peut rien faire de mauvais ou d'inutile.

℣ 95. La toute-puissance de Dieu ne consiste pas non plus à faire ce qui n'est pas dans l'ordre, dans la nature des choses.

℣ 96. Dieu ne peut pas faire qu'un cercle ne soit pas rond, qu'un carré ne soit pas carré, qu'un triangle ne soit pas un triangle; c'est une propriété du cercle d'être rond, du carré d'être une figure à quatre angles, et du triangle d'être une figure à trois angles.

℣ 97. Dieu ne peut pas faire qu'un mort ne soit pas mort, dans le sens que nous l'entendons, lorsque l'âme, sur cette terre, cesse d'animer notre corps.

℣ 98. Dieu ne peut pas faire que la marche de no-

tre planète cesse, s'arrête ou ne soit pas régulière; il ne peut pas faire non plus que la marche d'aucun des globes que je vois sur ma tête change, et ne soit pas la même aujourd'hui qu'elle a été il y a des millions d'années.

ỳ 99. La puissance de Dieu ne consiste point à faire et à défaire tour à tour ce que Dieu a fait; elle conserve de toute éternité ce qu'elle a fait de toute éternité.

ỳ 100. C'est l'homme qui fait et défait sans cesse, parce que l'homme cherche sans cesse la perfection et l'harmonie, et que Dieu a la perfection et l'harmonie de toute éternité.

ỳ 101. Si on vient te dire qu'un mort est ressuscité sur ta planète, ô homme! ne le crois pas; car ton frère qui est mort hier doit avoir la vie nouvelle dans des milliers de mondes avant de l'avoir de nouveau dans celui qu'il a quitté.

ỳ 102. Ainsi le veut l'ordre éternel que Dieu a établi, et Dieu ne change point l'ordre général de la nature, parce que ni Dieu ni la nature ne peuvent se tromper, et que le changement suppose que celui qui change s'était trompé.

ỳ 103. Si on te dit que Dieu a détruit une de ses œuvres, ne le crois pas; car Dieu ne détruit pas; il conserve.

ỳ 104. Si on te dit que, par sa puissance, Dieu a brûlé ou noyé le monde, ne le crois pas; car le monde ne peut ni être brûlé ni être noyé; ce n'est point là la loi de Dieu.

ỳ 105. Sa toute-puissance maintient les mondes dans une vie parfaite, dans un équilibre admirable : elle ne consiste point à les détruire.

ỳ 106. Si on te dit que Dieu est puissant parce qu'il a arrêté un astre, parce qu'il a suspendu les lois de la nature, réponds que Dieu ne suspend point ses lois, qu'il n'arrête point les astres, parce que ses lois ne peuvent être suspendues ni les astres arrêtés, sans que les ténèbres ne succèdent à la lumière, le chaos, la confusion, le désordre à l'ordre, l'immobilité au mouvement, la mort à la vie.

107. Si on te dit que Dieu n'est pas puissant parce qu'il y a du bien et du mal dans le monde, et qu'il n'empêche pas le mal, réponds que ce qui paraît mal à l'homme n'est qu'un mal relatif et non absolu.

ỳ 108. Réponds que le froid est un mal pour ceux qui craignent le froid, et que cependant le froid, et même le froid excessif, est nécessaire dans la vie universelle de la nature.

ỳ 109. Réponds que la chaleur est un mal pour ceux qui craignent la chaleur, et que cependant la chaleur et même la chaleur excessive est nécessaire dans l'économie générale des mondes.

ỳ 110. Si on te dit que Dieu a fait des animaux immondes et inutiles, des terres infécondes, des mers inabordables, et que la puissance de Dieu fait des choses mauvaises ou inutiles; réponds qu'il n'est point d'animaux inutiles, que ceux mêmes que nous nommons immondes ont leur utilité qui est d'absor-

ber en eux les miasmes qui corrompraient l'air; que les terres infécondes ne le sont que par l'ignorance ou l'incurie de l'homme, et que les parages dans lesquels on n'a point encore pénétré n'en sont pas moins des parties harmoniques et nécessaires du grand tout.

ỳ 111. Si on te dit que Dieu n'est pas tout-puissant, puisqu'il n'empêche pas l'injustice, réponds que la puissance de Dieu ne consiste pas à faire que l'injustice soit impossible à l'homme; car l'injustice est une imperfection de l'être fini, et que la puissance de Dieu ne peut faire que l'homme soit Dieu en qui seul il n'y a ni faiblesse, ni injustice, ni imperfection.

ỳ 112. Réponds que le mal vient de la loi de l'homme et non de la loi de Dieu, du fait de l'homme et non du fait de la Divinité, de l'ignorance de l'homme, de son imperfection, et non de la volonté de Dieu ou de son défaut de puissance.

ỳ 112. Réponds qu'il ne peut y avoir dans la nature morale pas plus que dans la nature physique uniformité parfaite, qu'il doit y avoir diversité, variété, et cela à l'infini, et que ce que nous appelons bien et mal n'est que cette variété, cette diversité infinie, desquelles résultent la beauté, l'harmonie, la perfection.

ỳ 113. Enfin, réponds que la créature étant toujours dans la voie de la perfection, il y aura pour le malheureux de cette vie dans une autre vie, réparation, amélioration, justice.

Sixième attribut de Dieu : l'immutabilité.

ỳ 114. Dieu est immuable. C'est une erreur de croire que Dieu suive les différentes phases de l'humanité, et qu'il change comme elle.

ỳ 115. Vos prêtres et vos législateurs vous ont dit cela: vos prêtres et vos législateurs vous ont trompés.

ỳ 116. La pensée de Dieu est immuable ; ses lois le sont aussi. De toute éternité, il s'est manifesté à l'humanité de la même manière.

ỳ 117. De toute éternité, il a fait luire son soleil pour tous les hommes; de toute éternité, il a réglé la marche des mondes comme il la règle aujourd'hui.

ỳ 118. Jamais il n'y a eu de révolution universelle dans les mondes; il n'y a eu et il n'a pu y avoir que des révolutions partielles qui, bien loin d'avoir changé les lois de Dieu et leur harmonie, ont servi à entretenir cette harmonie éternelle, invariable.

ỳ 119. Quand on fait parler à Dieu un langage qui diffère selon les temps, les peuples, les nations, c'est qu'on se trompe ou qu'on veut tromper. Dieu ne parle pas des langages différents.

ỳ 120. Dieu n'a qu'un langage pour tous, pour tous les temps et tous les lieux, pour tous les pays et pour toutes les nations : c'est le langage de la raison, de la nature.

ỳ 121. Il n'est pas vrai que Dieu ait parlé à Moïse autrement qu'à Jésus-Christ, à Confucius autrement

qu'à Jésus-Christ et à Moïse ; la diversité des langues, la différence des enseignements, dans les différentes contrées de l'univers, viennent des hommes.

℣ 122. Dieu ne change point ; ce sont les hommes qui changent.

℣ 123. Dieu ne change point, parce qu'il ne peut pas changer ; et il ne peut pas changer, parce qu'étant tout parfait, parce qu'ayant en lui le passé, le présent et l'avenir, et tout cela constituant son essence, il se changerait lui-même s'il changeait quoi que ce fût aux lois qui régissent les mondes.

℣ 124. Ce que Dieu a révélé à Jésus-Christ, ce qu'il a révélé à Socrate, à Moïse, à Confucius, il nous le révèle également, à vous et à moi, ainsi qu'à tous les hommes.

℣ 125. C'est la loi de nature qui dit à tous de faire aux autres ce qu'ils voudraient qu'on leur fît à eux-mêmes, et de ne point faire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qui leur fût fait.

℣ 126. Or, la loi de la nature n'a pas de partialité : elle se révèle également à tous et de la même manière, parce que la loi de la nature est immuable comme Dieu.

℣ 127. Toutes les religions qui se disent révélées, dans le sens qu'on donne faussement à ce mot, sont donc d'une insigne fausseté, en ce que toutes prêtent à la Divinité une mobilité de langage et d'action qui n'est point et ne peut être dans l'essence divine.

℣ 128. Dieu, dans son immutabilité, a toujours

voulu deux choses, et il les veut encore; il les a toujours révélées à l'humanité et les lui révèle encore : 1° que l'humanité le connût, lui seul et unique Dieu, lui seule et unique vérité, lui, le seul bon, le seul grand, le seul puissant; lui, le commencement et l'aboutissant de tout; 2° qu'en conséquence de cette croyance en lui, tous les membres de l'humanité se regardassent comme frères, comme venant de la même cause, et devant retourner à la même cause, et par conséquent comme obligés à se faire le plus de bien possible les uns aux autres.

℣ 129. Quiconque croit ceci et le pratique, accomplit toute la loi et est sauvé.

Septième attribut de Dieu : l'éternité.

℣ 130. Le Dieu du juif, le Dieu du catholique et les dieux de tous les pays se disputent l'éternité comme ils se disputent l'empire du monde.

℣ 131. Et aucun de ces dieux n'a l'éternité pour attribut; car plusieurs d'entre eux sont déjà morts, et ce qui reste de ces ridicules divinités doit incessamment mourir.

℣ 132. Et des dieux qu'on peut détrôner, renverser, détruire, ne sont pas des dieux.

℣ 133. Il n'est qu'un seul Dieu, qui était hier, qui est toujours et qui sera dans les siècles : c'est le Dieu que votre raison vous enseigne tout aussi bien que la mienne.

℣ 134. Il a été, il est et il sera, et ses années ne finissent point; car il est éternel comme il est immuable.

℣ 135. Car il est la vie de tout, et la vie ne peut pas manquer.

Huitième attribut de Dieu : l'omniscience.

℣ 136. Dieu sait tout, et il n'est rien qu'il puisse ne pas savoir, parce que Dieu n'est pas et ne peut pas être dans la voie de la perfectibilité comme nous, puisqu'il est la science infinie.

℣ 137. Rien de ce que nous disons, de ce que nous faisons, de ce que nous pensons, de ce que nous sommes, ne lui échappe, et il n'est pas un cheveu de notre tête qu'il n'ait compté.

℣ 138. Consolez-vous, vous qui souffrez la persécution pour la justice; Dieu sait vos douleurs; il connaît la noirceur de vos ennemis. Défendez-vous; ne vous vengez pas; sa justice fera tôt ou tard triompher votre innocence.

℣ 139. Dieu vous voit, vous qui faites le bien; il sait ce que vous faites, même ce que vous voulez faire, et que vous ne pouvez pas faire. Courage! il vous tient compte de tout, même d'un verre d'eau donné en son nom, et même de la seule intention que vous avez de faire le bien.

℣ 140. Les hommes vous ont méconnus, parce

qu'ils ne vous voyaient pas ou parce qu'ils ne vous connaissaient pas, ou encore parce que, étant envieux de vous, ils n'ont voulu ni vous voir ni vous reconnaître. Que vous importe? Ce n'est point de l'homme que vous devez attendre la parfaite justice, et votre dernière récompense n'est point ici-bas.

CHAPITRE XXII.

DES ATTRIBUTS DE L'HOMME.

Premier attribut : la vérité.

℣ 1. Ce qui est de l'essence de Dieu est aussi de l'essence de l'homme. Seulement, ce qui est de l'essence de Dieu appartient à Dieu d'une manière absolue, ce qui est de l'essence de l'homme ne lui appartient que d'une manière relative.

℣ 2. L'homme n'est point la vérité; il en est une manifestation, une émanation, en tant qu'il vient de Dieu.

℣ 3. Plus l'homme est dans la vérité, moins il est éloigné de la vérité, plus il est dans un état de bonheur, parce qu'il est plus dans son état normal.

℣ 4. Vivant en Dieu et pour Dieu, sa vie est d'autant plus belle, plus parfaite, qu'il suit davantage la lumière de Dieu, qui est la vérité.

℣ 5. Or, le bonheur étant ce que l'homme recherche

le plus et ce pour quoi Dieu l'a fait, l'homme doit s'attacher à connaître la vérité et à la suivre.

℣ 6. La vérité est nécessaire à la tranquillité de son âme, parce que dès que son âme, qui est une émanation de l'âme universelle du souverain modérateur de toutes choses, ne s'éclaire pas aux enseignements de la vérité, dès que l'homme tombe dans le faux, dans l'erreur, il perd toute tranquillité, tout bonheur de l'âme, séparé qu'il est de Dieu, sans qui il n'y a ni paix ni bonheur.

℣ 7. Ne cherchez donc jamais la vérité ailleurs qu'en Dieu et dans ses ouvrages; et quand vous voulez vous éclairer à la lumière que vous présente l'homme, voyez bien, avant de vous y confier, si votre frère ne fait pas erreur ou s'il ne veut pas vous tromper, et si la lumière qu'il veut vous donner vient de la divine lumière.

℣ 8. Si vous voyez que les hommes diffèrent dans l'enseignement de la vérité, n'écoutez pas les hommes; dites : Ils ont perdu la vérité; car la vérité est une partout; elle est la même pour tous.

℣ 9. Alors quittez la terre; montez aux cieux; vous y trouverez la vérité, que les hommes ont perdue. Ou plutôt, descendez en vous-même, en votre âme; la vérité vous apparaîtra toujours nouvelle et toujours ancienne comme Dieu, et vous serez fixé pour toujours, parce que vous serez appuyé de manière à ne plus être ballotté au gré des mille et mille incertitudes, des mille et mille contradictions humaines.

Deuxième attribut de l'homme : l'unité.

℣ 10. L'unité n'est pas moins nécessaire à l'homme que la vérité. L'homme procède de l'unité et retourne à l'unité. L'unité est donc son point de départ, comme elle est son point d'arrivée.

℣ 11. Il doit donc y avoir unité dans sa pensée, dans ses projets comme dans ses actions.

℣ 12. S'il arrive donc qu'il y ait divergence dans tout cela, l'homme a quitté son élément ; il n'a plus l'unité; il est en révolution, et il devra se heurter, se froisser partout jusqu'à ce qu'il se brise.

℣ 13. Voilà ce qui m'explique la guerre, la misère, le vol, la violence, l'assassinat, le droit du plus fort parmi les hommes.

℣ 14. L'homme a oublié que l'unité était dans son essence; que partout il devait être établi sur le même principe; que dans tous les temps, dans tous les lieux et chez toutes les nations, il devait y avoir unité de vues, de direction, puisque tous vivaient pour vivre, pour être heureux; et il a voulu que la vie ne fût pas la vie pour tous, que les uns fussent condamnés à n'avoir qu'une vie chétive et malheureuse, et les autres une vie surabondante.

℣ 15. Et la vie, qui avait été donnée une et entière à tous, s'est divisée, s'est morcelée, et a été étouffée au point de ne plus suffire à tous.

℣ 16. Et de là, encore une fois, les rixes, les dispu-

tes, les violences, les vols, les assassinats parmi les enfants de la grande famille humaine.

℣ 17. Homme, reviens à l'unité, sur laquelle tout est fondé, sur laquelle tu es fondé toi-même, et tu seras fort et ferme contre les tempêtes comme l'édifice qui est sur un fondement inébranlable.

Troisième attribut de l'homme : la justice.

℣ 18. Si les hommes sont injustes, il ne faut pas croire que l'injustice soit dans leur nature; c'est la fausse position que leur ont faite leurs mauvaises lois, leur mauvaise organisation sociale, qui les rendent injustes.

℣ 19. L'homme n'est ni mauvais ni injuste par sa nature; il l'est par instinct de conservation.

℣ 20. Vous avez établi la justice de manière à ce qu'elle ne protégeât guère que le fort contre le faible; quel moyen avec cela d'être juste?

℣ 21. Il faut être un Dieu pour conserver la justice sur la terre, pour ne point se laisser aller à pratiquer l'iniquité, c'est-à-dire, pour ne point faire comme l'immense majorité.

℣ 22. N'allez pas croire pourtant que la violation de la justice soit plus naturelle à l'homme que la pratique de la justice.

℣ 23. Si l'homme ne se conduit pas selon la justice, c'est qu'il s'imagine qu'il trouvera plus d'avantage à violer la justice qu'à la pratiquer.

ỳ 24. Il n'est pas méchant au fond quand il fait ainsi, ou du moins, s'il est méchant, il est encore plus ignorant en cette occurrence.

ỳ 25. En effet, que cherche-t-il? son bonheur, sa tranquillité, les jouissances de la vie. Eh bien! faites, par une organisation sociale différente de votre organisation actuelle, que le bonheur, la tranquillité, les jouissances de la vie ne puissent se trouver que par la pratique de la justice, et les hommes voudront tous pratiquer la justice.

ỳ 26. Je vous dis que la justice est un attribut de l'homme, et que s'il ne la suit pas, c'est que trop souvent il ne peut la suivre qu'en sacrifiant sa vie matérielle à sa conscience, qu'en étouffant son âme au profit de son corps.

ỳ 27. Bien que l'homme doive être fondé sur l'unité, qu'il doive tout rapporter à l'unité, qui est Dieu, il n'en est pas moins double en substance : il a âme et corps; ayez une justice parfaite pour satisfaire aux besoins de cette dualité de substance de l'homme, et la justice ne sera plus si difficile à pratiquer.

ỳ 28. S'il y a résistance, s'il vous faut toujours de la force pour faire observer vos lois, c'est que sans doute vos lois n'ont pas su tout concilier parmi les hommes; c'est qu'il est des intérêts qu'elles défendent aux dépens de quelques autres qu'elles froissent.

ỳ 29. Voyez donc que tout puisse se concilier, et vous aurez le règne de la justice parmi vous; mais pour cela, souvenez-vous que la justice humaine ne

peut s'établir et régner que par la justice de Dieu, dont elle est une émanation.

Quatrième attribut de l'homme : l'intelligence.

℣ 30. L'intelligence de l'homme est finie, parce qu'elle ne peut tout embrasser, tout comprendre, comme l'intelligence divine.

℣ 31. Néanmoins, on ne peut dire quelles sont les limites de l'intelligence humaine.

℣ 32. La science déjà acquise par l'homme et celle qu'il peut acquérir encore sont infinies. Qui peut dire où doivent s'arrêter les investigations, les travaux de la science?

℣ 33. Mais tous les efforts de la science humaine, toutes ses recherches, n'aboutiraient à rien, si l'homme oubliait jamais que la science ne produit des résultats utiles à l'humanité qu'autant qu'elle s'appuie sur la science divine.

℣ 34. Toute science qui est, à soi, son commencement et sa fin, est une science fausse ou inutile.

℣ 35. L'intelligence, qui fait comprendre et connaître à l'homme mille choses dans la nature qu'aucune autre créature n'est faite pour comprendre, n'est rien si elle ne nous fait comprendre que tout vient de Dieu, même notre intelligence.

℣ 36. Car la science qui s'appuie sur la science divine, la science qui vient de Dieu, organise pour tous, est dans l'intérêt de tous.

CHAPITRE XXIII.

CONTRE LA PEINE DE MORT.

℣ 1. L'homme a-t-il le domaine de la vie de l'homme? telle est la question que vous vous posez, vous qui voulez punir le meurtre par le meurtre; et cette question, vous ne semblez la poser que pour la résoudre dans le sens de vos mauvaises passions.

℣ 2. Vous dites : la vie de mon frère est à moi, et c'est à moi d'en disposer s'il n'en use pas selon les lois que je prétends lui imposer.

℣ 3. Car ce n'est pas seulement contre la violation des lois de la nature que vous sévissez; vous voulez aussi, et même avant tout, qu'on observe les vôtres, et vous ne semblez prendre souci des lois de Dieu, que pour rendre les vôtres, non plus justes, mais plus redoutables.

℣ 4. Quand vous condamnez le meurtre, vous faites ce que vous devez faire; quand vous le punissez, vous êtes aussi dans votre droit et dans votre devoir; vous avez droit de faire ce que vous faites, et vous devez le faire.

℣ 5. Mais avez-vous le droit, et est-ce pour vous un devoir de punir un meurtre par un autre meurtre, et devez-vous tuer parce qu'on a tué?

℣ 6. C'est bien là la véritable question, je pense. Vous n'hésitez pas à répondre que vous croyez pouvoir tuer qui veut vous tuer.

℣ 7. Sans doute, sur le champ de bataille tout est permis pour la légitime défense; mais après le combat, après l'attaque, et lorsque vous n'êtes plus aux prises avec l'assassin, la vie de l'assassin vous appartient-elle? pouvez-vous en disposer?

℣ 8. Vous le dites; mais ce n'est pas. Vous ne devez point laver du sang dans du sang; réparer un meurtre par un meurtre, à moins que la justice ne consiste à racheter le crime par le crime.

℣ 9. S'il est permis de tuer parce qu'on a tué, pourquoi ne serait-il pas permis de voler parce qu'on a volé?

℣ 10. Ou ce qui est mauvais en soi et de sa nature, peut être légitimé, ou bien ce ne peut l'être dans aucun cas; si ce qui est mauvais en soi ne peut être légitimé, d'où vient donc que vos lois légitiment le meurtre quelquefois?

℣ 11. Non, un crime ne saurait autoriser un autre crime, une usurpation une autre usurpation. Votre frère a voulu vous prendre votre vie; vous vous êtes défendu, et vous avez pu le faire, parce que vous ne vous défendiez point pour prendre un droit qui n'était pas le vôtre, mais pour conserver le droit que vous aviez à la vie : c'est bien; mais vous ne devez

point prendre la vie d'autrui parce qu'on a voulu prendre la vôtre.

℣ 12. Il n'est pas de droit contre le droit, de justice contre la justice. La société qui commet elle-même le forfait qu'elle condamne dans l'un de ses membres, est une société égoïste, corrompue, qui ne punit pas le crime parce qu'il est crime, mais bien parce qu'elle a peur, et qu'elle sait que les morts ne peuvent revenir.

℣ 13. Vous voulez disposer de la vie de votre frère! mais vous ne pouvez pas même disposer de la vôtre!

℣ 14. Qui donc d'entre nous peut dire : je suis maître de moi, de ma vie : je vis aujourd'hui, je vivrai encore demain ; je suis aujourd'hui, je serai encore dans quelques jours.

℣ 15. Tu ne peux pas même disposer de toi un seul instant, ô homme! et tu dis : je suis maître de la vie et de la mort! et tu dis : je frappe où je veux et qui je veux avec le glaive que la justice m'a mis à la main?

℣ 16. Mais si nul n'a le domaine de la vie de son semblable, si toi-même n'as pas la propriété, mais seulement l'usufruit de ta propre existence, qui donc a pu donner à quelques hommes que tu appelles juges, et que, par imbécillité ou par folie, tu prétends faire infaillibles, qui donc a pu donner à ce tribunal qui prononce gravement un arrêt de sang, qui donc, réponds, a pu lui livrer ta personne, corps et biens?

℣ 17. La société, vas-tu dire : mais la société donne

donc ce qu'elle n'a pas? car cette société de quoi se compose-t-elle? d'individus dont nul n'a le domaine de la vie d'un autre, dont nul même n'a le domaine de sa propre vie.

ỳ 18. Comment se fait-il donc que tu veuilles établir pour tous un droit qui n'existe pour personne en particulier?

ỳ 19. Quoi! n'est-il pas évident que si nul au monde n'a de droit sur la vie de son semblable, nul par conséquent n'a pu transmettre à ce que tu appelles un tribunal un droit dont le principe n'est nulle part?

ỳ 20. Y aurait-il une autorité, si cette autorité n'avait été constituée, choisie par une nation, par un peuple, un pays, une cité ou par quelques hommes? et cette autorité n'usurperait-elle pas la puissance, si elle s'attribuait le domaine de la vie des citoyens?

ỳ 21. Qu'on ne dise pas que ce droit est abandonné et livré à la merci des magistrats.

ỳ 22. Sans doute, il est des hommes, et il en est même beaucoup qui ont peur de perdre leur bourse, et qui prennent facilement leur panique pour de la philanthropie, de l'amour de l'ordre, pour de la sûreté publique.

ỳ 23. Mais s'il en est qui, par peur, veulent la mort pour la mort, le meurtre pour le meurtre, le crime pour le crime, il en est aussi qui pensent que toute exécution sanglante, hormis le cas d'une défense légitime, est une atrocité qui, seule peut-être, devrait être punie du dernier supplice, s'il y avait

un tribunal sur la terre à qui Dieu eût donné le pouvoir de disposer de la vie des hommes.

℣ 24. O homme ! tu es pour moi, je l'avoue, un labyrinthe où je ne saurais me retrouver !

℣ 25. Assemblage de grandeur, de générosité, de vertus sublimes, de qualités brillantes, et en même temps de faiblesse, de misère, et même de vices dégradants.

℣ 26. Libéral, désintéressé, généreux, et en même temps avare, égoïste, despote; doux, aimable, sensible, et en même temps emporté, sévère, vindicatif, implacable, tu pleures jusqu'à ceux que tu assassines, et tu assassines ceux que tu pleures !

℣ 27. Tu paies des juges pour tuer légalement ton frère, puis tu viens, par commisération ou peut-être aussi pour grimacer de la sensibilité, demander la grâce du coupable !

℣ 28. Ah ! si tu es sensible, généreux comme tu affectes de le montrer, qu'est-il besoin d'attendre que ton frère soit mort pour faire éclater ta sensibilité ?

℣ 29. Malheureux, tu voulais, disais-tu, que la société fût vengée d'un assassin, et tu as demandé sa mort ! eh bien ! sois donc au moins conséquent ? qu'est-il besoin de t'attendrir pour ce que tu appelles le crime, puisque tu as cru faire une bonne action en livrant au bourreau le corps de ton semblable ? Réjouis-toi, si tu le peux, de son supplice; car, tu as vengé la société.

℣ 30. Mais non tu ne peux te rassurer; tu trembles encore; tu approches en soupirant de cet échafaud

où un couteau fatal va faire tomber la tête sanglante de ta victime !

℣ 31. Tu te promettais un plaisir, une distraction; car on t'avait vu t'informer du jour et de l'heure du supplice, et cependant, arrivé au lieu de l'exécution, tu ne peux retenir tes sanglots ; tu pâlis ; tu détournes les yeux et tu frissonnes d'horreur quand l'instrument de tes vengeances a frappé le coupable !

℣ 32. Et si celui que tu tues est innocent, que m'importent, à moi et à la société, tes pleurs, tes gémissements ?

℣ 33. Tu n'es pas infaillible; cela peut arriver, et est arrivé plus d'une fois, et alors quels remords vont te déchirer ! quel désespoir devra être le tien si tu n'as pas étouffé tout sentiment d'humanité !

℣ 34. Ah ! si les fauteurs du meurtre public voulaient bien se persuader que l'homme n'est point infaillible, et que par conséquent il peut frapper l'innocence; s'ils voulaient bien se convaincre de cette vérité, qu'il vaut mieux que des milliers de coupables échappent à la vindicte publique, que s'il périssait un seul innocent, oh ! alors leur philanthropie, devenue plus ingénieuse, ne viendrait plus nous demander ce que nous voulons que la justice fasse des assassins.

℣ 35. Et d'abord, ne croyez pas que les crimes seront si fréquents, quand vous serez établis sur d'autres bases, quand la misère extrême ne viendra plus provoquer le vol et le meurtre, quand les passions sociales, mieux dirigées, ne seront plus obli-

gées, pour se satisfaire, de briser les barrières qu'elles ont à franchir aujourd'hui pour s'émanciper.

℣ 36. C'est la multiplication de vos lois prohibitives qui multiplie les crimes d'une manière effrayante; relâchez le ressort social qui tue les passions parce que vous le serrez outre mesure; qu'il se détende hygiéniquement, et les passions cheminant plus à l'aise avec l'homme plus à l'aise aussi, vous aurez moins de ces monstruosités sociales qui viennent trop souvent vous effrayer et armer votre bras contre les coupables.

℣ 37. Quant aux meurtriers, vous pouvez aisément mettre la société à l'abri de leurs coups. Mais, pour les corriger, ne les tuez pas; qu'ils soient isolés de tous, c'est bien : ils ont perdu le droit qu'ils avaient de vivre avec leurs frères. Rendez-les utiles à la société, même en les séparant de la société. Qu'ils deviennent les habitants des régions inhabitées, et qu'ils soient condamnés à remuer les terres, vierges jusque-là du hoyau et de la bêche.

℣ 38. Et si vous vous êtes trompés dans vos jugements, si vous avez jeté une flétrissure au front de votre frère, tout ne sera pas perdu, votre frère vivant encore, vous pourrez encore réparer le mal que vous aurez fait.

℣ 39. Maintenant, que m'importe que vous veniez m'avouer, à moi dont vous avez tué le frère, l'épouse, le père ou l'ami, que vous avez fait une horrible faute? que m'importe que vous fassiez de grands frais pour rétablir la mémoire de celui ou de celle

que vous m'avez enlevé? Ce n'est ni mon honneur ni celui de mon frère que vous avez assassiné, qu'il faut rétablir, c'est la personne qui a été votre victime qu'il faudrait rendre à la vie!

§ 40. Il faut des exemples, dit-on; le bien public, la sûreté générale, la morale, la religion exigent qu'on punisse de la mort celui qui a donné la mort.

§ 41. Telle est la force du préjugé, de la routine, qu'elle ne nous permet pas même de voir ce qui se passe chaque jour sous nos yeux; qu'elle nous empêche de comprendre les vérités les plus triviales, et qu'elle nous fait repousser les faits les plus éclatants et les moins contestables.

§ 42. L'expérience a démontré mille fois et dans mille pays, que les crimes se multipliaient au fur et à mesure que se compliquaient les lois prohibitives; en sorte que l'on peut affirmer hardiment que la nation chez laquelle il y a le moins de coupables, est celle dont le code est le moins hérissé de lois pénales; ou bien encore, que le gouvernement qui a le moins à sévir, est précisément celui qui use le plus rarement du glaive de la loi.

§ 43. Voyez la France du moyen-âge et la France du XIXe siècle, comparez la population d'alors et celle d'aujourd'hui, et dites-moi si les victimes de la potence et du gibet ne dépassent pas, d'une manière effrayante, vos victimes de la guillotine et de la marque.

§ 44. Voulez-vous des exemples moins éloignés de nous? remontez à la France de vingt-cinq millions

d'habitants de 1789, vous verrez s'il se commettait moins d'assassinats à cette époque que de nos jours où nous avons un tiers de population de plus, et quelques lois de sang de moins.

℣ 45. Convenez donc que donner la mort à froid, et lorsque le danger n'est plus, à celui que vous aviez droit de tuer pour une légitime défense lorsqu'il vous attaquait et que vos forces étaient égales, c'est donner un exemple de cruauté qui ne sert qu'au bourreau que paie la justice.

℣ 46. Vous vous exaspérez sans cesse contre ces affreuses époques de l'humanité où chaque parti vainqueur montre comme trophée de sa victoire les têtes sanglantes de ses ennemis vaincus! mais comment n'en serait-il pas ainsi avec vos lois de sang?

℣ 47. Les mêmes causes produisent tôt ou tard les mêmes effets. Ce sont les lois qui font les mœurs publiques; celles-ci sont douces quand celles-là le sont aussi. La loi du meurtre enfante le meurtre.

℣ 48. Voulez-vous éviter des réactions sanglantes? faites brûler vos échafauds; bannissez les coupables si la tranquillité publique l'exige, mais ne les tuez pas; et si vous les avez mal jugés, du moins vous n'aurez pas empoisonné le reste de votre vie par un assassinat.

℣ 49. Vous voulez la loi du meurtre! eh bien! moi je vous dis que tous les monstres qui ont déshonoré l'humanité la voulurent aussi.

℣ 50. Vous voulez la loi du meurtre! mais les Né-

ron, les Héliogabale, les Commode, les Sylla, les Henri VIII, les Borgia la voulaient aussi !!

℣ 51. Vous voulez la loi du meurtre ! mais c'était la loi bien aimée des prêtres et des moines qui établirent l'inquisition avec laquelle ils ensanglantèrent si longtemps l'Espagne, l'Italie, Venise et même la France !!

℣ 52. Vous voulez la loi du meurtre! mais c'est avec la loi du meurtre qu'on a fait la Saint-Barthélemy, et qu'un roi bigot a fait exterminer, à l'instigation de prêtres infâmes, les Albigeois !!

℣ 53. Vous voulez la loi du meurtre! mais c'est la loi du meurtre qui a assassiné les Régulus, les Socrate, les Anne du Bourg, les de Thou, les Calas!

℣ 54. Je vous le dis en vérité, votre loi du meurtre n'est bonne qu'à multiplier le meurtre; il faut l'abolir.

℣ 55. Préservez la société des atteintes des méchants, mais ne détruisez pas les coupables; ne faites pas gémir l'humanité par des sentences de mort; la raison, la nature, le bien public, la morale, la religion le veulent ainsi.

℣ 56. Bravez les préjugés, les vaines déclamations de l'ignorance, de la coutume et de la routine, pour ne suivre que les impulsions de l'humanité. Dieu et la religion vous offrent une couronne immortelle.

CHAPITRE XXIV.

DES RELATIONS SOCIALES.

℣ 1. Les relations sociales, telles qu'elles existent, sont des relations d'immoralité, de fourberie, de duplicité.

℣ 2. On ne se communique point pour s'entr'aider; on se communique pour se dépouiller, se tuer, se détruire.

℣ 3. Les relations d'une nation avec une autre nation, d'un peuple avec un autre peuple ne sont établies que pour ruiner les peuples voisins.

℣ 4. C'est une pitoyable chose que les alliances de gouvernements, de nations, dans vos sociétés d'envieux, de jaloux, d'hypocrites.

℣ 5. Toujours je vous vois sur la défensive, enfants des hommes; toujours vous êtes l'arme au bras, cherchant à dévaliser quelqu'un, ou attendant quelqu'un qui vous dévalise.

℣ 6. Cependant, ce ne sont point des relations de guerre que le Seigneur a établies entre vous;

il a voulu que vous n'eussiez que des relations de frères.

℣ 7. Mais voyez donc les animaux : est-ce qu'ils se donnent ainsi le change et se trompent comme vous le faites ?

℣ 8. Avec votre politesse, votre fausse civilisation, vous avez tout perverti dans le monde. Le vrai, le naturel, le bien, n'existent plus que dans la tête du sage.

℣ 9. La corruption de la religion, de la morale, de la loi naturelle, et la perte de la véritable science, vous ont jetés dans le chaos.

℣ 10. Vos rapports entre vous ne sont que des déchirements continuels. Vous vous épiez les uns les autres; vous vous guettez afin de saisir le moment favorable de faire les coups que vous méditez.

℣ 11. D'où vient donc que vos relations sont établies d'une manière si déplorable, et qu'il n'est guère possible, les choses restant ce qu'elles sont, de les établir autrement.

℣ 12. Je vous l'ai dit : votre société repose sur un fondement vermoulu; il faut tout reprendre, si vous voulez la refaire.

℣ 13. Il ne peut y avoir de relations franchement fraternelles et amicales entre les hommes, tant que leurs intérêts pourront être opposés.

℣ 14. Parlez de dévouement tant qu'il vous plaira; exaltez la générosité, le désintéressement; vous ne ferez que du charlatanisme et des charlatans, et, je dis plus, vous ne serez qu'un charlatan vous-même,

mon frère, tant que celui-ci ne pourra être riche sans que cet autre meure de faim.

℣ 15. L'homme n'est pas obligé de se tuer pour ses frères; il est obligé de partager la vie avec eux.

℣ 16. Il y a place pour tous au banquet du père de famille; si vous m'y admettez, selon la loi de Dieu, nous vivrons en paix, et nos relations seront ce qu'elles doivent être : si vous m'en repoussez, nous nous battrons, et voilà la guerre.

℣ 17. Il ne faut pas me dire que la paix perpétuelle est impossible, que c'est un rêve de fou, et qu'il faudra toujours se battre pour avoir sa part de terre.

℣ 18. Il ne faut pas me dire que les relations sociales ne peuvent exister autrement qu'elles ne sont.

℣ 19. La science sociale qui vous manque aujourd'hui vous empêche de voir autrement que vous ne faites.

℣ 20. Vous ne connaissiez pas bien la terre; vous l'avez mal arpentée; l'immensité des mondes vous était inconnue; vous avez cru que la terre vous manquerait, et vous avez pris chez votre frère parce que vous craigniez la faim.

℣ 21. Mais la science qui vous a appris à mesurer l'immensité des cieux, vous a appris aussi que les mondes étaient multipliés comme les grains de sable de la mer, et que celui qui avait fait tous ces mondes et qui les nourrissait pouvait aussi vous donner la pâture.

℣ 22. Et maintenant il y a place parmi vous pour

l'Hébreu comme pour le Grec; vous ne devez donc plus communiquer avec un peuple et être en guerre avec les autres; vos relations doivent s'étendre à tous parce que tous sont vos frères, et qu'il y a de la terre pour tous.

℣ 23. Votre père céleste donne la nourriture aux petits oiseaux, aux petits poissons de la mer comme aux grands; pourquoi donc le plus grand, le plus fort parmi vous, ne communiquerait-il avec le plus faible que pour l'écraser?

℣ 24. Que chacun de vous prenne donc sur la terre la place qu'il a droit d'y occuper et qui lui est nécessaire; je le veux, dit le Seigneur; ma volonté, c'est la loi, et ma loi, c'est la justice.

CHAPITRE XXV.

DE L'AGRICULTURE.

℣ 1. L'agriculture, premier état de l'homme, celui qui lui est le plus naturel; car l'homme est fait pour la terre comme les autres animaux, et la vie champêtre lui est plus naturelle, plus saine, plus hygiénique, que la vie enfumée et bruyante de la cité.

℣ 2. L'agriculture n'est pas seulement l'état le plus naturel à l'homme; c'est aussi le plus digne, le plus noble, le plus saint qu'il puisse faire.

℣ 3. C'est l'état le plus saint parce que c'est le plus utile, et celui par conséquent qui est le plus dans les vues de Dieu.

℣ 4. Tout le reste, à la rigueur, est du superflu, du luxe; l'homme peut s'en passer; mais il ne peut vivre sans tourmenter la terre qui lui donne sa nourriture.

℣ 5. Cependant l'homme a perdu le respect qu'il devait à la terre, sa mère nourricière, et à ceux qui la rendent féconde par leurs bras.

℣ 6. Il a préféré les choses agréables, ou même les choses inutiles aux choses nécessaires.

℣ 7. L'agriculteur et l'agriculture n'ont point obtenu ses hommages de préférence; il les a donnés aux choses superflues.

℣ 8. On a vu dans ses temples des autels érigés aux Dieux de ses mille folies; il n'a rien fait pour honorer l'agriculture.

℣ 9. Que dis-je? le laboureur est devenu, sur la terre, le plus ignoré et le plus dédaigné des hommes!

℣ 10. C'est l'agriculteur qui est la seconde providence de l'humanité; et c'est l'agriculteur que méprise l'humanité dans sa folie!

℣ 11. L'agriculteur donne le pain à l'humanité, et l'humanité prend le pain des mains de l'agriculteur, sans lui en laisser la partie qui lui est nécessaire pour sa subsistance!

℣ 12. Et on ôte la vie à celui qui la donne; et celui qui donne le pain n'a pas de pain; celui qui donne le vêtement n'est pas vêtu.

℣ 13. Je ne vous dis pas d'estimer l'agriculture au point de déprécier, de repousser, de mépriser toutes les autres professions; je vous dis d'honorer ce qui est honorable.

CHAPITRE XXVI.

DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

℣ 1. Le commerce, comme on le fait, n'est que la fraude légalement organisée.

℣ 2. L'antagonisme est partout; l'émulation nulle part.

℣ 3. Je m'établis là aujourd'hui, à côté de mon frère qui y est déjà établi et qui fait le même genre de négoce que moi.

℣ 4. Il y a dès lors entre nous deux, remarquez bien, non pas une noble émulation pour le succès dans un intérêt social et dans notre intérêt commun.

℣ 5. Il y a lutte à mort entre nous; il faut que l'un de nous soit étouffé par l'autre; nous ne pouvons vivre côte à côte.

℣ 6. Et ce n'est pas parce que nous sommes de méchantes gens qu'il en est ainsi; c'est parce que cela ne peut être autrement avec votre fausse organisation sociale.

℣ 7. Tous deux nous pourrions prospérer et vivre

en bonne intelligence; mais pour cela, il faudrait que la vie commerciale, si je puis parler ainsi, fût suffisante pour tous.

℣ 8. Point du tout, vous avez dans le négoce, comme dans tout, des accapareurs qui prennent trop de place, et voilà pourquoi mon confrère et moi ne pouvons trouver à nous placer. Établissez l'échange dans vos relations commerciales; brisez les barrières de l'égoïsme national; constituez-vous en association universelle; l'équilibre commercial ne permettant plus au gros négoce de dévorer le petit, il n'y aura plus parmi vous jalousie, antagonisme, mais bien une noble et sainte émulation.

CHAPITRE XXVII.

DES ARTS.

℣ 1. Les arts jusqu'ici, n'ont pas eu pour l'humanité l'utilité qu'ils devaient avoir.

℣ 2. Les arts libéraux n'ont été cultivés que par quelques hommes privilégiés au profit du privilége et aux dépens du reste de l'humanité.

℣ 3. Le prêtre et le savant, le philosophe et le moraliste de Judée, d'Égypte, de Lacédémone, d'Athènes et de Rome la païenne comme de Rome la catholique, ne semblent avoir scruté les cieux et la terre que pour mieux tromper l'humanité.

℣ 4. Quant aux arts purement mécaniques, appelés beaux-arts, on en a usé comme des arts libéraux; je veux dire qu'on leur a donné une direction si fausse et si anti-sociale, qu'ils n'ont servi qu'à appauvrir l'humanité, au lieu de lui donner plus d'aisance et de bonheur.

℣ 5. Quelle n'a pas été la folie des enfants des hommes touchant l'architecture? ne l'ont-ils pas fait servir constamment au malheur de la société.

℣ 6. J'ai vu mes enfants, dit le Seigneur; ils sont devenus si fous, si extravagants, qu'ils ne savent même plus ni se couvrir ni s'abriter.

℣ 7. Je les ai vus ces hommes mille fois fous, je les ai vus élevant à leurs faux dieux des temples de marbre et d'or, et pouvant à peine se loger eux-mêmes et se vêtir.

℣ 8. Je les ai vus déposant leurs morts dans de somptueux sarcophages, et ayant à peine un lieu couvert pour se soustraire aux rigueurs du froid et de la chaleur.

℣ 9. Je les ai vus bâtissant leurs villes et leurs bourgs comme des prisons, et s'y refusant l'air qui assainit la vie.

℣ 10. Je les ai vus donnant à leurs prêtres leurs sueurs à humer, et après s'être laissé stupidement prendre jusqu'au dernier souffle de vie par ces prétendus hommes de Dieu, bénir encore, en expirant de misère, leurs infâmes spoliateurs!

℣ 11. Oui, continue le Seigneur, mes enfants n'ont que le génie du mal pour eux-mêmes et pour leurs semblables.

℣ 12. Ils ne savent rien faire de bon, de durable, d'utile.

℣ 13. Voyez-les maintenant même qu'ils ont plus de science, qu'ils sont plus civilisés : où en sont-ils ces pauvres civilisés?

℣ 14. N'ont-ils pas encore des pauvres qui sont pauvres de par la loi, et des riches qui sont légalement riches?

℣ 15. Les arts utiles, nécessaires, indispensables ne sont-ils pas ceux qui appauvrissent ceux qui les cultivent?

℣ 16. N'en sont-ils pas encore ces grands ignorants en économie sociale à n'honorer et à n'enrichir que les habiles sauteurs de corde, faiseurs d'entrechats ou de pantomimes?

℣ 17. Voyez-les sacrifier en fêtes folles, inutiles, en honneurs, en encens prodigués à de misérables mortels, ce qu'ils ont prélevé sur le nécessaire de l'indigent, du prolétaire.

℣ 18. Insensés qu'ils sont! insensés que vous êtes vous-mêmes qui vous laissez ainsi arracher l'existence, ne voyez-vous pas que vous n'êtes que des enfants prodigues, et que votre dernier état devra être pire que le premier?

℣ 19. Était-ce donc pour les plaisirs et les goûts de luxe, de débauche de quelques-uns que je vous avais donné le ciseau, la truelle, le pinceau?

℣ 20. Que dis-je? était-ce pour arracher au malheureux sa subsistance que je vous avais donné des Apelle et des Phidias, des Michel-Ange et des David?

℣ 21. Fallait-il donc que le génie de ces hommes puissants vînt appauvrir la vie générale pour ne féconder et ne rendre belle que la vie des tyrans, des oppresseurs de l'humanité?

℣ 22. Fallait-il que, même dans les arts utiles, vous donnassiez tout au luxe, au superflu; rien ou presque rien à l'utile, au nécessaire?

℣ 23. Mais que comprenez-vous à la véritable économie sociale? N'avez-vous pas toujours eu des baladins pour corrompre, pour énerver les populations et les ruiner, bien plus encore que pour les éclairer et les moraliser?

℣ 24. Et ces corrupteurs patentés, que de tout temps vous avez jetés au milieu des peuples, n'est-ce pas à eux que vous avez donné à dévorer la fortune publique?

℣ 25. Vos rois, vos maîtres n'ont-ils pas eu des fous, des charlatans, des bateleurs titrés et richement soudoyés, tandis que vous jetiez aux gémonies les justes qui venaient vous enseigner ma loi?

℣ 26. Eh! mes enfants, je ne proscris point ce qui peut contribuer à égayer votre vie: réjouissez-vous; la joie est nécessaire; le délassement et le plaisir doivent suivre le travail.

℣ 27. Mais est-ce bien là ce que vous faites? ne donnez-vous pas la préférence au plaisir, à l'amusement, aux bagatelles? ne sacrifiez-vous pas l'utile à l'agréable?

℣ 28. N'êtes-vous pas ignorants au point de croire que c'est bien qu'il y en ait qui soient les dispensateurs de tout, les possesseurs de tout, afin que tout soit à leur merci?

℣ 29. Vous savez cependant ce qu'il faut d'air et de feu à chacun pour qu'il vive, et il semble que vous ignoriez ce qu'il lui faut de terre?

℣ 30. Vous dites: C'est bien que je ne possède rien,

moi, et que d'autres possèdent tout, car ceux qui ont tout me donneront quelque chose.

℣ 31. Ceux qui possèdent tout me feront travailler. Qui ferait bâtir des palais, si tous avaient également de quoi assouvir leur faim?

℣ 32. Mais l'homme se passe de palais, et l'homme ne peut vivre sans manger. Ayez donc d'abord tous une maison pour vous abriter, des vêtements pour vous couvrir, du pain pour vous mettre sous la dent; puis, quand vous aurez tout cela, faites élever de superbes monuments.

℣ 33. Vous voyez bien que vous n'avez pas le sens commun; car vous ne savez pas encore cela, et vous faites de l'économie sociale !

℣ 34. Mais vous ressemblez à un débauché qui prêche les bonnes mœurs et la rigidité, à un joueur qui enseigne la bonne conduite, à un prodigue qui ne préconise que l'ordre et l'économie.

℣ 35. Donnez aux arts une autre direction, et les arts produiront au milieu de vous ce qu'ils doivent produire.

℣ 36. Ne pouvant être alimentés que par l'opulence, jusqu'ici ils n'ont guère servi que l'opulence; faites que tous, tant que vous êtes, vous puissiez contribuer à leur développement et à leur splendeur, et les arts serviront à tous.

℣ 37. Et on ne verra pas, pour votre honte, dans vos villes comme dans vos bourgs, des temples, des palais insultant à Dieu et à l'humanité par une somptuosité impie, et de misérables baraques couvrant à peine ceux qui les habitent.

les faux moralistes sont là aussi, qui s'entendent avec les prêtres pour duper l'humanité en lui faisant peur d'une destruction prochaine.

℣ 14. Quelquefois, il est vrai, prêtres et philosophes se font la guerre; mais quelle guerre, je vous prie! la guerre que se font deux hommes qui se disputent un champ que tous deux veulent posséder.

℣ 15. Là où les prêtres sont trop puissants, là où ils dominent sans partage, la philosophie mondaine s'arme de la science pour détrôner le prêtre.

℣ 16. Mais que le sacerdoce se montre accommodant, le philosophe mondain lui sacrifie volontiers la science et les destinées humaines.

℣ 17. Partageons, semblent se dire ces impies, et possédons en paix les dépouilles de la pauvre humanité.

℣ 18. Gardez vos secrets, vos mystères, vos dogmes étranges et incroyables; laissez-moi mes enseignements bariolés de paganisme et de catholicisme, et que tout soit fini entre nous.

℣ 19. Ainsi leur science, ou la science pour eux, se compose des lambeaux des vieilles erreurs païennes et catholiques.

℣ 20. Le monde a été bercé avec toutes ces rêveries, vous disent-ils parfois dans quelque accès de franchise, et il faut le bercer encore avec tout cela.

℣ 21. Cependant, quoi que fasse leur profonde et vile hypocrisie, leur immoralité perce de toutes parts, et les peuples qu'ils éclairent, malgré toutes ces réti-

cences, frémissent déjà partout et menacent de briser violemment les lisières de l'enfance.

℣ 22. La philosophie mondaine et le sacerdoce, lorsqu'ils répandent la science, ne sacrifient qu'à leur amour-propre et à leurs intérêts particuliers.

℣ 23. S'ils affranchissent l'humanité, quand ils l'ont éclairée, c'est parce que l'humanité se lève, menace et leur fait peur.

℣ 24. Ils rendent justice lorsqu'ils ne peuvent plus étouffer la justice; ils montrent la partie de la lumière qu'ils avaient cachée, lorsqu'avec la partie qu'ils avaient laissé voir on a aperçu celle qu'ils tenaient captive.

℣ 25. Hommes de partis, de castes, ils ne communiquent qu'à des fractions de l'humanité ce que la providence qui ne connaît ni castes, ni partis, leur avait donné pour être communiqué à tous les hommes indistinctement.

℣ 26. Et la science, entre leurs mains, empoisonne au lieu de guérir, tue au lieu de donner la vie, désunit au lieu d'unir.

℣ 27. Puis, n'ont-ils pas imaginé la prison, les tortures et la mort pour cacher la science ou en faire leur domaine exclusif?

℣ 28. N'ont-ils pas fait un pacte entre eux, n'ont-ils pas des signes qu'eux seuls connaissent, et au moyen desquels ils escamotent le pauvre vulgaire?

℣ 29. Physiciens, naturalistes, ils savent bien que toutes les parties du grand tout dans la nature se fractionnent sans se diviser, se partagent sans se sé-

parer; que tout marche par la même cause universelle qui donne l'impulsion à tout.

℣ 30. Astronomes, physiologistes, ils connaissent les différentes fonctions des organes de l'homme, savent avec quelle harmonie marchent les globes gravitant sur leurs têtes; et cet admirable ensemble qu'ils voient dans toute la nature, au dedans d'eux-mêmes et en dehors d'eux, ils le repoussent, le proscrivent quand il s'agit d'établir sur cet ordre divin leurs lois et leurs gouvernements.

℣ 31. Et qu'importe donc qu'ils aient appris à mesurer les cieux, qu'ils sachent le jeu des organes de mon corps, les causes et les effets de la nature, les propriétés de la matière, si cette science n'est point celle de leurs gouvernements et de leurs lois?

℣ 32. Mes lois, dit le Seigneur, doivent être vos lois; mon gouvernement, votre gouvernement, et quand vous avez la folie, mes enfants, de faire autrement que moi, vous n'êtes plus dans votre état normal.

℣ 33. Car je n'ai rien fait que vous ne deviez faire, rien prescrit que vous ne deviez suivre.

℣ 34. N'écoutez pas vos maîtres de la terre quand leurs lois ne sont pas basées sur les miennes.

℣ 35. Dès que vous les voyez en opposition les uns avec les autres par leurs lois et leurs enseignements, dites : Nos maîtres n'ont pas la véritable science.

℣ 36. Car la science véritable qui vient de Dieu ne doit point ainsi mettre en opposition les enfants de Dieu.

℣ 37. Il doit être vrai à Constantinople comme à Albion que l'homme n'est point l'esclave de l'homme, que l'homme n'a point le domaine de la vie de l'homme, parce que moi seul qui suis le Dieu de la nature puis disposer en maître, selon les éternelles lois de l'éternelle harmonie que je connais d'une manière parfaite, de l'homme et de tout ce qui est.

℣ 38. Il doit être vrai partout que le pouvoir et le droit de l'exercer ne peuvent jamais devenir la propriété de personne; car moi seul possède la véritable puissance, le véritable droit; et ce droit et cette puissance, j'en concède l'exercice par la voie du peuple; je n'en donne jamais la propriété.

℣ 39. Mais vous qui ne connaissez rien en fait d'organisme social, vous donnez ce que vous n'avez pas le droit de donner, et prenez ce que vous n'avez pas le droit de prendre.

℣ 40. Or, le droit étant toujours le droit est toujours là qui vous accuse par la voix du peuple; quoi que vous fassiez, vous ne pouvez que pallier votre usurpation, et après avoir dominé quelque temps ceux que vous avez volés, il faut que vous soyez volés vous-mêmes ou que vous périssiez, comme vous aviez volé ou fait périr ceux qui vous avaient précédés.

℣ 41. Votre machine sociale n'est qu'une bascule à laquelle tous les pouvoirs de votre société s'attachent et contre laquelle ils se brisent.

℣ 42. Si vous voulez que vos pouvoirs tiennent, établissez-les comme le mien : vous n'avez pas le droit

d'ailleurs de les établir autrement; la loi universelle des mondes vous le défend.

℣ 43. Or voyez ce qui se passe aux cieux et sur la terre dans toutes les choses dont vous n'avez pas le gouvernement : partout il y a unité de volonté, unité d'action.

℣ 44. C'est la même loi qui produit tout, qui fait tout marcher, qui conserve tout; et cette loi ne fait point de distinction de pays, de peuple, de temps: elle agit également pour tous.

℣ 45. Vous ne voyez point les astres se tirailler dans les cieux comme vous le faites sur la terre; vous ne voyez point le soleil brûler la lune, ni la lune heurter le soleil.

℣ 46. Pourquoi donc vous brûlez-vous, vous heurtez-vous sans cesse dans les mondes que vous habitez? évidemment, c'est que vous n'avez pas la véritable science gouvernementale, qui est l'unité, sans laquelle l'harmonie est impossible.

℣ 47. Ayez un pouvoir universel qui soit partout le même; ayant un seul et unique pouvoir, ayez une seule et même langue, et vous comprenant tous par le langage, vous n'aurez plus besoin de vous battre, de vous tuer pour vous mettre d'accord; car l'équilibre social ne pourra plus se perdre.

CHAPITRE XXIX.

APPRÉCIATION DES FAITS ET GESTES DE L'HUMANITÉ.

D. Quel est le premier fait historique que nous rapporte l'histoire de l'humanité?

R. Le fait de la création.

D. Que faut-il entendre par ce mot création?

R. Le sens qu'on a donné jusqu'ici au mot création est un non-sens.

D. Comment cela?

R. Parce que par création on entend communément quelque chose qui se fait de rien, et que rien ne se fait de rien.

D. Que faut-il donc entendre par création pour être dans le vrai?

R. Il faut entendre l'action éternelle de Dieu sur tout ce qui est, ou l'action éternelle de Dieu procréant et organisant toujours.

D. Qu'est-ce que cela veut dire?

R. Cela veut dire que l'effet étant inséparable de la cause, Dieu, qui est la cause universelle et éternelle,

ses œuvres ont dû toujours exister, parce que Dieu a dû toujours produire.

D. N'est-ce pas une impiété de croire que les œuvres de Dieu sont éternelles comme Dieu, et que les effets sont éternels comme la cause?

R. C'est au contraire une pensée éminemment pieuse et raisonnable.

D. Comment cela ?

R. En ce qu'elle nous donne de l'Éternel l'idée que nous devons en avoir, et qu'elle nous apprend à le connaître comme il veut être connu.

D. Expliquez-nous ceci ?

R. Quand je dis : Dieu a toujours produit, Dieu a toujours fait ce qu'il produit et ce qu'il fait, je me donne à moi et à mes frères l'idée la plus sublime, la plus parfaite qu'on puisse avoir de Dieu ; car je crois que Dieu ne se trompe point, ne change point, ne varie point, ne revient point sur ce qu'il a fait, puisque je me tiens assuré qu'il a toujours voulu et fait ce qu'il veut et ce qu'il fait maintenant.

D. Mais ne peut-on pas avoir de Dieu une idée aussi raisonnable et aussi digne de lui, en admettant qu'il a toujours voulu créer les mondes, et que néanmoins il ne les a crées que dans un temps donné, par exemple, il y a cinq mille huit cent trente-huit ans ?

R. On ne comprend pas plus que Dieu veuille produire et ne ne produise pas, qu'on comprendrait que Dieu produisît sans vouloir produire. L'action dans Dieu est inséparable de la volonté ; l'une n'existe

pas un instant sans l'autre; parce que tout ce que Dieu veut est bon, parfaitement bon, et que ce qui est parfaitement bon ne peut être différé par Dieu, qui ne serait pas bon lui-même, s'il renvoyait le bien à un autre temps.

D. Vous ne croyez donc à rien de ce que rapporte l'histoire de la création?

R. C'est-à-dire que je ne crois nullement la création telle qu'on me dit de la croire, parce que la création, telle que la rapportent les différentes histoires humaines, est une œuvre saugrenue et indigne de Dieu.

D. Pourquoi cela?

R. Parce qu'il est indigne de Dieu, inutile et extravagant que l'homme et la femme, comme on le dit, aient été créés par Dieu à une époque donnée, qu'ils aient été placés dans un paradis aujourd'hui pour en être chassés demain, et cela, s'il vous plaît, après avoir désobéi à Dieu.

D. Vous ne croyez donc pas que l'homme soit tombé, qu'il ait oublié la loi de son Dieu, et que ce soit là la cause de son ignorance et de ses malheurs?

R. Je crois à une détérioration de l'humanité, et c'est précisément cette croyance folle de l'humanité concernant la création, qui fait que j'y crois fermement. Mais cette détérioration n'a point consisté à manger une pomme, chose fort indifférente. Cette détérioration a eu lieu lorsque l'homme, substituant sa propre loi à la loi de nature, a voulu se conduire uniquement d'après la loi qu'il s'était faite.

D. La loi, ou même les lois qui gouvernent le monde maintenant ne sont donc point, selon vous, la loi ou les lois de Dieu?

R. Il n'y a pas plus de rapport entre les lois ou la loi du monde et la loi de Dieu, qu'il y en a entre la lumière et les ténèbres, la justice et l'iniquité, la vérité et le mensonge.

D. Mais alors vous attaquez tout, vous detruisez tout; vous faites de tout ce qui est un monceau de ruines.

R. Je n'attaque rien, je ne renverse rien, je ne détruis rien, sinon le mensonge, l'erreur, l'iniquité.

D. Tout ce qui est est donc mensonge et iniquité, et l'humanité, dont l'histoire nous est connue, n'a donc fait que des folies?

R. Oui, sans doute, rien autre chose que des folies; et ces folies ont été d'autant plus déplorables, et doivent nous inspirer d'autant plus d'horreur, qu'elles s'attaquent à Dieu lui-même. Ici, c'est Dieu qui, après avoir créé l'homme, lui tend des piéges pour le prendre et le perdre : là, c'est l'homme demeuré incorrigible, nonobstant sa première faute qui l'a perdu au paradis terrestre, que Dieu est encore obligé de noyer par un déluge universel. Ainsi, trois faits dont vous ne pouvez tirer aucune moralité pour la direction humanitaire, composent toute l'histoire du genre humain depuis Adam et Ève jusqu'au déluge inclusivement : 1° l'homme créé par Dieu et placé par lui dans le paradis terrestre ou jardin d'Éden; 2° la désobéissance à Dieu de l'homme

qui mange du fruit défendu; 3° enfin, Dieu qui, ne pouvant venir à bout de corriger l'homme, finit par le noyer.

D. Si c'est ainsi que vous traitez l'histoire, vous regardez donc ceux qui l'ont écrite comme autant de diseurs de bonne aventure?

R. Non, je ne les considère point ainsi. Ils ont rapporté des faits; je ne les blâme point de les avoir rapportés. Ce dont je les blâme et ce qui est un crime de leur part à mes yeux, c'est de n'avoir pas montré aux hommes ce qu'il y avait de ridicule, d'improbable ou d'impossible dans les faits qu'ils leur racontaient.

D. Mais cependant il faut bien remonter à quelque chose, se fixer à quelque chose : et que ferez-vous, à quoi vous fixerez-vous, si vous rejetez la tradition?

R. J'admets de la tradition ce qui est admissible, et je rejette ce que ma raison ne me permet pas d'admettre. La tradition me dit-elle qu'Adam et Ève ont existé? je le crois, parce que rien ne m'empêche de croire qu'ils aient existé. La tradition me dit-elle qu'il y a eu un déluge universel? je repousse la tradition sur ce point, parce qu'un déluge universel et instantané est impossible.

D. Vous ne croyez pas par conséquent au déluge?

R. Je crois à des déluges partiels, successifs ; je nie la possibilité d'un déluge universel et instantané.

D. Mais le genre humain croit au déluge universel:

vous comptez donc pour rien le témoignage du monde entier ?

R. Le genre humain a cru aux sorciers et aux revenants ; s'ensuit-il qu'il y ait jamais eu des revenants et des sorciers ? Le genre humain a adoré des milliers de divinités, s'ensuit-il qu'il ait jamais été raisonnable d'adorer des milliers de divinités ? Puis, je préfère les enseignements de la science divine aux témoignages humains ; or la science divine me dit que les mondes n'ont pas été créés pour être détruits, parce que les mondes sont l'œuvre de Dieu, et que les œuvres de Dieu sont impérissables.

D. Si le déluge universel n'a pas eu lieu, comment se fait-il qu'il se trouve dans certaines contrées des fossiles d'animaux qui n'ont pu exister dans ces contrées que sous une autre température, sous un climat entièrement différent ; ce qui indique sans nul doute un immense bouleversement ?

R. De tous temps il est arrivé dans le gouvernement et la marche du monde physique ce qui arrive aujourd'hui. Il y a eu des volcans, des explosions, des transformations de parties de la terre en eau, et de parties de la mer en terre. Là où l'on voyait des villes on n'a vu plus tard que d'immenses ondes foulées, agitées sans cesse et refoulées par les vents ; là où l'on n'avait vu, durant des milliers d'années, que des plaines liquides et uniformes, se sont vues plus tard aussi des montagnes arides et rocailleuses, des plaines fécondes, couvertes de riches moissons et de verdoyantes et fraîches vallées.

D. En récusant l'autorité, comme vous le faites, vous restez dans une incertitude désespérante ; car vous ne pouvez rien savoir de l'histoire du monde au delà de six mille ans.

R. Je manque, il est vrai, de faits historiques; mais la science ne me fait pas défaut, puisque les couches de terre que j'explore, les régions que je visite, m'offrent fréquemment des témoignages bien plus imposants et plus sûrs de la haute antiquité du monde, et même, par induction, de son éternité, que toutes vos preuves historiques. Du reste, avançons, et vous verrez quel respect il faut avoir pour les mille contes qu'on nous fait dans l'histoire.

D. L'époque que nous venons de parcourir est l'époque anté-diluvienne : dites-nous quelque chose des temps immédiatement post-diluviens.

R. Les hommes, après le déluge, ne furent ni plus raisonnables ni moins méchants qu'avant ce fléau destructeur; en sorte que si vous admettez que cette catastrophe ait été universelle, et qu'elle ait été une punition de Dieu, vous aurez de Dieu l'idée la plus déplorable; car à peine quatre siècles se sont-ils écoulés que les hommes sont devenus désobéissants, insubordonnés et rebelles, au point qu'ils veulent détrôner le Tout-Puissant, et qu'ils bâtissent une tour pour escalader le ciel ou du moins pour se mettre à l'abri de toute tentative du ciel contre eux.

D. Il me semble que vous traitez un peu légèrement des questions qui sont d'une haute gravité et qui exigent plus de sérieux que vous n'en mettez.

R. Sans doute, ces questions en elles-mêmes et en tant qu'elles tiennent au berceau de l'histoire comme du genre humain, sont graves; mais il n'aurait pas fallu les rendre petites, ridicules et inutiles comme on l'a fait.

On nous dit que les enfants de Noé s'étant multipliés au pied du mont Ararat, dans la plaine de Scinhar, en s'étendant sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, s'aperçurent que ce pays n'était pas suffisant pour les contenir, et qu'il leur faudrait bientôt se séparer. Avant de se quitter, ils voulurent bâtir une tour; l'édifice se forma de huit tours carrées, placées l'une sur l'autre. Parvenus, les uns disent à une lieue, les autres disent à deux lieues de hauteur, les ouvriers ne s'entendent plus; Dieu, par un miracle, confondit tout à coup leur langage.

Remarquez-vous ici deux niaiseries humaines? D'abord, ces hommes qui sont déjà trop nombreux, à qui la terre qu'ils habitent ne peut suffire, et qui vont follement dépenser des sommes et un temps considérables à élever une tour dont ils n'ont que faire! En second lieu, le déluge universel qui ne les a point corrigés, à ce qu'il paraît; car ils bravent Dieu en voulant s'élever jusqu'à lui; et c'est pour cela, nous dit-on, que Dieu, qui a peur sans doute, est forcé de faire un miracle et de confondre leur langage! Il vaudrait bien mieux ne pas du tout écrire l'histoire que de la remplir de pareilles sottises qui insultent à la Divinité et rendent l'humanité méprisable.

D. Cependant le fait de la confusion des langues ne peut être nié, puisque ce fait existe encore : comment l'expliquez-vous donc ?

R. Je me garde bien de nier ce fait ; mais je suis loin d'y faire intervenir Dieu comme on l'y fait intervenir. Dieu n'est pas un brouillon ; et, en vérité, les hommes le font tel, en supposant qu'il a tout à coup, par un miracle, confondu le langage humain. Non, Dieu ne fait rien qui puisse diviser ses enfants, les empêcher de se comprendre, les isoler, les rendre malheureux.

D. Comment s'est donc opérée la confusion des langues ?

R. Quelques ambitieux se sont mis à la place de Dieu, ont prétendu régenter l'homme en son nom, ont substitué à la loi harmonique de Dieu des lois désharmonisantes venant d'eux-mêmes, et l'humanité s'étant divisée d'intérêts, s'est divisée de même par le langage. Dès que le prêtre a eu présenté aux peuples un autre dieu que Dieu, tout a été bouleversé dans le monde intellectuel ; la justice n'a plus été la justice ; la vérité, la vérité : le mensonge et l'iniquité se sont établis de toutes parts. Ç'a été là le véritable péché originel, qui ne sera complétement effacé que lorsque les peuples seront revenus à la pratique de la loi naturelle.

D. Pendant les deux mille et quelques cents ans anté-diluviens ou post-diluviens que nous venons de parcourir, et qui se sont écoulés depuis Adam jusqu'aux temps un peu connus de l'Égypte, vous esti-

mez donc que rien de bon ne s'est fait dans le monde?

R. Ce temps est celui où toutes les notions du bien ont disparu de la terre, et où la grande famille humaine a perdu toute idée du véritable socialisme.

D. Mais l'Égypte que vous venez de nommer n'est-elle pas le berceau de la religion, de la science, de la civilisation?

R. Oui, c'est effectivement en Égypte que vous trouvez le berceau des superstitions humaines. C'est en Égypte que les peuples ont fait des dieux de tout: des choux, des poireaux, des oignons, de tous les légumes du jardin; c'est en Égypte qu'on a divinisé le crocodile, le rhinocéros, etc. C'est en Égypte que les rois se sont le mieux entendus avec les prêtres pour dévorer la substance du pauvre peuple; car c'est dans ce pays, dont on nous vante la civilisation, que des tyrans ont élevé, par pur caprice, ces énormes et lourdes pyramides qu'on a appelées les merveilles du monde, et qui n'en sont que les merveilleuses folies, puisqu'elles ne servirent qu'à écraser la nation égyptienne sous le poids de nouvelles charges.

Je sais ce qu'ont fait les Sémiramis, les Sésostris, les Mœris, les Ptolémée; mais le bien même qu'ils firent à l'Égypte par les canaux qu'ils creusèrent, par les monuments dont ils la dotèrent, ne fut pas le bien dans toute l'acception du mot, puisqu'il profita plus à la caste qu'à la généralité des citoyens et surtout au peuple.

D. Que pensez-vous des lois de Moïse et du peuple juif?

R. Moïse a eu la gloire d'arracher les Hébreux au joug de Pharaon. Ses concitoyens étaient les esclaves des Égyptiens; les charges les plus avilissantes leur étaient imposées; en un mot, les frères de Moïse étaient dans une dure et dégradante servitude : Moïse brisa leurs fers, il fit bien. Il n'est pas juste que l'homme soit le marchepied de l'homme : quand on est opprimé, quand on n'a pas d'air, qu'on étouffe, c'est un devoir de briser ses chaînes et de prendre de gré ou de force l'air qu'on vous refuse.

D. Approuvez-vous ainsi tout ce qu'a fait Moïse?

R. C'est là à peu près, pour être juste, toute la louange qu'il convient de lui donner.

D. Comment? Moïse de qui nous tenons l'histoire du berceau de l'humanité, Moïse qui a vu Dieu, qui s'est entretenu avec lui et qui semble avoir transmis ses ordres à l'humanité tout entière, Moïse ne serait grand à vos yeux que pour avoir secoué le joug de Pharaon?

R. Oui sans doute; et ici, gardons-nous de nous enthousiasmer pour ce qui n'est point digne d'enthousiasme. Semblables à ces animaux qui répètent, sans le comprendre, tout ce qu'on leur a appris, ne disons pas oui parce qu'on dit oui, non parce qu'on dit non; sachons nier ou affirmer selon les lumières de la raison et de la science. Cette manière de juger et de nous conduire, bien loin d'ébranler l'ordre, comme le disent ceux qui ignorent ce que c'est que l'ordre, établira le règne de la vérité partout, et partout la réalité succédant à la fiction, partout

l'homme et l'humanité seront ce qu'ils doivent être.

Ce qui vous fait admirer Moïse, c'est moins ce que nous venons de dire que les faits et gestes merveilleux que l'imagination délirante des historiens lui attribue.

Il vous importe peu qu'il ait délivré ses concitoyens; que de simple berger des troupeaux de Jéthro, il soit devenu par son courage et la force de sa volonté la terreur des tyrans et le défenseur des opprimés; ce que vous aimez en lui, c'est le merveilleux qu'on lui prête.

D. Vous ne croyez donc pas que Moïse ait fait des miracles?

R. Je ne le crois pas.

D. Cependant il dit lui-même dans la Bible qu'il a changé des baguettes en serpents, les eaux du Nil en sang; qu'à sa voix une multitude de grenouilles s'est répandue sur la terre, que des insectes sans nombre sont venus tourmenter les hommes et les animaux, que des mouches ont gâté et corrompu l'air, que les bestiaux ont été frappés de maladies aiguës, que les hommes se sont trouvés couverts d'ulcères fétides et douloureux, que le ciel s'est caché sous des nuages qui vomissaient des torrents d'eau et de grêle, que des nuées de sauterelles sont venues désoler la terre, et enfin qu'un ange exterminateur a été envoyé de Dieu pour exterminer tous les premiers-nés des Égyptiens.

R. Je ne vois point de miracle dans la plupart de ces faits. Si vous vous obstinez à y voir quelque chose

au-dessus des forces de la nature, ne seraient-ce pas les eaux du Nil changées en sang et l'ange qui vient exterminer les premiers-nés? On sait du reste qu'il doit y avoir beaucoup de grenouilles en Égypte, pays très-chaud, dans les endroits où séjournent les eaux qui restent des débordements du Nil; que la stagnation des eaux doit y produire aussi beaucoup d'insectes et de maladies, et qu'il suffit de savoir un peu de physique pour changer des baguettes en serpents, des serpents en baguettes, et même pour inonder un théâtre d'œuillets et de roses dans la saison même où il n'y a ni œuillets ni roses dans nos jardins.

Quant au changement des eaux d'un fleuve entier en sang, et à l'extermination des enfants premiers-nés, nous disons que c'est un double et audacieux mensonge, parce que Dieu ne fait pas des choses absurdes et infâmes.

D. Pourquoi Dieu qui est le maître de tout, qui peut tout, n'aurait-il pas changé les eaux du Nil en sang, et exterminé, comme le dit Moïse, les premiers-nés des Égyptiens?

R. Parce que Dieu n'établit pas des lois pour y déroger ou pour les détruire : or Dieu eût établi des lois pour y déroger ou les détruire, s'il eût fait ce que lui attribue gratuitement Moïse; donc il ne l'a pas fait, et Moïse a menti, ou on l'a fait mentir.

D. Pourquoi Dieu ne dérogerait-il pas à ses lois, ou même ne les détruirait-il pas?

R. Parce que Dieu étant l'ordre par excellence et ses lois aussi, quand, par impossible, Dieu voudrait

déroger ou détruire ses lois, il ne le pourrait pas; attendu que détruire ses lois ou y déroger, ce serait détruire l'ordre ou déroger à l'ordre, et que Dieu étant l'ordre, pour que l'ordre pût être changé ou détruit, il faudrait que Dieu lui-même se changeât ou se détruisît lui-même; ce qui est impossible.

D. Moïse fut donc bien coupable de tromper à ce point ceux qu'il dirigeait et d'insulter à Dieu au point de lui donner toutes les faiblesses, toutes les versatilités humaines?

R. Sans doute si Moïse eut assez de lumières pour ne pas être imbu lui-même des fausses idées qu'il donna aux Hébreux de la Divinité sur les différents points que nous venons de dire, il fut coupable et infiniment coupable. Sa faute fut d'autant plus énorme, qu'elle a eu d'horribles résultats pour les générations qui l'ont suivi.

Tout législateur qui fait Dieu partial, capricieux, méchant, vindicatif, est un empoisonneur public. Quelque bien qu'il fasse d'ailleurs, rien ne peut compenser le mal qu'il fait en trompant l'humanité sur un point aussi capital que celui de la croyance en Dieu.

Nous ne pouvons dire du reste si Moïse fut de bonne ou de mauvaise foi. Ce que nous pouvons assurer, c'est que les fausses idées qu'il a données de Dieu sont restées et ont produit d'effroyables effets, et que le peu d'idées saines qu'il nous a transmises ont été presque entièrement oubliées et n'ont presque rien produit de bien.

D. En quoi Moïse fut-il véritablement législateur et organisateur, et en quoi fut-il désorganisateur? ou, ce qui est la même chose, en quoi ses lois ont-elles été utiles à l'humanité et en quoi lui ont-elles été fatales?

R. Les lois de Moïse, ou, si l'on veut, ses enseignements n'ont établi le véritable socialisme que sur un seul point. Moïse a donné de la puissance de Dieu des idées sublimes toutes les fois que ces idées n'ont pas été faussées par ses passions ou par son ignorance d'homme. Il a fait de Dieu la cause de tout, le maître de tout, auquel il faut tout rapporter parce que tout vient de lui et retourne à lui. Tant que Moïse ne sort pas de ces idées, il est sublime comme elles; mais ce qu'il y a de fâcheux, de déplorable, c'est qu'elles lui servent rarement de boussole, et de là toutes ses erreurs.

Il veut bien que tout vienne de Dieu et que tout retourne à Dieu; que Dieu soit le maître de tout, et que tout par conséquent doive hommage et adoration à Dieu; mais veut-il bien que Dieu soit également le père de tous, et un bon père, un père tendre, un père équitable? non; car son Dieu ne connaît que ses Hébreux, n'aime que ses Hébreux, ne travaille que pour ses Hébreux; car son Dieu ne parle qu'à lui, Moïse, ou à ses proches parents, à ses amis, et ne s'occupe aucunement des autres, si ce n'est pourtant pour les faire souffrir et les exterminer. Il veut bien que tous les hommes viennent de Dieu; mais veut-il que tous les hommes soient frères et égaux devant

Dieu? non; car son peuple est le peuple de Dieu, et les autres sont des étrangers aux yeux de ce même Dieu, et des étrangers, des ennemis avec lesquels il ne faut avoir aucune communication sous peine d'être flétri par la loi; des ennemis avec lesquels il n'est aucun ménagement à garder, et à l'égard desquels on est dispensé d'observer les règles de la justice la plus vulgaire.

D. Je conviens qu'avec de semblables idées de Dieu, il est impossible d'établir parmi les hommes autre chose que la haine et la division, au lieu du règne de Dieu, qui est le règne de la paix et de la fraternité universelle. Voyons donc si la nation des sages de l'antiquité a été plus sage que la Judée, et si les lois de la Grèce l'emportent sur la loi mosaïque.

R. Quelque part que je cherche, depuis la détérioration de l'humanité, je ne puis trouver le véritable socialisme, et la Grèce, tant réputée pour sa sagesse, ne me paraît guère moins folle que les autres nations.

D. Qu'avaient donc de défectueux les croyances et les lois d'Athènes et de Sparte, et qu'y eut-il de répréhensible dans les Solon, les Lycurgue, les Aristide, les Thalès, les Platon, les Socrate, les Épaminondas, les Thémistocle, les Cimon, les Périclès?

R. Tous ces grands hommes, quelque illustres qu'ils aient été et qu'ils soient encore aux yeux de la postérité, n'ont point eu l'esprit de généralité, d'universalité, mais bien de parti, de fraction; ce qui a fait qu'ils ont taillé sur les patrons qui les avaient

précédés, et qu'ils n'ont guère mieux fait que leurs maîtres en science sociale.

D. Dites-nous en quoi ils ont failli soit en religion soit en politique

R. En religion, ils ont fait la divinité mutiple presque à l'infini, et partout ils se sont divisés eux-mêmes. Car tel dieu a voulu cela, tel autre l'a défendu dans leur société croyant à des milliers de dieux; d'où il est résulté une double guerre sur la terre et dans les cieux. En politique ou en organisation sociale, que vouliez-vous qu'ils fissent de bon quand les dieux qu'ils adoraient ne savaient pas s'organiser eux-mêmes? Il fallait bien que les hommes se battissent sur la terre quand les dieux se battaient dans le ciel. Il y avait dans les cieux esprit de coterie, de parti; il fallait bien que le même esprit régnât sur la terre. Aussi y avait-il toujours des vainqueurs et des vaincus, des spoliateurs et des spoliés, des riches possédant tout et des pauvres mourant de faim, des hommes libres de tout faire, même de commettre le crime, et des esclaves à qui il était à peine permis d'être vertueux.

Athènes et Sparte étaient renommées pour leurs lois, leurs mœurs, leur civilisation; mais que sont les lois, la civilisation qui ne savent produire que la liberté à côté de l'esclavage, la misère, la faim, à côté de la richesse, de l'opulence?

On exalte la Grèce pour les grands hommes qu'elle a produits, pour les sciences qu'elle a cultivées, pour les beaux-arts qu'elle a fait fleurir, pour les

monuments qu'elle a élevés, et nous sommes loin de récuser la gloire attique et de lui refuser nos hommages. Seulement, nous voudrions qu'on louât la Grèce avec plus de discernement, et qu'on ne vînt pas nous donner comme type ce qui ne mérite pas de l'être. Dans les détails, il y eut sans doute de bonnes choses dans les lois et les mœurs athéniennes; mais avec l'ensemble de tout cela on ne pouvait faire de la société athénienne que ce qu'on en a fait : un peuple brillant, magnifique même, mais au fond sans réalité et sans consistance. Aussi la société athénienne, arrivée à son apogée, est-elle tombée comme toutes celles qui l'avaient précédée. La haute philosophie de Platon, la profonde sagesse de Socrate, d'Aristide, de Thalès, la valeur d'Épaminondas, de Thémistocle, le courage bouillant d'Alcibiade ne purent empêcher sa ruine : Athènes et Lacédémone périrent de l'excès même de leur bien-être et de leur puissance; leur décadence commença au sein même de leur gloire, sous le brillant et luxueux Périclès.

Les législateurs de la Grèce avaient souffert, que dis-je ? avaient voulu, par l'organisation sociale qu'ils avaient faite, que toute la force, toute la puissance, résultant de la richesse, se concentrassent sur quelques points : avec des forces sociales ainsi réparties ils avaient fait beaucoup de luxe, mais fort peu de choses utiles; ils avaient élevé de superbes monuments, mais ils avaient oublié ce qui seul peut donner de la longévité à une nation, l'équilibration des

fortunes. Le luxe et la fortune sont les bourreaux de toutes les sociétés, et ils devraient en être les sauveurs. Cela vient de ce que le luxe et la fortune sont devenus un monopole; et c'est ce monopole de luxe et de fortune qui a tué la Grèce.

D. Le peuple romain, appelé le peuple roi, ne vous semble-t-il pas infiniment supérieur à tout ce que nous avons vu jusqu'ici?

R. Il est difficile de n'être pas monotone en traitant des faits et gestes de l'humanité; que vous ayez à parler de la monarchie ou de la république, vous n'avez guère que les mêmes remarques à faire sur une partie de la société qui est spoliatrice et sur l'autre partie qui se laisse dépouiller. C'est que, voyez-vous, nul n'a compris depuis longtemps la véritable constitution sociale. Les individus et les nations et les nations comme les individus n'ont su que se dévorer les uns les autres. La pauvre humanité s'est roulée dans la fange de l'iniquité et de l'anarchie, constituée qu'elle a été dans l'iniquité et l'anarchie.

Rome a débuté ainsi qu'Athènes, ainsi que Sparte, ainsi que l'Égypte, ainsi que la Judée, par des fables, des mensonges, soit en religion soit en politique, et elle a duré ce que durent les fables et le mensonge.

D. Vous ne voyez donc rien de prodigieux dans les commencements de Rome? les entretiens familiers de Numa Pompilius et de la nymphe Égérie, les enseignements de la nymphe, transmis par Numa à un peuple de pâtres et faisant plus tard de ce peuple

le maître de tous les peuples, tout cela ne vous paraît pas gigantesque?

R. Sous un certain point de vue, et en considérant l'humanité dans l'état d'abaissement où elle est tombée depuis qu'elle ne suit plus la voie de Dieu, je vois dans l'établissement de Rome quelque chose d'inusité et qui paraît dépasser les forces humaines. J'avoue qu'au prime abord on est émerveillé de voir une puissance formidable surgir là où on ne voyait naguère que des cabanes de pâtres. Mais je suis loin d'admirer outre mesure ces bergers parce qu'ils se lèvent et disent: nous serons rois. Je me dis en les voyant s'élever sur les restes des enfants de Périclès: les enfans d'Athènes et de Lacédémone ont été grands, quoiqu'ils fussent établis sur de fausses bases sociales et religieuses, tant qu'ils ont eu foi à leurs dieux; ils sont tombés dès que, par la science, ils ont eu appris à se rire des oracles de Delphes, de la sibylle de Cumes comme de la sibylle d'Eleusis: de même, les enfants de Rome, nonobstant la puissance de leur dieu Jupiter, après avoir subjugué le monde, seront subjugués eux-mêmes et effacés de la liste des nations, dès que, la science venant à les éclairer, aura percé à jour leur religion et fait que deux augures ne puissent se regarder sans rire.

D. Vous croyez donc que toutes les sociétés périssent par la fausseté du principe religieux qu'elles adoptent et sur lequel elles s'établissent?

R. L'histoire des nations me démontre d'une manière incontestable que la puissance, la prospérité,

la force, la richesse ne servent de rien au peuple qui n'a pas la science qui vient de Dieu. Rome a pris la religion et les dieux d'Athènes; la religion et les dieux d'Athènes ont produit à Rome ce qu'ils avaient produit à Athènes, une civilisation mensongère, un faux bonheur social. Tant que le peuple de Rome a été dans l'ignorance, il a pu croire sincèrement, et la sincérité de sa foi en a fait un peuple uni et fort; mais sa foi aveugle, une fois éclairée par la science, la bonne foi s'est perdue, l'unité a cessé parmi ce peuple, et partant la force de la société romaine s'est brisée. Si le principe religieux eût été vrai, la science loin de le détruire, de l'ébranler n'eût fait que l'établir et le consolider. Il était faux, il n'a pu soutenir l'épreuve.

En vain Rome aura-t-elle ses Cincinnatus, ses Caton, ses Brutus; en vain se glorifiera-t-elle de la grandeur d'un César, de la brillante valeur d'un Pompée, de la continence d'un Scipion, du dévouement d'un Régulus; la république, devenue mécréante, disparaîtra escamotée par la monarchie, qui elle-même, après avoir été souillée par les Néron et les Caligula, ne pourra vivre encore quelque temps qu'en brûlant ses faux dieux, et adoptant, sinon le principe chrétien, du moins le principe catholique.

D. Vous estimez donc que toutes les religions adoptées par l'humanité, depuis que nous connaissons l'histoire des hommes, se sont usées au service de l'humanité parce qu'elles étaient fausses, et qu'il n'en est qu'une qui n'ait pas péri et qui ne doive

pas périr, la religion naturelle, parce qu'elle marche avec *la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde?*

R. Je le crois, parce que je vois la religion naturelle survivre à toutes les folies, à toutes les superstitions humaines.

D. Est-ce que depuis des milliers d'années il ne s'est pas rencontré un seul homme de probité, de lumière et de courage, qui ait osé dire aux hommes toute la vérité, en ne leur enseignant que la loi naturelle et les principes de morale qui en découlent?

R. Le fils d'un charpentier de la Judée a eu ce courage; mais les prêtres l'ont tué, et ils le tueraient encore s'il reparaissait sur la terre enseignant la même loi.

D. Vous regardez donc Jésus-Christ, auteur du christianisme, comme le seul homme généreux qui ait voulu sincèrement faire de l'humanité entière une grande et même famille en rétablissant la loi naturelle, et, en son nom, le précepte de la fraternité universelle?

R. C'est tellement là la pensée que j'ai du Christ, que c'est ce qui me fait le regarder comme le premier des enfants des hommes.

D. Il ne paraît pas cependant que cette pensée soit celle qu'on a généralement attribuée à ce grand législateur.

R. J'ai déjà dit que les prêtres et les grands de la Judée n'avaient tué le fils de Marie que parce qu'il avait enseigné la fraternité universelle. Je vais dire maintenant, pour mieux me faire comprendre, com-

ment on a étouffé la pensée de Christ en la bariolant de mille et mille manières depuis le berceau du christianisme jusqu'à nos jours.

Depuis Christ, il faut distinguer différents christianismes : le christianisme des apôtres; le christianisme des premiers Pères de l'Église jusqu'à Constantin ; le christianisme catholicisé commençant à Constantin et au concile de Nicée, au quatrième siècle, et durant encore de nos jours; puis encore le christianisme protestantisé au seizième siècle, qui se fractionne lui-même en luthéranisme, en calvinisme, en anglicanisme, en zuinglisme, en méthodisme, en unitarisme, et en mille autres petites sectes, qui, bien entendu, se condamnent les unes les autres.

D. Dites-nous en peu de mots ce qu'ont produit ce que vous appelez les bariolages du véritable christianisme ?

R. La pensée de Christ, trop spiritualisée par les apôtres et les premiers Pères de l'Église, étouffait la moitié de l'homme en lui enjoignant de déchirer sa chair au profit de son âme. Cette fausse idée, dénaturant les enseignements de Christ, a fait de sa doctrine, qui était éminemment sociale, une doctrine de sauvagerie qui a hébété l'humanité par le monachisme, puis a produit le catholicisme papiste sous Constantin, la plus horrible des catastrophes qui aient jamais désolé le monde.

D. Vous appelez le catholicisme papiste une horrible catastrophe! n'est-ce pas une impiété que vous dites là? n'est-ce pas le catholicisme qui a sauvé le

monde de la barbarie, qui a conservé les arts en édifiant les basiliques de Rome, d'Albion, et tous nos temples gothiques du moyen âge? n'est-ce pas lui qui a inspiré Raphaël, Michel-Ange et tant d'autres?

R. Et que m'importe à moi que l'humanité ait de beaux temples, des Phidias, des Raphaël, quand l'humanité n'a pas de pain? que m'importe que l'humanité croie en Dieu, quand le Dieu qu'elle adore ne peut que la rendre méchante et cruelle, méchant et cruel qu'il est lui-même? que m'importe que vous alliez fréquemment au temple, quand vous n'y entendez que des paroles de guerre et de sang?

Le catholicisme a sauvé le monde de la barbarie des peuples du nord, dites-vous! mais ne l'a-t-il pas jeté dans une autre barbarie pire que la première? Ces peuples du nord, dont la sauvagerie vous fait tant horreur, se dévoraient-ils au nom de leurs dieux comme on s'est dévoré depuis de par le Dieu de sang du meurtrier Constantin?

Le catholicisme ne peut écrire ses faits et gestes qu'avec du sang; car il est de toutes les religions mondaines qui ont pesé sur l'humanité celle qui en a le plus répandu, et les bûchers lui appartiennent en propre.

Le papisme a sauvé le monde de la barbarie! il faudrait dire, pour être vrai, les quelques idées de christianisme, que n'a pu étouffer le catholicisme, ont empêché le monde de périr et le sauveront. Le catholicisme n'a jamais été et il ne peut être que le père du paupérisme et des mendiants. Il se plaît à

faire l'aumône, parce que l'aumône entretient la misère et ne la détruit pas, et qu'il se complaît dans ce qu'il appelle ses pauvres; il aime aussi à bâtir des hôpitaux, parce que les hôpitaux lui servent à emprisonner ses pauvres et à faire qu'ils ne puissent plus lui échapper; il aime enfin le luxe du temple et la nudité de la chaumière, parce qu'il vit doublement du luxe du temple et des sueurs des peuples. En deux mots, le catholicisme est de toutes les religions mondaines celle qui comprime, qui gêne, qui étouffe le plus la vie des enfants de Dieu; voilà pourquoi j'ai dit qu'elle était la plus horrible catastrophe qui eût désolé le monde.

D. L'humanité ne peut donc pas marcher avec le catholicisme ?

R. Elle peut marcher, comme elle l'a déjà fait, en se débattant sans cesse dans ses chaînes; et encore, si elle est conséquente, elle ne doit pas bouger, car le catholicisme, c'est l'immobilité.

D. N'y a-t-il pas dans le protestantisme plus d'avenir que dans le catholicisme?

R. Le protestantisme a fait faire un pas immense à l'humanité en introduisant le libre examen du principe religieux, mais n'ayant rétabli qu'à moitié le règne de la raison, il a conservé en partie le vieux mysticisme, et sa tâche est finie.

D. Il faut donc au monde, pour le sauver, un Dieu et une religion qui soient le Dieu et la religion de tous, et qui fassent de tous les hommes des frères

dont tous les intérêts soient communs pour le présent et pour l'avenir?

R. Sans doute; et c'est vers ce Dieu et cette religion que marche l'humanité.

FIN DU CODE DE L'HUMANITÉ.

TABLE DES MATIÈRES.

		Pages.
Préface.		1
Chapitre	I. De Dieu.	17
—	II. De la Loi naturelle.	29
—	III. Réhabilitation de la Matière.	54
—	IV. Réhabilitation de l'Esprit.	75
—	V. De la Religion.	98
—	VI. Du Culte.	129
—	VII. De l'Éternité de Dieu et de la co-éternité des mondes.	154
—	VIII. La Morale.	183
—	IX. Du Pouvoir social.	211
—	X. Du Pouvoir électif, ou du véritable Pouvoir.	137
—	XI. De la nécessité d'une Hiérarchie sociale élective	250
—	XII. De la Propriété, du respect qu'on lui doit, des moyens légitimes de l'acquérir, de la conserver, et de la manière de la transmettre.	267
—	XIII. Du Mariage, ou de l'union de l'homme et de la femme.	308
—	XIV. De la Famille particulière.	344
—	XV. De la grande Famille.	351
—	XVI. De la Loi fondamentale ou sociale, qui est la Loi de Dieu, et des Lois anti-sociales, qui sont les lois de l'homme.	361